This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

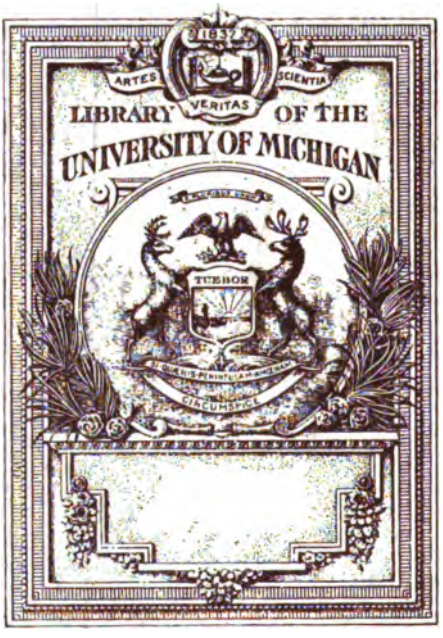
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 444503


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

DK
188.9
.L[illegible]

MÉMOIRES

DU GÉNÉRAL-MAJOR RUSSE

Baron de Löwenstern

(1776-1858)

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL
ET ANNOTÉS

PAR

M.-H. WEIL

TOME PREMIER
(1776-1812)

Avec un portrait en héliogravure

PARIS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
4, RUE LE GOFF (5me)

1903

MÉMOIRES

DU GÉNÉRAL-MAJOR RUSSE

Baron de Löwenstern

Quand avec des pensées naturellement tristes on a l'imagination gaie, et avec l'esprit malin, le cœur bon, on est à coup sûr de la meilleure espèce de gens.

Saint-Pétersbourg, 1827.

Commencé au château
de Storsdale, en Esthonie.

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leur droit de reproduction en France et dans les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Le Droit de traduction est réservé par la famille du baron de Löwenstern.

Colonel Baron de Löwenstern
1814

Heliog Ducourtioux

A Fontemoing Edit

COLONEL BARON DE LOUWESTERN

1814

COLONEL BARON DE LÖWENSTERN

1814

MÉMOIRES

DU GÉNÉRAL-MAJOR RUSSE

Vladimir Ivanovich Baron de Lowenstern

Baron de Lowenstern

(1776-1858)

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL
ET ANNOTÉS

PAR

M.-H. WEIL

TOME PREMIER
(1776-1812)

Avec un portrait en héliogravure

PARIS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
4, RUE LE GOFF (5me)

1903

AVANT-PROPOS

Le général baron de Löwenstern, je ne sais en réalité si je dois plus le craindre que le désirer, a de grandes chances d'être à peu près complètement inconnu chez nous. Il le serait même assurément si, dans ces dernière années, j'avais été le seul à parler incidemment de lui, tant dans ma *Cavalerie des armées alliées en* 1813 que dans ma *Campagne de* 1814. Heureusement pour lui, les nombreux lecteurs du *1814* de M. Henry Houssaye ont probablement gardé le souvenir de l'officier supérieur russe, dont, en exposant les péripéties et les conséquences de la capitulation de Soissons, l'illustre académicien a, comme moi, mais naturellement bien mieux que moi, fait ressortir le rôle aussi brillant pour lui que néfaste pour nous.

Les raids hardis que Löwenstern avait exécutés en 1813, la remarquable intelligence qu'il avait déployée pendant ses négociations avec le général Moreau avaient éveillé en moi une curiosité que je désespérais presque de satisfaire, lorsqu'au cours de longues et minutieuses recherches occasionnées par d'autres travaux, un concours heureux de circonstances me permit de découvrir l'aimable détenteur du manuscrit original de ces *Mémoires* et d'obtenir de lui l'autorisation d'en prendre connais-

374733

sance. La lecture de ces *Mémoires* m'a révélé un Löwenstern tout autre que je me l'étais figuré, un véritable homme de guerre, un remarquable cavalier, digne émule des de Brack et des Curely, une individualité si puissante, si intéressante qu'à partir de ce moment j'avais formé le projet de publier ses *Mémoires* dès que l'achèvement de livres déjà commencés me laisserait quelques loisirs.

Je venais à peine de me mettre à l'œuvre, de procéder à un premier classement de ses papiers, de réunir les éléments de quelques notes explicatives, lorsque je m'aperçus qu'une revue russe, la *Rousskaïa Starina*, avait eu la même idée que moi. Loin de me faire renoncer à mon projet, l'intérêt même qu'on attachait en Russie à la publication de ces *Mémoires* me poussa, au contraire, à persévérer d'autant plus dans ma résolution que j'avais pu, en comparant la *traduction russe de la « Rousskaïa Starina »* avec le texte original (en français), constater des différences sensibles, des modifications essentielles dans la rédaction, des additions et des suppressions qui changeaient complètement le sens et la contexture des *Mémoires* originaux que j'avais entre les mains. Si j'avais encore eu l'ombre d'une hésitation, elle n'aurait en aucun cas pu résister à l'agréable surprise que me procura la lecture d'une lettre écrite par le général, le 20 décembre 1846, au dernier survivant de ses frères, au baron Georges de Löwenstern, à ce moment ministre plénipotentiaire du Danemark à Vienne.

« Après mes quarante ans de vie aventureuse, je mène, depuis près de onze ans, une tout autre existence. Même

logement, même voiture. Tout est relatif en ce monde. Quand, en été, je dois aller à la campagne chez des amis, à 40 verstes d'ici, il me semble que je vais faire un grand voyage, comme qui dirait d'ici au Brésil[1].

« *Ma seule occupation consistait à écrire mes* « *Mémoires* » *que je voulais rédiger à ton intention.* Il me faut renoncer à ce projet. L'empereur a entendu parler de mes intentions et se les est réservés. Il m'était impossible de les lui livrer dans la forme que je leur avais donnée pour toi. J'ai donc travaillé un an et demi pour les rendre un peu moins indigestes et leur donner une forme un peu convenable. Je suis trop vieux pour en établir un deuxième exemplaire et *je ne peux t'envoyer que mon premier jet plein de ratures, de corrections, enfin un véritable chaos. Mais ce premier jet a au moins l'avantage d'être l'expression de la vérité, sans flatteries, mais parfois aussi un peu trop dur et cru.* Laisse-les entrer chez toi dans ma vieille armoire jusqu'au jour où on ouvrira les archives à tous les curieux, *et alors tu auras entre les mains la véritable expression de ma pensée, le véritable contrôle de ces documents...* »

« A d'autres de continuer, écrira-t-il encore à son frère un mois plus tard, le 20 janvier 1847, j'en ai assez fait pour ma part, j'ai raconté ce que j'ai vu et vécu. J'ai retracé la vie sociale et les secousses politiques qui, tout en présentant surtout de l'intérêt pour nous, se rattachent cependant intimement avec la vie de l'Europe pendant cette période... »

1. Allusion du général à ce fait que son frère Georges avait été, avant d'être envoyé à Vienne, ministre du Danemark au Brésil.

Ces lignes ont suffi non seulement pour me rassurer, mais pour me décider à continuer l'œuvre entreprise, sûr que j'étais désormais d'offrir à ceux qui voudront bien lire ce livre ce que le général de Löwenstern appelait lui-même son premier jet, ce qu'il affirmait, dans une lettre tout à fait intime, être l'expression de la vérité et la véritable expression de sa pensée.

Il devenait dès lors inutile de résumer la carrière de l'homme qui va se charger lui-même de la retracer en toute franchise et de raconter toutes les péripéties, tous les hauts et les bas de sa vie si singulièrement accidentée et qui, jetant sur son passé un regard calme et tranquille, jugeant les grands événements auxquels il a été mêlé avec une rare impartialité et une joyeuse philosophie, voyant sans envie briller et s'agiter autour de lui ceux que la fortune a favorisés plus que lui et fait grandir souvent à ses dépens, se contente de se féliciter d'avoir pu, jusqu'au bout de son existence, conserver sa bonne humeur.

« Heureusement, écrivait-il toujours à son frère Georges, le 26 juin 1842, que j'ai encore un peu d'esprit à faire valoir et que j'ai des antécédents trop marquants ; sans cela on serait bien disposé à me placer dans le nombre des incapables. Mais tout cela m'est à peu près indifférent, car, lorsqu'on gagne une fièvre ou un rhume à chaque brise du Nord, on n'est plus bon à rien, et je me rends sous ce rapport complètement justice. »

Aussi ai-je cru mieux faire en remplaçant une biogra-

phie toujours sèche, et de plus absolument superflue, par quelques emprunts faits tant à la correspondance de Löwenstern qu'à certaines lettres que lui adressaient les personnages les plus marquants de son époque, des hommes qui, comme le chancelier Nesselrode, les généraux Tchernitcheff, Woronzoff, Pahlen, Rudiger et Berg, les comtes Kisseleff et Panin, ne cessèrent de visiter jusqu'à son dernier jour, dans son petit appartement de la Moïka, l'illustre vétéran, dont l'esprit toujours jeune et primesautier, la conversation intéressante et animée charmaient les salons de la haute société de Saint-Pétersbourg qu'il continua à fréquenter assidument pendant sa verte vieillesse.

Ces citations, que j'extrais un peu au hasard de ses papiers, permettront, je l'espère, bien mieux que je ne saurais le tenter moi-même, de se faire une idée exacte du caractère de l'auteur de ces *Mémoires* et de la valeur de son œuvre. En m'appuyant sur le témoignage d'hommes tels que le chancelier Nesselrode, les comtes Kisseleff et Panin, ces citations auront en tous cas l'avantage de me faire pardonner l'idée peut-être exagérée que je me fais et de l'intérêt présenté par les *Mémoires* et des qualités remarquables et rares, à mon sens, du général de Löwenstern.

Aussi, avant même de me servir à cet effet des différentes lettres que le général écrivit tant à son frère Georges, à sa belle-sœur Adelaïde, femme de ce dernier, qu'au comte Kisseleff, lettres dans lesquelles il s'attache surtout à leur exposer la genèse et le but de ses *Mémoires*, j'ai cru pouvoir prendre sur moi de violer l'ordre chronologique et de reproduire d'abord quelques-uns des juge-

ments portés par les amis de Löwenstern sur les cahiers qu'il leur avait communiqués.

A tout seigneur, tout honneur, et c'est pour cela que je citerai en première ligne deux billets du chancelier de l'empire, comte de Nesselrode, écrit le premier en allemand, le second en français.

« Saint-Pétersbourg, dimanche 14 mai 1850.

« MON CHER LÖWENSTERN,

« Je vous renvoie, avec l'expression de ma plus vive reconnaissance, les deux cahiers de vos *Mémoires d'Outre-Tombe*, auxquels je ne vous conseillerai pas de laisser voir le jour de notre vivant.

« Je les ai lus avec un extrême intérêt et j'y ai trouvé l'explication de bien des événements auxquels j'ai été mêlé autrefois. Je voudrais bien pouvoir en causer longuement et tranquillement avec vous.

« Si vous n'avez rien de mieux à faire, mon cher général, tâchez de venir me voir aujourd'hui, soit entre trois et quatre heures, soit dans l'avant-soirée (*sic*).

« Je reste toute la journée chez moi et les affaires me laissent aujourd'hui un peu de repos.

« Tout à vous.

« COMTE NESSELRODE. »

Le second billet, postérieur de quelques mois, montre encore mieux tout l'intérêt que le chancelier de Russie avait trouvé à la lecture des *Mémoires*.

« 6/18 octobre 1850.
« Anniversaire de la *Völkerschlacht*.

« Je vous restitue, mon cher Baron, votre manuscrit. Vous y démontrez admirablement bien, que les bras et les jambes ne suffisent pas pour faire réussir les opérations militaires, les petites comme les grandes; mais que la tête y joue toujours le principal rôle.

« Puissiez-vous faire apprécier cette vérité incontestable là où elle ne l'est pas suffisamment, et vous aurez rendu un service réel à notre armée dans le présent comme dans l'avenir.

« Tout à vous,

« NESSELRODE. »

Un peu plus tard, c'est le comte Panin, ministre de la Justice, auquel Löwenstern a communiqué également ses *Mémoires*, qui lui fait connaître les impressions qu'il a ressenties en les lisant et qui tient à l'assurer une fois de plus de son amitié et de son admiration.

« Saint-Pétersbourg, 2 mars 1852.

« Je vous remercie sensiblement, mon cher général, de m'avoir fait vivre pendant quelques mois à votre bivouac. Après trente-neuf ans, ces *Mémoires* si intéressants pour tous ceux auxquels vous les communiquez devront vous être tous les jours plus chers.

« Quand on compte dans sa vie des heures et des journées aussi glorieuses et tant d'actions d'éclat, on n'a rien

à envier à ceux que le sort a placés plus haut ou a favorisés davantage sous d'autres rapports.

« Ce sentiment d'avoir fait son devoir comme vous l'avez fait est, de tous ceux qu'on peut éprouver au bout d'une longue carrière, le seul qui ne soit pas exposé à être altéré par l'opinion d'autrui.

« Croyez donc que j'ai pris une part bien vive à votre récit et que je vous suis cordialement obligé de me l'avoir communiqué...

« Vous pouvez dire, vous aussi : « *Non omnis moriar;* » car, quelques jeunes officiers, qui seront peut-être un jour d'illustres généraux, liront avec fruit vos remarques.

« Tout à vous,

« PANIN. »

Je pourrais multiplier ces citations, reproduire ici nombre de témoignages plus flatteurs, plus enthousiastes les uns que les autres que le général de Löwenstern a eu la légitime fierté de conserver pour les siens. Dans la crainte d'importuner le lecteur qui jugera bien mieux d'ailleurs l'auteur de ces *Mémoires* par ses actes mêmes, je me bornerai à mettre sous ses yeux un dernier billet, d'abord parce qu'il fut adressé au général bien peu de temps avant la fin de sa longue existence, ensuite parce qu'il émane d'un des hommes qui l'avait pu d'autant mieux apprécier qu'il l'avait vu à l'œuvre, un billet du comte Kisseleff, alors ministre des Domaines, et sous les ordres duquel Löwenstern avait servi avant d'être mis à la retraite et auprès duquel, pendant que le comte Kisseleff administrait comme ministre plénipotentiaire les

Provinces Danubiennes, le général avait rempli les fonctions de vice-président.

« Saint-Pétersbourg, 27 juillet 1856.

« Je m'empresse de vous restituer, cher Baron, les extraits que vous avez bien voulu m'envoyer. — Je les ai lus avec tout l'intérêt qu'ils méritent et je vous remercie.

« Quant à la malice dont vous me parlez dans votre billet, je n'en ai point vu l'ombre.

« Un narrateur blâme ou loue selon ses convictions. — C'est au lecteur à en tirer les conclusions qu'une juste appréciation peut lui inspirer.

« Je vous écris à la hâte pour ne pas manquer le bateau qui doit me transporter à Peterhof.

« Tout à vous de cœur,

« KISSELEFF. »

Il est, je pense, d'autant plus temps d'arrêter ici les emprunts que j'ai cru nécessaire de faire à la correspondance particulière de Löwenstern que, afin de bien mettre en lumière le but poursuivi par le général au moment où il s'occupait de la rédaction de ses *Mémoires*, il m'a semblé utile de reproduire maintenant les deux lettres que, quelques années auparavant, il écrivait à cet effet à son ami, le comte Kisseleff, auquel il avait communiqué successivement différents cahiers de ses *Mémoires*.

La première de ces deux lettres porte la date de Saint-Pétersbourg du 13 juin 1853.

« Monsieur le Comte,

« ... Ne désirant pas faire un vol à votre temps, j'ai hésité jusqu'à présent à vous communiquer un travail conçu dans mes interminables loisirs et à l'*abri d'une indépendance complète* acquise aux dépens de ce qu'on appelle vulgairement ou positivement une carrière ou une position!

« Veuillez y jeter, monsieur le Comte, un coup d'œil rapide. Je tiens beaucoup à votre opinion, et comme quelques personnes hautement placées, même par leur intelligence, ont trouvé ce travail rempli d'intérêt (pardonnez-moi de répéter ce qu'ils ont dit), je dois désirer avant tout connaître votre opinion.

« Les trois premiers volumes[1] se trouvent déjà entre les mains de S. M. l'empereur, à qui j'avais demandé la permission de les lui soumettre pour qu'ils ne tombassent pas après ma mort entre des mains indiscrètes. Ce qui m'a été gracieusement accordé.

« Si ce quatrième volume, que j'ai l'honneur de vous envoyer, trouve grâce à vos yeux, je le ferai volontiers suivre par les autres, et c'est ainsi que vous arriverez à l'époque de votre présidence dans les principautés que j'ai été à même de décrire consciencieusement.

« J'ai toujours eu pour principe de m'effacer en présence de mes chefs dès que je leur accordais *de mon propre gré une grande supériorité*. C'est là ce que j'ai fait dans les

1. En parlant ici de volumes, le général Löwenstern entend désigner par ce mot les *cahiers*, au nombre de sept, qui constituent ce qui reste de ses *Mémoires* qu'il légua à son frère.

principautés sans me refuser la satisfaction de prendre des notes sur vos actes et gestes.

« *Dans un siècle, quelques fureteurs d'archives et de matériaux* les trouveront enfouis sous la poussière des Archives. Ce qui est certain, c'est qu'ils auront la vérité des faits et des personnes à leur disposition. »

Quinze jours plus tard, Löwenstern reprenait la plume et, le 27 juin 1853, il écrivait encore à Kisseleff toujours à propos des *Mémoires :*

« Monsieur le Comte,

« Je vous suis sincèrement reconnaissant des paroles bienveillantes que votre indulgence vient de m'adresser par rapport à mon manuscrit. Je tiens à l'opinion d'un homme d'un esprit supérieur comme le vôtre, qui sait faire la juste part *aux positions et aux moyens* et qui ne va pas chercher un Lamartine, un Victor Hugo ou un livre scientifique dans une relation consciencieuse et véridique de faits et d'événements.

« L'encouragement que vous venez de me donner m'enhardit de vous envoyer les cinquième et sixième volumes. Vous avez lu le quatrième avec intérêt puisqu'il retrace une époque où vous donniez le coup de sabre servant encore dans le brave régiment des chevaliers-gardes et ne jugeant les choses de la guerre que par les dangers que vous couriez personnellement et par le plus ou moins d'aisance qu'un camp ou bivouac vous offrait.

« Les événements retracés dans les cinquième et sixième volumes vous retrouvent déjà comme aide de camp du comte

Miloradovitch. Par conséquent, votre piédestal devenant plus élevé, vous commencez déjà à préluder à votre brillante carrière et à *observer*, *juger et conclure*, ce à quoi les personnes servant toujours dans la ligne n'arrivent que par l'intuition, la volonté et par le feu sacré qui n'est pas l'apanage de tout le monde.

« J'aurais été bien heureux si vous m'eussiez mis dans le cas de profiter de vos intéressants matériaux sur les Principautés et votre présidence. Faute de ce puissant secours, j'ai dû profiter de mes notes prises sur les lieux et de ma ferme mémoire qui rarement me fait défaut et contrarie souvent des personnes qui voudraient nous faire accroire qu'elles sont nées dans des langes, hors des règles ordinaires.

« Vous avez, je crois, raison, monsieur le Comte, en disant que c'est par les détails, qui seuls donnent de la vie, de la couleur locale et l'impression du moment, que les historiens attachent, et c'est aussi la seule raison qui fait préférer les auteurs contemporains, *même médiocres*, aux plus habiles que le cours du temps éloigne de notre esprit.

« Si, en décrivant la guerre de 1812, on ne donnait pas de détails, il suffirait de dire : « *Dieu*, *Alexandre*, *la Na-* « *tion et Koutouzoff ont sauvé l'Empire lors de l'invasion* « *des Français*, *en* 1812. »

« Dès qu'on dit plus, il faut dire tout.

« Je vous demande un millier de pardons de voler votre temps.

« Salut et haute considération,

« LÖWENSTERN. »

J'aurais voulu pouvoir m'arrêter là et renoncer à la production de quelques extraits tirés d'une lettre que le général avait adressée à son frère Georges plus de dix ans avant l'époque où il communiqua une partie de son travail au comte Kisseleff. Je n'ai pas osé m'y résoudre, parce qu'eux seuls pouvaient me mettre en mesure d'appeler l'attention de mes lecteurs sur certains points sur lesquels je tiens par-dessus tout à dissiper jusqu'à la possibilité même du moindre doute et parce que, mieux que toute assertion, que toute affirmation, que tout raisonnement, ces dernières citations parviendront, je l'espère, à les convaincre de l'absolue authenticité morale et matérielle, d'abord, des *Mémoires* proprement dits de Löwenstern allant de sa naissance à son départ de Paris au printemps de 1814, puis des *Notes* que j'ai réunies dans l'*Appendice*, et dans lesquelles il retrace lui-même, mais malheureusement de façon plus sommaire, ses faits et gestes presque jusqu'à la fin de sa vie.

« L'empereur, écrit le général à son frère Georges, le 20 juin 1842, m'a remercié de l'envoi de mes *Mémoires* en me faisant tenir un rescrit des plus gracieux, et en me faisant dire que ces *Mémoires* l'avaient d'autant plus vivement intéressé qu'ils lui semblaient porter l'empreinte de la vérité.

« Cela m'a touché et réjoui, d'autant plus que j'ai toujours *tenu par-dessus tout à la vérité*, et s'il y a dans ma vie bien des points qui ne soient pas exempts de reproches, le temps s'est chargé de prouver que *j'avais toujours dit la vérité*.

« J'ai achevé la rédaction *en français* de douze cahiers de *Mémoires* et je continue à noter les faits saillants du jour. Ce n'est pas un journal, parce qu'un journal est trop fastidieux, et puis il se passe trop souvent des mois où il n'arrive rien de curieux; mais j'ai noté avec soin tout ce qui est intéressant et *surtout ce que j'ai vu et entendu.*

« Un libraire de Paris m'a déjà fait offrir une grosse somme pour mon manuscrit, et, quoique j'aie toujours grand besoin d'argent, je n'ai pas pu me décider jusqu'ici à accepter ses propositions, parce que je ne crois pas que le temps soit venu pour risquer une pareille publication, et que je ne crois pas avoir le droit de livrer à la publicité, sans autorisation de mon gouvernement, des récits qu'on pourrait, à bon droit, considérer comme des *Mémoires secrets*. Ici on s'intéresse peu à ce genre de travaux auxquels un concours de circonstances fait seul attribuer quelque valeur.

« Je n'en continue pas moins ce travail qui m'amuse et me distrait.

« Tu vois que, si le vieux Waldemar écrit mal, il a cependant un certain talent d'observateur et de dessinateur.

« Si je ne meurs pas subitement, je t'enverrai tout cela dans une caisse cachetée. S'il m'arrive malheur avant cela, tu la réclameras ainsi que *mes propres papiers et documents qui sont autant de pièces justificatives indispensables pour bien établir la véracité de mes dires*. Il est bon que tous ces documents soient gardés dans la famille.

« Comme il y a, parmi cette masse de lettres, des écrits

de grands personnages, tels que Wellington, Bernadotte, etc., et des centaines de lettres de Woronzoff, Witt, Kisseleff, Winzingerode, Tchernitheff, Pozzo di Borgo, Phüll, etc., etc., il serait bon et intéressant d'en faire faire des *fac-simile*.

« Tu verras par là que si ton vieux Waldemar a été, comme on peut le dire, en s'en tenant au piètre résultat de sa carrière, un grand fou, il n'était pas cependant le plus sot des sots, le plus bête d'entre les bêtes. »

Plus le temps marche, plus le général de Löwenstern avance en âge, et plus on le voit aussi persévérer dans les intentions qu'il avait déjà manifestées dans sa lettre de juin 1842.

Dix ans plus tard, bien que sa fille qui vient de se marier ne soit pas encore morte, il exprime à nouveau, et à deux reprises, sa ferme volonté de faire parvenir et de laisser à son frère certains souvenirs de sa vie, ainsi que tous ses papiers.

Parmi ces souvenirs, celui auquel, d'après ses notes, il paraît tenir tout particulièrement, c'est l'épée d'honneur qui lui a été donnée par la ville de Vitry-le-François, cette épée que le capitaine baron de Löwenstern a pieusement conservée.

« Je remettrai au baron de Stieglitz, annonce-t-il à sa belle-sœur, dans une lettre datée de Saint-Pétersbourg, le 8/20 décembre 1852, une épée en or avec le document qui m'a été offert par toute une population en pays ennemi, pour l'avoir gouvernée pendant une époque dif-

ficile, à travers des calamités de toute espèce, avec calme, cœur et justice, et en outre, un gros volume contenant des documents authentiques sur les faits et actes de ma vie, que je raconte dans mes *Mémoires et Confessions*, et qu'on pourra, si l'on en a l'envie, vérifier dans ce gros volume.

« Les douteurs (*sic*) pullulent lorsqu'il s'agit d'une vie orageuse. C'est pour eux que j'ai réuni ces quelques pièces authentiques.

« C'est au printemps prochain que mon ami Stieglitz vous l'expédiera ! Si j'existe encore, ce qui est invraisemblable, je vous l'enverrai moi-même. Comme je n'ai pas d'héritiers mâles, et que vos fils portent le nom de Löwenstern, il leur sera peut-être agréable de savoir qu'ils avaient un vieil oncle qui s'est toujours conduit honorablement.

« Dans le nombre de ces documents, il s'en trouve quelques-uns (je n'ai collectionné que des échantillons pour ne pas en faire des cahiers) avec la signature de Wellington qui témoignent que j'ai eu des relations directes avec ce grand homme, ce dont tout le monde ne peut pas se glorifier.

« Lorsqu'on a activement servi sous l'immortel Souvaroff, sous Koutouzoff, sous Barclay de Tolly, lorsqu'on a fait une campagne comme volontaire sous Napoléon, puis sous Bernadotte et terminé sa carrière militaire européenne sous Wellington, on peut hardiment aller se coucher et se reposer sur sa petite gloriole qui est assez solide pour me faire oublier que la guerre de Turquie, avec ses fièvres et sa peste, couronna une carrière labo-

rieuse qui, heureusement pour moi, a fini comme mes nœuds matrimoniaux, par une indépendance complète, de sorte qu'aujourd'hui je n'envie rien à personne, et qu'un homme, qui dort bien, digère bien et se fait encore tolérer, est pour moi l'homme enviable. »

Cette lettre, si claire et si formelle cependant, ne semble pas avoir suffi pour rassurer complètement le général sur le sort de ses souvenirs et de ses papiers, puisqu'il éprouva le besoin de revenir à la charge sur ce sujet, de reparler une fois de plus à son frère dans une lettre, en date du 22 mai 1853, « de l'épée de Vitry, et de son gros livre avec des documents qui pourront servir de témoignage de l'attitude cordiale dans laquelle celui à qui on les adressait était placé, dans ce qu'on appelle vulgairement le grand monde », puis d'insister encore plus en détail sur la destinée de ses *Mémoires*, de ses cahiers de *Mémoires inédits*.

« Ce qu'on aura sous les yeux, lui dit-il, est le brouillon du premier jet qui a été corrigé, rectifié, classé, purifié de ses fautes d'orthographe et de langue et enfin copié et recopié avec un grand luxe de calligraphie et présenté à S. M. l'empereur...

« La vérité, qui a toujours été dite avec franchise et sans détour, n'est pas commune. Peu de personnes la comprennent, et on l'appelle souvent paradoxe, parce qu'on ne veut pas se donner la fatigue de la comprendre.

« Tout le monde peut écrire des *Mémoires :* on n'a qu'à vivre longtemps. Les faits arrivent d'eux-mêmes, et

l'habitude de l'observation, de l'investigation, de la critique se gagne; mais peu de personnes se donnent cette peine.

« Des personnes placées socialement et littéralement très haut, et qui ont lu le manuscrit corrigé et rectifié, ont manifesté des regrets de voir cette œuvre d'un demi-siècle se couvrir un jour de poussière dans les Archives impériales où, dans un demi-siècle peut-être, quelque *Bücher-Wurm* les découvrira.

« C'est le résultat probable de ce travail. En même temps il m'a procuré des jouissances, car j'ai vécu dans le passé.

« LÖWENSTERN. »

Je crois avoir surabondamment démontré et par les lettres même de Löwenstern et par les témoignages contenus dans les différents billets que je viens de citer, enfin par les pièces justificatives que j'ai jugé nécessaire de joindre surtout au deuxième volume, l'authenticité incontestable de ce premier jet que, heureusement pour nous, le général n'a pas eu le courage de retoucher.

J'ai même poussé si loin le souci de cette authenticité, j'ai tellement eu à cœur de la mettre à l'abri de toute suspicion, que je me suis fait un devoir de respecter scrupuleusement le texte original, de m'astreindre à la reproduction littérale du manuscrit que le capitaine baron de Löwenstern conserve si religieusement à Ober-Alm, sans songer même à faire disparaître les quelques fautes de langue dont le général signalait lui-même l'existence, les quelques incorrections qu'il avait eu le soin

d'éliminer de l'exemplaire remis par lui-même à l'empereur Nicolas Ier[1].

Pour ce qui est de l'authenticité de l'*Appendice* que j'ai reconstitué à l'aide des notes, malheureusement trop sommaires, du général et des pièces justificatives qui figurent tant dans ses archives qui m'ont été ouvertes avec une si grande bonne grâce par son neveu et héritier que dans le gros livre dont il est si fréquemment fait mention dans ses lettres à son frère et à sa belle-sœur, elle est, il me semble, elle aussi, absolument hors de doute.

Il me reste à insister, c'est peut-être, après les nombreuses citations que j'ai faites, un excès de prudence de ma part, sur la véracité, sur la sincérité du général de Löwenstern. En considérant les vicissitudes de sa carrière, les persécutions injustes dont il a été l'objet et la victime, le grade relativement peu élevé qu'après tant de faits d'armes, tant d'actions glorieuses il a eu tant de peine à atteindre fort longtemps après quantité de ses camarades moins méritants, mais plus favorisés que lui, on pourrait être tenté de croire qu'en écrivant ses *Mémoires* il a surtout eu en vue de se disculper, de se glorifier même, de prouver qu'on l'avait perpétuellement jalousé, persécuté sans raison, et privé, de propos délibéré, des récompenses, des honneurs, des dignités qu'il avait tant de fois mérités.

On pourrait, par suite, être porté à en conclure que,

1. Je ferai remarquer à ce propos que, pas plus à Ober-Alm, chez le baron de Löwenstern, qu'à la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg, on ne saurait retrouver la moindre trace des derniers cahiers des *Mémoires*, de ces cahiers dans lesquels le général avait consigné les événements postérieurs à son départ de Paris, au printemps de 1814.

tout en affectant de ne s'adresser qu'aux siens, de se procurer une distraction, une occupation dans les loisirs que lui créait la retraite, il a eu en réalité pour but de rédiger un plaidoyer *pro domo sud.*

Dans ce cas encore ce seront toujours les archives particulières du général de Löwenstern qui se chargeront de démontrer l'inanité d'une pareille supposition ; ce sera au général lui-même que je céderai la parole et ce sera lui-même qui n'aura pas de peine à se justifier. Ce sera grâce au préambule même qui précède le résumé contenant 194 pages de petit format écrites tout entières de sa main, qui sert d'introduction à ses *Notes sur mes Mémoires* et qui porte la date du 12 octobre 1842, qu'il me sera aisé de démontrer, pièces en main, que rien n'avait pu aigrir son caractère, le rendre injuste, jaloux, envieux, haineux et égoïste, en un mot que rien n'a pu l'amener à altérer la vérité parce que, comme il ne craindra pas de le proclamer lui-même avec une légitime fierté, il a « toujours été plus fort que le sort ».

« Vous avez paru surpris, lorsque, l'autre jour, je vous disais que j'avais assisté à la déplorable retraite de Zurich en 1799 et que, malgré le grand laps de temps qu'il y avait de cela, quarante-trois ans bien révolus, je n'étais parvenu qu'à être ce que je suis dans ce moment, c'est-à-dire un très mince général-major, qui cependant de tous les déboires qu'il a endurés s'est toujours relevé la tête haute et a conservé une bonne humeur à toute épreuve, point de rancune et point d'aigreur dans le caractère là où des gens d'un caractère de fer se seraient peut-être brisés si

les orages les avaient secoués comme ils m'ont secoué. — Eh bien! avec la fragilité d'un roseau j'ai plié, plié sans toutefois rompre, et je me suis toujours relevé au premier rayon de soleil.

« Ma force a toujours été dans ma conscience, dans ce don de la nature qui est la bonne humeur et l'humeur légère, dans l'absence d'envie que je porte aux succès des autres, et dans une patience et ténacité de conduite qui pourraient paraître de l'entêtement si on ne veut pas se donner la peine de me suivre dans tous les détails de ma vie et de mes actions.

« C'est le bon Dieu qui m'a donné un caractère pétri d'humeur légère et de constance, d'humeur légère dès que cela me regarde, et de constance dès qu'il s'agit de mes amis.

« Je regarde les grandeurs d'en bas sans envie, sans fronderie (*sic*) et sans désir d'y arriver. Je me moque volontiers de l'univers entier, mais sans malice et sans arrière-pensée. Rien ne me paraît grand, car j'ai tout vu de près, et j'ai appris et compris que les circonstances font les hommes. — L'à-propos est tout.

« Comme je me pique d'être juste avant tout, je dirai que mes amis et les indifférents devaient se dire, en apprenant mes mésaventures, que je devais avoir commis quelque chose de bien grave pour avoir encouru pareilles disgrâces[1]. Eh bien! aujourd'hui que trente années se

1. Löwenstern fait allusion ici à son renvoi à Moscou, à la disgrâce que lui avait fait encourir l'animosité du général Jermoloff et qui, sans la clairvoyance et l'équité du comte Rostopschine, aurait pu se terminer par son envoi en Sibérie ainsi qu'à l'annulation inouïe de sa promotion au grade de colonel à la fin de la campagne de 1812.

sont passées et que bientôt, d'après l'ordre des choses, je dois me préparer à paraître devant le Juge suprême, je dirai et je soutiendrai que je n'ai jamais eu rien à me reprocher. Et on pourra me croire car je n'ai rien à espérer et je ne prétends à rien. »

L'homme qui parle en ces termes d'événements qui ont failli entraîner sa perte, d'intrigues et de calomnies qui ont été sur le point de l'exposer à des châtiments immérités pires que la mort, n'est assurément pas de ceux qui cherchent à déguiser la vérité, à substituer à la réalité des faits les fantaisies de leur imagination ou des contes qui auraient pour but de grandir leurs mérites ou de donner le change sur leur conduite.

Quant à moi, bien que je ne veuille et ne puisse rien ajouter aux détails que Löwenstern s'est chargé de fournir sur sa vie et sur les péripéties de sa carrière militaire, puisque, grâce à un heureux hasard, j'ai eu la bonne fortune d'être le *Bücher-Wurm*, le rat de bibliothèque, le fureteur d'archives dont il prévoyait la venue, puisque je pourrai peut-être de cette façon contribuer à réaliser la prédiction du comte Panin, lui annonçant que, grâce à ses *Mémoires*, il pourrait dire, lui aussi : « *Non omnis moriar* », je me bornerai à lui appliquer ces mots que je viens d'emprunter à ses *Notes sur les Mémoires :* « ... J'ai appris et compris que les circonstances font les hommes. L'à-propos est tout. »

Un jour, une heure, une phrase, a en effet suffi pour compromettre, pour briser la carrière de Löwenstern. Tous les déboires, tous les malheurs du général de Löwenstern,

il les dut uniquement au refus qu'il opposa aux offres séduisantes, aux propositions avantageuses que l'empereur Alexandre Ier lui fit à son retour du quartier-général de Napoléon. Il est hors de doute pour moi que, s'il eût accepté à ce moment de reprendre du service, d'entrer dans la garde, de devenir, comme le lui révéla plus tard le général Ouvaroff, l'aide de camp du tzar, Löwenstern aurait fait une carrière brillante et rapide et qu'il aurait gravi en peu de temps les plus hauts échelons de la hiérarchie militaire.

A en juger par le rôle qu'il joua malgré cela en 1812, 1813 et 1814, il se serait assurément fait une place proéminente dans l'histoire des guerres de l'Indépendance, et son nom, à peu près oublié et inconnu, brillerait aujourd'hui dans les annales de la cavalerie d'une gloire égale à celle des Seydlitz, des Ziethen, des Tchernitcheff, des de Brack et des Curély.

Pour ma part, j'aurai atteint le but que je m'étais proposé, si je parviens à faire partager à mes lecteurs l'admiration enthousiaste que j'ai vouée à ce grand et noble caractère, à cet officier aussi propre à exécuter un coup de main hardi qu'à conduire une négociation délicate et difficile, aussi sage et habile administrateur que brillant entraîneur de cavalerie, sachant allier la prudence à la résolution, la hardiesse à la vigilance, aussi avare du sang de ses soldats qu'il était prodigue du sien, doué des dons les plus heureux de la nature, possédant à un égal degré la valeur militaire et le courage civil, ne reculant pas plus devant le danger que devant la responsabi-

lité, sévère et paternel à la fois avec ses subordonnés dont il avait le talent de se faire aimer et obéir; juste et compatissant envers les faibles et les malheureux autant qu'il était fier devant les grands, redoublant de zèle après chacun des déboires qui ne lui ont pas manqué, répondant par de nouvelles prouesses, par de nouveaux faits d'armes aux injustices qu'on ne lui ménagea pas, ne transigeant jamais avec sa conscience, sourd à toute compromission, ennemi de toute intrigue, esclave de son devoir.

Je m'estimerai donc bien heureux si la publication de ces *Mémoires* pouvait faire sortir le nom du général de Löwenstern d'un oubli immérité et donner quelque relief à la belle et héroïque figure du brillant soldat qui sut allier la pitié et l'humanité, bien rares à son époque, à la pratique du devoir militaire, au dévouement désintéressé envers son souverain et à l'amour de sa patrie, de celui qu'on peut à bon droit proposer comme modèle et comme exemple aux jeunes officiers et qui, passionné pour son métier, ne se laissant jamais décourager par la mauvaise fortune, brave comme son épée, généreux et humain envers ses adversaires, supportant la tête haute et le sourire aux lèvres, en philosophe résigné, en homme de cœur, en loyal et fidèle sujet, les coups de la destinée, fort de sa conscience et du sentiment du devoir noblement accompli, a toujours été, à tous égards, dans toute l'étendue du terme et jusqu'à son dernier souffle, un cavalier sans peur et sans reproche.

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL BARON DE LÖWENSTERN

Quand avec des pensées naturellement tristes on a l'imagination gaie, et avec l'esprit malin, le cœur bon, on est à coup sûr de la meilleure espèce de gens.

Saint-Pétersbourg, 1827.

Commencé au château de Storsdale, en Esthonie.

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL BARON DE LÖWENSTERN

PREMIÈRE PARTIE

(1794-1809)

Introduction. — Il est bien difficile de parler de soi et surtout des événements de son temps au gré de tout le monde.

Le style doit être soigné, la vérité doit surtout régner partout; les événements qui, de loin, se suivent avec rapidité, doivent être tracés avec la rapidité de l'éclair et être nets et précis malgré cela. Toutes ces difficultés, que je conçois et connais, m'auraient fait renoncer à écrire les Mémoires de ma vie, si la réflexion que je n'écris que pour mes parents et mes amis ne m'avait rassuré et ne m'avait donné le courage nécessaire de commencer l'histoire de ma vie, laquelle, quoique dans ce moment je n'aie parcouru que la moitié de celle qu'ordinairement nous accorde la Providence[1], est néanmoins riche en événements et intéressante par les hauts et les bas que j'ai éprouvés.

On peut encore se rendre utile par les réflexions qu'on a faites malgré soi, et, malgré le ton que le manque d'habitude d'écrire a pris, la vérité est toujours bienfaisante, et il

1. Löwenstern avait à ce moment (1827) cinquante ans.

faut la dire sans cesse ; je la dirai même à mon propre détriment.

De même que la main des envieux n'a ni le pouvoir, ni le droit de nous enlever ce qui pourrait nous flatter, nos pensées sont à nous, nos actions nous appartiennent.

Dans ma jeunesse, je voyais sans examiner, et je jouissais sans connaître ; mes idées voltigeaient avec mes désirs. Aujourd'hui, plus éclairé, je n'ouvre plus les yeux sans réfléchir, je ne regarde plus sans distinguer. Écrivons donc. Les seuls ouvrages qui restent après un certain temps sont ceux que l'on a faits dans de solides desseins.

Mon éducation. — Mon éducation fut aussi soignée que les circonstances et les localités le permirent. Je dois rendre justice à la mémoire de mon père, qu'il ne négligea rien, ni soins, ni argent, pour me donner des maitres distingués et instruits. Ma mère, une femme de beaucoup d'esprit, mais surtout d'un caractère excellent, s'occupa principalement de me former le cœur. Les qualités du cœur étaient, selon elle, le plus grand trésor que l'homme puisse posséder.

Mon père[1], ayant de grands emplois dans sa province, étant en même temps propriétaire de grands domaines, était trop surchargé d'affaires pour s'occuper des détails de mon éducation.

Tenant une grande maison ouverte à tout le monde et surtout aux étrangers, il tenait plutôt à me voir avoir une bonne tournure qu'à s'occuper des progrès que je pouvais faire dans les sciences. Il abandonnait cette partie de l'éducation entièrement à mes instituteurs. Son choix s'était arrêté sur un gouverneur allemand, le magister Fenduser, de Leipzig, et

1. Voir *Annexe I.*

un gouverneur français, M. Pompin, de Paris ; ce dernier ne me quitta que lors de mon entrée dans le monde.

Sur l'article de l'honneur et de la probité, mon père était très sévère et très exigeant. Dès mon entrée dans le monde, ma première et ma plus forte inclination fut de devenir honnête homme et de parvenir aux honneurs sans ramper. Pour cet effet, j'essayai, autant qu'il me fut possible, d'être en liaison et commerce avec tout ce qui avait la réputation d'honnête homme et d'homme de mérite. Surtout des conversations sur la guerre, la politique, des relations de batailles me firent souvent quitter les jeux de mes camarades, qui souvent s'en trouvèrent piqués.

1792. — Un événement mémorable qui eut lieu alors frappa toute mon imagination et me décida pour jamais pour la carrière des armes.

La guerre avec la Suède continuait avec le plus grand acharnement. Nos flottes sortirent et rentrèrent dans les ports de Reval et de Cronstadt.

Le 2 de mai, une flotte formidable ennemie se présenta sur la rade de Reval. Elle était le double en force de celle que nous avions sur la rade sous les ordres de l'amiral Tchitchagoff. L'amiral se mit en bataille, prit si bien ses dispositions que le prince Charles de Sudermanie échoua entièrement dans son entreprise et perdit la bataille de Reval. Un vaisseau de ligne fut pris et un autre sauta en l'air.

La sensation que l'apparition de la flotte ennemie fit sur les habitants de notre ville fut extrême. La terreur était grande ; les uns quittèrent la ville ; d'autres se cachèrent dans les caves ; les plus hardis se dirigèrent vers le port pour voir ce spectacle imposant de près.

Je persuadai quelques-uns de mes camarades, pensionnaires comme moi, d'y aller aussi et j'y jouis avec délices

de ce beau spectacle. Les boulets de canons qui arrivaient jusqu'au port firent faire aux plus âgés de mes camarades la réflexion qu'il n'était pas prudent de s'exposer sans utilité, et nous retournâmes chez nous et vîmes du Dôme, où était située notre pension, ce beau spectacle tout à notre aise. Le plus imposant de ce beau spectacle fut lorsque le vaisseau ennemi sauta en l'air après avoir brûlé pendant plus d'une heure.

Le tumulte et le tapage dans la ville étaient extrêmes; la flotte manquait de poudre. On en faisait transporter à la hâte, non sans de grands dangers.

Les généraux Wolkoff et Pahlen dirigèrent les mouvements sur terre. Il y avait très peu de troupes dans ce moment dans le pays, et les cosaques, très peu disciplinés alors, commencèrent leurs opérations par piller dans les faubourgs, ce qui augmenta la terreur des habitants. Grâce aux sages dispositions de l'amiral Tchitchagoff et à la bravoure de nos marins, nous remportâmes une victoire complète, et j'eus gratis un des plus beaux spectacles que j'aie jamais vus.

Je parle moi-même de moi et je ne fais pas comme ceux qui, sous prétexte de faire leur panégyrique, l'écrivent sous des noms supposés ou empruntés.

Je ne serai ni assez vain, ni assez ridicule pour me louer sans raison. Mais aussi n'aurai-je pas une fausse modestie pour ne pas dire de moi des choses avantageuses quand ce seront des vérités.

La fortune m'a souvent bien, mais plus souvent mal traité. C'est une folle qui quelquefois récompense un honnête homme, mais qui le plus souvent élève un sot. J'ai appris un peu tard que la raison ne saurait aller toute seule à son but et que les plus belles actions et les meilleurs projets sont inutiles sans les prôneurs et l'intrigue. Mis de très bonne

heure dans le monde, j'y avais pris beaucoup de ses travers. Jugez de ce que j'ai dû souffrir lorsque, par l'expérience, j'ai appris que tout ce qui n'était pas basé sur la vertu et la morale n'était que vague et frivolités. C'est cette réflexion tardive, mais juste et accablante, qui m'a rendu à temps encore à moi-même.

1794. — Mon premier début dans le monde — Départ pour Saint-Pétersbourg. — A peine sorti de l'Académie de la Noblesse de Reval, où j'avais terminé mes études, je fus placé dans le régiment de la garde de Semenoffsky comme sergent. Mon oncle, le digne et vaillant général Benkendorff, m'amena à Saint-Pétersbourg, me présenta au chef du régiment, le maréchal prince Soltykoff qui, sur la prière de mon oncle, m'attacha auprès de sa personne comme son ordonnance. Ce début était très flatteur pour moi, car nous n'étions que quatre sergents qui jouissaient de cet avantage, deux comtes Tolstoï, un prince Metchersky et moi.

La princesse Soltykoff était l'amie intime de M^me^ de Benkendorff. En considération pour ma tante, elle me traita comme son enfant. Cette faveur me valut ses bontés, et souvent j'essuyais aussi ses caprices.

Peu de personnes ignorent combien cette femme était extraordinaire et avait des caprices et des superstitions. Elle détestait, par exemple, les parfums; elle ne se mettait point à table s'il y avait treize convives et elle vous chassait du dîner si on avait le malheur de renverser du sel. Si les personnes étaient trop marquantes pour être renvoyées, elle sortait de table elle-même. Il m'est arrivé d'avoir de la pommade qui sentait l'héliotrope et d'avoir été renvoyé avec grand bruit, et une autre fois de ne pas dîner pour avoir été le treizième à son dîner. Étant très jeune, très étourdi, je ne me souciais pas beaucoup de ces contre-temps; je ne lui

gardais pas rancune; elle m'en sut gré et ne cessa point de me protéger.

Le maréchal quittant, au commencement du printemps, le palais d'hiver dans lequel il occupait un magnifique appartement, s'établit dans sa belle maison de campagne sur le chemin de Péterhoff, à côté de la porte triomphale. J'y allais toutes les fois que mon service le demandait et j'y jouissais de la société qui s'y renouvelait à chaque instant de la journée et du beau jardin et du parc dans lequel je me promenais tout à mon aise, et, plus d'une fois, le maréchal, voulant m'envoyer avec des commissions ou des lettres pour la Cour qui résidait à Tzarskoïé-Sélo, on fut forcé de mettre tous les laquais en l'air pour me chercher.

L'impératrice Catherine. — C'est dans ces courses que j'eus le bonheur de voir l'impératrice Catherine et de l'admirer. Les jeunes grands-ducs Alexandre et Constantin promirent déjà alors ce qu'ils seraient un jour. Mon emploi me donnait le droit d'accompagner le maréchal aux bals de la cour et me mit par là à même de voir et de connaître toutes les personnes marquantes de la cour de Catherine.

Le grand-duc Paul y figurait sur le premier plan, quoique les courtisans tâchassent de l'éviter autant que possible.

Le prince Zouboff. — Le prince Platon Zouboff réunissait alors autour de lui tous les suffrages, et les dos des plus grands seigneurs et de tous les courtisans se courbaient à l'envi devant lui; et avec une contenance imperturbable et une fierté assommante, il daignait, dans ses jours de représentation, à peine faire attention à eux. Les antichambres du prince Zouboff, du comte Soltykoff, alors président du département de la Guerre, du procureur général comte Zamoyloff et de Bezborodko ne désemplissaient jamais.

Je fus très souvent envoyé auprès de ces messieurs par le comte de Soltykoff, et j'eus journellement l'occasion de voir comment des cordons bleus et les dos des plus grands seigneurs savaient se plier dans les salons. Cependant je remarquai aussi qu'il y avait dans toutes ces courbettes toujours un air de grand seigneur. Le siècle de Louis XIV n'était pas éteint tout à fait : il y avait toujours une teinte d'urbanité, de grande politesse et rien de rude ni dans l'accueil qu'on leur faisait, ni dans la cour qu'ils faisaient au pouvoir d'alors.

Il est vrai que le prince Soltykoff se levait et s'habillait devant ces messieurs et qu'on était trop heureux d'assister à sa toilette, — que le prince Zouboff se faisait coiffer et poudrer dans leur présence, que leurs habits étaient couverts de cette poudre, et que chacun se gardait bien de se faire brosser pour, en se rendant dans d'autres salons, pouvoir dire et prouver jusqu'à l'évidence qu'il venait directement du prince Zouboff. C'était une preuve, un titre et on s'en glorifiait. Mais ce même prince Zouboff se gardait bien d'offenser quelqu'un ; car on ne l'aurait pas souffert. D'assister à sa toilette entrait dans les mœurs; mais le point d'honneur pour le reste était bien établi.

Par la place que j'occupais auprès du prince Soltykoff, j'étais à même de tout voir de mes propres yeux. — Je me tenais toujours dans l'embrasure d'une fenêtre dans la salle de réception (du palais d'hiver), et je vis passer, comme un panorama, toutes les sommités d'alors. Je vis, comme cela, partir le comte de Fersen pour aller combattre Kosziusko et le faire prisonnier, et l'envie se peindre sur toutes les figures de ce que l'impératrice l'avait choisi pour exécuter cette œuvre glorieuse.

Il voulut alors me prendre avec lui; mais la comtesse Soltykoff ne le voulut pas, me trouvant trop jeune. Il est

vrai que je n'avais que quinze ans[1] ! Je lui en voulus cependant. Elle voulait faire de moi un officier aux gardes, et moi je brûlais d'envie alors déjà de faire la guerre.

C'est cette bataille de Reval qui avait mis dans mon corps du feu, duquel je n'ai jamais pu me défaire ; des coups de canon ont toujours été pour moi la musique la plus harmonieuse. Un pressentiment heureux m'avait donné de la confiance dans mon étoile : mon mérite n'était donc pas grand, et j'ai plus tard toujours admiré ceux de mes camarades, qui, ayant de mauvais pressentiments, affrontaient les périls et les dangers des batailles.

Ce qui m'avait encore fortifié dans ma certitude d'être invulnérable, c'est qu'un jour où je devais partir pour la guerre, ma mère fit venir une sorcière du village, qui me fit avaler une boisson qu'elle me fit prendre par un canon de fusil en m'assurant qu'après cette libation aucun mal ne pouvait m'arriver. J'en ai ri, mais cela n'a pas empêché que j'ai toujours échappé à tous les dangers et que le souvenir de cette vieille et hideuse sorcière m'apparut souvent au moment même où les balles sifflaient autour de moi. Ma mère, très religieuse, n'y croyait assurément pas plus que moi. Cependant elle m'engagea à passer par cette libation.

Ce qui est certain, c'est qu'on ne définit pas l'inconnu. Napoléon l'a dit, et je ne veux pas être plus fort que lui. Je défie qui que cela soit d'avoir été exposé à des dangers plus souvent que moi. Cependant rien ne m'est arrivé, et même les trois ou quatre blessures que j'ai eues n'ont jamais pu entamer un de mes os. Toujours la mitraille ou la balle s'arrêtait dans les chairs, et c'était chose assez difficile, car Dieu sait si j'en ai. Les chirurgiens étaient même étonnés, car les directions qu'avaient prises les projectiles pour me blesser

1. Né en 1777, Löwenstern était à ce moment dans sa dix-septième année.

avaient toujours été arrêtées miraculeusement pour prendre une direction à ne pas me fracturer un os.

La messe me fournit aussi souvent l'occasion d'admirer l'impératrice. Un sourire de cette femme sublime aurait suffi pour lui offrir le sacrifice de ma vie.

La grande Catherine n'était pas grande; mais on voyait qu'elle avait été plutôt belle que jolie. La majesté de son front était tempérée par des yeux et un sourire agréables. Son front annonçait beaucoup de mémoire et de l'imagination. Elle doit avoir eu de la fraîcheur et une belle gorge. Elle était très recherchée dans sa toilette. Elle faisait ses révérences à la russe et toujours de même en entrant dans le salon, une à droite, une à gauche, et l'autre au milieu; tout paraissait chez elle mesuré et méthodique.

Elle avait l'art d'écouter et tant d'habitude de présence d'esprit qu'elle avait l'air d'entendre, quand même elle pensait à autre chose; elle faisait valoir ceux qui lui parlaient.

Si le sexe de Catherine lui eût permis l'activité d'un homme qui peut tout voir par lui-même, se porter partout, entrer dans tous les détails, il n'y aurait pas eu un seul abus dans son empire. Elle tenait très bien sa cour sans avoir rien de théâtral ni d'exagéré. Ce n'était point l'adoration extérieure qu'elle exigeait. Il y avait souvent du bonheur et de la faveur dans le choix des hommes qu'elle protégeait; mais, malgré cela, elle mettait chacun dans sa case. Elle se connaissait et connaissait le mérite. Elle avait tant de moyens de se faire servir sans être menée par personne.

Elle était très généreuse et donna par générosité comme une belle âme, par bienfaisance comme une bonne âme, et par récompense comme quelqu'un qui veut être bien servi.

Comme mon service n'absorbait qu'une petite partie de mon temps, j'employais le reste à voir tout ce que la ville de Saint-Pétersbourg offre de curieux et d'intéressant. Je fré-

quentais quelques bonnes maisons et assez souvent le théâtre.

J'occupais en ville un joli petit appartement dans la petite Morskaïa avec quatre de mes compatriotes avec lesquels je faisais ménage commun. Deux de mes camarades, Helfreich et Pahlen, servaient dans les chevaliers-gardes et eurent un semestre; les deux autres, Helfreich le cadet[1] et le baron Budberg[2] servaient dans le même régiment que moi et eurent peu de temps après aussi un semestre. Je restai seul. Le mal suisse[3] me gagna, et je résolus de demander au maréchal la permission d'aller voir mes parents.

Je retourne à Reval. — Il m'accorda un congé de quatre mois et je quittai Saint-Pétersbourg, avec la joie dans le cœur de revoir mes bons parents et mes frères et sœurs.

J'arrivai très à propos pour la fête de la Pentecôte. Mon père était absent. Ma mère me reçut avec des larmes de joie; mes sœurs m'accablèrent de caresses.

J'étais bien heureux. J'avais grandi, et l'air et la corruption inévitable des grandes villes n'avaient point eu de prise ni sur mon moral, ni sur mon physique. Ma mère, qui de bonne heure avait fortifié tous les principes de religion et de morale dans mon cœur, jouit de me voir revenir de la capitale avec la même pureté de sentiments et de mœurs avec lesquels j'étais parti.

Départ pour Saint-Pétersbourg. — Les quatre mois s'écoulèrent rapidement. Au 1er octobre 1794, je fus forcé de retourner à Saint-Pétersbourg, et je recommençai mon service.

1. Aujourd'hui lieutenant-général et commandant le 1er corps d'armée. Officier de mérite, ayant toujours servi avec beaucoup de distinction. (L.)

2. Aujourd'hui lieutenant-général. Chef du régiment de cuirassiers de la garde de S. M. l'Empereur, plus tard chef d'une division de hussards, et mort en Turquie.

Une brillante charge qu'il fit à la bataille de Kulm décida la victoire. (L.)

3. Nostalgie.

Je passe dans la garde à cheval. — La veille de la nouvelle année, on me fit avertir que j'avais été passé dans la garde à cheval comme maréchal des logis avec une ancienneté de huit années de service, ce qui me valut, le lendemain, la sortie de la garde avec le grade de capitaine de cavalerie dans le régiment de chevau-légers de l'Ukraine.

1795. — Je suis nommé capitaine des chevau-légers de l'Ukraine. — Je devais cet avancement rapide aux sollicitations de ma tante, l'excellente M^me^ de Benkendorff. Ce saut de sous-officier de la garde au grade de capitaine fut pour moi une source de joie et de plaisir.

L'uniforme fut fait en vingt-quatre heures [1], et j'assistai, le 1^er^ janvier, au bal de la cour, où j'eus le bonheur d'être présenté à l'impératrice et de la remercier en lui baisant la main. Malgré que je n'eusse que seize ans [2], je me crus déjà un homme fait. J'en pris l'allure et jouant continuellement avec mon sabre et remuant souvent mes aiguillettes, je pris un ton sérieux et modeste avec mes camarades.

Quel triste souvenir que le passé ! S'il a été malheureux, il est affreux de se le rappeler. S'il a été heureux, qu'il est dur de dire :

« Je l'ai été. »

Si l'on pense à ses beaux moments de gloire et de plaisir, à ses succès, à sa jeunesse, même à ses premières occupations et aux jeux de son enfance, qui vous rappellent qu'on était alors bien éloigné de la mort, il y a de quoi mourir tout de suite de regret.

Quel heureux jour que celui où, pour la première fois, on met l'uniforme !

1. Uniforme des chevau-légers de l'Ukraine : bleu de Prusse, avec revers rouges, boutons d'argent et aiguillettes de même métal.
2. Löwenstern se rajeunit; il avait à ce moment près de dix-huit ans.

Je suis bien de l'avis du prince de Ligne, qui dit que nous n'avons que des bonheurs d'enfants et qui ne compte que quatre jours de vrai bonheur dans sa vie : le premier où il a mis son uniforme pour la première fois ; puis le soir de la première bataille ; ensuite le jour où on lui a dit pour la première fois qu'on l'aimait, et enfin le jour où il est sorti après avoir eu la petite vérole. Le premier et le dernier ne pouvaient pas se répéter et les deux autres, ayant été répétés une quinzaine de fois, avaient perdu la fraîcheur de la première sensation délicieuse qu'il avait éprouvée.

Je vais voir mes parents en partant pour l'armée. — Je restai encore deux mois à Saint-Pétersbourg pour soigner mon équipement. Mon père avait eu la bonté de me donner des moyens plus que suffisants pour cela.

Après avoir mis mes affaires en ordre, je me mis en route pour rejoindre mon nouveau régiment, qui était aux environs de Varsovie (1795), faisant partie de l'armée du maréchal Souvoroff. En passant, j'allai voir mes parents, qui furent enchantés de voir le jeune capitaine des chevau-légers.

Mort de ma sœur Hélène. — Pendant ce séjour, j'eus le malheur de voir mourir ma sœur Hélène. Elle était mariée depuis treize mois. Elle venait d'accoucher et mourut dans mes bras. A peine avait-elle atteint sa dix-huitième année. J'idolâtrais ma sœur. Mon chagrin, ma douleur furent extrêmes. Je me fis une habitude de ma tristesse, et elle augmenta tous les jours. C'était le premier chagrin que j'éprouvais et dans cet état on reçoit volontiers, on vole même au devant des idées affligeantes. Je ne jouissais plus d'aucun plaisir, je n'envisageais plus mon bonheur à l'avenir que comme un songe qu'un moment m'avait enlevé. Son âme

était si tendre, si belle ; mon père l'adorait. Il souffrit horriblement : il manqua de succomber. Ce péril me fit sortir de ma léthargie. Je lui prodiguai tous mes soins ; je tâchai de consoler ma mère.

Il y a des sentiments qui subsistent même dans les plus grands chagrins, et c'est surtout celui du devoir et de l'honneur qui prédominent.

Je pars pour mon régiment. — L'époque fixée pour me rendre à mon régiment s'approchait. Je m'arrachai des bras de mes chers parents, et je partis, emportant avec moi leurs bénédictions.

Arrivée à Riga. — Le comte Pahlen. — Je trouvai à Riga le général Pahlen[1], qui était gouverneur de cette ville. J'avais pour lui une lettre de mon père, et il me reçut en bon parent. Pour me faciliter mon voyage jusqu'à Varsovie, il me chargea de dépêches pour le maréchal Souvoroff et me donna un passeport de courrier.

Arrivée chez le prince Repnin à Grodno. — Je partis, et ayant voyagé jour et nuit j'arrivai à Grodno. J'avais aussi des dépêches pour le prince Repnin que je lui remis.

Le prince me reçut avec bonté et bienveillance. Il aimait et estimait beaucoup mon père, qui avait été maréchal de la noblesse, pendant que le prince occupait le poste de gouverneur général de la Livonie et de l'Esthonie.

Le colonel Essen[2], commandant le régiment de grena-

1. Aujourd'hui général en chef, cordon bleu et assez connu en Europe. Il vit retiré depuis plusieurs années sur ses terres de Courlande, et jouit avec tranquillité de la gloire que ses fils ont acquise. (L.)

2. Mort lieutenant-général et gouverneur général de la Livonie. La défense de Riga lui ayant été confiée, il eut le malheur de faire brûler les faubourgs de la ville, ce qui fut la cause de sa mort prématurée. (L.)

diers de Saint-Pétersbourg, me traita en bon compatriote. Je passai presque tout mon temps chez lui.

Les fils du comte Pahlen, Paul et Pierre, qui étaient attachés à l'état-major du prince Repnin, me firent loger avec eux.

Le roi de Pologne. — Comme ils faisaient le service de roi de Pologne qui était alors dans un état de détention, j'allai souvent partager leurs ennuis dans le palais du roi. On y faisait une chère excellente, et j'en profitai.

Le prince Repnin tenait un grand état de maison. Il donnait des bals deux fois par semaine. J'y allai et je m'y amusai. Les dames polonaises sont aimables, coquettes.

Un jeune homme trouve de quoi satisfaire sa vanité ; mais son cœur, s'il est sensible, restera tranquille et en repos, et il donnera illusion pour illusion.

Arrivée à Bialystok. — Le colonel Anrep. — Après quinze jours de séjour à Grodno, où j'avais admiré la grâce et la beauté des femmes et admiré la tenue martiale de nos troupes et la pompe et le faste qu'étalaient le prince Repnin, et où le meilleur ton de la France était joint à une tournure orientale et où le goût de l'Europe était confondu avec l'urbanité des mœurs des pays les plus civilisés, je partis pour Bialystok[1], où était l'état-major de mon régiment. Je me présentai au colonel Anrep[2], commandant le régiment[3].

1. Biélostok.

2. Tué à Mohrungen comme lieutenant-général. Homme d'un mérite rare. (L.)

3. Le commandant du régiment de chevau-légers de l'Ukraine était le brigadier Anrep.
Le colonel : Cosenz.
Surnuméraires :
Lieutenants-colonels : Ivanoff et comte Wittgenstein.
Premier major : le comte Manteuffel.

Combien j'eus souvent occasion de me féliciter d'être entré dans son régiment. Jamais je n'ai connu un homme plus doux, plus aimable, meilleur chef que le colonel Anrep. Ce digne homme était le père de ses officiers. Il m'encouragea à m'appliquer aux détails du service en me promettant de me donner sous peu le commandement d'un escadron. Je dinais toujours à sa table. Le soir, nous faisions une partie de boston, et le temps que j'ai passé à Bialystok s'est profondément imprimé dans ma mémoire.

Il y avait plusieurs officiers supérieurs qui me prirent en amitié : le lieutenant-colonel Cosenz[1] et le comte Wittengstein[2]. Manteuffel[3] et Kursele[4] me témoignèrent beaucoup d'amitié et je passais ma vie avec eux.

Camp de Plozk. — Le régiment eut ordre d'occuper un camp. Nous marchâmes à Plozk[5], aux environs de Brelsk sur la Narew, et nous formâmes un corps avec le régiment de chasseurs à cheval de Kieff sous les ordres du colonel Sarz[6], le régiment de grenadiers de Fanagorie sous les

Surnuméraires : le comte Manteuffel et Kursele.
Majors en second : Scheel et Widek.
Surnuméraire : Trannstein.
Capitaines, commandants d'escadrons :
1er escadron : Stünner;
2e escadron : Verlinzkoff;
3e escadron : Zavalliskin;
4e escadron : vacant;
5e escadron : Bakhmétieff;
6e escadron : vacant.
Capitaines surnuméraires : Löwenstern, Stackelberg, Schwabs et Reutenfels. (L.)

1. Général major et écuyer de la cour. (L.)
2. Général en chef, commandant la seconde armée. (L.)
3. Tué à Leipzig. (L.)
4. Colonel en retraite. (L.)
5. Plotzk.
6. Mort lieutenant-général, nommé souvent dans la guerre de Turquie. 1809-1810. (L.)

ordres du colonel Scherebzoff[1] et un régiment de cosaques. Le tout sous les ordres du lieutenant-général Lascy.

Le général Lascy. — Ce général était l'ami intime de mon oncle, le brigadier baron de Budberg. J'avais eu des lettres pour lui, et je fus parfaitement bien reçu par ce brave et digne militaire.

En général, je n'avais qu'à me louer de la manière dont je fus reçu et traité par mes camarades. Quelques vieux lieutenants me virent avec jalousie; mais je finis par gagner aussi leur amitié. L'âge tendre dans lequel j'étais, un grand air d'innocence et de douceur eurent assurément une grande part à cette bienveillance générale.

On jouait beaucoup au camp, suite ordinaire du désœuvrement. Comme on avait beaucoup joué dans la maison de mon père, aucun jeu ne m'était inconnu. Je jouai beaucoup et je gagnai.

Achat de chevaux. — Mon père m'avait suffisamment pourvu d'argent pour m'acheter des chevaux, et le gain que je fis me permit d'en acheter de très beaux. Nous fîmes souvent des courses au clocher.

Le comte Wittgenstein. — Le comte Wittgenstein aimait beaucoup cet exercice. J'avais une jument grise qui emporta presque toujours le prix.

Le maréchal Souvoroff. — Le général Lascy et plus tard le maréchal Souvoroff passèrent nos régiments en revue. J'eus une joie extrême d'admirer ce héros de près. Il est trop connu pour que je dise un mot de ce grand homme.

1. Tué en Hollande, comme lieutenant-général. (L.)

Je crache le sang. — Départ de l'armée. — Un jour où la chaleur était excessive, j'eus, après un exercice, un crachement de sang très fort. Le sang me sortit avec violence de la bouche et du nez. Les médecins jugèrent mon état dangereux et m'ordonnèrent de quitter ma tente et d'aller m'établir dans un village. Le bon colonel Anrep vint me voir et, croyant ma poitrine affectée, m'engaga de quitter pour le moment le régiment et d'aller dans ma patrie pour me rétablir.

Je m'arrête à Grodno. — Je profitai de cette permission, et je partis. Je m'arrêtai quelques jours à Grodno pour refaire mes forces. Je pris encore mon logement chez les jeunes comtes Pahlen.

Le cadet, le comte Pierre[1], était malade, et je profitai des soins que lui donnait le médecin du prince Répnin pour en réclamer une part pour moi.

Mittau. — L'aîné, le comte Paul[2], partit pour Saint-Pétersbourg avec des dépêches pour la Cour. Je le suivis à petites journées et je m'arrêtai à Kowno et à Mittau, où je fus dîner chez le vieux comte Pahlen qui avait été nommé gouverneur général de la Courlande. Je restai quelques jours à Riga pour consulter le Dr Stoffregen, qui me tranquillisa sur ma poitrine.

Widdrick. — Je passai quelques jours chez ma tante, la baronne de Bucberg, à sa jolie campagne de Widdrich, et

1. Aujourd'hui lientenant-général, chevalier de Saint-Georges de 2e classe, commandant du corps de cavalerie de réserve, un des généraux les plus distingués de l'armée, plus tard aide de camp général, général en chef et ambassadeur à Paris. (L.)

2. Lieutenant-général commandant une division de chasseurs à cheval. (L.)

j'arrivai chez mes parents au moment où ils me croyaient à 200 verstes de chez eux.

Leur étonnement égala leur plaisir de me revoir. Beaucoup de soins et de la mousse d'Islande me fortifièrent bientôt la poitrine. Comme mon congé était illimité, je restai avec eux jusqu'à la fin de l'année.

1796. — Départ pour Dorpat. — Mon père, voulant me donner le plaisir de faire connaissance avec des parents que j'avais à Dorpat, m'engagea à y aller, et je partis avec mon frère aîné Charles pour cette ville.

Toute la noblesse s'y rassemble au commencement du mois de janvier. On y règle les affaires d'intérêt et on s'amuse en même temps. Une foire, qui s'y tient à cette époque, ajoute encore au mouvement et à la vie qui règne alors dans cette ville. On la croirait presque une capitale. J'y passai six semaines délicieuses. Des dîners, des bals, des théâtres, des sociétés, le jeu, tout concourait à me rendre ce séjour agréable.

Je suis amoureux. — Mon cœur, pour la première fois, se sentit ému. Une jeune personne, jolie comme les amours, eut le talent de le toucher. Je n'eus jamais le courage de lui déclarer mon amour; mais mon maintien, mes attentions, mes yeux lui dirent plus qu'elle ne devait savoir. Une amie indiscrète lui fit deviner mon secret. Je voulais à toute force l'épouser. Heureusement que mon frère, plus raisonnable que moi, me détourna de cette idée; j'aurais fait un joli mari à dix-sept ans [1].

Il me décida à partir et j'allai cacher et oublier mes chagrins chez ma digne tante de Widdrich. Je fus reçu avec

1. Löwenstern se rajeunit une fois de plus. Il avait alors dix-neuf ans.

amitié et tendresse, et bientôt ma raison me fit renoncer à mes projets de mariage. Cette jeune personne a été très heureusement mariée depuis, ce qui m'a fait grand plaisir.

Mariage de mon frère. — Mon frère, qui avait tant fait pour faire manquer mon mariage, n'avait pu résister lui-même à cette tentation. Une jeune et riche héritière avait su, non charmer son cœur, mais séduire sa raison. Il épousa la fille du lieutenant-général baron de Friesele. Elle était orpheline et entrait dans la possession de son bien, le lendemain de son mariage. Mes parents ne s'opposèrent pas à ce mariage ; il fut conclu quelques mois après. Mais, comme l'intérêt l'avait seul décidé à former ces nœuds, il ne fut jamais complètement heureux, et cet exemple me dégoûta pour longtemps du mariage.

Ma sœur Henriette se marie. — Quelques mois après, ma sœur Henriette se maria au comte de Stenbock. J'assistai à sa noce. Une jeune femme, jolie et très coquette, cousine du comte Stenbock, vint pour ajouter par sa présence aux plaisirs qu'offrirent les fêtes et les bals, qu'on donna à cette époque. Elle me trouva digne d'être captivé par ses charmes et en fit tous les frais.

Je plais et je réussis. — Je me laissai séduire. Je lui prodiguai mes soins, je répondis à la passion qu'elle paraissait avoir prise pour moi, et il n'y eut que la jalousie du mari qui paraissait troubler notre félicité. Cette liaison parut devoir durer éternellement ; au moins, nous nous l'étions dit souvent. Mais, comme il n'y a rien de si fragile que des liaisons de ce genre, nous eûmes à nous faire des reproches réciproquement et nous nous quittâmes sans brouille et sans regrets.

Départ pour l'armée. — A la fin de l'année 1796, je quittai mes parents, et je partis pour rejoindre mon régiment, qui avait pris ses cantonnements aux environs de Lutzk, dans le corps du prince Prozoroffsky.

Mort de l'impératrice Catherine. — Arrivé à Riga, j'appris la nouvelle accablante de la mort de l'impératrice Catherine. Tout l'empire fut consterné et en deuil.

Je suis exclu du service. — L'empereur Paul monta sur le trône, et la douleur s'empara de tous les individus. Il signala son avènement en excluant du service tous les officiers qui n'étaient pas présents à leurs régiments. Je fus du nombre. Jeune, sans emploi, sans occupations, je fus désolé.

Séjour à Riga. — Heureusement pour moi que mon oncle, le général Benkendorff, fut nommé gouverneur militaire de Riga. — J'attendis son arrivée, qui ne tarda pas.

Je suis placé au régiment des cuirassiers de Numsen. — Il écrivit au général Numsen, qui avait été nommé inspecteur général de la cavalerie et le pria de me faire recevoir au service et de me placer dans son régiment, ce qui fut fait. En attendant, mon ancien régiment fut réformé, et le général Baur me demanda pour être placé dans son régiment des hussards de Pavlograd. Mais, comme en attendant j'étais déjà placé dans le régiment de cuirassiers de Numsen, je m'y tins.

Ce brave général, rempli de connaissances et ayant acquis beaucoup de gloire, me traita comme son fils. C'est dans son régiment, à son école, que j'appris à aimer la carrière militaire. Tous les détails du service lui étaient familiers, et il exigeait qu'on suivît avec beaucoup d'exactitude et d'application les leçons qu'il donnait.

Séjour à Mittau. — C'était à Mittau qu'il avait établi son quartier général. De chaque régiment de son inspection il fit venir un escadron; il exerça lui-même les officiers, leur apprit le maniement des armes, leur donna des leçons d'équitation et leur enseigna même jusqu'à ferrer des chevaux. Son régiment, qui avait eu ses quartiers sur les bords de la mer Noire, eut en attendant le temps d'arriver : c'était le régiment de carabiniers de Starodouboff[1], qui prit, d'après la nouvelle organisation, le nom de cuirassiers de Numsen.

Je passai quelques mois de la manière la plus agréable à Mittau. La matinée était employée aux exercices et à l'équitation, et, le soir, une société choisie me permit de me délasser de mes fatigues du matin. Des bals qui eurent lieu fréquemment au casino et chez des seigneurs du pays me donnèrent les moyens de faire des connaissances agréables. Les femmes jouèrent un grand rôle dans tout cela. Il y en avait qui me trouvèrent bien, et je leur permis de me gâter. Heureusement que mon éducation primitive avait été basée sur de grands et invariables principes de religion et de moralité grâce à ma mère, de sorte que je jouissais de mes succès avec candeur et modestie, sans semer de la discorde ou de la mésintelligence dans l'intérieur des familles.

Voyage à Reval. — Mon père envoyé pour recevoir le roi de Pologne. — Je fis un voyage à Reval; mais, n'ayant pas trouvé mon père, je ne m'y arrêtai point et j'allai le trou-

1. Colonel commandant : Schiraz.
Lieutenant-colonel : Kartakoff.
Surnuméraires : le comte Igelstrom, Soboleffsky, le comte Lambert.
Premier major : Melgounoff.
Surnuméraire : Kursele.
Majors en second : Buka, Sibine.
Surnuméraire : Pichewitz.
Capitaines : Soboleffsky, Harms, Schiraz, Saminichine, Nani, Lowenstern, comte de Modène, Rosen, Reichardt et Semeka.

ver (1797) à une poste sur la frontière de la Livonie, où il était depuis quelques jours à attendre l'arrivée du roi de Pologne. Il avait été désigné pour le complimenter et l'accompagner pendant son voyage. Ayant passé vingt-quatre heures avec lui, je retournai à Mittau.

Rencontre en chemin de mon cousin G. de Budberg. — En chemin, je fis l'heureuse rencontre de mon cousin, le baron Gotthard de Budberg[1], qui venait de Stockholm où il avait été chargé d'affaires.

Mort de mon oncle, le baron de Budberg. — Je fis le voyage avec lui jusqu'à Widdrich, où nous eûmes la douleur d'apprendre que son digne père venait d'expirer. Après lui avoir rendu les derniers honneurs, je me mis en route pour Mittau.

1797. — Marche sur Walk. — Enfin le régiment étant arrivé après une marche de plusieurs mois, nous quittâmes Mittau pour marcher sur Walk, petite ville de Livonie, endroit que l'empereur nous avait fixé pour notre garnison. Au premier abord, cette ville et la contrée ne parurent nous offrir aucune des ressources que nous avions abandonnées à Mittau; mais après y avoir passé quelque temps, nous fîmes des connaissances avec les seigneurs des environs, et j'y ai passé mon temps très agréablement. Étant surnuméraire, le général Numsen me désigna pour les fonctions de major de la place.

Le général Numsen. — Le général Numsen me prit en grande amitié. Je dînais presque toujours avec lui. Ce brave homme aimait beaucoup la bonne chère et surtout le bon vin.

1. Aujourd'hui chambellan et gouverneur de Reval. (L.)

Orgies. — Il avait pour habitude de donner tous les vendredis un grand dîner. On se mettait à table à deux heures, et rarement on sortait de table avant onze heures ou minuit. C'était une véritable orgie. Il fallait boire jusqu'à extinction de force ou de raison.

Un jour qu'il y avait plusieurs seigneurs des environs d'invités, le champagne qu'on apportait de la cave par paniers avait tellement échauffé les têtes que le vieux général se prit de querelle avec le baron Ungern de Sternberg, un très galant homme du pays.

Cette querelle ayant fait lever tout le monde de table, le général demanda ses pistolets pour lui brûler la cervelle. Je crus de mon devoir de ne pas le permettre et de m'y opposer et je me mis entre le général et le baron. Alors le général me saisit d'une main forte et, quoique sur ses béquilles, car il avait des blessures très graves, et, me serrant fortement contre son gros ventre, il manqua m'étouffer. Mais, en attendant, la rage lui avait passé. Il avait perdu par cet effort une partie de ses forces. D'autres convives s'étaient emparés du baron, de sorte que nous fûmes assez heureux pour leur faire faire la paix et éviter un scandale, peut-être même un meurtre. Nous le couchâmes et, le lendemain, il m'embrassa avec reconnaissance de lui avoir évité par mon dévouement de faire une sottise.

Le comte Panin. — A peine fut-il couché que le comte Panin, qui allait comme ministre à Berlin, vint le voir. Quoique pris de vin, il causa avec le comte jusque bien avant dans la nuit avec toute la présence d'esprit et la sagacité dont il était capable. Le comte Panin, s'imaginant qu'il était malade pour avoir été forcé de se coucher de si bonne heure, ne se douta assurément pas qu'il conver-

sait avec un homme qui avait une douzaine de bouteilles de vin de Champagne sur la conscience.

Ces orgies se répétèrent tous les vendredis, et je ne conçois pas comment ma santé et ma constitution délicate purent soutenir ces assauts. Le reste de la semaine, ce vieux et digne homme vivait très sobrement, ne buvait que de l'eau rougie et travaillait dans son cabinet cinq à six heures de suite.

Deux fois par semaine, il rassemblait les officiers chez lui pour leur expliquer les opérations militaires des armées coalisées, qui opéraient à ce moment contre les armées françaises, et je me rappellerai toujours qu'il prédit la fameuse retraite de Moreau en nous indiquant d'avance les points sur la carte sur lesquels Moreau devait se diriger pour se tirer avec gloire du mauvais pas dans lequel Jourdan l'avait placé par la défaite que l'archiduc Charles lui avait fait essuyer[1].

1798. — Tout l'été de 1797 et l'hiver de 1798 se passèrent d'une manière assez uniforme, mais pas dénuée d'agréments. Le corps d'officiers avait formé un club; les habitants prirent part à cette réunion, et on dansa beaucoup. La danse, que j'aimais passionnément, me procura ainsi plus d'une jouissance.

Le colonel Schiraz. — Je joue gros jeu. — Le boston, que je jouais tous les soirs chez le colonel Schiraz, neveu du prince Bezborodko, me fit prendre malheureusement trop tôt le goût du jeu.

Nous jouâmes gros jeu. Je jouai heureusement, ce qui est toujours pernicieux pour les jeunes gens, car, dans leur présomption, ils s'imaginent que la fortune leur sourira tou-

1. Il s'agit évidemment ici des victoires remportées par l'archiduc Charles sur Jourdan à Wurzbug (3 septembre) et à Altenkirchen (20 septembre 1796), et des manœuvres exécutées par Moreau lors de la retraite du Danube jusqu'au Rhin pendant le mois d'octobre de la même année.

jours et, au premier revers, ils se désespèrent et finissent ordinairement par se ruiner totalement.

Passion malheureuse, effrénée, et dont les résultats conduisent à tous les crimes, au meurtre et à la mort. Elle renverse toutes les bienséances. Le prince y oublie sa dignité. la femme sa pudeur. C'est l'éteignoir de la conversation et même de l'esprit; il ne faut que du silence, du flegme et du mécanisme pour bien jouer. Aussi nous voyons que ce n'est qu'au jeu que les femmes ne parlent pas.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse :
Il est bon de jouer un peu,
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur d'un commun aveu
N'a rien d'humain que l'apparence.
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner qui nuit et jour occupe
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commencera par être dupe,
On finit par être fripon.

Visite chez mes parents. — J'eus la permission d'aller passer les fêtes de Noël chez mes parents. Je les trouvai tous réunis chez ma sœur, la comtesse Stenbock, et je jouissais de cœur et d'âme de cette réunion de famille. J'y rencontrai la jeune femme de laquelle j'ai déjà fait mention. Nous nous rapprochâmes et nous nous abusâmes réciproquement sur nos sentiments. Avec les femmes coquettes, il ne nous reste malheureusement que la ressource de les payer de la même monnaie, quoique j'accuse bien les hommes d'affecter la misérable fureur de courir après toutes les femmes, moins par le plaisir de leur plaire que pour l'honneur de les compter. Il est consacré par la mode, et cepen-

dant on ne saurait sévir avec trop de rigueur contre ce ridicule. Du côté de l'amour-propre, c'est un système bien dépourvu de délicatesse et de réalité, car, en vérité, il n'est pas bien glorieux de subjuguer une femme assez facile pour se rendre à un homme qui ne soupire que par air et qui ne cherche qu'à faire une liste et, du côté du plaisir, je ne sais pas si on peut avoir une imagination assez vive pour se frapper si consécutivement de femmes qui, pour la plupart, n'ont pas même une réputation à perdre, puisqu'elles se donnent si aisément.

Le carnaval à Dorpat. — Rencontre d'une femme charmante. — J'allai passer le carnaval à Dorpat. Je fis la connaissance d'une femme charmante, jeune, jolie et spirituelle, très négligée par son mari. Sa tête très exaltée, son cœur très sentimental, elle se trouva sans s'en douter en point de contact avec mes idées. Je la compris comme elle m'avait comprise. Le mari, quoique paraissant indifférent aux excellentes qualités de sa femme, se donna les airs d'être jaloux. Un jour, nous ayant trouvés ensemble dans un magasin de bijouterie, ce qui était réellement l'effet du hasard, il lui fit une scène horrible et l'emmena à la campagne. Je ne puis penser ni sans mépris, ni sans courroux aux outrages qu'il avait faits à la plus digne des femmes et à la réputation qu'il risquait de lui faire, si un mari jaloux pouvait déshonorer sa femme.

Elle partit pour la campagne, d'où elle ne sortit que pour faire divorce avec ce brutal mari. Je ne l'ai jamais rencontrée depuis ; mais je dois rendre justice à sa mémoire, que jamais elle n'est sortie des bornes que ses devoirs lui prescrivaient ; elle trouva la tournure de mon esprit et les qualités de mon cœur de son goût et analogues aux siennes. Je pris part à ses malheurs, je participai à sa douleur. Elle

eut l'imprudence de ne pas assez cacher la préférence qu'elle m'accordait; voilà le seul tort qu'on pourrait lui reprocher.

Retour au régiment. — L'empereur me donne une compagnie. Je revins triste et rêveur à Walk; mais bientôt la société bruyante de mes camarades, les soucis et d'autres occupations me firent sortir de mes rêveries.

Une compagnie étant devenue vacante, le général Numsen me la confia, et bientôt je fus confirmé par l'empereur dans le commandement de cette compagnie[1], qui dorénavant porta mon nom. Elle avait ses quartiers à 50 verstes de Riga, à Ruzen.

Je la reçus dans un très mauvais état. Le commandant, mon prédécesseur, avait eu plutôt soin de sa poche que des chevaux de l'escadron, de sorte que j'eus bien du tracas et du travail avant de la mettre en état de pouvoir être passée en revue.

L'empereur Paul change les uniformes. — L'empereur Paul, ayant entièrement changé l'uniforme et l'équipement de l'armée, et d'une armée nationale ayant fait une mau-

1. Chef : le général de cavalerie Numsen ;
Commandant le régiment : colonel comte Igelstrom ;
Chef du Leib-escadron : major Soboleffsky ;
1re compagnie : baron Rosen, capitaine ;
2e compagnie : Soboleffsky.
2e escadron : major Buka :
3e compagnie : Buka ;
4e compagnie : Löwenstern.
3e escadron : comte Lambert :
5e compagnie : Lambert ;
6e compagnie : Biho.
4e escadron : Pischewitz :
7e compagnie : Pischewitz ;
8e compagnie : Nani.
5e escadron : comte Igelstrom :
9e compagnie : Igelstrom ;
10e compagnie : Reichardt.

vaise copie de l'armée prussienne, nous eûmes beaucoup d'embarras et de travail pour organiser tous les détails d'après les nouvelles ordonnances.

Bientôt la troupe et les officiers furent fatigués des divers changements introduits dans la discipline et la tenue. Les officiers, obligés sans cesse et d'apprendre et d'oublier, se pliaient avec peine sous le joug de nouvelles ordonnances qu'ils prévoyaient ne devoir pas plus durer que les autres. Chaque garnison, chaque régiment offraient des différences dans le régime, suivant la vivacité, la négligence ou l'inquiète ardeur des chefs.

Les meilleurs officiers quittèrent le service ; j'allais aussi demander ma démission, lorsque nous eûmes ordre de marcher pour combattre les Français. On nous ordonna de nous mettre en route dans les vingt-quatre heures et de nous diriger sur Brest-Litowsk, endroit qui avait été fixé pour la concentration du corps d'armée commandé par le prince Serge Gallizyn (Galitzine).

Marche sur Brest-Litowsk. — Quoique la moitié du régiment ne fût ni chaussée ni habillée, nous marchâmes. Je partis le 1er janvier 1799. Chemin faisant et à chaque jour de repos, les tailleurs et les cordonniers de la compagnie étaient à l'ouvrage et, à force de soins et de travaux, je parvins à habiller complètement ma compagnie avant d'entrer à Riga. Les bottes fortes n'avaient pu être achevées ; mais, comme il fallait passer en grande parade par cette ville et comme l'empereur ne connaissait pas le mot *Impossible* et qu'il tenait fortement à l'exécution de sa volonté, nous imaginâmes de faire mettre une grande botte à chaque cuirassier, de sorte qu'en passant par file, ce ne furent que les pieds extérieurs qui étaient chaussés avec des bottes fortes et les pieds intérieurs en petites bottines. Personne ne se

douta de cette ruse, et l'empereur, ayant eu un rapport du gouverneur millitaire sur la bonne tenue de notre régiment, nous combla d'éloges et nous étions intérieurement tout honteux de les avoir si peu mérités, quoiqu'il n'y avait réellement pas de notre faute ; mais la précipitation avec laquelle tout se faisait dans ce temps-là n'avait pas permis au commissariat de nous fournir les matériaux à temps.

Froid excessif. — Le froid était excessif ; on doit se rappeler encore les rigueurs de l'hiver de 1799. Malgré cette calamité, la pédanterie fut poussée à un tel point que l'on exigea que les pauvres cuirassiers fussent toujours coiffés et poudrés, et à cheval, en culotte de peau, et sans avoir les oreilles garanties, leur tête n'étant couverte que d'un misérable chapeau. Les officiers devaient naturellement leur donner l'exemple, et je puis bien assurer que jamais je n'ai plus souffert que pendant cette pénible marche et que pour les souffrances, elle valait bien une campagne.

Le prince Gallizyn [1]. — Le général en chef prince Serge Gallizyn, ayant été nommé commandant en chef du corps d'armée duquel nous devions faire partie et nous ayant rejoint en chemin, nous passa en revue et nous ordonna d'accélérer notre marche pour arriver aussi promptement que possible à Brest-Litowsk, rendez-vous général du corps d'armée qui devait passer la frontière pour aller se réunir à l'armée du maréchal Souvoroff, qui s'était dirigée sur Vienne et l'Italie.

Le général Numsen est nommé général en chef. — Mais comme du temps de l'empereur Paul, le lendemain ne

1. Aujourd'hui général major en retraite.

ressemblait jamais à la veille, le prince Gallizyn n'eut pas même le temps d'arriver à Brest qu'il fut congédié et le général Numsen nommé à sa place pour prendre le commandement de ce corps d'armée.

Ce digne général, qui marchait avec son régiment, nous quitta, prit la poste et établit son quartier-général à Brest. Nous y arrivâmes au mois de mars. Le colonel comte d'Igelstrom avait pris le commandement du régiment. Nous eûmes un cantonnement le long du Bug.

Débordement du Bug. — Le débordement de la rivière manqua de nous être funeste. Il fut si précipité et si rapide que nous eûmes à peine le temps de sauver les chevaux et les harnais.

Je pris froid si fort que je gagnais une fièvre intermittente. N'ayant aucun soin, aucun secours dans une mauvaise cabane de paysan, j'eus la permission d'aller au quartier-général pour me faire traiter.

Mort de ma mère. — J'allais déjà beaucoup mieux, je commençais à me rétablir, lorsque j'appris la nouvelle désolante de la mort de mon excellente mère, née baronne de Stael-Holstein. Je fus anéanti; je l'aimais au-dela de toute expression.

Jamais femme n'avait été plus regrettée qu'elle par ses enfants et ses amis. Toute la ville mit le deuil, et tout le monde, même le peuple, voulut suivre son char funèbre et mêler ses larmes et ses regrets avec ceux de ses enfants et de ses amies.

Je tombe malade. — Cette nouvelle désolante me mit au bord du tombeau. J'eus une fièvre nerveuse qui dura six semaines. J'avais été plusieurs jours sans connaissance et dans un délire continuel.

Louis XVIII. — Heureusement qu'ayant une bonne constitution et que, dans ce moment, le roi de France, Louis XVIII, venant à passer pour se rendre à Mittau, le général Numsen engagea le premier médecin du roi d'aller me voir. Ce digne homme, décoré du cordon de Saint-Michel, me donna des remèdes, me prescrivit un régime salutaire et me donna des forces pour soutenir tous les maux que cette malheureuse et triste nouvelle m'avait fait éprouver. Je me rétablis lentement.

Revenu à moi-même, je me trouvai isolé dans le monde. J'aimais tant ma mère. J'étais triste; je voulus me distraire, je voulus me jeter pendant quelque temps dans le tourbillon du monde, qui, hélas! ne me disait rien et qui ne m'entendait pas.

Mon âme, qu'aucune passion n'avait usée, cherchait un objet auquel elle pût s'attacher. Vain espoir! J'aperçus bientôt que je donnais plus que je ne recevais. Ce n'était ni un langage élevé, ni un sentiment profond que l'on demandait de moi. Je vivais, j'existais dans le néant, et je n'étais occupé qu'à rapetisser mes sentiments pour les mettre au niveau de la société de mes camarades. Traité partout d'esprit romanesque et presque honteux du rôle que je jouais, je pris le parti de ne m'occuper que de mon service, et petit à petit je me mêlai à la foule; car cette vie monotone me devint insupportable, quoiqu'elle m'eût d'abord convenu. J'étais fatigué de la répétition des mêmes choses, des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas. Depuis la perte de ma mère je n'avais plus de désirs.

L'ambition parut alors devant mes yeux. J'embrassai cette idée avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins. Je fis de fréquentes courses au quartier-général. Je cherchais un bien inconnu dont le vague me poursuivait.

Est-ce de ma faute si je trouve partout des bornes et si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? Cependant j'aime la vie et j'en eus la conviction, car, dans une des fréquentes visites que je fis au quartier-général je me refroidis tellement que j'eus la fièvre tierce qui me mit au bord de la tombe. J'eus bien peur de mourir, et je m'apitoyai très souvent moi-même sur mon mal.

Le général Korsakoff. — Le général Woïnoff. — Le moment du départ de notre corps d'armée s'étant approché, le général Numsen fut, sans s'y attendre, congédié, et le général Korsakoff prit le commandement du corps. Le commandement du régiment dans lequel je servais fut donné au général Woïnoff.

Situation et état déplorable du général Numsen. — La situation du pauvre général Numsen était désolante. La veille encore au faîte des grandeurs et de la prospérité, il se vit tout d'un coup privé de tout ce qui constitue le bien-être d'un homme habitué à une grande aisance.

Presque toutes les personnes qui l'avaient encore cajolé et flatté la veille l'abandonnèrent, et j'eus l'occasion alors d'apprendre à connaître les hommes et à les mépriser. Heureusement qu'ils s'en trouvèrent quelques-uns qui, par leurs procédés généreux vis-à-vis de ce respectable vieillard, me raccommodèrent avec le genre humain. Du nombre fut le général Woïnoff qui, devant recevoir le régiment et étant nécessairement en grand point de contact sous différents rapports d'intérêts, agit avec beaucoup de loyauté et de délicatesse.

Je fus assez heureux pour avoir l'occasion de témoigner au bon général Numsen tout mon attachement et ma reconnaissance en proposant aux chefs d'escadrons d'annuler

toutes les prétentions que les escadrons avaient le droit de former sur la caisse du général et de lui porter nos quittances. Mes camarades acquiescèrent à ma proposition, les uns de bon cœur, les autres malgré eux; mais enfin nous épargnâmes au général Numsen le déboursement de plusieurs milliers de roubles. Il était touché jusqu'aux larmes de ce procédé et, même de sa retraite, quelques années après, il me fit l'honneur de m'écrire, me donnant toujours de bons conseils et en tâchant ainsi de me donner de plus en plus du goût pour la carrière à laquelle je m'étais voué.

Origine et carrière militaire du général Numsen. — Le général Numsen était d'origine danoise, issu d'une famille puissante et illustre de ce pays. Jeune encore, il avait pris du service en France et fait la guerre de Sept Ans sous les ordres du maréchal de Broglie. Il s'était appliqué de bonne heure au métier de la guerre. Beaucoup de zèle, une grande application ajoutée à d'excellentes dispositions avaient concouru à le faire bientôt distinguer de la foule.

L'impératrice Catherine, qui se connaissait en grands hommes, lui fit faire la proposition d'entrer au service de la Russie. Il fut reçu avec le grade de lieutenant-général et commanda avec gloire un corps d'armée en Finlande contre les Suédois. Le cordon de Saint-Alexandre et l'Ordre de Saint-Georges de 3^{e} classe furent sa récompense pour une campagne glorieusement terminée en Finlande.

L'impératrice ne put jamais l'enrichir, quoiqu'elle fût très généreuse vis-à-vis de lui; mais son goût pour la dépense surpassait toujours ses moyens, de sorte qu'il fut presque constamment dans la gêne et souvent même réduit aux expédients. Sans être intéressé, il en avait très souvent l'air; car, lorsqu'il manquait d'argent, il tâchait de s'en

procurer, et alors il ne fut pas toujours délicat sur le choix des moyens.

C'est pour cette raison que souvent il nous faisait souffrir par le manque des fonds nécessaires pour l'achat des fourrages, et comme les chevaux ne pouvaient et ne devaient pas souffrir de cette irrégularité, nous étions les victimes de ces désordres. Mais enfin il avait tant d'autres bonnes qualités que nous tolérâmes les abus et tâchâmes d'arranger les affaires aussi bien que les circonstances le permirent.

Il était excessivement fort et gros et marchait sur des béquilles. Je me rappelle qu'un jour j'avais placé sa cuirasse en guise de nacelle et que je m'étais assis dedans, ce qui peut prouver l'étendue de sa corpulence. Il entra au même moment et s'amusa beaucoup de cette plaisanterie.

Il avait beaucoup de peine à monter à cheval; mais, quand une fois il avait enfourché sa belle jument anglaise qui seule était capable de porter ce volume étonnant, il nous fatiguait tous. Il était excellent écuyer et, en général, bon officier de cavalerie.

Le général Woïnoff[1] était l'opposé du général Numsen. Jeune, vif, très rangé dans ses affaires, il était d'une activité rare et ne s'occupa que de mettre son régiment en bon état et de faire confectionner tout ce que le manque de fonds avait fait négliger à son prédécesseur.

Je suis le régiment, tout malade que j'étais. — La fièvre ayant continué de me tourmenter, je me fis transporter à la suite du régiment dans ma voiture. La voyant toujours augmenter, mes amis, et nommément le comte Lambert[2], colo-

1. Aujourd'hui lieutenant-général, commandant un corps d'armée. (L.)
2. Aide de camp général de l'empereur, lieutenant-général, commandant un corps de cavalerie. (L.)

nel du régiment, me décidèrent à m'arrêter à Cracovie pour me faire soigner.

Je reste à Cracovie. — Beau trait d'un médecin israélite. — J'eus le bonheur de tomber entre les mains d'un médecin israélite pour lequel j'aurai toujours une reconnaissance et une estime à toute épreuve. Ce brave homme me débarrassa non seulement d'un commencement d'hydropisie, mais me guérit radicalement.

A ce trait de savoir-faire, il voulut encore ajouter celui de la bienfaisance et, lorsque, entièrement guéri, je voulus le gratifier pour ses peines d'un rouleau de 25 ducats, il ne voulut jamais l'accepter et, ce qui plus est, il m'offrit sa bourse, s'imaginant que j'avais dépensé mon argent en frais de pharmacie et d'auberge et me priant de prendre de lui ce qu'il me faudrait pour rejoindre mon régiment. Comme heureusement je n'avais pas besoin de cette offre généreuse, grâce à la générosité et à la prévoyance de mon père, j'insistai à ce qu'il reçut ma gratification en le remerciant toutefois du fond de mon cœur de son généreux procédé.

Ce digne homme était un Juif et peut bien servir d'exemple que le sentiment de l'honneur et la générosité existent chez toutes les nations et dans toutes les croyances et qu'un Juif en est souvent plus capable qu'un chrétien.

Je rejoins mon régiment à Olmütz. — Je pris la poste et je rejoignis mon régiment aux environs d'Olmütz. Le comte de Modène[1] avait pris le commandement de ma compagnie *ad interim*. Je dois lui rendre la justice qu'il n'avait rien négligé pour l'entretenir en bon état. Je me rappelle seulement de l'avoir boudé un peu pour avoir fait donner des

1. Aujourd'hui chef de l'état-major de la garde royale de France. (L.)

coups de plat de sabre à mon maréchal des logis que j'aimais beaucoup et qui n'avait jamais été puni par moi. Mais enfin il l'avait mérité, et le comte de Modène n'avait pas tort de l'avoir puni.

Je deviens chef d'escadron. — Le major Pischewitz étant tombé malade, j'eus le commandement de l'escadron[1], ce qui me fit grand plaisir, et je l'ai commandé pendant toute la campagne.

Après avoir traversé une partie de la Silésie et de la Moravie, nous entrâmes en Bohême.

Champ de bataille de Kollin. — Je m'arrêtai à Kollin pour voir le fameux champ de bataille où Frédéric le Grand avait été battu par le maréchal Daun; j'eus mes cantonnements, avant d'arriver à Prague sur les domaines du comte Philippe Kinsky.

Le comte Philippe Kinsky. — Je fus logé au château, et le comte, l'ancien favori de Joseph second et qui avait fait le voyage de Cherson avec l'impératrice Catherine, me reçut

1. Chef : général major Woïnoff.
Commandant le régiment : colonel comte de Lambert.
1er escadron : Soboleffsky :
1re compagnie : baron Rosen ;
2e compagnie : Soboleffsky.
2e escadron : major Pischewitz :
3e compagnie : Reinhardt ;
4e compagnie : comte de Modène.
3e escadron : major Buka :
5e compagnie : Buka ;
6e compagnie : Semeka.
4e escadron : major Löwenstern :
7e compagnie : Löwenstern ;
8e compagnie : Hattfer.
5e escadron : comte Lambert :
9e compagnie : Nani ;
10e compagnie : Lambert.

à merveille. Il me fit jouir d'une chasse aux faisans, me fit faire une excellente chère et m'envoya, après un séjour de quarante-huit heures, rejoindre dans ses équipages le régiment aux portes de Prague.

Brouille avec le général Woïnoff. — J'eus une scène assez violente avec mon chef, qui heureusement se termina à l'amiable grâce au caractère vraiment noble et loyal du général Woïnoff. Il eut un moment d'emportement, que je n'eus pas la sagesse de supporter avec sang-froid. Je lui dis des choses assez fortes, qui eussent eu pour moi des suites désavantageuses, s'il n'avait pas retracté avec grâce et loyauté ce qu'il avait avancé sans l'intention de m'offenser. Nous nous embrassâmes, et il n'en fut plus question.

Prague et le prince d'Auersperg. — Nous traversâmes Prague en grande tenue. Le général Korsakoff y avait établi son quartier général.

Le prince d'Auersperg donna un grand dîner où les généraux russes et plusieurs officiers furent invités. J'étais du nombre. Tous les grands dignitaires de la ville étaient de cette fête. La pompe et l'étiquette autrichiennes y régnaient. Après le dîner, j'allai voir tout ce que la ville offrait en fait de choses intéressantes et curieuses, surtout l'endroit où le maréchal Schwerin avait été si glorieusement tué.

Le comte de Montboisier et sa famille. — Le soir, je fus invité chez le comte de Montboisier, émigré français de distinction, parent du comte de Modène. Tous les Français de marque établis à Prague s'étaient réunis dans le salon de M^me^ de Montboisier. Trois demoiselles charmantes, filles de M. de Montboisier, ajoutèrent au charme de cette société. Elles firent de la musique. On dansait, on causait.

J'eus bien occasion d'admirer l'urbanité française. Jamais je n'ai entendu aussi bien et aussi agréablement causer. Je n'avais pas une idée de la conversation avant d'avoir connu cette assemblée de gens distingués et qui autrefois faisaient partie de la bonne société de Paris. J'ai bien entendu disserter; mais converser agréablement sans s'appesantir sur les objets, mêler l'enjouement à la gravité, se proportionner aux personnes qui écoutent, prêter de l'intérêt aux sujets arides, approfondir les objets en ayant l'air de les effleurer, savoir passer d'un ton à un autre, voilà ce que j'ai trouvé dans la conversation des Français, de ces émigrés avec lesquels j'ai passé une soirée délicieuse. Mon cœur et mon esprit n'avaient rien à désirer.

Pauline, la seconde des filles, était un être charmant. Jolie comme les amours, ses traits ne semblaient manquer d'une certaine régularité que pour avoir quelque chose de plus frappant. Sa physionomie rassemblait tout ce qui peut plaire et toucher, et son esprit, sans jamais surprendre, ne laissait rien à désirer. Ce qu'elle disait attachait et satisfaisait l'âme encore plus que l'esprit. Je fus sur le point de devenir très sérieusement amoureux de cet être angélique.

J'étais le seul Russe dans cette société. On me cajolait beaucoup, et on était étonné de voir que je n'étais pas aussi *ours* qu'on se l'était imaginé. L'idée qu'on avait des Russes était, en général, bien ridicule. On n'a pas idée de toutes les questions extravagantes qu'on me fit.

Une dame, entre autres, me demanda avec un grand sérieux :

« Il est donc bien constant que vos soldats mangent les petits enfants. »

« Non seulement les enfants, répondis-je, mais surtout les dames, lorsqu'elles sont aussi belles que vous, Mesdames. »

On fit monter mon domestique pour voir de quelle manière était fait un homme du commun en Russie. Si un Hottentot arrivait chez nous, on ne pourrait pas lui faire des questions plus biscornues que celles qu'on faisait à mon domestique.

Comme nous avions un jour de repos à Prague, je retournai le lendemain pour faire ma visite à cette famille intéressante, et je fus invité à dîner.

Après le dîner nous fîmes une promenade sur l'eau et nous allâmes goûter sur une charmante île de la Moldau puis le soir au spectacle, et plus tard nous assistâmes à une grande soirée chez l'archevêque de Prague, le prince de Salm. Toute la ville y était réunie.

On me fit l'honneur de me trouver bien poli, bien doux et bien élevé. Les Français surtout ne se gênaient pas pour m'entourer et me cajoler. Ma grande jeunesse, beaucoup de modestie et de candeur et puis l'avantage de parler le français et l'allemand me firent avoir un succès complet. Mes camarades en eurent un peu de jalousie; mais, comme ma grande jeunesse ne me fit tirer aucune gloire de ces succès, ils ne m'en gardèrent aucune rancune. Mais, malgré tout cela, la tête m'aurait tourné, si heureusement nous n'étions pas partis le lendemain.

Nous nous arrêtâmes sur la frontière de la Bohême et de la Bavière pour donner le temps à notre infanterie d'arriver, et j'eus d'excellents quartiers au château du comte Donhalsky. Il était marié à une princesse Jablanoffsky. Sa maison était montée à l'anglaise. Il était anglomane de pied en cap. Il est impossible d'être mieux reçu que je ne le fus dans cette maison.

La comtesse Donhalsky. — La comtesse, une femme de trente-cinq ans, encore assez bien, me prit en véritable amitié. Elle me parla beaucoup de la séduction qu'un jeune

homme peut éprouver dans le monde, tâcha de fortifier mes principes et de développer en moi les moyens d'éviter les écueils.

Elle me prédit que les femmes joueraient un grand rôle dans l'histoire de ma vie, que, par conséquent, je devais de bonne heure me former des idées et des principes fixes sur le commerce qu'un homme d'honneur peut et doit se permettre avec les femmes. Ne jamais courtiser une demoiselle sans avoir l'intention de l'épouser et laisser ce choix à mes parents qui assurément auront assez de tendresse pour moi pour ne pas sacrifier mon bonheur à l'intérêt ou à l'ambition ; car en contractant un engagement qui doit durer autant que la vie, la raison veut qu'avant tout on consulte l'inclination des personnes qui y sont les plus intéressées. Elle ajouta que, quoique la vie ne soit qu'un court pèlerinage, la bienfaisance du Créateur a voulu la parsemer de douceurs pour ceux qui sont assez prudents pour les chercher et assez raisonnables pour les apprécier quand ils les ont trouvées.

« Votre mère, disait-elle, si elle vivait encore, vous dirait que je vous parle selon son cœur. »

Elle me conjura d'éviter les liaisons trop intimes avec des femmes mariées et surtout de ne jamais troubler un ménage.

Je fus touché de ses conseils, mais en même temps j'étais si étourdi et si peu digne et si peu disposé à suivre ses conseils qu'au moment même où elle me prêchait avec tant de bonté, je ne pensais qu'à lui plaire et à déranger son ménage, si elle l'avait voulu tolérer.

Et la différence d'âge ne mit aucune opposition à mes projets hostiles, car je la trouvais encore très bien.

Mais enfin la trompette sonna, et je partis. Et me voilà de rechef errant par monts et par vaux et oubliant bientôt ma prudente comtesse et ne pensant qu'à mes cuirassiers et à mes chevaux.

Ratisbonne. — La princesse de la Tour et Taxis. — Ayant traversé les montagnes de la Bohême et descendu dans les belles plaines de la Bavière, nous les parcourûmes rapidement et n'eûmes qu'un séjour à Ratisbonne.

Notre régiment occupa un camp sur la belle île que forme le Danube au centre de la ville.

La princesse de la Tour et Taxis nous fit l'honneur de nous inviter à dîner. Cette princesse est sœur de la reine de Prusse, et aimable et affable comme elle.

Le vieux prince de la Tour et Taxis vint visiter notre camp. J'étais de service et j'eus l'occasion de lui être agréable en l'accompagnant à travers le camp et en lui expliquant tout ce dont il était curieux d'avoir connaissance.

Augsbourg. — Après un jour de repos, nous quittâmes Ratisbonne pour nous diriger sur Augsbourg en Souabe, belle ville commerçante. Je visitai les curiosités de la ville. L'hôtel de ville et le château d'eau sont très dignes d'être vus et admirés.

Le comte de Fugger. — Le comte de Fugger me fit faire la connaissance de plusieurs dames aimables, et nous allâmes goûter, à un quart de lieue de la ville, dans un jardin public où les habitants d'Augsbourg se rassemblent pour manger d'excellents radis avec du beurre frais délicieux.

Le colonel Wimmer. — J'y fis la connaissance du colonel autrichien baron Wimmer, l'entrepreneur général des vivres et fourrages de l'armée autrichienne et russe. Il avait été lieutenant dans un régiment d'infanterie en Hongrie ; il avait commencé par fournir une charrette et deux chevaux pour transporter de la terre et des pierres pour la construction de la forteresse de Komorn et, en gagnant quelque chose, il

avait agrandi au fur et à mesure ses moyens de transport. A la fin, il avait entrepris toute la fourniture de la place et avec un génie hardi et entreprenant il s'était emparé de l'entreprise de toutes les fournitures de l'armée. Il possède dans ce moment une fortune immense; il est propriétaire de domaines considérables, et le gouvernement lui doit plus de 20 millions. Ses magasins sont répandus sur la surface de toute l'Allemagne. Nos agents du commissariat, comme Troffimowsky, Swetchine et d'autres ont eu des 100 millions de florins de lui. Il donnait de l'argent à tous ceux qui en paraissaient désirer.

J'avais plusieurs jeunes chevaux desquels je désirais me défaire. Il les acheta sans les avoir vus, seulement pour avoir le plaisir de m'obliger et les paya passablement cher.

Loyauté et bon procédé d'un joueur de profession. — Je logeais avec le comte Lambert au Mouton-Blanc. Comme il y avait plusieurs maisons de jeu à Augsbourg, je voulus tenter la fortune et je jouai.

Un émigré, nommé Dupuis, m'ayant pris en amitié, me déconseilla de jouer en m'assurant qu'il était impossible que je puisse gagner, et, lorsque je lui eus objecté que le hasard pourrait bien m'être favorable, il me dit avec beaucoup de loyauté que non et m'avoua avec beaucoup de franchise qu'il était un des membres du tripot, que sa malheureuse situation d'émigré l'avait mis dans la triste nécessité de gagner sa vie et qu'il pouvait m'assurer que le hasard n'était pas la seule chance que les tenanciers avaient pour eux; que la perte de mon argent ne les enrichirait pas et que, par conséquent, il parlait franchement avec moi, espérant que je profiterais de ses avis. Je trouvai ce procédé si honnête que je lui pardonnai volontiers d'être de ce tripot. Je le remerciai et je ne jouai plus.

Scène avec un officier bavarois. — Après une scène assez violente que le comte Lambert et moi nous eûmes avec un officier bavarois, auquel nous fîmes dégringoler l'escalier, nous quittâmes Augsbourg pour rejoindre le régiment. Nous le trouvâmes aux environs de Stokach.

Neukirch, près du lac de Constance. — Le général Korsakoff ayant trouvé nécessaire de nous faire prendre des quartiers de cantonnements pour rafraîchir nos chevaux après une si longue marche, j'eus les miens à Neukirch, pas loin du lac de Constance et à proximité de Lindau.

Quel beau pays! quelle fertilité! J'étais placé comme dans un verger.

Lindau. — Je fis souvent des excursions à Lindau et des promenades sur le lac. Quinze jours s'écoulèrent comme un rêve. Enfin l'ordre du départ fut donné, et nous partîmes pour entrer en campagne.

En marche, avant d'arriver à Ravenburg, un de mes officiers, le lieutenant Smirnoff, se prit de querelle avec un de ses camarades et le sabra devant l'escadron. Je n'eus que le temps d'accourir et de faire désarmer cet enragé; sans cela il aurait achevé son camarade, auquel il était parvenu à faire plusieurs blessures très graves. Je le fis de suite arrêter et marcher à pied derrière l'escadron, espérant par cette mesure calmer sa rage. Mais il était dans un tel accès de fureur que je fus forcé de le faire garrotter et de le transporter sur une charrette que je fis prendre d'un village voisin.

Arrivé à Ravenburg, où était le quartier-général du général Woïnoff, je lui fis un rapport, et il me débarrassa de cet enragé en ordonnant de le faire juger de suite. Son camarade blessé, qui était très brave garçon, sollicita pour

lui, et, pour ne pas avoir des histoires désagréables, toute cette affaire fut aplanie, et Smirnoff en fut quitte pour rester aux arrêts un mois et pour tâcher de mériter l'estime de ses camarades par une action d'éclat à la première occasion qui se présenterait.

Cet incident avait tellement retardé ma marche que je n'arrivai que très tard à Stokach.

Stokach. — A mon très grand chagrin, j'appris que j'avais encore deux lieues d'Allemagne à faire pour arriver jusqu'aux quartiers qui m'avaient été désignés. J'en avais déjà fait huit, de sorte que mes chevaux se trouvaient harassés de fatigue. Enfin j'arrivai la nuit à Heislingen, beau village pas loin de la forteresse de Hohenheil. Je fis un tintamarre du diable pour réveiller les habitants : car, comme je n'avais pas eu le temps d'envoyer des quartiers-maîtres en avant, personne n'avait été averti de mon apparition, et la frayeur ne fut pas petite de voir des Russes.

Je pris mon logement au château du baron de Noziay, qui m'accueillit parfaitement bien. Il avait deux fils au service de l'Autriche, dont l'un, deux mois avant, s'était battu avec son régiment dans le village même, et, ce qu'il y avait de plus extraordinaire, dans la cour même du château de son père, qui, de la fenêtre, voyait la belle défense de son fils, et, sans s'en douter, était exposé lui-même aux plus grands dangers ; car les balles entraient par les fenêtres dans les appartements, et il me montra encore avec une espèce de satisfaction les vitres cassées. Le lendemain, après avoir bien fait rafraîchir et les chevaux et les hommes, je me mis en marche après m'être arrêté au fort de Hohenheil, qui est situé sur un énorme rocher, au milieu d'une plaine fertile, et qui plus tard fut pris par surprise par les Français et démoli.

Schaffhouse. — Cataracte de Schaffhouse. — Après une marche forcée, nous arrivâmes devant Schaffhouse, et, après l'avoir traversé, nous campâmes sur la rive dn Rhin, à côté de la belle et magnifique cataracte de Lauffen.

Quel spectacle délicieux! Quelle vue grande et imposante! Il n'est aucune scène de la nature d'un effet plus pittoresque que cette cataracte.

Assis sur un débris de rocher, je m'étonnais de la tristesse que le bruit et le mouvement de l'eau répandaient sur toute mon existence. Tout l'univers me paraissait réduit en ruines et poussières, car tous les hommes ont un penchant secret pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature et à une conformité secrète entre ces ruines et la rapidité de notre existence. Le bruit de la chute d'eau qui toujours m'attirait et me repoussait, ranimait et détruisait en même temps toutes mes espérances. Pendant le temps que notre camp était assis au bord de cette cascade, j'y allais chaque soir et je bénissais la Providence de me permettre d'oser jouir en repos de ce beau spectacle. Nous étions à la veille d'assister à des scènes sanglantes, et je demandais à Dieu de me protéger et de conserver mes jeunes années.

L'âme demande éternellement; à peine a-t-elle obtenu l'objet de ses désirs qu'elle demande encore. L'univers entier ne la satisfait point. L'infini est le seul champ qui lui convienne. Le bruit des armes et l'attrait de la nouveauté me firent sortir de mes rêveries.

Je fis une course à Schaffhouse; plusieurs de mes camarades m'accompagnèrent. Nous bûmes d'excellent vin du Rhin sur les bords de la rivière même.

Canonnade aux environs de Zurich. — Tout d'un coup on entendit un bruit sourd, comme celui qu'occasionne le ton-

nerre quand on l'entend gronder de loin ; avec quelque attention, nous distinguâmes que c'étaient des coups de canon qu'on tirait aux environs de Zurich. Nous montâmes à cheval pour rejoindre le régiment.

Eglisau. — 13/24 septembre. — Il commençait à faire nuit : le régiment avait reçu l'ordre de passer le Rhin à Eglisau, de se joindre à 4.000 Bavarois pour renforcer le corps de Korsakoff, qui avait été attaqué sur plusieurs points par le général Masséna.

Le général Woïnoff réunit les chefs d'escadrons, donna ses instructions pour l'ordre à suivre pendant la marche de nuit, et nous nous mîmes en route.

Bataille de Zurich. — 14/25 septembre 1799. — Le lendemain, de grand matin, la canonnade recommença avec plus de force et de vivacité. Nous apprîmes que Masséna avait forcé le passage de la Limat, pris Zurich, et que le général Korsakoff battait en retraite. Bientôt nous eûmes l'ordre d'avancer au trot pour soutenir et couvrir la retraite.

Retraite du général Korsakoff. — Le général Korsakoff avec son état-major vint à notre rencontre. Il avait l'air défait et plus rien de cet air présomptueux qu'il avait eu quelques jours avant cette déroute. Les hussards de Summ, qui avaient été exposés pendant quelques heures à un feu meurtrier, suivaient le général Korsakoff. Ce brave régiment avait beaucoup souffert ; son chef, le brave général Lekoschine [1] avait eu une jambe emportée.

Nous avançâmes toujours. L'infanterie, l'artillerie, les

1. La mémoire a dû faire défaut au général Löwenstern. Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu retrouver les traces d'un général russe portant ce nom, pas plus que la moindre mention d'un général Lekoschine ou Likoschine.

équipages, tous continuaient leur retraite avec précipitation. Nous brûlâmes du désir de rencontrer l'ennemi.

Enfin nous l'aperçûmes ; mais la nuit commençait déjà à développer son voile. Nous nous arrêtâmes après avoir fait quelques prisonniers et nous nous bornâmes à observer les différentes routes et à arrêter le mouvement de l'ennemi. Nous allumâmes des feux de bivouac. On ne débrida que la moitié des chevaux de chaque escadron.

Je ne me couchai point; l'attente du lendemain absorbait toutes mes facultés.

Comment exprimer cette foule de pensées fugitives que j'éprouvai, assis à côté du feu que mes cuirassiers entretenaient avec zèle. Je jouissais ; mais je ne pouvais dépeindre en quoi consistaient ces jouissances. Le matin me surprit au milieu de ces incertitudes. J'entrai avec ravissement dans l'idée que, le lendemain, je me battrais contre l'ennemi du genre humain et que je ne verrais peut-être pas le coucher du soleil sans avoir acquis quelque gloire.

Combien l'homme est frivole d'attacher sa destinée à des choses aussi fragiles. J'étais enchanté, tourmenté et comme possédé du démon du combat. Mon cœur, qui n'avait presque plus fourni d'aliments à ma pensée, me fit apercevoir mon existence et que je pouvais la perdre d'un moment à l'autre. J'eus alors un sentiment de malaise. Je luttai contre ce mal ; enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange sensation, la trompette sonna fort à propos, et elle me remit à ma place.

Nous allons à la rencontre de l'ennemi. — Nous nous mîmes à cheval, nous nous formâmes en bataille et nous allâmes à la rencontre de l'ennemi, qui fit un mouvement rétrograde lorsqu'il nous vit approcher.

Le général Korsakof, ayant eu la nouvelle que plusieurs

régiments d'infanterie et un parc d'artillerie avaient perdu leur communication avec le gros de l'armée, et que la route d'Églisau leur était coupée, ordonna au général Woïnoff d'aller à leur recherche et le renforça du régiment de cosaques d'Astakoff.

Expédition à Winterthur. — 15/26 septembre. — Nous longeâmes la ligne de l'ennemi et nous nous dirigeâmes sur Winterthur, présumant que les corps coupés avaient pris le chemin de Diesenhofen.

A peine arrivés à Winterthur, nous nous trouvâmes entourés d'ennemis. Mais, n'ayant pas appréhendé notre apparition inopinée, ils n'osèrent point nous attaquer. Nous fîmes une charge brillante pour nous faire jour et fîmes quelques prisonniers. Mais bientôt nous nous vîmes obligés de passer la Thur à la nage pour ne pas être assaillis par des forces supérieures, et nous tâchâmes de regagner la grande route d'Églisau par des chemins de traverse presque impraticables.

Nous passâmes entre autres par un village qui était rempli de troupes françaises. Ils regardaient par les fenêtres au moment où nous passâmes au grand trot. Mais, soit consternation, l'effet de la surprise ou toute autre chose, ils ne commencèrent à tirer des coups de fusil que sur le 5e escadron. Mon escadron, qui était le 4e, n'eut qu'un cheval de blessé et 2 de noyés.

Le grand chemin étant déjà occupé par l'ennemi, le général Woïnoff se décida à se jeter dans un bois, dans lequel il n'y avait qu'un sentier pour tout chemin. Il eut lieu de regretter ce mouvement ; car, à peine la moitié du régiment fut-elle entrée dans ce bois, que la tête du régiment, étant arrivée à un précipice impossible à franchir, fut forcée de s'arrêter. Il n'y avait presque pas de place pour tourner les

chevaux un à un. L'infanterie française accourut en attendant pour occuper le bois. Le sang-froid du général Woïnoff et la contenance du régiment nous sauvèrent de ce mauvais pas.

Le 5e et le 4e escadrons se formèrent de suite en bataille et en imposèrent à l'ennemi. En attendant, les autres trois escadrons eurent le temps de sortir du bois. Les cosaques se couvrirent de gloire. Nous eûmes jour, et nous nous tirâmes avec honneur de ce gouffre. Toujours en combattant, nous arrivâmes jusqu'au pont d'Églisau, au moment même où le général Korsakoff avait donné l'ordre de le faire sauter. Un quart d'heure plus tard, nous aurions été forcés de nous rendre ou de nous noyer dans le Rhin.

Le général Woïnoff, d'une bravoure extraordinaire et qui ne connaît rien d'impossible, nous avait déjà déclaré qu'il se jetterait à la nage, s'il trouvait le pont d'Églisau en feu. Le Rhin étant extrêmement rapide à cause de sa proximité de la cataracte, il n'y aurait presque pas eu de probabilité que nous eussions pu échapper à une mort certaine.

A peine eûmes-nous passé le pont d'Églisau que le général Korsakoff le fit sauter, et nous occupâmes un camp sur l'autre rive du Rhin dans les vignobles qui le côtoyent. Heureusement qu'un magasin d'avoine était établi dans un champ, à deux pas de notre camp, de sorte que nous ne manquâmes pas de cette denrée et que nos chevaux se regorgèrent de nourriture. J'étais chargé de recevoir les fourrages pour notre régiment et celui des cosaques et je fis faire double distribution à mon escadron. Mais ce qui rend le fait curieux et doit rendre très circonspect à délivrer des quittances, c'est que, quatre années après, je fus forcé de payer les sacs dans lesquels nous avions reçu cette avoine. Nous les avions jetés dans le moment comme inutiles et ma bourse en fut la victime.

Après avoir bien rafraîchi nos chevaux et nos gens, nous eûmes l'ordre de nous replier sur Schaffhouse et d'occuper un camp en arrière de la tête de pont qu'on avait construit, pas loin du couvent du Paradis, à Bussingen.

Bientôt après le général Woïnoff[1], ayant eu le commandement des avant-postes à l'aile gauche, nous passâmes le Rhin à Diesenhofen, et notre régiment et les cosaques de l'Oural occupèrent tous les postes avancés. Nous fûmes renforcés par les chasseurs de Titoff. Tous les jours, nous eûmes quelques rencontres avec l'ennemi.

Première expédition où j'eus le commandement. — Mais depuis quelques jours, les ayant perdus de vue, le général Gortchakoff[2] me détacha avec mon escadron et 100 cosaques pour aller à la recherche de l'ennemi. C'était pour la première fois que je fus abandonné à mes propres forces et que j'agissais d'après ma seule volonté. J'avoue que la tâche n'était pas aussi facile que je me l'étais imaginé.

Je fis trois lieues avant de rencontrer l'ennemi. Enfin je le découvris au passage de la Thur. J'avais l'ordre précis de n'engager aucun combat et d'observer simplement sa force et ses mouvements. Je fis, malgré cette défense, quelques prisonniers (des hussards de Paris et un colonel), et mon rapport ayant été conforme à ce que le prince Gortchakoff présumait, il fut content de mon expédition, et moi j'étais heureux comme un roi d'avoir si bien réussi sans avoir perdu du

1. Détachement sous les ordres du général-major Woïnoff.
Régiment de cuirassiers de Woïnoff (5 escadrons) : 1er escadron, commandé par le capitaine baron Rosen ; 2e escadron, par le major Reinhardt ; 3e, par le major Buka ; 4e, par le major Löwenstern ; 5e par le colonel comte Lambert.
Régiment de chasseurs de Titoff, commandé par le général major Titoff.
Régiment de cosaques de l'Oural, commandé par le colonel Poradin. (L.)
2. Général en chef, ministre de la Guerre. (L.)

monde ou commis quelques bévues, et j'eus pour bénéfice un bon coup de sabre à la tête.

Je revins fort tard au camp. Il avait plu pendant toute la journée à verse. J'étais mouillé comme un chien et comme nos équipages étaient à trois marches de notre camp, il m'était impossible de changer de linge et d'habits, de sorte que je fus forcé de me déshabiller tout nu, de faire faire un grand feu, de sécher mes habits et de me couvrir en attendant d'un grand manteau de soldat.

Quand on est jeune, on supporte tout, et quoique nous étions au mois d'octobre et que les nuits étaient très fraîches, je n'eus même pas un rhume. Je pris force punch ; je me couchai bien enveloppé dans du foin et, le lendemain, je me levai frais et dispos.

Couvent de Sainte-Catherine. — Lorsque mon escadron était de garde aux avant-postes sur la rive gauche, j'avais toujours soin de ménager le couvent de Sainte-Catherine, qui était situé dans mon rayon. Je fournissais à l'abbesse une sauvegarde, et j'avais tout plein d'égards pour ce couvent, ce qui me valait de leur part toujours un excellent dîner qu'on m'envoya au bivouac, du bon café, des liqueurs et tout plein de petites douceurs de ce genre.

Combat de Diesenhofen. — Dans une affaire très chaude que nous eûmes le 1/12 octobre et après laquelle nous fûmes forcés de quitter la rive gauche, j'eus le chagrin de voir occuper ce couvent par les Français. J'ignore s'ils ont eu l'humanité de traiter les religieuses avec les égards qu'elles avaient le droit de réclamer.

Nous brûlons le pont de Diesenhofen. — Après plusieurs charges que notre régiment exécuta avec beaucoup de vigueur

et de courage et dans l'une desquelles je fus assez heureux d'envelopper 4 pièces de canon et de sabrer les artilleurs, nous repassâmes le pont et le brûlâmes le soir. C'étaient les généraux Lorge, Oudinot et Mesnard qui commandaient contre nous, et j'eus une conversation avec ce dernier sur le pont de Diesenhofen qui avait été rompu. Nous n'étions séparés que de quelques toises. On le brûla bien inutilement et bien maladroitement. C'était un beau pont couvert, comme on en voit assez fréquemment en Suisse.

C'était le général Mesnard qui fut chargé de l'attaque de la tête de pont. Les généraux Oudinot et Lorge attaquèrent la position de Stein et de Diesenhofen. Soult et Gazan chargèrent le corps du prince de Condé à Constance. Mortier était en réserve.

Le général Korsakoff déboucha par la tête de pont de Bussingen et de Schakenwald avec 10 bataillons et 22 escadrons sous les ordres du prince Gortchakoff. Il était indécis sur ce qu'il faisait. Sa conscience lui prescrivait d'entreprendre quelque chose. Il avait peur des reproches que Souvoroff pourrait lui faire d'être resté dans l'inactivité et de n'avoir pas fait un mouvement en faveur de l'armée battue à Zurich.

Korsakoff résolut donc d'attaquer l'ennemi pour s'acquitter de sa mission. Il s'avança avec son infanterie sans attendre que la cavalerie eût passé le pont et le bois, et toute cette entreprise eut le nom d'une grande reconnaissance. Il rencontra la division Mesnard sur les hauteurs de Schlatt et de Trullikon qui avançait de même que celles de Lorge et d'Oudinot sur Diesenhofen pour nous attaquer. Notre infanterie engagea le combat avec impétuosité et repoussa l'ennemi jusqu'à Andelfingen. Mais là, Masséna se mit lui-même à la tête de sa réserve de grenadiers et nous força de nous retirer sur la tête de pont de Bussingen. Les Français occu-

pèrent le Schackenwald. Le soir, les Français tentèrent deux assauts sur notre tête de pont, à Bussingen ; mais ils furent repoussés avec perte. Masséna se replia sur Trullikon, et nous occupâmes derechef le Schackenwald.

A une heure dans la nuit, nous abandonnâmes la tête de pont, rompîmes le pont de pontons qui fut envoyé à l'archiduc Charles à Stokach, et toute communication cessa dès ce moment avec la rive gauche du Rhin et en même temps les hostilités.

L'abandon de la tête de pont de Bussingen fut regardé dans le temps comme une démarche précipitée, car elle nous ôtait toute prétention d'offensive, à laquelle on nous prescrivit de renoncer. La saison était très avancée, et les forces de Masséna très affaiblies. Il n'était pas à présumer qu'il pût nous chasser de ces retranchements de vive force. L'archiduc Charles décida le général Korsakoff à les abandonner, non qu'il eût douté de la bravoure des Russes pour les défendre ; mais il doutait de la bonne volonté du général Korsakoff à les défendre.

Nous quittons la position et le camp devant Schaffhouse. — Le prince Souvoroff ayant effectué le passage du Saint-Gothard et étant, après des combats très glorieux, entré dans les Grisons, envoya au général Korsakoff l'ordre de marcher sur Lindau et Bregenz pour opérer la jonction de ces deux corps d'armée. Les Autrichiens devaient nous relever dans notre position de Schaffhouse. Le général Nauendorf, étant arrivé de Mannheim de l'armée de l'archiduc Charles, releva nos postes, et nous partîmes la nuit, après avoir mis le feu à nos bivouacs, ce qui fâcha beaucoup les Autrichiens.

Le temps était affreux ; une pluie battante nous avait mouillés jusqu'aux os. La nuit, une forte gelée cristallisait les vêtements sur nos corps. Jamais je n'avais autant souffert.

Stokach. — Enfin nous arrivâmes aux environs de Stokach. Tous les villages étaient si encombrés qu'il fallut encore se mettre au bivouac. Je me sentis annéanti ; pour me réchauffer, je me résolus d'entrer dans la cabane d'un vigneron.

Une pauvre paysanne, après beaucoup de pourparlers, m'ouvrit la porte de sa chaumière. Son vieux mari était encore couché dans son lit. Je le fis lever, je me déshabillai, et je me couchai à sa place, qui était encore chaude de sa couche. Je me fis couvrir de toutes les vieilles couvertures qui se trouvaient là, et je parvins à faire circuler le sang dans mes veines. La bonne vigneronne me fit du café de chicorée, qui avait plutôt l'air d'un bouillon d'eau claire que du café ; j'en pris plusieurs jattes, et je m'endormis profondément.

Jamais je n'ai mieux reposé ; il me paraissait que j'occupais le lit d'un roi, tant je me sentais heureux et à mon aise. Lorsque je me réveillai, le lendemain, j'eus horreur en voyant dans quel lit j'avais si bien reposé. — Oh ! qu'il était sale et dégoûtant.

Bien vite je sautai au bas du lit, et, après avoir largement récompensé ces braves gens, je rejoignis le régiment, qui avait établi des bons feux, tué quelques vaches ou bœufs, et qui était parvenu à se sécher, à se réchauffer et à se bien nourrir.

Lac de Constance. — Lindau. — Bregenz. — Nous nous dirigeâmes le long du lac de Constance sur Lindau et Bregenz.

Le temps s'était mis au beau ; nous avions une journée magnifique. Les bords du lac ressemblent à un jardin continuel. Les raisins commençaient à mûrir, et les habitants nous en offrirent en passant sans demander à être payés.

Le prince Souvoroff. — Le prince Souvoroff devait arriver de Bellinzona et du Saint-Gothard. Selon nos suppositions,

il fallait ouvrir la communication avec ce héros. Je fus envoyé avec 200 cosaques pour faire cette opération. Je le rencontrai dans le Muttenthal, entouré d'un nombreux état-major et occupé de se défaire, dans leur présence, de sa digestion. Il marcha pour rejoindre le corps de Korsakoff, qui fut fondu dans celui du maréchal.

Château du comte de Kônigsegg. — Cette opération terminée, nous marchâmes en Souabe. Le quartier-général était à Augsbourg. Après plusieurs semaines, j'eus enfin la jouissance de coucher dans un bon lit au château du comte de Kónigsegg. Un excellent dîner nous fut servi. En général, on nous reçut à merveille.

Chapitre des chanoinesses de Buchau. — Quelques jours après, j'eus mes quartiers au Chapitre de Buchau sur le Federsee.

L'abbesse était une comtesse Stadion ; le titre de princesse était attaché à sa place. Les chanoinesses étaient toutes des demoiselles des premières familles de l'empire. J'y fus reçu avec beaucoup de bienveillance.

Tout avait l'air d'une petite cour dans cette abbaye : des chambellans, des maréchaux de la cour ; rien n'y manquait.

Le chancelier du chapitre était un homme de beaucoup d'esprit, mais entiché et imbibé des systèmes de nos philosophes modernes. Non seulement il s'abandonna avec chaleur et enthousiasme à leurs doctrines, mais il lui tenait encore à cœur de faire des prosélytes, et il m'entreprit.

Nous lûmes ensemble des extraits qu'il avait faits sur d'Alembert, Helvétius, Holbach, Voltaire, Buffon, Rousseau et plusieurs autres, et il voulut m'expliquer les différents systèmes de la nature et de la création de l'univers.

J'écoutai avec attention ; mais je tins ferme à mes principes religieux.

J'admirerai toujours un créateur de toutes choses; et tous ces globes de verre et ces montagnes formées par la digestion des huîtres ne me firent que sourire et m'apprirent de bonne heure à ne pas tenter d'approfondir des choses qui étaient au-dessus de ma portée. La vérité, la vertu, le bonheur sont, sans exception et sans pouvoir en douter, l'objet de la recherche de ces philosophes ; mais l'erreur et le vice ont leur philosophie comme la vérité et la vertu ; et qui me garantit d'être sur le bon chemin. Et s'il existe des sages qui se font un devoir d'employer toutes les lumières de la raison, toutes les ressources de l'esprit humain pour connaître le bien, pour le suivre et nous le faire aimer, il existe aussi une philosophie sociale qui ne cherche dans la raison même que des armes propices aux désordres, qui, par tous les détours et les artifices du sophisme, s'étudie à transformer le mensonge en vérité, les forfaits en vertus.

Je connus bientôt que cette sorte de soi-disant philosophie finirait par perdre l'esprit d'ordre et les anciens usages en Allemagne. Ils paraissaient impatients du joug de toute loi, de tout gouvernement. Ils étaient surtout ennemis jurés du système monarchique. Sans cesse, mon chancelier avait dans la bouche le sarcasme du mépris et de la haine contre les princes, contre tous les monarques.

Moi, élevé dans des principes monarchiques absolus, il me serait difficile d'exprimer mon étonnement et mon indignation. Je lui avouai franchement et sans détours que ses discours pernicieux ne trouveraient jamais accès ni dans mon esprit, ni dans mon cœur ; que je croyais en Dieu ; que je respecterai et vénérerai toujours mes souverains légitimes ;

que Dieu était l'ami de l'ordre et, par là, la source de tout gouvernement monarchique ; que résister aux gouvernements légitimes, c'est résister à Dieu même et que j'espérais en Dieu, qu'il ne souffrirait pas impunément que les passions l'emportent sur le bien général et que Dieu veillerait sur l'État comme sur son ouvrage, sur le prince comme sur son image et sur le peuple comme sur ses enfants. Je le quittai alors brusquement et je ne le revis plus.

Nous quittâmes avec regret l'abbaye de Buchau. L'abbesse était une femme aimable, spirituelle et très bonne. La chère était exquise et la société des jeunes chanoinesses nous fournissait tous les genres d'amusements.

Reutlingen. — Après une marche de plusieurs jours par un pays très fertile comme l'est toute la Souabe, j'eus mes cantonnements dans un château aux environs de Reutlingen, non loin des sources du Danube.

Plusieurs émigrés de distinction s'étaient réfugiés au château et reçurent l'hospitalité d'un baron de Schütz à Pflümmern.

Le juge du canton habitait le village ; je fis sa connaissance ; c'était un homme très instruit et d'une société agréable. Il avait par dessus tout cela le bonheur de posséder une femme charmante. Cette famille donnait le modèle de la félicité conjugale et du bonheur dont on peut jouir dans un bon ménage.

La jeune belle-sœur manqua troubler ce bonheur. Elle se prit d'une si forte passion pour moi (c'est ridicule de le dire, j'en conviens) que je fus sur le point de l'aimer aussi. Heureusement que la trompette sonna encore très à propos et m'empêcha de faire des sottises et d'avoir à rougir et des remords sur la conscience ; excepté des larmes et des lamentations, tout resta *in statu quo*.

Augsbourg. — Le prince Souvoroff nous ayant assigné des cantonnements plus rapprochés d'Augsbourg, où était son quartier-général, j'eus les miens au village de Mülhausen.

Le duc d'Enghien. — Un escadron du corps du prince de Condé, et nommément le *Leib-Escadron* des dragons du duc d'Enghien, eut le même cantonnement que moi. C'était le comte Charles de Damas [1] qui commandait cet escadron, et en second le colonel baron Grünheim [2], le même qui depuis, lors de l'arrestation du duc d'Enghien, n'eut pas la présence d'esprit de se faire arrêter en se donnant pour le prince. Les gendarmes et l'officier [3] chargés de cet attentat contre tout le droit des gens ne connaissaient pas le duc et auraient pu aisément être trompés. Probablement, on n'aurait pas fusillé le baron de Grünheim, et le duc aurait été sauvé.

Je passai mon temps très agréablement avec ces messieurs. Il y avait une trentaine d'officiers attachés à cet escadron. Les Bouthillier, Gaston de Damas, Bussy, Sully, Pracomtal et Auteuil formaient ma société journalière. Le duc d'Enghien vint souvent nous voir; il prit sa part à nos orgies.

Lorsque le prince de Condé inspectait l'escadron, je prêtais mes chapeaux, mes selles, mes baudriers, enfin beaucoup d'effets d'équipement à l'escadron ; car on négligeait beaucoup ces détails dans le corps du prince.

Le général Bouthillier, qui était chef d'état-major du corps du prince, avait une excellente cuisine ; mais il n'était pas fort pour les détails qu'exige le commandement d'un corps d'armée.

M^me^ Le Blanc. — Nous fîmes beaucoup de visites dans les

1. Pair de France et premier gentilhomme de la Chambre. (L.)
2. Le même qui a été arrêté avec le duc d'Enghien. (L.)
3. Préfet de Strasbourg et député. (L.)

châteaux du voisinage. Les dames ne furent pas oubliées. Il y avait une dame Le Blanc qui me prit en grande affection et ne s'en cacha pas le moins du monde. Cependant je préférai la femme de chambre à la maîtresse, et je ne fus maltraité ni de l'une ni de l'autre.

J'allai souvent à Augsbourg où était le quartier-général du prince Souvoroff. On s'y amusait très bien. L'affluence des étrangers était très grande.

Je me rappelle qu'un jour n'ayant pu trouver à me loger, car tous les hôtels étaient occupés, j'entrai dans une maison de jeu. Je jouai, je soupai gratis, et comme il se faisait trop tard pour retourner dans mon village, je m'établis dans le salon sur un canapé et j'y passai ma nuit très bien sans que personne s'en fût trouvé scandalisé, excepté moi-même, qui fus un peu honteux d'avoir couché dans un tripot et d'avoir été forcé de faire de nécessité loi.

Après quelques semaines passées dans les plaisirs, nous eûmes ordre de marcher.

Mon valet de chambre, qui avait été élevé avec moi, me quitta sans dire gare et m'enleva à peu près tout ce que je possédais, ce qui me mit dans le plus grand embarras.

Nous nous dirigeâmes sur la Bohême en passant par Ratisbonne.

La princesse de la Tour et Taxis nous donna un dîner splendide.

Pilsen. — En Bohême. — Le quartier-général du prince Souvoroff s'établit à Prague. J'eus mes quartiers aux environs de Pilsen, à Rokitzen. Je tombai malade et fus forcé de me faire transporter à Pilsen pour me faire traiter.

Le colonel Soukhotin, chef du département des vivres, ayant une belle et très coquette maîtresse qu'il avait enlevée de Zurich, la confia à mes soins pendant une absence

qu'il fit à Prague. Elle me soigna si bien, pendant que j'étais malade, que je fus bientôt en état de lui en rendre. J'ignore si c'était là l'intention de Soukhotin, mais ce que je sais, c'est que nous nous en trouvâmes fort bien tous les deux.

Prague. — Après trois semaines, ayant retrouvé mes forces entièrement, je me rendis à Prague où je passai un carnaval délicieux. La comtesse Clam, les comtesses Schlik et Kollowrath étaient les beautés du moment. Nos jeunes héros, tels que Miloradoitvch[1], Hitroff[2], Schepeleff[3] et d'autres voltigèrent autour de ces belles.

Les bals se succédèrent sans relâche. L'hôtel de Wimmer, où était logé le prince Souvoroff, était le rendez-vous de toute la ville. Wimmer avait tous les jours une table de soixante couverts, magnifiquement servie, et on y était toujours bien reçu.

Carnaval à Prague. — Il n'y a sorte de plaisirs dont je ne jouis durant ce séjour; entre autres, la connaissance que je fis de la fille d'un riche banquier me fournit des moments bien heureux. Si elle n'avait pas été Juive, je crois que j'aurais fini par l'aimer. Sa dot était de 2 millions; mais j'aime encore mieux la croix que l'argent, et quoiqu'on me fît des avances très prononcées, je retirai encore, heureusement, mon épingle du jeu.

Je quittai Prague avec regrets. J'avais gagné beaucoup d'argent au jeu; mon père m'en avait envoyé, de sorte que j'avais pu faire de la dépense. J'avais acheté de beaux chevaux. Mes amours ne me laissèrent pas de grands regrets,

1. Comte, général d'infanterie, gouverneur général de Pétersbourg. (L.)
2. Général-major, ministre à Florence. (L.)
3. Lieutenant-général. (L.)

de sorte que, le passé ne me laissant que des souvenirs agréables, j'étais très heureux.

Napoléon débarque à Fréjus. — L'Autriche ne voyait pas notre départ du bon œil, surtout depuis qu'elle avait appris le débarquement de Bonaparte à Fréjus; mais le prince Souvoroff[1], dégoûté des entraves que ce cabinet mettait à toutes ses opérations, ne se laissa pas fléchir et partit avec son armée, qui brûlait de se mesurer avec l'armée française, sous les ordres de Napoléon, et nous ramena, à notre grand regret, sur nos frontières.

Cracovie. — Le général en chef Rosenberg. — 1800. — Nous traversâmes Brünn, Olmütz et Cracovie. Le général Rosenberg, qui avait pris le commandement de l'armée, m'apprit que j'avais été fait major. Cet avancement me fit grand plaisir. Il me fit compliment sur la conduite que j'avais tenue lors de la campagne. Le général Woïnoff lui avait dit que j'avais servi avec zèle et intelligence.

Aperçu et résumé des opérations. — État de l'armée russe. — Souvoroff. — Avant de repasser la frontière, c'est le moment de donner un aperçu rapide des causes qui ont fait manquer une entreprise aussi glorieuse que celle dont était chargé le prince Souvoroff et de quels matériaux étaient formés les différents corps qui devaient défendre et faire réussir cette

1. Dès le 25 juin/6 juillet 1799, Souvoroff avait fait prévoir à Paul Ier la résolution qu'il prit quatre mois plus tard.

« Le manque d'énergie du conseil aulique de Vienne, écrivait-il dès ce moment à l'empereur, sa jalousie contre moi, étranger, les intrigues et la dissimulation de plusieurs de mes subordonnés, qui s'adressent directement à ce conseil aulique qui, jusqu'à mon arrivée, dirigeait les opérations, l'impossibilité de rien exécuter sans avoir dû auparavant envoyer un projet quoique je sois à 1000 verstes de ce conseil, me forcent à supplier respectueusement Votre Majesté de me rappeler, si ma position n'est pas affranchie de toutes ces entraves. »

cause, et pourquoi et comment elle ne pouvait pas réussir.

Le prince Souvoroff, commandant en chef des différents corps russes, est trop connu, trop renommé, sa réputation, trop colossale pour que je puisse même avoir la pensée de m'ériger en juge ou en censeur de ses actions.

Son caractère est noble, généreux, humain et bon. C'est à tort que des écrivains partiaux ou mal instruits lui attribuent une âme sanguinaire. Les assauts d'Ismaïl et de Prague ne peuvent autoriser cette accusation. Souvoroff fut forcé par les circonstances de les ordonner ; il fut le premier à gémir du sang qu'ils firent couler. On lui a vu répandre des larmes et la grande quantité de prisonniers faits, surtout à Prague, ne permet pas de douter de la modération des vainqueurs. D'ailleurs, on doit observer qu'il est rarement au pouvoir des chefs de suspendre ou de détourner l'impétuosité des soldats dans la mêlée, moins encore dans l'emportement d'un assaut, et moins encore dans un assaut comme celui de Prague, où la plupart des troupes étaient animées par le souvenir de leurs pertes pendant l'insurrection de Varsovie, en 1794.

Il pouvait, par son mérite supérieur, aspirer au titre de pacificateur de l'Europe. Il n'avait réellement d'autre ambition que le bien général, et sa sagesse égalait la gloire de ses armes.

Cet homme supérieur, doué des plus hautes qualités, dédaigna peut-être le plus beau rôle que le ciel peut offrir. Il manifesta un peu trop le ressentiment qu'il nourrissait contre le Gouvernement autrichien. Il ne le dissimula point et fit éprouver son ressentiment à l'empereur Paul. C'est le seul tort qu'on peut reprocher à ce grand homme.

Mais seul, isolé, son génie ne put seul suffire ; car il avait à lutter contre l'ignorance, l'arrogance et le manque total d'ensemble. Malheur à ceux dont les suggestions ont con-

trarié la réalisation des mesures qu'il avait prises. Ses succès en Italie étaient la suite de son génie. Chacune de ses actions était une leçon précieuse que tous les jeunes militaires doivent étudier avec soin. Il était sans contredit le plus grand capitaine de son siècle, toujours victorieux, jamais vaincu. C'est dans la sagesse de ses mesures, la distribution de ses forces et dans la hardiesse de ses plans qu'il donna des preuves éclatantes de la supériorité de ses talents. Il opéra des prodiges et put enchaîner la fortune par sa capacité, par l'habileté de ses moyens, la vigueur de ses résolutions et son intrépidité. Partout où sa présence devenait impossible, les affaires allaient mal ; on compromettait la gloire de nos armes; et comment aurait-il pu en être autrement ?

Les généraux russes. — Nos généraux étaient sortis du néant et n'avaient point d'idées de la guerre.

L'empereur Paul avait tout bouleversé. Un asservissement général et moral dégradait alors toutes les âmes. La faculté de parler et d'écrire était presque interdite; la conscience même était subjuguée par la volonté d'un homme, et un sombre despotisme nous avait enlevé jusqu'au souvenir du bien-être dont nous avions joui du temps du règne de sa mère.

Par les progrès de la désorganisation de l'armée, il ne restait presque plus aucun de ces généraux qui avaient rendu nos armes si glorieuses.

Korsakoff. — Le général Korsakoff, fat, arrogant, présomptueux, pas dénué de connaissances, mais méprisant l'armée française et ses généraux, n'était assurément pas fait pour suivre le vol que le génie de Souvoroff avait fait prendre à notre armée d'Italie.

Il avait fait une campagne dans l'armée du prince de Condé avec le comte d'Artois. C'est dans la société de ces jeunes étourdis, qui ne parlaient que de pulvériser par leur seule présence les armées patriotes, qu'il avait pris l'habitude de les mépriser ; et c'est cette fatale erreur qui le perdit et coûta si cher au prince Souvoroff et à la coalition.

Il n'écoutait aucun avis et ne prenait conseil de personne, ne voulut point se servir de l'expérience du prince Charles et ne sut point se former un état-major. Tout était chaos dans son corps d'armée ! Il fit peser sur les individus le poids de son despotisme et sur les masses celui de son ignorance. Il portait en lui-même le principe de sa défaite : *Il s'était placé dans une telle situation que Masséna était forcé de le vaincre.*

Les généraux sous ses ordres étaient parvenus à des grades supérieurs sans jamais avoir fait la guerre. La plupart d'entre eux ne se doutaient même pas qu'il fallait une carte pour bien s'orienter dans un pays quelconque, mais surtout dans un pays aussi difficile que la Suisse.

Je pourrais multiplier les citations de cette espèce ; mais je les crois inutiles pour prouver combien peu nous étions de force pour pouvoir lutter contre des généraux à qui Carnot traçait des plans de campagne et qui savaient les exécuter avec vigueur.

Aussi Masséna nous donna-t-il du fil à retordre, et ce n'est que la bravoure individuelle de l'armée qui la sauva alors d'une ruine totale.

Puisse l'exemple de notre défaite à Zurich faire remplacer cette fatale arrogance par de la prudence, de la circonspection et de la sagesse.

Plusieurs généraux cependant eurent occasion de se distinguer, comme le général Sacken[1], Woïnoff, Fock, le prince

1. Comte, général en chef, commandant en chef la première armée. (L.)

Alexis Gortchakoff, Lekoschine. Le premier et le dernier furent blessés et faits prisonniers.

Le général Woïnoff, le plus jeune des généraux, eut, après la défaite de Zurich, le commandement de l'aile gauche de l'armée. Des généraux-lieutenants se mirent volontairement sous ses ordres comme Goudovitch, Swetchine, Jessipoff, etc.; ce qui prouve la force des circonstances. L'intérêt de la propre conservation, qui ne consulte pas les devoirs ni les obligations, fit que chacun faisait ce qu'il put pour sauver les débris de l'armée, et des prodiges de valeur se répétèrent. Mais le peu d'expérience de nos officiers et de nos soldats prouva bien que, *quoique la valeur n'attende point le nombre des années*, il n'en est pas moins vrai qu'elle ne supplée point à l'expérience et à l'habitude de la tactique.

L'avantage que l'ennemi tira de notre échec paralysa les efforts de quelques-uns de nos généraux; ils se virent réduits à un système de défensive dont la sphère se rétrécissait tous les jours, suite malheureuse des opérations mal combinées et mal exécutées.

L'imprévoyance, l'incertitude et les désordres présidèrent aux préparatifs de la fameuse bataille de Zurich et pendant sa retraite, et nous accompagnèrent pendant son accablante durée jusqu'à notre jonction avec l'armée du prince Souvoroff.

Alors tous les esprits se ranimèrent par la seule force de l'opinion.

Mais tel est l'imperturbable caractère du soldat russe que la perspective continuelle des maux, d'adversité et de terreur n'avait point désorganisé le moral des soldats. Rien n'avait pu changer leur physionomie guerrière; ils n'avaient point l'air effrayé. Mais les généraux avaient presque tous perdu la tête. J'en excepte quelques-uns, comme le prince Gortchakoff, Sacken, Woïnoff, Resvoï, Fock et quelques autres.

A l'aspect de tant d'espérances déçues, de tant de malheurs, on ne peut s'empêcher de déplorer amèrement la présomption d'un général qui nous avait perdus sans avoir assez d'énergie pour nous tirer de cet abîme. Ce général aurait dû, au lieu de disperser son corps, se concentrer à Églisau ou prendre position en avant de la Glatt, faire masquer Zurich par un détachement, le soutenir par le gros de l'armée en cas d'attaque et attendre l'arrivée du prince Souvoroff ou le retour de l'archiduc Charles, qui était allé faire une diversion assez inutile à Mannheim.

Korsakoff oublia entièrement que la base de toute opération est d'avoir pris le plus grand soin pour sa propre sûreté, et qu'on ne peut y parvenir que par la concentration de ses forces. Il prit l'offensive trois semaines trop tôt et fit perdre par là à Souvoroff tous les fruits de ses victoires.

Le prince Souvoroff mit la plus grande importance à la conservation de cette position, et, en la conservant, il aurait maintenu dans toute sa gloire l'honneur de l'armée russe. Enfin, après l'arrivée de Souvoroff, un cri d'allégresse générale se fit entendre. Nous n'étions plus en butte à toutes les souffrances auxquelles nous avions été en proie.

Notre artillerie, si belle à présent, était alors dans un état déplorable. Les chevaux étaient mauvais, mal nourris et mal soignés. Rarement ils avaient la force de faire monter les pièces sur la moindre hauteur; c'étaient toujours les bras des hommes qu'on fut forcé d'employer pour placer les pièces en batterie sur la moindre élévation de terrain.

La cavalerie était mal montée, ses vieux chevaux, mal dressés, mal sellés, mal bridés; l'art de l'équitation était presque inconnu dans la cavalerie; les officiers, peu instruits; il n'y avait que les hommes qui étaient beaux.

L'infanterie était bonne, mais mal habillée.

Le train et les équipages qui suivaient l'armée étaient

innombrables. Nous avions plutôt l'air d'une armée turque et asiatique que d'une armée européenne. Tous ces équipages formaient une *Wagenburg* que le général Korsakoff avait eu l'imprudence de placer à Zurich, presque aux avant-postes de l'ennemi.

Aussi les Français nous débarrassèrent bientôt de ce fardeau en le prenant presque en totalité.

Le prince Souvoroff reforma notre corps, l'almalgama avec le sien et fondus de cette manière nous traversâmes l'Allemagne pour retourner dans nos foyers.

Les efforts de trois puissances réunies n'avaient point été couronnés d'un plein succès. Le prince Souvoroff avait été victorieux en Italie. En Suisse et en Hollande, nous avions été battus et chassés. Cette guerre avait été entreprise dans l'intérêt des trônes. De fausses mesures gâtèrent tout.

Nous passons la frontière pour rentrer en Russie. — Nous arrivâmes au fort de l'hiver à Brest-Litowsk. J'eus le plaisir d'y rencontrer un de mes anciens camarades, le major Helfreich. Je m'établis chez lui. Notre repos ne fut pas de longue durée ; car, la nuit, un incendie éclata et consuma une partie de la ville. Le comte de Langeron y était en garnison avec son régiment.

1800. — A peine passés la frontière et entrés sur notre territoire, nous eûmes de fréquentes occasions de sentir tout le désavantage de notre position avec celle que nous venions de quitter et dont nous avions joui dans les pays étrangers.

Le général Lindener. — Le général Lindener se fit annoncer pour inspecter notre régiment. Une terreur panique se répandit dans le régiment à cette nouvelle. Tout le

monde savait que les inspections du général Lindener se terminaient toujours par des victimes. Sa réputation sous ce rapport était si bien établie que chacun se résignait d'avance à son sort. On était rayé du service, exclu, mis à la forteresse, etc. Il n'y avait pas d'acte arbitraire que cet homme féroce ne se permît. Heureusement il tomba malade, et nous fûmes quittes pour la peur.

Brouille avec le comte de Modène. — Duel au sabre. — Wilna. — Nous continuâmes notre route jusqu'à Wilna.

Aux environs de cette ville, j'eus le malheur de me brouiller avec un de mes meilleurs amis, le comte de Modène, qui servait comme capitaine dans mon escadron. Nous vidâmes notre querelle le sabre à la main. Jeunes, ardents tous les deux, nous ne nous donnâmes pas le temps de chercher des seconds ou des témoins. Une grange était le lieu du rendez-vous, et nous nous sabrâmes tout à notre aise. Le sang, qui coulait avec force des blessures que nous nous étions données réciproquement, mit fin à notre rage. Toute rancune cessa, et le moment après le péril fut aussi le moment où nos cœurs furent le plus ouverts à l'affection que nous nous portâmes réciproquement et qui depuis ne fut jamais troublée.

Riga. — Nous arrivâmes devant Riga. Le pont de bateaux sur la Düna n'était point encore rétabli, et nous fûmes forcés de nous arrêter quelques jours aux environs. Le général Woïnoff m'envoya auprès du gouverneur général de Riga, le lieutenant général Rehbinder, pour le prier d'accélérer la construction du pont. Après quelques jours d'un travail non interrompu, il fut rétabli, et nous traversâmes la ville en grande parade. Les habitants nous reçurent très bien ; ils étaient curieux de voir des gens qui venaient de si loin, et qui, malgré cela, avaient bonne mine. On s'était imaginé

qu'une guerre contre les Français aurait dû nous anéantir; on était étonné de voir que nous avions l'air de gens qui n'auraient guère fait que sortir de leurs casernes.

De Riga, nous marchâmes à Walk, petite ville et le lieu de notre destination. Nous occupâmes nos anciens quartiers, et nous fûmes reçus partout avec joie, comme des membres de la famille.

Voyage pour voir mes parents. — Ma sœur Amélie se marie. — Je demandai un semestre, et j'allai voir mes parents.

Je passai quelques jours chez mon frère, à sa jolie campagne de Torcle. Ma sœur Amélie venait de se marier avec le baron de Tiesenhausen de Neuenhoff. Ma sœur Julie était morte pendant mon absence à l'âge de dix-sept ans. C'était bien malheureux et cela me causa beaucoup de chagrin. Elle était douée des plus belles qualités tant physiques que morales. Mon père ne put longtemps oublier cette perte.

Retour d'Angleterre de mon frère Hermann. — Mon apparition fit une diversion heureuse et, pour comble de bonheur, mon frère Hermann, qui avait fait quelques campagnes sur une escadre anglaise, venait d'arriver de Londres. Il avait quitté la maison paternelle à quinze ans, avait été sur un vaisseau de ligne russe en croisière jusqu'à Copenhague; de là, ayant passé en Angleterre, il s'appliqua, avec une assiduité rare à cet âge, à apprendre la langue anglaise, les mathématiques, l'astronomie, la navigation. Il fit plusieurs campagnes sur des vaisseaux anglais, dans la mer du Nord et la Méditerranée, et se prépara à être un jour un marin distingué, ce qu'il prouva plus tard, étant du nombre de ceux que M. de Krusenstern choisit pour faire le tour du monde.

Il y avait six ans que je ne l'avais pas vu. Aussi ne le reconnus-je point, et on me fit la farce de me laisser plu-

sieurs heures avec lui sans que je me doutasse que ce fût mon frère avec lequel je causais.

Quartiers de mon escadron à Smilten. — Après avoir passé un mois très agréablement au sein de ma famille, je retournai à mon régiment. Mes quartiers étaient à Smilten, un château appartenant au comte de Brown. Je m'occupais de mon service ; je faisais des courses dans les environs, je me fatiguais à la chasse.

Aventures avec une demoiselle de Riga. — L'ennui me fit prendre du goût pour la fille d'un riche banquier de Riga. Je lui fis la cour, et je manquai de m'enchaîner très maladroitement pour le reste de ma vie par des liens indissolubles. Heureusement que je m'aperçus encore à temps que je n'aimais point véritablement cette jeune personne, et je tirai adroitement mon épingle du jeu.

Son frère, riche propriétaire des environs, se trouvant offensé de ce que les soins que j'avais donnés à sa sœur fussent sans résultat, m'en voulut et le manifesta. L'ayant rencontré quelques mois après la rupture et étant déjà plus calme, il ne put s'empêcher de me dire que, si j'avais reparu chez lui comme j'en avais l'habitude, d'abord après l'affaire rompue, il m'aurait fait maltraiter par ses gens. Je pris la chose en plaisantant et, sans me fâcher, je lui répondis devant un grand auditoire :

« — Et savez-vous, Monsieur, ce que j'aurais fait?

« — Eh bien ! me dit-il.

« — Je vous aurais pris par les jambes et je me serais défendu avec vous. »

Tout le monde se mit à rire. Il était très petit de taille, ce qui donnait plus de vraisemblance à ce que j'avançais. J'eus par conséquent les rieurs pour moi. Il eut le bon

esprit de ne pas s'en fâcher. De même je me félicitai d'avoir échappé belle, et je continuai de fréquenter sa maison.

1801. — L'empereur Paul, ayant reformé 13 régiments de cavalerie, plaça plusieurs officiers supérieurs de ces régiments dans le mien[1]. Nous eûmes 20 officiers supérieurs dans le nôtre. Du quatrième que j'étais, je devins le treizième, de sorte que, devenant surnuméraire, je fus forcé de remettre le commandement de mon escadron au lieutenant-colonel Kitaïeff.

Ce contre-temps me dégoûta passablement du service. J'aimais mes cuirrassiers, comme si c'étaient mes frères, et j'en étais aimé et respecté. Je ne me rappelle presque pas d'avoir été forcé de punir, ce qui prouve bien que le soldat russe peut être conduit sans qu'on use du bâton, comme malheureusement on était dans l'usage de le croire, et pendant tout le temps que j'ai commandé, je n'ai pas eu de désertions et pas de vols de commis. J'avais soin de leur rendre l'existence plus douce, et ils m'en tenaient compte.

Le désœuvrement, l'ennui me fit former une liaison qui dura quelques années. Prévoyant que les liaisons de ce genre ne peuvent durer longtemps, et un parti honorable s'étant présenté plus tard, cette jeune personne se maria. Elle mourut quelques temps après et me légua une fille charmante. Je l'aimais beaucoup. Ma sœur Amélie eut soin de sa première jeunesse et, après, je la mis en pension chez une dame française qui l'éleva avec soin et tendresse. J'eus le malheur de la perdre à l'âge de seize ans, après que je l'avais reti-

1. Chef : le général major Woïnoff.
Colonel commandant : le comte Sievers.
Colonels : Schreitenfeld, Woïnoff, Minizky, Buka.
Lieutenants-colonels : Kitaïeff, Margaroff, O'Connor, Soboleffsky, Nani.
Majors : Minizky, Drasdoffsky, Löwenstern, Prokhoff, Debrine, Behr, Herzberg, Wade, Goudovitch, Rosen. (L.)

rée de chez son institutrice, et qu'elle avait été accueillie comme une parente chez ma belle-sœur, la femme de mon frère Hermann. Cette mort prématurée me causa un chagrin véritable. Je m'étais habitué à l'aimer et avoir soin d'elle.

Nous marchons pour occuper les côtes contre les Anglais. — Le cabinet de Saint-James s'étant brouillé avec celui de Saint-Pétersbourg, nous eûmes ordre de marcher pour occuper les côtes de la Baltique.

Le comte Pahlen, le père, était désigné pour commander l'armée en chef. Le général Woïnoff eut le commandement d'un corps volant; mais, à peine avions-nous fait quelques marches, que tous les différends s'arrangèrent à l'amiable, et nous retournâmes à Wilna.

Mort de l'empereur Paul. — 12 mars. — Sur ces entrefaites, une révolution de palais ayant eu lieu à Saint-Pétersbourg et, l'empereur Alexandre étant monté sur le trône après la mort de l'empereur Paul, tout prit un autre aspect.

On commença à respirer librement; toutes les haines parurent éteintes; on s'embrassait dans les rues en apprenant cette heureuse nouvelle, et on avait l'air de sortir d'un mauvais rêve, dans lequel le cauchemar avait manqué vous étouffer. Ni le peuple, ni l'armée n'avaient eu part à ce changement subit. Nous pouvions donc laisser un libre cours à notre joie et nous réjouir de l'effet, sans avoir à rougir des moyens qu'on avait employés pour réussir.

Avènement de l'empereur Alexandre. — L'empereur Alexandre, l'élève de La Harpe, le petit-fils de la grande Catherine, promit alors et permit d'espérer ce qu'il a tenu et prouvé depuis.

Il sauva la Russie de l'abime devant lequel Paul l'avait placée. Il fit de suite la paix avec l'Angleterre.

Nelson avait paru dans la Baltique avec une flotte formidable et était dans la rade de Reval. Le comte Pahlen arriva, et tout s'arrangea.

Nelson dîna chez l'amiral Spiridoff, donna une fête sur son vaisseau amiral et partit après nous avoir donné la jouissance d'admirer ce héros de près.

Fin malheureuse de l'empereur Paul. — En réfléchissant sur le sort malheureux de l'empereur Paul, on ne peut s'empêcher de le plaindre. Cette réflexion nous fait arriver à des sentiments d'autant plus pénibles que rien au monde ne paraît sacré après une catastrophe aussi effroyable. Être forcé de renoncer à régner, se voir privé de la vie, entouré de ses gardes et des courtisans qu'il avait comblés de bienfaits est atroce, et un forfait qui n'est malheureusement pas sans exemple. Les moteurs et auteurs de cette conspiration avaient assurément des vues très patriotiques, — ils voulurent sauver la patrie; — mais les moyens n'étaient rien moins que loyaux, ils étaient atroces.

Les Zouboff, Panin, Galyzine, Benningsen étaient à la tête de la conspiration; une foule de jeunes gens s'étaient associés à cette entreprise, et telle était leur erreur qu'ils s'imaginaient faire quelque chose de glorieux.

Le rusé comte de Pahlen dirigeait le tout invisiblement. Le bien qui devait en résulter venait de lui; il fut innocent du meurtre.

Le mécontentement, l'exaltation firent commettre aux conspirateurs un crime qui, s'il ne fut pas inutile, restera toujours sans excuse par la manière dont il fut fait.

L'empereur Paul se défendit comme un lion; mais il succomba sous les coups de cette bande féroce qui, pour se

faire un courage factice, avait largement bu à un banquet qui précéda cette catastrophe. Il périt comme le plus misérable et le plus malheureux des hommes, ne laissant des regrets après lui que sur la manière dont avait terminé ses jours.

C'est ainsi que le prince Potemkine et l'impératrice Catherine, l'un par des suggestion perfides, et l'autre par la haine qu'elle portait à son fils, en aigrissant l'esprit du malheureux Paul, préparèrent sans s'en douter la tyrannie et les orages de son règne, qui a eu les effets les plus graves et qui influèrent d'une manière si funeste sur la destinée de ce malheureux monarque.

Le régiment est reformé et prend l'organisation des dragons. — L'empereur Alexandre fit de grands changements dans l'armée. Il diminua le nombre des régiments de cuirassiers. Le nôtre eut à subir un changement total. Nous quittâmes le nom de Woïnoff-cuirassiers pour prendre celui de dragons de Starodouboff. Nous quittâmes nos cuirasses et nos buffles et la culotte de peau et le chapeau pour endosser un uniforme vert, des casques et prendre des fusils et la baïonnette.

Nous quittons la Livonie pour aller en Petite Russie. — Nous quittâmes nos quartiers de la Livonie pour marcher en Ukraine dans le gouvernement de Tchernigoff et nommément à Gluchow, l'ancienne résidence des hetmans des Cosaques de la petite Russie. Nous quittâmes avec regret nos anciens quartiers; nous avions pris l'agréable habitude de nous y plaire.

Notre route nous fit passer par Pskoff, Smolensk, Novgorod-Sieversky et Starodub. Après deux mois et demi de marche, nous arrivâmes à Gluchow et fîmes partie de l'inspection du général Kologrivoff. Son inspection se formait des régiments :

De Cuirassiers :

De l'ordre de Saint-Georges, commandé par le prince Dmitri Gallizyn[1];

De la Petite Russie, commandé par le prince Romanoffsky Ladichensky;

De Dragons :

De Kinburn, commandé par le prince Wladimir Dolgorouki;

De Kieff, commandé par M. de Lvoff;

De Tchernigoff, commandé par le prince Andrejesffsky;

De Starodouboff, commandé par M. de Woïnoff[2].

De Houzards :

De Summ (Soum) commandé par le comte Pierre de Pahlen[3];

D'Izum (d'Izoum), commandé par le comte Paul Pahlen[4];

D'Akhtyr, commandé par le général Wassiltchikoff[5].

Des Cosaques de Tchugujeff (Tchougoueïff), commandé par le général Glatkoff[6].

Arrivée à Gluchoff. — Arrivés à Gluchoff, nous tâchâmes de nous caser aussi bien que possible. Le pays est très fertile; mais les habitants peu civilisés. Cependant les riches propriétaires ne le cèdent en rien à aucun pays du monde, tant pour la civilisation que pour l'aisance dans laquelle ils vivent. Je fis des connaissances très agréables. Les Markovitch, les Kotschoubey, les Skorapatzky me reçurent avec bienveillance.

Baturin. — Maréchal comte Razumoffsky. — Baturin, la résí-

1. Aujourd'hui général en chef, gouverneur général de Moscou. (L.)
2. Aujourd'hui lieutenant-général, commandant le Ier corps d'armée. (L.)
3. Lieutenant-général, commandant un corps de cavalerie. (L.)
4. Lieutenant-général, commandant une division de chasseurs à cheval. (L.)
5. Lieutenant-général, commandant le corps de la garde. (L.)
6. Lieutenant-général, grand-maitre de police de Saint-Pétersbourg. (L.)

dence du maréchal comte Razumoffsky, était dans notre rayon. Jamais seigneur n'étala plus de magnificence et ne donna l'hospitalité avec plus de grâce.

Kotschoubey. — La maison des Kotschoubey à Jaroslavetz fut pour nous d'une grande ressource.

Une dame de compagnie, d'origine française, charma par ses entretiens ma solitude et mes ennuis. Elle était très sentimentale, avait beaucoup d'esprit, mais des idées trop romanesques.

M^me^ ..... était une femme encore fraîche, point belle, plutôt jolie; mais elle avait quelque chose d'attrayant qu'on ne pouvait définir. Il est dans les femmes de ces figures qui plaisent sans avoir rien d'extraordinaire et auxquelles les hommes s'attachent plus qu'à la beauté. Elle ne conçut jamais les sentiments qu'elle pouvait faire naître et donna toujours la plus outrageante interprétation à la passion.

Je ne crus pas devoir la laisser dans cette erreur. Je désirais ardemment savoir d'elle-même si le langage de ses yeux s'accordait avec son cœur.

Elle me dit sans détours qu'elle craignait, autant pour moi que pour elle, de m'aimer :

« Je sens que je vous perdrais, me dit-elle, si je ne faisais pas un miracle en ne pas vous aimant. Je veux vous aimer, mais uniquement pour vous-même, et cela malgré ce qu'il pourrait m'en coûter, et je saurais me détacher de la satisfaction si douce de vous posséder sans partage. Je craindrais donc tout de votre passion, tandis que la mienne ne peut être qu'à votre avantage, car mes vœux, tous mes désirs ne tendent qu'à vous rendre digne de vous et de moi. »

Sans être véritablement amoureux, je lui parlai le langage de l'amour. Son esprit m'avait séduit, et je la vis sans

jalousie dans la possession d'une supériorité que je lui reconnaissais. En l'étudiant, en la voyant, je me disais toujours : « Reconnais ton juge, et respecte ton maître. »

Mais que ces maîtres sont encore nos esclaves quand nous le voulons bien! Et, franchement parlant, elle s'exposait à tout.

L'immense considération que j'avais pour ses principes, ne la sauva guère. Son orgueil se sentit humilié ; mais elle m'aimait. Elle ne m'avait paru brave que parce qu'elle me voyait timide et presque vertueux!

Nous apportons tous en naissant une espèce de vertu, les uns plus, les autres moins. Cette vertu est souvent sauvage : il faut la rectifier par le goût, par le sentiment.

La vertu que le ciel m'a donnée, je puis l'avouer, c'est une bonté inaltérable ; jamais je ne porte rancune à personne. J'ai eu des passions qui n'étaient que des caprices et la suite de la vivacité de mon caractère. Il s'en suivit une inconstance invincible : je n'aimais plus ce que j'avais aimé.

Aussi avec des imperfections pareilles, je n'étais guère bon à rien de solide ni d'agréable. Aussi mon caractère était-il un vrai paradoxe et ce que j'avais de bon est resté en friche. Le mauvais a pris le dessus et m'a entraîné.

Les sciences ont eu un moment de l'attrait pour moi ; mais je m'y suis livré sans jugement et sans profit. Je cherchai plus tard le bonheur dans le fond de mon cœur ; mais j'en ai reconnu le vide et ma raison a paru et a dissipé cette idée. A la fin, je me suis fait un système de bonheur :

Aimer et être aimé!

J'ai cru qu'il était facile de se faire aimer quand on aime facilement, et j'agissais en conséquence. Mais, fatale erreur! je n'étais pas aimé longtemps parce que j'aimais trop souvent.

M^me^ ... me fit sentir la première l'erreur dans laquelle mon faux système m'avait jeté et me fit entrevoir que la

constance était le seul garant d'un amour véritable et parfait.

Je ne me sentis point disposé à commencer à mettre ce principe en pratique auprès d'elle, et je me retranchai derrière le respect qu'elle m'avait inspiré pour ses principes, en lui répétant souvent qu'une femme à grands principes comme elle ne peut avoir que des faiblesses passagères et que la nature bienfaisante et généreuse permet rarement que cette confiance dans le caractère soit une erreur.

Elle était si romanesque, elle avait tant de sensibilité, elle m'aimait si véritablement qu'il lui aurait été difficile de ne pas se rendre à mes sophismes; mais je l'affectionnais encore assez pour ne pas lui cacher l'intérieur de mon cœur et la constance qu'elle avait le droit de prétendre m'effraya, et je brisai insensiblement.

1802.— J'entretins encore longtemps une correspondance suivie avec cette femme intéressante, et puis je l'ai perdue de vue.

Les villes de ce pays ont l'usage d'avoir des foires à des époques fixes de l'année. Les étrangers de l'intérieur y affluent. Les marchands viennent de Saint-Pétersbourg, de Moscou et même de Vienne et de Leipzig. Je manquai rarement de visiter ces foires.

Une entre autres me procura la connaissance de la fille d'un ancien lieutenant-général, mariée à un riche baron du pays. Elle me plut bien plus par désœuvrement que par goût, et je lui fis la cour.

Je m'aperçus bientôt qu'elle n'était que ce qu'on appelle vulgairement une femme galante. Avec ce genre de femmes, ce n'est ni ce qu'on leur dit, ni ce qu'on fait pour elles qui les détermine. On voit bientôt ce qu'on doit en attendre, et elle a bientôt donné ce qu'on en a attendu. Sans fierté,

comme sans détours, elle accorde et on ne s'enorgueillit pas de ses faveurs : C'est un désir pour un désir.

Elle ne connaît d'autres liens que celui des plaisirs. Aussi pensait-elle avec raison qu'eux seuls font la constance.

Comme la mienne dépendait de la durée de la foire, elle ne dura que trois semaines.

1803. — Le major Behr. — Son père vint s'établir quelques semaines après à Gluchoff. Son mari étant mort subitement lui laissa une grande fortune. Un jeune homme du pays l'épousa. Il eut l'amour-propre de croire qu'il la fixerait et se trompait, chose qui arrive assez souvent aux présomptueux. Je la voyais souvent et avec d'autant plus de calme que le souvenir de la liaison que j'avais eue avec cette femme s'était perdu et effacé de ma mémoire sans y avoir laissé la moindre trace.

Je passais ainsi plusieurs années dans le calme et la tranquillité la plus parfaite.

La lecture[1], la chasse, le boston furent mes seules occupations.

Un de mes camarades, le major Behr, troubla momentanément ce calme. Il était d'un caractère méchant, envieux, en général très dangereux. Il mérita plus encore ma pitié que ma haine ou pour mieux dire mon mépris.

Je l'évitais autant que possible. Il ne dissimula point la méchanceté de son esprit et de ses procédés ; l'épigramme régnait jusque dans ses regards. L'animosité qu'il avait conçue contre moi était arrivée à un tel point que je fus forcé de lui déclarer que je ne voulais rien avoir à démêler

1. Le corps d'officiers avait formé une bibliothèque très intéressante Nous faisions venir des livres de Leipzig, de Francfort, de Pétersbourg. Le major Herzberg était le bibliothécaire, et la collection était très belle. Les ouvrages militaires et d'histoire étaient aussi complets qu'on pouvait le désirer. (L.)

avec lui, que je connaissais la bassesse et la lâcheté de ses projets et que mon parti était si bien pris et ma résolution si ferme que, s'il s'avisait jamais de s'approcher de moi de plus de deux pas, je lui enfoncerais dans les entrailles un stylet, que j'avais la précaution de porter toujours sur moi.

Longtemps il se tint la chose pour dite et évita de s'approcher de moi; mais un jour, à un déjeuner que nous donna le colonel Buka, il s'approcha à l'improviste si près de moi que je n'avais plus le temps de sortir mon stylet de ma poche et alors je me saisis d'une demi-douzaine de couteaux qui se trouvaient réunis sur la table, et j'allais les lui enfoncer dans le ventre si mes camarades heureusement ne s'étaient mis entre nous et ne m'avaient empêché de commettre un meurtre.

Depuis cette scène, où il avait vu jusqu'à l'évidence que j'étais bien décidé d'exécuter ce que j'avais promis, il changea de conduite vis-à-vis de moi, et depuis je n'eus plus à me plaindre de lui.

On me demandera peut-être pourquoi je n'avais pas préféré vider nos différends de la manière usitée entre gens du monde.

Il faut savoir que cet homme n'avait pas d'honneur, que plusieurs affaires de ce genre n'avaient jamais été terminées et qu'il se fiait à sa force physique, qui était celle d'un Hercule.

Rarement j'ai vu un homme plus fort que lui et c'est sur cette force qu'il basait tous ses exploits; mais, comme un bon couteau fait justice contre la force et met au même niveau les moyens, je coupai court en lui annonçant mes moyens de défense et je lui ôtai la faculté de s'en prévaloir et de s'en servir.

Jusqu'à cet incident, il avait été la terreur des jeunes officiers; mais, après cet événement, on le méprisa d'autant

plus sans le craindre qu'on avait appris qu'il y avait un moyen de museler cet ours.

Je prends un semestre. — Tchernigoff. — Le prince Alexis Kourakin. — Après un séjour de trois ans dans ce pays, je sollicitai un semestre, et je l'obtins pour quatre mois. Je partis pour Tchernigoff faire ma cour au prince Alexis Kourakin, gouverneur général de la Petite Russie. J'y fus bien accueilli.

Witepsk. — Le général Michelson. — De là, j'allai à Witepsk ; je m'arrêtai deux jours dans cette ville. Le général de cavalerie Michelson, gouverneur général de la Russie Blanche, me combla d'amitiés.

Je ne fis que traverser Mohiloff, Schkloff, Polotzk, Pskoff et Dorpat, et j'arrivai chez mon père au mois de janvier. Je ne restai que quelques jours avec lui, et je partis pour Saint-Pétersbourg.

1804. — Saint-Pétersbourg. — Je suis présenté à l'empereur. — Depuis neuf ans, je n'avais pas été dans cette résidence ; aussi je trouvai tout changé.

Je fus présenté à l'empereur Alexandre et au grand-duc Constantin. Ce dernier voulait me faire entrer dans son régiment de la garde à cheval ; mais, comme ce genre de service demande de grandes dépenses et que je voulais préalablement consulter mon père, je refusai cette offre gracieuse et après un séjour de trois semaines, je revins à Reval.

Reval. — Comtesse Nathalie de Tiehsenhausen. — J'y fis la connaissance de la comtesse Nathalie de Tiesenhausen, demoiselle d'honneur de Leurs Majestés Impériales, fille du grand-maître de la cour, comte de Tiesenhausen. Elle me plut beaucoup. Elle unissait à un caractère doux une

figure aimable et agréable. Je lui convins aussi; nous nous expliquâmes, et je la demandai en mariage.

Un penchant mutuel était notre premier lien; nos yeux, nos cœurs, étaient nos premiers guides et, comme le premier devoir en s'unissant est de s'aimer et qu'aimer ou n'aimer pas ne dépend pas de nous-mêmes, ce devoir en comporte nécessairement un autre, qui est de commencer à s'aimer avant de s'unir.

Dans le choix d'une femme, la considération de la figure est la première chose qui frappe; c'est la dernière qu'on doit faire sans cependant la compter pour rien.

La grande beauté me parait plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. Elle s'use trop promptement par la possession; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes.

Nos parents avaient remarqué que notre amour était fondé sur l'assortiment d'âge et de caractère, qu'il portait l'empreinte d'une passion commencée par les agréments du corps, augmentée par les qualités de l'âme et confirmée par l'estime réciproque. Ils ne délibérèrent plus : il ne leur restait plus qu'à consentir, et c'est ce qu'ils firent.

Mon père était enchanté de ce mariage et promit de me faire un établissement avantageux.

Je repars pour Gluchoff. — Mon semestre étant achevé, je partis pour mon régiment avec l'intention de quitter le service et de renoncer pour jamais à toute carrière militaire.

Arrivé à Gluchoff, je mis ordre à mes affaires ; j'expédiai mes équipages et mes chevaux, et je présentai ma supplique de démission.

On m'assassine dans les rues de Gluchoff. — Je l'eus deux

mois après ; mais, avant de me mettre en route, je manquai d'être assassiné dans les rues de Gluchoff.

J'avais passé la soirée chez un de mes amis. La nuit était sombre et noire. Je retournais seul chez moi, et je fus attaqué par trois scélérats, dont l'un m'appliqua un coup de massue qui me fit une large blessure à la tête. Heureusement que je ne perdis pas connaissance de suite et que j'eus la force de me servir de mon sabre en appelant du secours.

Les scélérats eurent peur et s'enfuirent à toutes jambes, et je fus ramassé par quelques passants, qui me trouvèrent évanoui dans la rue ; on me transporta dans la maison la plus voisine. Heureusement c'était celle où logeait l'aide de camp du général Woïnoff, le comte Treguboff. Il fit chercher un chirurgien qui pansa ma blessure. La contusion était forte, la plaie peu considérable. Le prince Alexis Kourakine, gouverneur général de la province, et qui se trouvait dans ce moment à Gluchoff, fit faire des recherches et des enquêtes, mais inutilement. Jamais on n'est parvenu à connaître les auteurs de cet assassinat.

Je fus guéri après quelques semaines de souffrances, et je me hâtai de quitter un endroit qui avait manqué me devenir très funeste.

Adieux à mes camarades. — Le moment de faire mes adieux à mon digne chef, le général Woïnoff et à mes camarades fut très pénible pour moi. Mais, enfin, c'est le sort des militaires de se quitter. Je les remerciai pour toute l'amitié qu'ils avaient eue pour moi, et je partis bien impatient de rejoindre ma promise qui, pendant mon absence, m'avait donné par des lettres des marques non douteuses de son amour pour moi.

Je m'arrêtai en chemin à la belle campagne du général Michelson à Franova, et puis, sans m'arrêter, je courus la

poste nuit et jour jusqu'à Reval, ou j'eus le bonheur d'embrasser ma bonne et tendre Nathalie.

Je me marie. — Six semaines après, nos noces eurent lieu. J'étais vraiment heureux, je possédais une femme douée des plus belles qualités de l'âme et du cœur. Je l'aimais et je fus adoré. La comtesse Bobrinskoï, cousine germaine de ma femme, était venue de Saint-Pétersbourg pour assister à notre noce.

Mon père me cède sa terre de Rasik. — Mon père m'avait fait arranger et meubler une jolie maison en ville et me donna sa belle terre de Rasik. Je lui restais devoir sur cette terre 70.000 roubles argent blanc, payables après sa mort à mes frères. Je passais l'été à la campagne, l'hiver en ville.

A la diète qui eut lieu bientôt après mon mariage, je fus élu député pour assister aux séances des tribunaux militaires chargés de juger les différends qui pourraient avoir lieu entre les militaires et les habitants, et mon district m'élut son préposé pour les affaires ecclésiastiques (*Ober-Kirchenvorsteher*).

Les chances que courent ordinairement les hommes dans le courant de la vie paraissaient terminées pour moi. Je crus être arrivé dans un port sûr et que nul accident ne pouvait avoir prise sur moi.

1805. — Naissance et mort de mon fils. — Notre bonheur parut être à son comble à la naissance d'un fils, à qui je donnai le nom de Léonce. *Delphine*, de M^me^ Stael, venait de paraître, et comme ma mère était une Stael-Holstein, cousine germaine du mari de M^me^ de Stael, je donnai à mon fils le nom du héros de son roman.

Quatre mois après, il mourut, ce qui nous donna beaucoup de chagrin. La sensibilité de Nathalie était extrême. Il

est vrai que les âmes sensibles ont plus d'existence que les autres, car les biens et les maux se multiplient. Mais aussi elles tombent, par la vivacité de leurs sentiments, dans des excès qui nuisent presque toujours à la santé. Ce fut le cas chez la sensible Nathalie.

Campagne de 1805. — Austerlitz. — Le comte Ferdinand de Tiesenhausen est tué à Austerlitz. — La guerre de 1805 eut lieu. Je n'y pris aucune part. J'avais fermé mon livre d'ambition.

Le général Koutouzoff fut nommé commandant en chef de l'armée qui devait combattre Napoléon.

Le projet de Bonaparte de conquérir l'Angleterre fut regardé par toute l'Europe comme chimérique. En effet, cette entreprise paraissait inexécutable. Cependant des gens instruits ont prouvé dans la suite que cette expédition ne fut point, comme on l'a dit et écrit, un masque politique pour cacher des projets de conquêtes que d'autres circonstances produisirent et que le danger de l'attaque était aussi réel pour l'Angleterre que la résolution de la tenter.

Les apprêts de cet immense armement de flottilles étaient presque terminés, les constructions de bâtiments de toutes espèces étaient partout achevées, le port de Boulogne agrandi.

Napoléon, éclairé plus qu'il ne l'avait d'abord été sur les difficultés de sa vaste entreprise, n'en était que plus déterminé à les surmonter, et il y fit concourir les forces navales de l'Espagne et de la France. Seul, le Ministre de la Marine était dans la confidence de ses projets. L'armée s'impatientait. Les maréchaux Soult, Davout et Ney rivalisèrent de zèle et d'activité pour soutenir, par des exemples continuels, la confiance des marins et des troupes. La présence de Napoléon ranima leur courage et électrisa les esprits.

Le Gouvernement Anglais prodiguait son or, car il était sérieusement alarmé. La coalition eut lieu. L'Autriche et la Russie s'armèrent. Napoléon, quoique à regret, abandonna alors ses projets sur l'Angleterre.

Le camp de Boulogne fut levé, et l'armée des côtes eut ordre de marcher sur le Rhin et de porter la guerre en Allemagne.

L'armée se vit déchue de ses espérances; car elle avait désiré l'exécution de ce plan gigantesque, parce qu'elle convoitait déjà les trésors de l'Angleterre. La légèreté française leur fit bientôt oublier leurs espérances déçues, et ils se livrèrent avec joie aux fatigues et aux dangers, sûrs de cueillir de nouveaux lauriers.

Mack, général autrichien, leur en offrit de tout frais à cueillir. Il fut battu et se rendit prisonnier de guerre avec son armée, à Ulm.

Koutouzoff, après ce désastre, eut toute l'armée ennemie seul sur les bras. Plusieurs combats sanglants eurent lieu et se terminèrent par la bataille d'Austerlitz.

Nous la perdîmes, et l'armée retourna en Russie.

Le frère de ma femme, le comte Ferdinand de Tiesenhausen, gendre du prince Koutousoff et aide de camp de l'empereur, jeune homme d'une brillante valeur et des plus grandes espérances, fut tué à la bataille d'Austerlitz, au moment où il avait saisi un drapeau pour faire avancer une colonne. Nouvelle source de chagrin pour ma pauvre et sensible Nathalie. Elle manqua succomber à cette affligeante nouvelle.

1806. — Naissance de mon second fils. — La Providence voulut bien avoir pitié d'elle en lui accordant un second fils, Ferdinand. Elle parut oublier tous ses chagrins et se livra à une tendresse sans exemple pour ce cher enfant. Jamais

l'amour maternel ne se prononça avec plus de force. Nuit et jour elle était à côté du berceau de ce cher enfant, et pas un geste, pas un soupir lui échappèrent.

1807. — Je tombe très malade. — Mes nerfs étant entièrement dérangés, je lui donnai beaucoup de chagrin par mes souffrances. Tout son temps fut partagé entre les soins qu'elle me prodiguait et les caresses qu'elle fit à son fils. Sa tendresse pour son fils et pour moi augmentait tous les jours.

Elle jouissait de cet excès de tendresse et parut heureuse.

Mort de mon fils. — Mais la Providence, l'ayant autrement ordonné, lui enleva son fils. Il succomba à une dentition difficile. Le désespoir de la mère fut extrême, ma douleur grande. Jamais nous ne fûmes consolés de cette perte.

1808. — Mes frères arrivent de l'armée. — Ce qui nous fit une heureuse diversion en ce moment, ce fut l'arrivée de mes frères, Georges, Théodore et Édouard, tous les trois officiers de houzards, qui venaient de terminer une campagne périlleuse. Ils avaient assisté aux batailles de Pultusk, Eylau et Friedland; ils avaient heureusement échappé à tous les dangers de la guerre, non sans avoir acquis quelque gloire. En même temps, mon frère Hermann, qui servait dans la marine, venant de terminer son fameux voyage autour du monde, nous arriva. Nous nous trouvâmes tous réunis, et nous pûmes jouir quelque temps ensemble de cette réunion de famille.

Mort de ma sœur, la comtesse de Stenbock. — La mort de ma sœur, la comtesse de Stenbock et de mon frère Théodore, jeune homme des plus belles espérances, et qui mourut à la fleur de l'âge, troubla cette félicité. Mes frères partirent

pour leur destination, les houzards pour l'armée et le marin pour la Crimée, où il eut le commandement d'un vaisseau turc qu'on venait de prendre à l'ennemi.

Mes maux de nerfs empiraient de jour en jour. Les médecins désespéraient de me rétablir et me conseillaient de faire un voyage en Italie. Ils espéraient que le changement de lieu et de climat me donnerait du ton. Mon voyage fut donc décidé.

Je confiai l'inspection de mes terres et la gestion de mes affaires à un homme intelligent et intègre. Je m'étais beaucoup occupé de l'économie rurale; j'avais fait valoir mes propriétés moi-même; l'agriculture avait des charmes pour moi; la fabrication des eaux-de-vie, source générale de la prospérité de mon pays, l'alimentation des prairies, l'augmentation de mon troupeau, l'amélioration du sort de mes paysans m'avaient rendu le séjour de la campagne agréable.

Départ pour l'étranger. — Je quittai à regret tout ce que je n'avais fait qu'ébaucher. Je pris mes passeports et je me mis en route pour l'étranger.

Comtesse Bobrinskoï. — Nous nous arrêtâmes en route chez la comtesse Bobrinskoï, à Ober-Pahlen. Nous y passâmes huit jours très agréablement, et Nathalie parut pour un moment oublier ses chagrins. Les parents de Nathalie vinrent aussi nous joindre dans ce lieu de plaisir et contribuèrent par leur présence à faire disparaître, pour quelques instants, sa noire mélancolie.

Ma femme tombe malade. — Mais malheureusement un mal dont personne ne se doutait avait déjà pris des racines très fortes. Des humeurs s'étaient portées dans un des seins et des glandes se manifestèrent. La Faculté de Médecine de

l'Université de Dorpat, qui fut consultée, déclara que le mal était de nature à ne souffrir aucun remède palliatif et qu'il fallait nécessairement se résoudre à une opération pour la guérir radicalement. Avec un courage vraiment héroïque, elle se résolut à subir cette opération et la supporta admirablement. Sa guérison se fit lentement; mais enfin elle arriva, et, comme la saison était déjà très avancée, nous nous résolûmes d'aller hiverner à Vienne.

Wilna. — Docteur Frank. — Nous passâmes par Riga et Wilna où je m'arrêtai quelques jours pour consulter le Dr Frank, fils du fameux Dr Frank de Vienne : il me donna des lettres pour son père.

De là nous nous dirigeâmes sur Brest et Lublin.

Lublin. — Entre ces deux endroits il m'arriva une chose plaisante. Etant arrivé la nuit fort tard à une poste, je descendis pour demander des chevaux, et, en attendant le maître de poste qui était allé pour les faire atteler, je m'assis à une table, m'appuyant sur un coude et, comme il faisait assez froid, j'avais mis mon bonnet sur ma tête. Le maître de poste entra et, sans me dire un mot, il m'ôta mon bonnet de la tête et le plaça sur la table. Je me levai en sursaut pour le punir de cette audace ; mais il me dit avec le plus grand sang-froid que j'étais assis sous le portrait de l'empereur, son maître, et que l'usage voulait qu'on eût la tête découverte. Je sentis qu'il était dans son droit et le priai simplement d'être plus poli à l'avenir.

Pour ne pas retomber à l'avenir dans un pareil embarras, j'avais toujours soin d'ôter mon bonnet en entrant dans toutes les maisons de postes et surtout lorsque j'apercevais le portrait de l'empereur. Mais il m'arriva juste le contraire. Car, étant assis, deux ou trois postes après, sans bonnet et écri-

vant une lettre, le maître de poste, sans me dire un mot, me mit assez brusquement mon bonnet sur la tête. Pour le coup, c'était trop fort. Je lui demandai ce que cela voulait dire et si les maîtres de poste dans les Etats Autrichiens étaient autorisés à coiffer et à décoiffer les voyageurs selon leur bon plaisir. Le bon vieillard me dit en souriant qu'il m'avait couvert la tête parce qu'il faisait froid et que lui n'osait pas se couvrir tant que je ne l'étais pas. Il avait cru bien faire de me couvrir avec mon bonnet sans autre préambule et qu'il avait encore cru bien faire de ne pas m'interrompre parce qu'il voyait que j'étais occupé à écrire. Je ne pus m'empêcher de rire. Nous bûmes un verre de kirschwasser ensemble. Il me donna de bons chevaux, et fouette cocher!

Le chemin de Lublin à Cracovie est horrible en automne et je ne conseille à personne de le choisir. J'avais une grande berline attelée de huit chevaux, et j'eus de la peine à faire deux postes par jour.

Nous manquâmes nous noyer en traversant la Vistule. Grâce à la Providence nous échappâmes encore à ce danger.

Comte Oginsky. — Le sénateur comte Oginsky nous avait joints en route; il fut notre camarade d'infortune.

A Cracovie, nous nous séparâmes à mon très grand regret. C'était un excellent compagnon de voyage.

Il est connu par ses malheurs, ses richesses et surtout par son talent pour la musique. Étant une des victimes de la révolution en Pologne, il fut exilé en Sibérie et ses biens confisqués. C'est là qu'il composa cette fameuse *Polonaise*, connue de tout le monde et qu'il envoya à sa femme qu'il adorait, et qui comprit par l'expression et le ton qui y régnaient tout ce qui se passait dans son âme. L'empereur Alexandre le fit revenir de son exil et lui rendit toute sa fortune. Il a épousé depuis une cantatrice italienne et vit très heureusement à Florence.

Brünn. — Vienne. — Nous nous arrêtâmes quelques jours à Cracovie et un jour à Brünn.

Arrivés à Vienne, nous mîmes pied à terre à l'hôtel de l'*Impératrice-d'Autriche*, et, quelques jours après, je pris un logement plus commode vis-à-vis de l'église Saint-Pierre, dans une maison qui s'appelait *l'Œil-de-Dieu*[1].

Budberg. — J'eus le plaisir de trouver à Vienne mon cousin le baron Godthard de Budberg avec sa femme. Ils y étaient établis depuis plusieurs mois et nous firent l'accueil le plus aimable. Ils furent pour nous de véritables amis et d'une grande ressource.

Ma femme avait supporté les fatigues du voyage sans que sa santé en eût souffert. Elle avait repris des forces ; mes nerfs s'étaient fortifiés par le seul mouvement des roues. Je crus un moment que nous pourrions encore être heureux.

Comte Razumoffsky. — Je me livrai aux plaisirs que Vienne présente. Je fis des connaissances très intéressantes.

J'avais des lettres pour le comte Razumoffsky, que je

1. La maison connue sous le nom de *l'Œil-de-Dieu* et située derrière l'église Saint-Pierre, se composait à cette époque, en réalité, de 2 maisons qui, portant les numéros 603 et 1248, appartenaient aux héritiers de Paul Andrä. Cette maison ou plutôt ces maisons ont été démolies, il y a peu de temps, et on a édifié sur ce terrain une maison qui porte actuellement le n° 8, *Peterplatz*, 1, *Milchgasse* et 6 *Tuchlauben*.

Les anciennes maisons dont parle Löwenstern n'avaient pas d'entrée du côté de la place Saint-Pierre, et on n'y avait accès que par une porte donnant sur la *Tuchlauben* et par une autre sur une petite ruelle faisant communiquer la *Tuchlauben* et le *Peterplatz* (*Am Peter*) et dénommés alors *Spenglergasse*.

(Renseignement communiqué par la Direction de la bibliothèque et du musée historique de la ville de Vienne, grâce à l'aimable intervention de von L. W. Seidel, l'éditeur militaire bien connu.)

lui remis. Il était ami d'enfance de mon beau-père et me reçut très bien.

Je fus présenté à l'ambassadeur de France, comte Andréossy, homme d'un grand mérite, au comte de Beroldingen, ministre de Wurtemberg, au comte de Hogendorp, ministre de Hollande. Des dîners et des assemblées se succédèrent.

Je fis la connaissance de la comtesse Coudenhoven, née Löwenstern[1], jeune femme très aimable et qui, dans la nuit fut d'une grande ressource à ma femme Nathalie.

Comte Vargemont. — Le comte Vargemont, chambellan à notre cour, vint nous voir et nous fut d'une grande utilité en nous indiquant les moyens d'arranger notre petit ménage, et il en prit même un soin particulier, ce qu'il fit pour tous les Russes qui donnaient de bons dîners et qui avaient une voiture à leur disposition. Comme la mienne le roulait plus souvent que je ne m'en servais, il était entièrement à notre disposition, et il en résulta avantage pour nous deux.

Le corps diplomatique venait passer souvent les soirées chez nous. Ces Messieurs nous firent passer des moments très agréables et réussirent presque à dissiper la mélancolie de Nathalie.

Je suis présenté à l'empereur et à l'impératrice. — Quelque temps après, je fus présenté à la cour.

1. Catherine-Auguste-Jacobine de Löwenstern, dame du palais, dame de la Croix-Etoilée, née le 24 janvier/4 février 1785, mariée le 4 août 1805 à François-Louis, comte de Coudenhoven, né en 1783, mort en 1851, chambellan, conseiller intime, feld-maréchal-lieutenant. La comtesse de Coudenhoven était la fille de Paul-Louis-Jean de Löwenstern, seigneur de Brückenhof, Knickak et Wohlenhof, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, conseiller intime, et de Frédérique von Gersdorff. La comtesse Coudenhoven mourut le 24 novembre 1860. (Indications fournies par la baronne de Lancken Wackenitz, fille du capitaine baron de Löwenstern.)

L'étiquette de la cour de Vienne exige que les étrangers doivent être présentés par un ambassadeur, et nous n'en avions pas dans le moment. Ce fut l'ambassadeur de France, le comte Andréossy, qui nous présenta, ce qui choqua beaucoup les patriotes autrichiens et ne nous fut pas agréable non plus. Mais il n'y avait pas moyen d'y remédier.

L'empereur et l'impératrice m'honorèrent de quelques paroles. Je fus aussi présenté à l'archiduchesse Marie-Louise-Béatrice, mère de l'impératrice, aux archiducs, au duc Albert de Saxe-Teschen, et puis au prince Trautmannsdorf, aux comtes Stadion, Ugarte et Wrbna. Les dîners alors se succédèrent.

Prince de Ligne. — Le prince de Ligne, auquel je fus présenté, me reçut à merveille. Il aimait beaucoup les Russes et l'hôtel de Ligne leur était toujours ouvert.

Princesse maréchale Lubomirsky. — La princesse maréchale Lubomirsky réunissait chez elle la meilleure société de Vienne. Sa nièce, la comtesse Zamoïsky, son neveu le prince Henry Lubomirsky et la princesse Henry, les deux comtes Potozky, Arthur et Alfred, charmaient par leur présence des réunions qui étaient le rendez-vous de toute la bonne société de Vienne.

Le comte Razumoffsky donnait des fêtes magnifiques dans son bel hôtel nouvellement bâti et à peine achevé.

M^mes^ Arnstein, Pereyra et Escales eurent leur tour comme le comte Appony, le comte Pries et d'autres pour faire de Vienne un séjour enchanteur.

La belle promenade du Prater, les théâtres furent souvent visités par nous.

M^me^ de Specht, une femme connue par sa beauté et son

esprit, fut presque toujours des nôtres dans les excursions que nous fîmes.

La comtesse Fünfkirchen, née Schoeppingk, vint souvent nous voir et nous égayer par son esprit mordant et piquant.

Les deux Brevern nous firent aussi l'amitié de venir nous voir souvent. L'un était mon cousin germain et l'autre mon ami dès l'enfance. Ce dernier nous donna quelques fêtes charmantes.

Le général Werderoffsky, le comte Golovkin, le comte Tolstoï, le général Szegeroff, le comte de Witt et plusieurs autres compatriotes nous accueillirent avec amitié.

Docteur Frank. — Nathalie est très mal. — Ma chère Nathalie jouissant encore d'une assez bonne santé se plut dans ce tourbillon. Malgré cette apparence de santé, j'avais invité le Dr Frank à venir la voir. Il la trouva dans un état assez satisfaisant pour le moment, mais très inquiétant pour l'avenir.

Aussi, peu de temps après, sa position devint très alarmante. Un conseil de médecins fut convoqué. Les premiers chirurgiens de Vienne, Capellini, Malfatti, Ranwelzoffer, Salvatori, sous la présidence du célèbre Frank, décidèrent une seconde opération.

C'est alors que tout mon courage m'abandonna. Jugez d'après les sentiments que j'avais eus, lors de la première opération, de l'horreur que m'inspirait la seconde.

Le présent triste et accablant que j'avais ne pouvait plus être effacé que par le souci de l'avenir, qui me paraissait chargé des plus sombres nuages. Le monde ne m'offrit dès lors qu'une scène de douleur. De ne devoir la vie qu'aux dépens des plus grandes souffrances était le sort destiné à ma pauvre femme. Je n'avais pas la force de me relever par un effort de mon état d'abattement. J'avais encore moins le

courage d'annoncer à la malheureuse la décision des médecins. Enfin Frank, le respectable Frank, prit sur lui la tâche difficile de lui annoncer qu'elle n'avait de salut à attendre que d'une nouvelle et douloureuse opération.

Avec résignation et courage elle l'écouta, me jeta un regard plein de douceur et de consolation et se décida sans murmurer en disant seulement : « Pourvu qu'alors je sois sauvée! »

On lui promit tout, et la seconde opération eut lieu!

Les soins que ses médecins et ses nombreux amis lui prodiguèrent, les progrès rapides que fit sa guérison, lui rendirent son humeur angélique et son courage.

Après deux mois de soins continuels, elle parut entièrement guérie. La joie et le bonheur se répandirent de rechef sur notre existence; mais, hélas! elle ne fut que de courte durée.

1809. — Les Français à Vienne. — L'occupation de Vienne par les Français au moment même de sa mort avait rendu cette catastrophe encore plus terrible. Pendant le bombardement de la ville, la maison, celle de Wetzlar sur le Mehlmarkt[1], où nous étions logés, avait été atteinte par un

1. Il existait à cettte époque deux maisons sises sur le *Mehl Markt* (*Neuer Markt*) appartenant toutes deux au baron Charles Wetzlar von Blankenstern et qui, portant les numéros 1125 et 1129, avaient été reconstruites par lui en 1796. La maison numéro 1129 appartenait, de 1806 à 1820, à la baronne Regina von Aichelburg et fit, en 1820, retour à la famille Wetzlar. C'était cette maison qu'on avait à cette époque l'habitude de désigner plus communément sous le nom de maison Wetzlar. Il est d'autant plus probable que Löwenstern devait habiter cette maison qu'il se trouvait, en 1809, dans l'autre maison, celle désignée alors sous le numéro 1125, un tripot fort visité par les Français en 1809 et que l'auteur des *Mémoires* n'aurait assurément pas manqué de consigner ce fait dans ses écrits. Cette maison, qui a été démolie et reconstruite tout dernièrement, porte aujourd'hui le numéro 12, tandis que l'autre, l'ancien numéro 1129, existe encore et porte actuellement le n° 13 (Renseignement tiré aux mêmes sources que celui relatif à l'Œil-de-Dieu.)

projectile ennemi. La frayeur que ma femme en ressentit, le danger dans lequel elle se trouva, influa sur son malheureux état et accéléra peut-être sa mort. Mais tel était le malheureux état de sa maladie que les médecins regardèrent sa fin comme un bienfait de la Providence.

Je fis embaumer son corps par le chimiste qui avait embaumé celui du maréchal Lannes et le fis déposer dans une chapelle jusqu'au moment où les événements me permettraient de la transporter dans sa patrie pour être placée à côté de ses aïeux.

Le clergé, à Vienne, me refusa la chapelle ; mais je l'eus par la protection du gouverneur général de Vienne, le comte Andréossy, qui venait d'être nommé à cette place par Napoléon.

Le colonel Gorgoly, aide de camp de l'empereur Alexandre [1] et le jeune et brillant Tchernitcheff me firent l'amitié de m'assister pour lui rendre les derniers devoirs. Le comte de Witt et Tchernitcheff [2] firent tous leurs efforts pour me tirer de la léthargie dans laquelle j'étais tombé. Ils me proposèrent de me jeter dans le tourbillon de la guerre, et je profitai des circonstances favorables pour assister comme volontaire aux opérations de Napoléon.

Les dangers attachés à cette entreprise me tentèrent. Je ne comptais la mort pour rien ; je la regardais plutôt comme but et moyen de réunion avec l'être aimé que je venais de perdre.

Prince Gagarine. — Sur ces entrefaites, le prince Paul Gagarine, aide de camp général de l'empereur, arriva au quartier général de Napoléon.

Je le connaissais de longue date, lorsque, comme capitaine,

1. Général major et grand-maître du palais de Saint-Pétersbourg. (L.)
2. Lieutenant-général, aide de camp général de l'empereur. (L.)

il était attaché à l'état-major du prince Repnin à Grodno. Il me connut beaucoup alors, et je me liai d'amitié avec lui ; mais, depuis, ayant fait un chemin rapide par le mariage qu'il fit avec la belle princesse Gagarine, favorite de Paul Ier, je l'avais perdu de vue. Il m'accueillit avec grande amitié, et je le priai de me faire présenter à Napoléon et au prince de Neufchâtel, au grand-maréchal Duroc, au comte de Champagny et au duc de Bassano, et de demander pour moi la permission de faire cette campagne comme volontaire.

Ma demande fut agréée, et je m'associai au comte de Witt[1] pour nos équipages, et j'assistai aux batailles d'Aspern, de Wagram, de Hollabrünn et de Znaim.

1. Aujourd'hui lieutenant-général, commandant deux divisions de lanciers, et chef des colonisations du Bug. Plus tard général en chef et commandant en chef des colonies militaires du Midi. (L.)

DEUXIÈME PARTIE

(DE 1809 AU COMMENCEMENT DE 1812)

1809. — Bonaparte. — Bonaparte, en Italie, commença ses brillantes destinées. Son nom fut dans toutes les bouches ; il réveilla les esprits engourdis et sut fixer tous les regards sur lui.

J'avais été très curieux de voir et d'observer cet homme de près et surtout de l'approcher un jour de bataille. Sa carrière extraordinaire, ses hauts faits d'armes, ses immortelles campagnes d'Italie, celles de 1800 et de 1805 comme celles de 1809, étaient si différentes de tout ce qui l'avait précédé que ma curiosité était bien permise et assurément bien instructive.

Bonaparte appartient au domaine de l'histoire. C'est à elle de nous tracer ce que cet homme avait d'extraordinaire ; aux contemporains, cette tâche ne sera pas aisée à remplir. Mais on peut s'attacher à une exposition claire, et surtout sincère, des événements militaires auxquels on a eu occasion d'assister et recueillir quelques traits particuliers qu'on a été à même de voir ou d'entendre.

Il ne peut point entrer dans mes intentions et dans mes moyens d'agiter des discussions scientifiques à l'occasion des opérations militaires. Je n'exposerai que mon opinion et ma manière de voir, et, quelle que soit leur valeur, elles pour-

ront un jour faire partie des matériaux qu'on rassemblera et intéresser, parce qu'elles ont été dites avec vérité et écrites sans partialité.

Les événements politiques ont toujours une connexion intime avec les opérations des armées et influent fortement sur les destinées des individus. La politique des puissances européennes s'était depuis la Révolution toujours regardée en opposition avec la France, et cette situation ne permit point aux individus de nourrir l'espérance de voir de près, surtout un jour de bataille, cet homme remarquable.

Il fallait des circonstances aussi extraordinaires et aussi particulières que celles où se virent placées les nations de l'Europe pour oser espérer d'arriver à ce but.

Le traité de Tilsitt et le Congrès d'Erfurt me les fournirent.

La France recula les bornes de ses frontières et augmenta le nombre de ses alliés. Nos revers nous avaient valu cette métamorphose. *D'un ennemi à mort nous étions devenus l'allié de Napoléon.* L'histoire aura peine à le croire.

1809. — La guerre éclata contre les Autrichiens, et le prince Serge Gallyzine eut le commandement d'un corps d'armée pour opérer en Galicie contre les Autrichiens.

Un aide de camp général de l'empereur de Russie et plusieurs aides de camp[1] furent envoyés au quartier-général de Napoléon. Dès ce moment, on pouvait, sans blesser les apparences et sans choquer l'opinion, faire comme volontaire une campagne dans les armées françaises, *et voilà ce que je fis.*

Il n'y a nul doute que, telle qu'elle était alors, l'armée française pouvait servir de modèle et d'instruction à tous les militaires qui aiment à s'instruire. Les grands talents qui se

1. Le général major prince Paul Gagarine, aide de camp général de S. M. l'empereur de Russie, le colonel Gorgoly, aide de camp de S. M. l'empereur et le capitaine Tchernitcheff, aide de camp du général Ouvaroff. (L.)

trouvaient réunis à l'armée française, les batailles qui se livrèrent, les traits de bravoure qui se répétèrent, présentaient un vaste champ à mon esprit, qui avait été disposé aux réflexions sérieuses par les malheurs que je venais d'essuyer et par le chagrin qui m'absorbait.

Je me communiquais peu, mais j'observais davantage. Surtout j'avais à cœur d'observer Napoléon. Lui seul me fournissait de quoi faire un sujet de profondes méditations, tant par la fécondité et la variété de ses opérations que par l'originalité de sa manière d'être.

J'avais devant moi le spectacle d'un grand homme qui excitait mon intérêt à juste titre. Le jour d'une bataille, ses qualités, auxquelles il dut son élévation, furent encore relevées par l'imposant du spectacle et cachèrent même ses défauts.

On est plus ou moins privé de renseignements essentiels sur les opérations de ses armées. On cite, et avec raison, les bulletins de Napoléon, et la vérité n'existe pas non plus dans ceux des Autrichiens.

Une interprétation littérale présentera les événements toujours sous un faux jour, et c'est comme cela que l'erreur se glisse dans tous les ouvrages. Mais, en ne jugeant que par ses propres lumières, ou en ne suivant aucune impulsion étrangère, en étant d'ailleurs assez indifférent sur le succès de l'une ou l'autre armée, on peut se flatter de donner un récit, sinon intéressant par son style, au moins curieux par son impartialité et par des détails peut-être inconnus.

Je n'ai rien négligé pour tout voir et obtenir des renseignements exacts. Cependant je ne prétends pas écrire un ouvrage parfait. Tout ce dont je puis répondre, c'est que c'est un récit de bonne foi.

Succès de Napoléon. — Napoléon, dès le commencement des hostilités, en 1809, avait eu des succès rapides, et les

victoires remportées par son génie l'avaient transporté avec son armée aux portes de Vienne.

La cour d'Autriche quitte Vienne. — L'empereur François, toute la famille impériale, les grands dignitaires quittèrent la ville. L'archiduc Maximilien y était resté pour la défendre.

Le général Hiller, formant l'arrière-garde de l'armée autrichienne et chargé de couvrir Vienne, se retirait devant l'armée victorieuse de Napoléon par la grande route qui mène de Brünn à cette capitale, tandis que l'archiduc Charles s'en approchait avec le gros de l'armée autrichienne en descendant de la Bohême.

Le corps d'armée du général Hiller arrive devant Vienne. — L'arrivée du corps d'armée de Hiller ranima pour un moment les esprits abattus des Viennois. Les habitants de cette grande cité se disputaient l'honneur de bien recevoir ces héros. Ils bivouaquèrent dans les rues; des vivres, du vin leur furent distribués à profusion : chacun s'empressa de les bien traiter.

Six bataillons de grenadiers hongrois bivouaquèrent sur la place du château; leur tenue était belle, leur air martial. L'exaltation se communiqua à tous les esprits. Toute la ville était en mouvement; on ne parlait que de se défendre à outrance; les remparts furent garnis de gardes nationales. Les habitants demandèrent des armes et allèrent les chercher dans l'arsenal. On leur distribua des fusils et des munitions. Malheur à qui avait oublié d'attacher la cocarde autrichienne à son chapeau, ou qui, en âge de porter les armes, était rencontré sans avoir un fusil sur les épaules. Le peuple l'aurait maltraité sans pitié!

Je me mis du nombre des combattants; je demandai un fusil qu'on me délivra à l'arsenal, et je me mis en faction

sur le rempart qu'on appelle le Bastion (*la Bastey*) et qui sert de promenade au beau monde de Vienne.

Je le fis moins par zèle pour la cause qui assurément était belle, mais qui m'était indifférente, que par nécessité et curiosité. Je voulais observer et voir de mes propres yeux jusqu'où peut aller l'enthousiasme d'un peuple. Malheureusement je vis qu'il n'allait pas jusqu'à la première faim.

Une fois que les poulets rôtis, dont on fait une si grande consommation à Vienne, vinrent à manquer, les esprits se calmèrent, et chacun alla se coucher chez soi.

Je jetai alors mon fusil, et je ne fus plus que simple spectateur des événements, qui se succédèrent avec rapidité.

Napoléon somma la ville de se rendre, et sur le refus qu'il eût, la fit cerner, dressa des batteries et ordonna le bombardement.

Bombardement de Vienne. — L'archiduc Maximilien quitta la ville la nuit et l'abandonna à ses propres forces. Le prince Louis de Liechtenstein, ayant été précédemment grièvement blessé, y resta. Le général O'Donell[1] prit le commandement des troupes.

Le bombardement dura toute la nuit, plusieurs maisons furent incendiées ; la grande maison sur le *Graben*, nommée le *Trattener Hof*[2], fut la première qui prit feu. La maison que j'habitais ne fut pas épargnée non plus.

1. C'est évidemment par suite d'un *lapsas calami*, que Löwenstern cite ici un général O'Donell. Il a voulu assurément parler du général O'Reilly, qui prit le commandement des troupes de la garnison après le départ de l'archiduc Maximilien. C'est d'autant plus certainement une erreur de plume que Löwenstern avait certainement vu et lu le *septième bulletin de la Grande-Armée* (Cf. *Correspondance*, t. XVIII, n° 15202).

2. Le Trattner Hof existe encore sur le Graben où il porte actuellement le n° 29. Désignée en 1809 sous le n° 659, cette maison avait été reconstruite en 1776 par Thomas von Trattern. (D'après les indications fournies par la Direction de la bibliothèque et du musée historique de Vienne.)

Un calme parfait régnait dans les rues.

Les habitants n'osaient descendre dans la rue, de peur d'être atteints par les éclats des bombes, et les soldats se serraient contre les maisons du côté opposé des batteries ennemies.

A quatre heures du matin, le bombardement cessa. Je descendis pour voir le dégât qu'il avait fait, et je vis à mon grand plaisir qu'il n'avait fait du mal qu'aux vitres et que, grâce aux pompiers de la ville, il n'y avait que quelques toits brûlés.

J'allai voir plusieurs personnes de ma connaissance. Elle s'étaient réfugiées dans les caves. Je les invitai à sortir de ces lieux humides et malsains en les assurant que le danger était fini et que vraisemblablement les Français entreraient dans la ville, qui n'offrait aucun moyen de défense, à moins qu'on ne voulût en faire un monceau de cendres.

Capitulation de Vienne. — Je ne m'étais point trompé. Car, en effet, la capitulation fut signée à midi, et, à deux heures, les Français occupèrent la ville.

Les Français occupent Vienne. — La manière dont cette occupation et l'entrée se firent, était assez curieuse et me parut bien calculée sur l'esprit du peuple de Vienne.

Je m'étais transporté sur la place du château, pas loin de la porte nommée le *Burgthor*. De là, je pus tout voir et tout entendre.

D'abord je vis un petit tambour français, seul, portant une grande lettre qu'il portait de manière à être vue, pour qu'on ne se méprenne pas sur la nature de sa mission. Un officier de la garde urbaine s'empara de lui et le conduisit chez le général commandant autrichien.

Quelques moments après, deux jeunes officiers, très bien

mis et ayant plutôt l'air de vouloir faire des visites que de sortir d'un camp, se présentèrent. L'un était M. de Marbœuf. Ils se donnaient le bras, comme pour se promener et, après avoir dit quelques mots au poste, ils continuèrent leur chemin, causant très gaiement ensemble, saluant poliment les dames et demandant en bon allemand à un bourgeois quelle heure il pouvait être et passèrent outre.

Après, arrivèrent 3 ou 4 grenadiers de la garde sans armes. Ils entrèrent dans un café, se mirent à jouer au billard et payèrent d'avance la dépense qu'ils se proposaient de faire.

Le peuple contemplait avec une espèce de stupeur l'extrême sécurité de l'ennemi. L'agitation, qui avait encore régné quelques moments avant, fit place à un calme total.

Après ces joyeux joueurs de billard entra un détachement d'artilleurs qui, sans demander le chemin à personne, marcha droit à l'arsenal et l'occupa.

De suite après, un bataillon de grenadiers occupa le grand corps de garde devant le château, mais en commun avec la garde urbaine.

Andréossy. — Daru. — Lannes. — Dès qu'ont eut pris possession du château, on vit arriver le général Andréossy, qui avait été nommé gouverneur général de Vienne. Il descendit de cheval au château et occupa les appartements de l'impératrice.

L'intendant général, le comte Daru, le suivit et descendit aussi au château.

Le corps du maréchal Lannes, duc de Montebello, entra, drapeaux déployés et tambours battants, et occupa la ville militairement.

Masséna le suivit, et dès lors l'ennemi entra comme un torrent, et les habitants s'aperçurent un peu tard que la

douceur et la modestie avec lesquelles ils avaient commencé leurs entrées n'étaient que pour tâter le peuple et voir ce qu'on aurait à attendre de son énergie et de son désespoir.

Schönbrunn. — Le quartier-général de Napoléon était à Schönbrunn. Ses gardes prirent leurs cantonnements aux environs de ce château de plaisance.

Hizingen. — J'avais loué une maison de campagne à Hizingen (Hietzing) encore avant l'invasion. Je fus désagréablement délogé par les grenadiers de la vieille garde. Ils s'établirent militairement dans ma maison, et, lorsque j'y vins, après que Vienne fût occupée, pour voir ce que ma maison et mes meubles étaient devenus, je vis à mon très grand regret qu'ils avaient placé une pièce de vin dans ma chambre à coucher sur une grande table et se servaient du tonneau, comme nous faisons d'un bol de punch, en dansant des rondes, et se souciant fort peu de la grimace que je fis. Je pris mon parti en sage; je ne dis mot et je n'y vins plus, leur abandonnant le tout.

Comme j'avais beaucoup connu le comte Andréossy lorsqu'il était ambassadeur de France à Vienne, j'allai lui faire visite. Il me reçut très bien ; mais, tout modeste qu'il est, il ne put s'empêcher de me faire remarquer qu'il me recevait dans les mêmes appartements dans lesquels, deux mois avant, nous avions été ensemble au cercle de l'impératrice. Je n'étais pas disposé à trouver cela plaisant, et je lui dis qu' « assurément personne n'était alors en droit de penser à une calamité pareille ».

« Vous avez raison, me dit-il, c'est un grand malheur. Mais pourquoi aussi vouloir lever la massue d'Hercule quand on n'en a pas la force ».

Il m'invita à dîner. Ce n'était plus le luxe qui régnait au-

trefois à la table du ci-devant ambassadeur, mais bien la frugalité qui est établie à celle des Césars. La vaisselle était aux armes d'Autriche, les laquais avaient la livrée de la cour d'Autriche; les vins étaient mauvais comme sont les vins d'Autriche.

La table était servie pour quarante couverts. Il n'y eut que douze personnes à dîner, plusieurs généraux, entre autres le général Lagrange et le général Walther.

Lagrange. — Walther. — Berckheim. — Le général Lagrange me parut un homme fort distingué, et nous causâmes beaucoup ensemble. Le général Walther commandait la cavalerie de la garde, et Napoléon, à ce qu'on dit, faisait beaucoup de cas de lui. Le général Lagrange me fit faire connaissance du colonel Berckheim, commandant le 1er régiment de cuirassiers.

Berckheim avait été en mission à Saint-Pétersbourg avec M. de Caulaincourt et se rappela avec plaisir les connaissances qu'il avait faites. Il avait beaucoup fréquenté la maison de mon beau-père et se lia d'amitié avec moi, et nous nous vîmes depuis très souvent. Il me fut d'une très grande utilité et me mit au courant de toutes les opérations et de tous les mouvements qui eurent lieu.

Revue de Schönbrunn. — Napoléon. — J'allai à Schönbrunn et j'assistai à une grande parade qui eut lieu dans la cour du château. Napoléon y assista en compagnie de toute sa maison et du grand état-major.

Je vis enfin cet homme extraordinaire, et j'avoue qu'il ne fit point sur moi l'impression que j'avais cru éprouver en l'approchant.

Sa figure m'était connue par des portraits très ressemblants que j'avais eu occasion de voir; mais je lui trouvai

plus d'embonpoint qu'on ne lui en donne ordinairement dans ces portraits.

Sa démarche est peu gracieuse, son maintien manque de dignité.

Tel que je le vis, il était dans un mouvement continuel, ne restant pas une minute en place, parlant très peu, prisant beaucoup de tabac et étant agité par une impatience visible, rapprochant bientôt ses mains sur le dos et les croisant bientôt après sur la poitrine. Était-ce pour imiter le grand Frédéric, ou encore une suite de son impatience; mais je le vis souvent prendre du tabac de sa poche sans se donner le temps de se servir de sa boite.

Berthier. — Le prince de Neufchâtel (Berthier) se tenait à côté de lui; il était le seul qui portait un chapeau comme le sien et un uniforme sans broderie. Napoléon lui adressait quelquefois la parole.

Dorsenne. — Le général Dorsenne commandait la parade. C'était un jeune homme d'une belle figure, très bien mis et d'une élégance remarquable.

Plusieurs officiers et soldats de la ligne se présentèrent, sans autre préambule et remirent des pétitions entre les mains de Napoléon. Il les reçut avec une certaine bienveillance, leur fit quelques questions et ensuite signe avec la main de se retirer et remit les pétitions à Berthier.

Cette facilité de s'approcher de lui pendant la parade est un des grands moyens qu'il emploie pour se faire aimer par l'armée. Chaque militaire est flatté du droit de pouvoir approcher le maître et d'oser lui exprimer ses désirs et ses craintes. Il n'en résulte ordinairement rien ; mais l'espoir leur fait toujours plaisir, et leur amour-propre est flatté. C'est un jongleur ; mais sa jonglerie est bien calculée sur

le caractère des Français et en général sur celui des hommes.

Je suis présenté à Napoléon. — Le prince Gagarine m'avait présenté au prince Berthier et au grand-maréchal Duroc. Le premier me présenta à Napoléon.

« Que faisiez-vous à Vienne? » me demanda-t-il, et, sans attendre ma réponse, il continua en me disant : « Eh bien! vous serez des nôtres. »

Le prince Berthier lui avait déjà demandé pour moi la permission de suivre son quartier-général comme volontaire. Au même moment, ayant aperçu le prince royal de Bavière Napoléon s'appocha de lui et l'embrassa.

Napoléon et les parades de Schönbrunn. — Le peuple de Vienne accourut en foule pour voir cet homme extraordinaire. Les postes, placés aux avenues du château de Schönbrunn, avaient l'ordre de laisser entrer dans l'intérieur du château toutes les personnes bien mises.

La foule, aux parades, fut immense, et on s'approchait de Napoléon de très près. Aucune précaution visible ne paraissait être prise pour sa sûreté personnelle.

En quittant la parade, il salua tout le monde et monta avec une rapidité étonnante le grand escalier du château, toujours en montant deux ou trois marches à la fois, de sorte que sa suite avait peine à le suivre.

Un déjeuner copieux était servi dans une des salles attenantes à son cabinet. Le grand-maréchal du palais Duroc en faisait les honneurs. Napoléon déjeunait seul avec Berthier. Nous fûmes toujours invités à ces déjeuners, qui ressemblaient plutôt à des dîners ; car on y servait toujours la soupe et le café.

Un détachement de chasseurs à cheval de la garde était

toujours prêt à monter à cheval au premier signal donné, et lorsque Napoléon avait l'intention de sortir, il ne prévenait jamais personne. « Mon cheval » était le signal du départ, et en effet, deux minutes après, il partait ; car il y avait toujours un cheval sellé et bridé pour lui à la porte du château.

Au moment où il avait prononcé : « Mon cheval », tout le monde se précipitait pour avoir les siens ; on se heurtait, on se culbutait, tous les égards cessaient, et son départ avait toujours l'air d'une alarme subite.

A peine avait-il enfourché son cheval qu'il partait au grand galop, et rarement il se donnait le temps de bien saisir les rênes de son cheval.

Aussi je fus témoin un jour, que son cheval, au lieu de garder la route, s'achemina droit aux écuries, ce qui le mit dans une telle fureur que son cheval, ayant été arrêté par un des écuyers de service, il lui donna cinq ou six coups de cravache bien appliqués et, sans proférer un mot, il partit en courant son train ordinaire.

Ses courses étaient toujours purement militaires. Des reconnaissances en tous sens sur la rive droite du Danube, la visite de l'île de Lobau. Une fois seulement il traversa Vienne.

Souvent il faisait défiler les différents corps d'armée devant lui. Il inspectait souvent l'artillerie et les parcs. En général, tout ce qui appartenait à l'armée lui présentait de l'intérêt et surtout il ne négligeait rien pour gagner l'affection des soldats. Aussi, rarement un chef en fut-il plus aimé.

Les préventions sont personnelles ou nationales, et certes on les avait pour lui de tout genre, et chaque action, chaque circonstance, en passant à travers ce prisme, devait naturellement nous paraître sous un faux jour. Indépendamment de l'idée que j'avais de Napoléon, de ses talents et de sa

fortune, je le détestais pour le mal qu'il avait fait à l'Europe et surtout parce qu'il avait fait pâlir la gloire de nos armes. Mais l'impartialité que j'ai promise me fait une loi d'avouer qu'il était admirable pour la manière dont il savait enthousiasmer officiers, généraux et soldats.

Napoléon médite le passage du Danube. — Napoléon médita le passage du Danube. Il arrêta sa pensée sur l'île de Lobau pour l'effectuer. Des ponts furent construits sur les différentes branches que le fleuve forme sur ce point. Tout fut terminé avec une grande rapidité et avec un secret admirable. On ne s'en doutait presque pas à Vienne.

Enfin l'armée française franchit le Danube le 21 mai et, le 22, la bataille d'Aspern se livra.

Passage manqué vis-à-vis de Nussdorf. — Le 13 mai, jour de la reddition de Vienne, Napoléon tenta de franchir le Danube à Nussdorf. Il fallut d'abord s'emparer de l'île, nommée depuis Lasalle, située vis-à-vis de Nussdorf. Les pontonniers y débarquèrent 1.000 hommes, détachés par le général Saint-Hilaire, qui bientôt furent attaqués par des forces supérieures et succombèrent sous le nombre après avoir combattu avec la plus grande intrépidité.

C'est dans cette circonstance que Napoléon se trouva très exposé aux coups de fusil des Autrichiens et qu'il eut une balle à travers son chapeau. Tchernitcheff qui, seul de nous autres, se trouva alors auprès de lui, nous raconta plus tard que Napoléon avait piqué des deux pour sortir du défilé que forme dans cet endroit le Danube et qu'arrivé sur un plateau, hors du feu de l'ennemi, il voulut faire oublier qu'il avait donné lui-même à Saint-Hilaire l'ordre d'envoyer 10 compagnies pour faire cette expédition.

Toujours jongleur, il dit : « Ce fou de Saint-Hilaire est

cause de cette échauffourée et de la perte que nous venons de faire ; je lui avais ordonné de n'y envoyer qu'une cinquantaine de voltigeurs. »

Cette malheureuse tentative obligea Bonaparte à choisir un autre point de passage, et c'est en avant d'Ebersdorf, à deux lieues environ au-dessous de Vienne, qu'il résolut de traverser le fleuve et qu'il exécuta, comme je viens de le dire, son passage les 21 et 22 mai.

L'armée déboucha de l'île et s'étendit sur la rive gauche du Danube, n'ayant pour toute communication qu'un pont de bateaux exposé aux injures de l'ennemi. Le pont du deuxième bras fut rompu par un grand bateau que lancèrent les Autrichiens, mais on l'eut bientôt rétabli et la bataille d'Aspern s'engagea.

Bataille d'Aspern. — 22 mai 1809. — Pendant qu'elle se livra, l'ennemi envoya sans cesse des corps flottants contre les ponts. Malgré la surveillance des pontonniers, les deux ponts furent emportés le matin du 22 mai.

L'armée française, sans communication, manqua de munitions. Celles qu'on transportait dans des bateaux étaient insuffisantes à la consommation.

Les pontonniers, dont le péril de l'armée augmentait le zèle, travaillèrent avec ardeur aux ponts rompus et les rétablirent dans l'après-midi. Celui du premier bras fut emporté de nouveau sans qu'on pût se procurer les matériaux indispensables pour le reconstruire.

Les Autrichiens profitèrent de ce moment de crise. Les Français ayant épuisé leurs munitions, firent des efforts inouïs pour rentrer dans l'île de Lobau.

Masséna, alors, se couvrit de gloire. Lannes fut blessé mortellement et expira quelques minutes après dans les bras de Napoléon.

La situation de Napoléon était désespérée ; mais son étoile n'avait pas encore pâli. Il ordonna avec beaucoup de sang-froid de ménager le feu et par là les munitions, et sacrifia sa grosse cavalerie pour sauver l'armée, qui eut le temps de se replier sur l'île de Lobau.

Napoléon lui-même put à peine se soustraire au danger d'être pris ou tué. Il traversa le Danube sur un petit bateau, accompagné de Berthier, Duroc, Savary et Tchernitcheff qui, quoique très jeune alors, et le moins ancien de grade de nous tous, se fit déjà remarquer par Napoléon, qui le distingua particulièrement.

J'avais eu le bon esprit de me soustraire au danger tant qu'il fut temps encore, n'ayant aucune envie de me faire tuer ou prendre par les Autrichiens. Un officier de la gendarmerie française me fit asseoir avec lui dans une petite nacelle, et j'eus seulement beaucoup de peine à traverser les ponts pour entrer dans l'île de Lobau, dans laquelle l'armée française était entassée, les uns sur les autres, sans moyen de salut. Les vivres manquèrent pendant plusieurs jours, faute de moyens de transport. Elle était dans une situation désespérée, et si l'archiduc Charles, au lieu d'être étonné de sa victoire, eût chargé ou pris le corps de Masséna, qui était dans le bois sur la rive gauche et s'il eût foudroyé l'île de Lobau avec toute son artillerie, il n'y a pas de doute qu'il eût anéanti l'armée française.

Les réserves qui étaient sur la rive droite, de même que le corps de Davout durent, faute de communications, rester spectateurs de ces tristes événements.

La tiédeur et l'hésitation des Autrichiens sauvèrent encore pour cette fois l'armée française d'une ruine horrible.

Après que Napoléon eut traversé, non sans grande peine, les ponts et l'île de Lobau, il s'établit à Kaiser-Ebersdorf, se coucha et laissa faire la besogne aux maréchaux et à Berthier.

L'armée française, après ces désastres, était tellement désorganisée qu'il y avait des régiments qui n'avaient pas 50 hommes sous les armes. Napoléon mit la cavalerie en cantonnements aux environs de Baden. L'infanterie occupa des camps de baraques qui étaient bien construits et ressemblaient à des villages couverts de paille ou de chaume.

Le colonel Berckheim.— Le colonel Berckheim, commandant le 1er régiment de cuirassiers, et avec lequel j'étais fort lié, me fit voir les listes de l'effectif de son régiment, et je vis qu'il n'avait pas 60 hommes à cheval et peu d'officiers en état de continuer la campagne. Le 9e cuirassiers, commandé par le colonel Lepaultre, n'était pas dans un meilleur état. En général, toute la cavalerie était abîmée.

Le bel hôtel de l'archiduc Charles fut employé à servir d'hôpital aux officiers français, et je me rappelle avoir vu, dans les beaux salons de l'archiduc, le frère du colonel Berckheim, blessé grièvement, et que j'allais voir souvent, sur la demande que son frère m'avait faite de le soigner autant que je le pouvais.

Napoléon déploie une très grande activité. — L'activité extrême que Napoléon déploya, les ressources immenses qu'il se procura dans le pays et dont il sut profiter, l'inaction de l'armée autrichienne, tout concourut à lui donner les moyens et le temps nécessaires pour réorganiser son armée.

Le vice-roi. — **Marmont.** — Le vice-roi arriva d'Italie, chassant devant lui l'archiduc Jean, et Marmont arriva de Dalmatie.

Dans l'espace de quelques semaines, l'armée française se trouva réorganisée. Elle reprit son ancienne attitude, et bien-

tôt on avait oublié à l'armée et au quartier-général jusqu'au souvenir des revers qu'on venait d'essuyer.

Je fais des courses aux environs de Vienne. — J'employai le temps que cette espèce de repos me fournit à faire de fréquentes courses aux environs de Vienne.

J'allai avec le colonel Gorgoly à Baden. Nous nous arrêtâmes chez le comte de Witt, qui y était établi avec sa famille. J'y vis la comtesse Samoïloff. La connaissance que j'y fis du général Bordesoulle, du duc de Padoue (Arrighi) et du comte d'Oudenarde, commandant un régiment de cuirassiers, ne fut pas sans intérêt.

J'allai à Stockerau admirer le beau parc, et quoiqu'il y avait un bivouac établi dans la cour du château, je dois rendre justice aux chefs français, qui empêchèrent la dégradation du parc, trop connu pour sa beauté, pour que j'aie besoin d'en faire l'éloge. Il appartint plus tard au prince Jérôme Bonaparte. Il appartenait alors au baron Braun. J'ignore quel en est le propriétaire à présent.

Nous visitâmes le château de Laxenburg. Partout nous trouvâmes les Français établis et jouissant d'un repos momentané.

A Vienne, je voyais beaucoup les officiers d'ordonnance de Napoléon et les aides de camp de Berthier. C'était l'élite de la brillante jeunesse de Paris, aimable dans la société et superbe de valeur un jour de bataille.

Les Flahault[1], Montesquiou[2], Fezensac[3], Canouville, Chlapoffsky, Saint-Aignan[4], Oudenarde[5], Montmaur, Kra-

1. Général de division et aide de camp de Napoléon, proscrit, ayant épousé une riche et intéressante héritière en Écosse, fils de la célèbre M^me^ de Suze. (L.)
2. Tué en Espagne. (L.)
3. Maréchal de camp et chef d'état-major de la garde royale de France. (L.)
4. Aujourd'hui duc de Saint-Aignan et pair de France. (L.)
5. Général de division, commandant une division de la garde royale. (L.)

zinsky[1], Lubinsky, Portalis, Marbœuf, Périgord[2], Turenne, Mortemart et beaucoup d'autres que je voyais tous les jours, me fournirent souvent l'occasion d'apprendre à connaître beaucoup de détails sur l'organisation de l'armée française et de savoir apprécier leur côté fort comme distinguer leur côté faible.

Je fis un jour remarquer à ces messieurs combien leurs bulletins étaient loin de la vérité et que les faits y étaient souvent présentés autres que nous les avions vus et qu'ils étaient souvent même inventés.

« C'est vrai, me dit Saint-Aignan; mais voulez-vous que je vous démontre la différence qui existe entre nos bulletins et les vôtres? Les nôtres parlent aux badauds de Paris et aux crédules de l'Europe; mais nous disons la vérité à Napoléon, au lieu que les vôtres ne disent pas la vérité au souverain, et le peuple la sait toujours. »

Et, pour nous le prouver, il me montra le registre des rapports faits à l'empereur, et il est vrai que je vis alors qu'on ne lui disait que la vérité et qu'on n'osait rien lui cacher!

Quoique la charge que la ville de Vienne supporta fût lourde, l'ordre fut toujours observé. Des abus eurent lieu; mais les punitions les suivirent de près avec beaucoup de sévérité. Plusieurs individus furent fusillés : entre autres un commissaire des guerres subit cette peine pour s'être permis des dilapidations.

Les théâtres étaient ouverts, les restaurants ne désemplissaient pas. Là, souvent, j'ai vu le grenadier assis à côté du général et demandant du vin de Champagne en portant un toast à son général. Il n'y avait que nous qui étions surpris de cette espèce d'égalité. Les Français trouvaient

1. Général de division au service de Pologne. (L.)
2. Maréchal de camp commandant une brigade de la garde royale. (L.)

cela tout naturel, et la discipline et la subordination n'en souffraient pas.

Le soldat français est, sous les armes, très obéissant et obéit complètement à ses supérieurs ; mais, hors de là, il est homme, citoyen, et s'en glorifie.

Le repos dont jouissait l'armée depuis quinze jours n'était à comparer qu'au calme avant l'orage. Napoléon et Berthier méditaient dans la solitude de leur cabinet la perte de l'armée autrichienne, et peut-être de la monarchie.

Napoléon résolut de traverser encore une fois le Danube et choisit le même point pour effectuer le passage.

Le premier passage du Danube aurait dû instruire Napoléon du danger qu'il y avait à passer un fleuve aussi considérable en présence d'une armée bien décidée à le disputer. Il avait appris, à la bataille d'Aspern, ce que peut une armée qui est exaltée par l'amour de la patrie et électrisée par le prince qui la commande et qu'elle chérit.

D'après les règles de l'art, il était à présumer que Napoléon chercherait un autre point de passage : au moins, la plupart des maréchaux s'y attendaient. Mais, soit que le fleuve n'en offre pas, soit que la volonté d'airain de Napoléon ne pût se faire à l'idée d'abandonner son premier plan, il décida que l'île de Lobau servirait une seconde fois pour frayer le passage du Danube. Toutes les réflexions qu'on lui fit à ce sujet furent infructueuses. Il voulait prendre sa revanche sur les lieux mêmes où il avait essuyé un échec[1].

Second passage du Danube. — Les préparatifs qu'il fit faire

1. Cf. *Mémoires de Savary :* « ... Le 4 juillet 1809, Napoléon fit rejeter à la même place qu'au 20 mai, le pont (sur le petit bras de l'île de Lobau) qui avait servi au premier passage, et le maréchal Masséna fit de suite occuper les bois fourrés qui bordent le coude du bras du Danube dans cette partie, mais rien de plus.

« Vraisemblablement cela donna un grand éveil aux ennemis, puisque, le

étaient aussi gigantesques que l'entreprise même. Neuf ponts furent construits pour transporter les différents corps de l'île de Lobau sur la rive gauche du Danube; en tout, dix-sept ponts furent construits pour effectuer le passage.

On avait trouvé à Vienne des matériaux de toute espèce et on avait su en profiter. L'activité qui fut déployée dans cette entreprise surpassa tout ce qu'on peut imaginer.

Les Autrichiens ne pouvaient point l'ignorer. D'abord leurs intelligences à Vienne étaient trop bien établies, et puis, le bruit que les ouvriers firent était trop fort pour qu'on pût cacher à l'Archiduc les intentions de Napoléon.

Plusieurs jours avant de passer le Danube, Napoléon fit alarmer les Autrichiens sur tous les points. Il les fatigua et les trompa. Les rives de l'île furent garnies d'artillerie de gros calibre qu'on avait trouvée dans les arsenaux à Vienne, et on balaya avec elle la rive gauche du Danube. C'est de cette manière qu'on prépara et effectua le passage.

Napoléon transporta son quartier-général de Schönbrunn à Kaiser-Ebersdof.

La nuit qui précéda la bataille fut très orageuse. Une espèce d'ouragan accompagné d'une pluie à verse dura toute la nuit. On était porté à croire que la crue des eaux pourrait encore une fois détruire les ponts.

L'armée française supporta tout avec courage et patience. Pendant l'orage même, 1.500 voltigeurs furent embarqués

même jour, ils envoyèrent un officier général en parlementaire sous un prétexte dont je ne me souviens plus, mais, en fait, pour savoir ce que nous faisions dans cette île. On annonça le parlementaire à l'empereur qui ordonna de lui débander les yeux, et lui dit :

« Monsieur, je me doute pourquoi l'on vous a envoyé ici. Tant pis pour votre général, s'il ne sait pas que demain je passe le Danube avec tout ce que vous voyez. Il y a 180.000 hommes. Les jours sont longs ; malheur aux vaincus ! Je ne puis vous laisser retourner à votre armée. On va vous conduire à Vienne dans votre famille où vous resterez jusqu'à l'issue de l'événement. »

et passèrent le Danube. Un aide de camp de Masséna, le colonel Lacroix[1] les commandait et se couvrit de gloire.

Les ponts furent ainsi entièrement jetés et construits et c'est alors que Napoléon dit : *Il n'y a plus de Danube.*

Bataille de Wagram. — Le comte de Witt et moi, nous étions partis de grand matin de Vienne pour assister aux grands événements du jour. Nous trouvâmes le prince Gagarine encore à Kaiser-Ebersdorf. Gorgoly et Tchernitcheff étaient avec Napoléon à l'île de Lobau. Nous nous dépêchâmes de les rejoindre et nous arrivâmes au moment même où Napoléon franchissait le dernier pont pour arriver à la rive gauche.

Des masses d'infanterie étaient déjà déployées dans la plaine et la cavalerie saxonne se déploya en la présence de l'empereur. Il en fut content.

Bernadotte. — C'est là que je vis Bernadotte entouré d'un brillant état-major et se doutant déjà alors, par pressentiment je crois, du beau rôle qu'il jouerait un jour. Il se distinguait par sa figure imposante et son maintien noble. Il était adoré par ses inférieurs. Les Saxons qui étaient sous ses ordres le chérissaient. Napoléon, tout en rendant justice à son grand talent, ne l'aimait point.

Il fut renvoyé du champ de bataille même après avoir si fortement contribué à la faire gagner. Il arriva à temps en France pour s'opposer à la descente que les Anglais avaient effectuée sur l'île de Walcheren. Son corps d'armée, qui avait si vaillamment combattu et tant contribué à la victoire, fut confié à un autre, et il partit en poste, regretté de toute l'armée et de son corps en particulier.

Davout et Masséna. — Napoléon causa un moment avec Davout et Masséna. Ces maréchaux le quittèrent au grand

1. Général de brigade, tué en Espagne. (L.)

galop, chacun s'en allant au lieu de sa destination pour exécuter les ordres que l'empereur venait de leur donner. Lui-même s'isola alors du grand quartier-général qui était toujours dirigé par le grand-maréchal du palais Duroc, et composé de tous les officiers d'ordonnance de Napoléon, des officiers d'état-major, des aides de camp du prince de Neuchâtel, des ministres Champagny, Maret et Daru, de la gendarmerie d'élite, d'un escadron de service des grenadiers à cheval et d'un des chasseurs à cheval de la garde.

Berthier. — Berthier seul l'accompagnait alors avec deux piqueurs. Il parcourut au grand galop les différentes positions que son armée occupait, et il ordonna des mouvements.

Nous étions tous descendus de cheval pendant ce temps-là, et, pour mieux observer les mouvements et la position de l'ennemi, nous avions grimpé sur une vieille masure à moitié détruite.

Duc de Bassano. — C'est sur cette ruine que je fis plus particulièrement connaissance de Maret (duc de Bassano). Il avait beaucoup connu le comte de Bray et son épouse, née Löwenstern[1], à Berlin et me parla d'elle avec beaucoup d'intérêt et d'amitié.

Il me montra un joli portrait d'un de ses enfants qu'il venait de recevoir de Paris, parla avec tendresse de sa femme et de ses enfants, et ne parut pas être très satisfait de se trouver sur cette masure, en habit de cour brodé, et

1. Catherine-Sophie de Löwenstern, née le 12 mars 1787, mariée en 1806 à François-Gabriel comte de Bray, chambellan, conseiller intime, ministre de Bavière à Saint-Pétersbourg, puis à Paris (né en 1765, mort en 1832). La comtesse de Bray était la fille de Charles-Othon de Löwenstern, seigneur de Kokenhusen, Moschof, Heidhof, etc., et d'Amélie von Bayer (Renseignement dû à l'obligeance de la baronne von Lancken-Wakenitz, fille du capitaine baron de Löwenstern, auquel appartient le texte original des *Mémoires* de son oncle.)

ayant été exposé toute la nuit à une pluie abondante. Il me lut une lettre dans laquelle un anonyme prévenait Napoléon qu'une partie de la position des Autrichiens avait été sous-minée et qu'on avait l'intention de faire sauter en l'air une partie de l'armée française. Napoléon en avait ri, mais Maret ne parut pas trop rassuré, bien qu'il fît semblant de n'en rien croire non plus.

Duroc. — Pendant que nous étions à causer, Duroc donna tout d'un coup l'ordre d'avancer avec le quartier-général. Tout le monde se précipita de cette ruine pour monter à cheval. Quelques chutes eurent lieu, et le rire fut général.

Je fus un des derniers à descendre de cette masure. La tête m'ayant tourné, je ne pus jamais parvenir à descendre la muraille qui était très escarpée. Heureusement qu'un officier d'ordonnance, le comte de Turenne, eut la complaisance de venir à mon secours, et ayant placé mes pieds de brèche en brèche, je parvins à sauter par terre. Je lui dois une véritable reconnaissance, car, sans lui, je crois que j'y serais encore.

Nous nous élançâmes sur nos chevaux et nous vînmes à bride abattue rejoindre l'empereur Napoléon.

Il suivait au pas les mouvements offensifs de l'armée. La canonnade s'établit sur toute la ligne. La journée était belle, le spectacle imposant. Napoléon était calme et silencieux.

Des aides de camp accoururent successivement de tous côtés avec des rapports. Il les écouta et les renvoya, leur donnant des ordres avec calme et précision.

S'il fallait envoyer quelqu'un, il ne désignait jamais personne, mais c'était Duroc qui les expédiait à tour de rôle, d'après une liste qui était formée d'avance.

Lorsque des aides de camp ou des détachements cherchaient tel ou tel corps ou telle ou telle division, c'était

encore Duroc qui les dirigeait en leur indiquant la route et la direction qu'ils avaient à prendre. Tout se faisait sans bruit et sans embarras. Les faux zélés qui sont si fréquents aux autres quartiers-généraux étaient proscrits ici. Pour avoir des récompenses, il fallait faire plus que son devoir; il fallait se distinguer. La faveur vous faisait alors aller un peu plus vite; mais, sans mérite, la faveur n'était pas assez forte pour vous faire avoir des récompenses non méritées, et je ne crois pas qu'on puisse citer l'exemple d'une croix donnée sans avoir été méritée.

Napoléon parla peu et uniquement à Berthier.

Dans un moment critique qui eut lieu à l'aile gauche qui fut un moment débordée par les Autrichiens, Napoléon envoya Berthier pour voir de quoi il s'agissait et ce qu'il fallait faire pour y remédier. Dans cette circonstance, il prouva bien que c'était lui qui commandait et qui disposait de tout et qu'il ne suivait ni les conseils ni l'impulsion de personne; car, au moment où il avait donné l'ordre à Berthier, il lui dit :

« — Vous m'avez bien compris?

« — Oui, Sire, lui répondit Berthier.

« — Eh bien, répétez-moi ce que je viens de vous dire. »

Un homme qui parle sur ce ton à son lieutenant, au premier général de l'armée, doit être sûr de son fait; et on doit être persuadé que c'était bien lui qui gagnait ses batailles par la seule force de son génie et que l'influence de Berthier ne s'étendait que sur les détails des mouvements de l'armée.

Vers le soir, l'attaque du centre fut très chaude. Au moment où il l'avait ordonnée, il descendit de cheval, s'éloigna de nous de quarante ou cinquante pas et se mit à cueillir des fleurs et des épis. Il en forma un bouquet qu'il détruisit au même moment en répétant cette opération une demi-douzaine de fois. L'attaque ne fut pas heureuse. Il remonta à cheval.

Sa figure n'était pas agréable, tout le monde se regarda en silence, personne ne dit mot.

La nuit nous ayant surpris sur le champ de bataille, le feu cessa insensiblement des deux côtés. Napoléon resta avec sa garde sur le champ de bataille même. Les villages des alentours brûlaient, les blessés gémissaient : la nuit était belle, mais noire, et rehaussait par son obscurité l'effrayante beauté du spectacle de l'horizon couvert des feux des bivouacs et des villages incendiés.

Il y eut une assez grande confusion dans le quartier-général avant que tout fût à sa place. On se heurtait, les chevaux ruaient, on s'appelait à haute voix pour ne pas se perdre et je ne conçois pas comment Napoléon se tira de cette bagarre, car on ne voyait goutte.

Comme il était à prévoir qu'on manquerait de tout jusqu'au lendemain et que nous et nos chevaux n'avions pas mangé depuis vingt-quatre heures et que la bataille recommencerait le lendemain matin, plusieurs de nous résolurent de retourner à Kaiser-Ebersdorf où était le grand quartier-général de Napoléon, de nous y rafraîchir nous-mêmes et de faire manger nos chevaux.

Tchernitcheff seul resta auprès de Napoléon; car il avait été destiné à porter la nouvelle de la bataille à Saint-Pétersbourg.

Décidément c'était lui, quoique le plus jeune de nous tous et le moins ancien de grade, qui avait su captiver l'attention de Napoléon. Ce grand homme avait de la sympathie pour lui et le lui montra en toute occasion.

Nous partîmes du champ de bataille et eûmes beaucoup de peine à trouver la direction de l'île de Lobau, tant il faisait sombre. Le prince Gagarine qui était des nôtres tomba avec son cheval dans un fossé. Il manqua se casser le col et nous eûmes beaucoup de peine à le retirer d'une espèce

d'abîme. Le comte de Witt, le colonel Gorgoly, M. de Canisy, écuyer de Napoléon et plusieurs autres étaient des nôtres.

Enfin, avec beaucoup de peine, nous passâmes le premier pont et fûmes agréablement surpris de voir les routes tracées sur l'île éclairées par des réverbères qu'on avait placés sur des poteaux des deux côtés du chemin.

Retour à Ebersdorf. — Une fois arrivés à Kaiser-Ebersdorf, nous ne manquâmes plus de rien. Vivres, boissons, fourrages, tout nous fut fourni. Notre qualité d'officiers russes nous valut cet accueil favorable. Napoléon avait donné les ordres les plus précis pour que nous ne manquions de rien, et Duroc et Savary étaient spécialement chargés de veiller à ce que ses ordres fussent exécutés.

Prince Gagarine. — Le pauvre prince Gagarine souffrait tellement de sa chute qu'il fut forcé d'aller à Vienne.

Comme les nuits sont très courtes dans cette saison, notre repos ne put être que de peu de durée.

Nous retrouvons Napoléon le lendemain. — Nous nous dépêchâmes le lendemain de rejoindre Napoléon; nous le découvrîmes bientôt, car il était entouré de ses gardes qui étaient au bivouac aux environs de Raschdorf (Raasdorf). Nous le trouvâmes à pied, en surtout bleu, pas gris, comme d'autres prétendent l'avoir vu.

Les Autrichiens avaient déjà commencé l'attaque et bientôt la canonnade s'établit sur toute la ligne.

Napoléon la parcourut en tous sens et fit particulièrement attention au développement de son aile droite. Son aile gauche, quoique combattant jusque-là sans succès, ne parut presque pas l'occuper.

Masséna envoya aide de camp sur aide de camp pour l'instruire du danger dans lequel son aile gauche se trouvait; mais il n'y fit presque pas attention. Il dit même à un des aides de camp qui était venu ventre à terre pour demander du soutien :

« — Dites à Masséna que je n'ai pas de troupes à ma disposition ; je n'en ai pas dans ma poche. »

Et il tourna la doublure de sa poche en lui montrant qu'il n'y avait rien.

« — Il faut que chacun se batte comme il peut. »

Mais bientôt après, ayant eu des nouvelles des succès de Davout à sa droite, il courut au galop à l'artillerie de la garde et commanda lui-même à haute voix :

« — *Toute l'artillerie de la garde, en avant!* »

Lauriston fut chargé de la conduire. La cavalerie de la garde la suivit, et bientôt après un feu d'enfer commença aux environs d'Aderklaa.

C'est bien à cette occasion, comme précédemment à la bataille d'Aspern, que j'eus occasion d'observer et de remarquer que c'est par malveillance qu'on reproche à Napoléon de manquer de courage devant l'ennemi. Il est sur le champ de bataille comme doit s'y trouver un homme de génie, un commandant en chef occupé à connaître tous les mouvements de l'ennemi et à diriger les siens.

Il se poste partout où il peut mieux observer et le danger qu'il court dépend uniquement du terrain. Il resterait tout le temps sur une hauteur éloignée s'il pouvait faire de là ses dispositions, en un mot, jouer sa partie mieux que sur tout autre point, et en même temps il se lancerait au fort du danger, comme on le vit à Aspern, s'il ne pouvait autrement suivre ses opérations.

Il ne calcule pas le danger. Il l'affronte sans répugnance et le brave sans orgueil. Plusieurs chevaux furent tués der-

rière lui ; il n'y fit pas attention et personne n'osa le lui faire apercevoir.

Les progrès de Davout sur l'aile gauche des Autrichiens, commandés par le prince de Rosenberg, ayant été décisifs, Napoléon annonça que la bataille était gagnée.

Le duc de Bassano me fit un signe de le suivre, et, nous étant écartés un peu de la foule, il se fit donner un flacon de rhum et un morceau de pain qu'il voulut bien partager avec moi. Il me dit :

« — Venez, Monsieur, nous pouvons bien boire un coup à présent, mais ne faites semblant de rien, car on ne peut en donner à tout le monde. »

J'avalai cette goutte avec un véritable plaisir. Elle m'en fit éprouver un double par la manière gracieuse dont elle me fut donnée.

Un champ de bataille a ce grand avantage qu'il met toutes les conditions au même niveau. Le duc de Bassano à Paris ou dans son cabinet était assurément autre que sur le champ de bataille de Wagram.

Napoléon descendit de cheval. Son mameluck étendit un petit tapis sur lequel il se coucha. On lui forma avec des tambours des grenadiers de la garde une pyramide pour lui procurer de l'ombre. La journée était belle et chaude. Quatre grenadiers de la garde furent placés en carré pour le préserver d'être foulé par les chevaux. Les généraux, ministres, officiers se placèrent autour de son lit de triomphe et de repos, et le plus grand silence régna. Il s'endormit profondément. Il était à peu près trois heures.

Prisonniers autrichiens qu'on amène devant Napoléon. — Son repos ne fut pas de longue durée. Un colonel autrichien des chevau-légers d'O'Reilly, qu'on amena prisonnier, fit

que Duroc réveilla l'empereur. Il le fit approcher, restant toujours couché.

« — Parle-t-il français? » demanda-t-il à Duroc et, sur la réponse négative du colonel, il lui demanda s'il parlait l'italien.

C'était un Italien, et Napoléon s'entretint avec lui quelques minutes dans cette langue. Après lui avoir fait quelques questions, surtout en lui demandant où était l'archiduc Charles, il le renvoya en recommandant à Savary d'en avoir soin.

Alors il se leva, parcourant des yeux les progrès que faisait son armée; l'armée autrichienne battait déjà en pleine retraite, et puis il demanda à dîner.

Dans un clin d'œil des fourgons arrivèrent. On dressa deux belles tentes, et il se retira dans une de ces tentes avec Berthier et Champagny.

Nous restâmes auprès de sa tente et nous établîmes si près que je me rappelle avoir été étendu avec Montesquiou et Duroc à côté de la tente de Napoléon et que nos têtes reposaient sur les cordes qui soutenaient cette tente. On causait, on riait à haute voix, et personne ne parut être gêné par sa présence. Ces messieurs nous firent même remarquer que Napoléon aimait dans pareille circonstance la joie bruyante de son état-major.

Je me rappelle que Montesquiou fit alors une mauvaise plaisanterie qui lui fut bien rendue par la comtesse Fünfkirchen (aujourd'hui comtesse Estherhazy), née Schöppigk.

Des mouchoirs de poche se vendirent à Vienne avec le plan de la ville et ses environs. Montesquiou en avait un de ce genre, et il dit que « c'était très commode, car, étant sur le champ de bataille, on se mouchait dans Vienne. »

La comtesse Fünfkirchen, à qui on le raconta, répondit sans hésiter :

« — Nous apprécions tous l'avantage que nous donnent

ces mouchoirs; car, étant à Vienne, nous crachons sur Schönbrunn. »

Schönbrunn était, on le sait, le quartier-général de Napoléon.

Heureusement, cette réponse spirituelle mais méchante fut dite dans la présence de personnes d'honneur, comme Flahault, Oudenarde, Portalis et Montesquiou lui-même, et personne ne la rapporta à Napoléon. Car il n'aurait pas manqué de lui faire passer un mauvais quart d'heure.

Tchernitcheff. — Pendant qu'on préparait le dîner, tout le monde chercha à se procurer du papier pour écrire des lettres à Paris et à ses parents. Car des courriers devaient partir du champ de bataille même pour annoncer cette victoire à toutes les cours de l'Europe. Le beau, brillant et pétulant Tchernitcheff fut destiné pour porter cette nouvelle à Saint-Pétersbourg.

Une nappe fut dressée sur le gazon et, pendant qu'on servit à Napoléon dans sa tente son dîner qu'il partageait avec Berthier et Champagny, on nous fit faire à côté de lui, un excellent dîner auquel présidait le grand-maréchal Duroc. D'excellents vins de Bourgogne furent servis et la chère était exquise.

Davout et Nansouty arrivèrent pendant le dîner.

Napoléon les fit de suite entrer dans sa tente, leur donna des ordres et il partirent sans qu'on leur offrît même un petit morceau.

Savary. — Le général Savary, qui est loin d'avoir les formes agréables de Duroc, nous indigna par la manière dont il traita un officier autrichien qui ne voulait ou ne savait pas lui dire où était l'archiduc Charles. Il lui donna plusieurs coups de cravache sur la poitrine en l'excitant à lui

répondre. Heureusement que le nombre de prisonniers que firent les Français était si peu considérable, que le général Savary n'eut pas l'occasion de répéter son vilain procédé.

Le comte de Witt fut un moment appelé dans la tente de Napoléon, pour servir d'interprète. Mais, comme il parlait mal l'allemand et ne le comprenait presque pas, Duroc me pria de le remplacer, ce que je fis à la satisfaction de Napoléon qui gourmanda Berthier de ce que ses jeunes gens ne s'appliquaient pas à apprendre l'allemand, et il ajouta :

« — Les Russes apprennent bien le turc, pourquoi les Français n'apprendraient-ils pas l'allemand? — Vous parlez le turc?

« — Peu le turc, Sire, mais l'allemand, fut ma réponse. »

Heureusement que ses savants orientalistes étaient restés à Paris, de sorte que je ne fus pas mis à l'épreuve.

La retraite des Autrichiens se fit dans un ordre si parfait que les trophées que les Français recueillirent ne trouvèrent place que dans leurs bulletins. Les Autrichiens n'avaient perdu que 11 canons, et quelques traînards qui avaient été pris. La cavalerie autrichienne tint les colonnes de l'ennemi en respect, et la route de la Moravie fut sauvée pour l'armée autrichienne.

Belle conduite de l'archiduc Charles. — L'archiduc Charles s'était conduit en héros. Tous les Autrichiens s'accordent à dire qu'il électrisa par sa seule présence son armée et qu'on était sûr de le trouver partout où le danger était imminent et, en le suivant dans le tumulte de la bataille, on pouvait dire que d'une main forte il relevait les esprits des soldats et des chefs. L'archiduc Charles s'était trouvé de sa personne à Markgrafen-Nensiedel et avait continuellement repoussé les Français.

A deux heures, il se transporta rapidement au centre de

sa position pour ordonner les mesures à prendre pour la retraite de son aile gauche qui commençait aussi à être fortement entamée par Macdonald.

C'était un moment très critique. Si l'archiduc se fût résolu à avancer avec les réserves de Hohenzollern qui se trouvait au centre, et à attaquer les réserves des Français à Raschdorf (Raasdof), il n'est pas douteux qu'il aurait paralysé le mouvement de Davout sur sa gauche. Il aurait dû percer le centre des Français, et comme il n'était que deux heures après-midi, il est probable que l'archiduc Jean serait encore arrivé à temps pour décider la victoire en faveur des Autrichiens.

Archiduc Jean. — Cette manœuvre aurait d'autant mieux pu réussir que l'archiduc Jean, n'ayant trouvé personne sur sa route, n'eut aucun obstacle à vaincre et parvint même à faire des prisonniers sur les derrières de l'armée française et à mettre, par l'apparition de quelques escadrons de uhlans, une partie des réserves et les parcs en déroute complète. Cette déroute, qui aurait pu devenir si fatale à l'armée française et dont je fus témoin et même acteur, car je fuyais comme les autres, est si curieuse que je vais la raconter.

Comte de Witt et Gorgoly. — Après avoir gaiment fini notre dîner à côté de la tente de Napoléon, le comte de Witt, Gorgoly et moi, nous résolûmes de retourner à Vienne pour prendre quelques objets indispensables et une calèche pour suivre les opérations de Napoléon dans sa poursuite de l'armée autrichienne.

Terreur panique des réserves françaises. — Nous nous mîmes à cheval pour regagner l'île de Lobau et puis Vienne.

A peine avions-nous fait un petit quart de lieue, que quelques coups de fusil tirés sur les derrières répandirent

une telle terreur parmi les traînards et les équipages qu'ils se mirent à fuir et communiquèrent cette terreur aux réserves et au train d'artillerie. Tout le monde courut pour arriver aux ponts de la Lobau.

Nous fîmes encore assez bonne contenance ; mais bientôt quelques piqueurs à la livrée de Napoléon, nous ayant rejoints au grand galop, crièrent :

« — Sauve qui peut ! On vient de charger le quartier-général de l'empereur. »

Alors la terreur devint si générale que nous fûmes aussi entraînés par les fuyards. On ignorait d'où venait le danger. Le désordre était complet. Des coups de fusil partaient de tous côtés. Les équipages des généraux, les voitures et fourgons des vivandières furent pillés par leurs propres soldats.

J'eus le malheur de perdre mon panache dans cette bagarre. Ne voulant pas le sacrifier, je parvins avec peine à arrêter mon cheval et à descendre pour le ramasser. Pendant ce temps, Gorgoly et Witt poursuivaient leur chemin. Je me trouvai seul entouré de fuyards.

Voyant une pauvre vivandière se lamenter de ce qu'on la dévalisait, je volai à son secours, mais je manquai payer cher ce zèle inspiré par l'humanité. Quelques voltigeurs ayant braqué leurs fusils sur moi à bout portant : « F....z le camp ou vous êtes mort ! » je tournai bride et je les laissai faire, n'ayant pas l'intention de sacrifier ma vie sans résultat pour la victime.

Le désordre augmentait à chaque pas, et voyant l'impossibilité de gagner du terrain par la vitesse de mon cheval, je résolus d'aller au pas et d'attendre avec calme et patience les événements. D'après toutes les probabilités, cette terreur panique ne pouvait résulter que de l'apparition de l'archiduc Jean ; mais où était-il ? On ne voyait que fumée et poussière ; on n'entendait que des cris, du désordre.

A la fin, un général français qui commandait une des approches de l'île vint à ma rencontre. Me voyant plus calme que les autres fuyards et allant au pas, il me demanda ce que signifiait cette déroute après une bataille gagnée. Je lui fis la même question.

« — L'empereur est-il en danger, continua-t-il.

« — J'ignore s'il l'est en ce moment ; mais ce que je sais, c'est qu'il y a dix minutes il ne l'était pas. Car j'ai eu l'honneur de dîner à la table du grand-maréchal à côté de sa tente. »

Un général français fait mitrailler les fuyards. — Alors il se rassura.

« — Ce sont ces gredins, s'écria-t-il, je vais les faire mitrailler ! »

Et, en effet, il fit tirer le canon sur les fuyards. Le comte de Witt de son côté fit la même chose et rallia une compagnie d'artillerie portugaise qu'il fit tirer à mitraille sur les fuyards.

La confusion ne devint que plus grande pour le moment. Mais l'ordre ayant été donné de ne laisser passer personne sur les ponts, les fuyards commencèrent par s'entasser sur la rive et à s'arrêter. La poussière diminua et on vit, au grand étonnement, que chacun avait eu peur de son voisin et qu'il n'y avait pas d'Autrichiens du tout.

Plus tard, nous apprîmes que quelques lanciers autrichiens de l'armée de l'archiduc Jean avaient paru dans la plaine et avaient causé cette bagarre.

Quel résultat n'aurait pas eu une marche hardie de l'archiduc Jean? Ses suites auraient été incalculables. L'archiduc Jean aura de la peine à se justifier d'avoir mis tant de lenteur dans ses mouvements.

Je retourne à Vienne. — Ayant rejoint mes camarades à l'île de Lobau jusqu'où j'avais eu beaucoup de peine à passer,

nous nous dépêchâmes d'aller à Vienne pour faire nos préparatifs et suivre le lendemain le grand quartier-général.

Prince Louis de Liechtenstein. — Étant arrivé à Vienne, j'allai de suite voir le prince Louis de Liechtenstein que j'aimais beaucoup et qui y était resté pour se guérir d'une blessure grave qu'il avait eue à Abensberg.

Je trouvai chez lui sa belle-sœur, M^me^ la princesse Maurice de Liechtenstein, et M^me^ de Specht qui lui prodiguaient tous les soins imaginables. On m'en voulut un peu d'avoir épousé, au moins en apparence, la cause de leurs ennemis; mais je parvins bientôt à dissiper ces soupçons et le prince Louis fut des premiers à me justifier. Quel est le militaire aimant à s'instruire qui ne profiterait pas d'une occasion aussi favorable que celle que j'avais sous la main?

Je fus assez heureux de donner des nouvelles à la comtesse Coudenhoven, née Löwenstern, de son mari qui était colonel dans les lanciers de Schwarzenberg. Quelques prisonniers qu'on avait faits de ce régiment l'avaient laissé bien portant.

Tchernitcheff part pour Saint-Pétersbourg. — Tchernitcheff devant partir comme courrier pour Saint-Pétersbourg, nous nous occupâmes d'écrire des lettres et l'aidâmes à faire ses préparatifs de voyage.

Avant de partir, une jeune et belle Viennoise avait eu le talent de lui plaire. Il l'avait rencontrée à la promenade. Avec difficulté il avait appris sa demeure, mais l'accès lui en était interdit. Je lui fis une lettre en allemand. Un messager fut gagné. Il eut accès, et.... six semaines suffirent à peine pour lui faire recouvrer la santé.

Combat de Hollabrunn. — Nous suivons l'armée. — Gorgoly, le comte de Witt et moi, nous ne perdîmes pas un moment

pour rejoindre l'armée française qui avait livré un combat sanglant à Hollabrunn et se dirigeait sur Znaym.

On nous témoigna en route toutes les attentions imaginables. Napoléon avait donné des ordres très précis à ce sujet. Les meilleures maisons étaient à notre disposition; des gardes d'honneur nous furent données, les commandants d'étapes nous fournissaient des fourrages; enfin rien ne manquait.

Combat de Znaym. — Les Autrichiens ayant pris une position à Znaym, le combat s'engagea de part et d'autre avec beaucoup de vivacité. Le pont de pierre qui traverse la Thaya fut pris et repris plusieurs fois. Il était couvert de tués et de blessés, presque tous des grenadiers hongrois. On avait de la peine à le traverser.

Le prince Jean de Liechtenstein envoyé auprès de Napoléon. — Tettenborn et d'Aspern. — Sur ces entrefaites, le prince Jean de Liechtenstein fut envoyé auprès de Napoléon pour traiter d'un armistice. Il lui fut accordé et les ordres de cesser le combat donnés. La difficulté était de se faire comprendre et entendre pendant une fusillade terrible.

Tettenborn et d'Aspern[1] furent envoyés à cet effet. Le premier arriva jusque chez Masséna. Mais le second ne fut pas aussi heureux. Il fut grièvement blessé à l'épaule. J'allai le voir à Znaym même où on l'avait transporté, pour lui offrir mes services : car je l'avais beaucoup connu à Vienne. C'était un charmant garçon plein d'esprit et de vivacité.

1. Le même qui depuis s'est tant distingué en Italie. (L.)

Il s'agit ici du capitaine baron d'Aspre, qui fit la campagne de 1813-1814 en Italie dans le corps du général comte Nugent et qui, arrivé au grade de feldzeugmeister, se distingua en 1848 à Custozza et à Volta, en 1849 à Mortara et à Novarre, et mourut à Plaisance en mai 1850.

L'armistice est conclu. — A peine l'armistice fut-il connu de l'armée que tout le monde se félicita de l'heureuse issue de la campagne.

Napoléon passe en revue les corps de Davout et de Masséna. — Le général Berckheim nous donne à dîner à Znaym. — Napoléon passa de suite en revue les corps de Masséna et de Davout. Il pleuvait à verse. Des décorations furent distribuées et des grades accordés.

Le colonel Berckheim fut fait général de brigade. Il s'était extrêmement distingué au combat de Hollabrunn et à celui de Znaym. Il avait fait préparer son logement à Znaym et nous invita, le comte de Witt et moi, à dîner chez lui, ce que nous acceptâmes avec beaucoup de plaisir, n'ayant rien ou peu mangé de la journée et étant mouillés jusqu'aux os.

Visite faite au maréchal Masséna. — Après avoir changé de linge et d'habits et bien dîné, nous allâmes faire notre cour au maréchal Masséna qui commandait à Znaym et nous reçut fort bien. Il ordonna aussitôt de nous préparer un bon logement et nous nous reposâmes tout à notre aise.

Le lendemain, de grand matin, Napoléon fut encore passer plusieurs corps en revue. Gorgoly m'avait rendu le mauvais service de prendre mon cheval, le sien s'étant déferré, de sorte que je ne pus assister à cette revue.

J'avais envie de me fâcher de ce tour: mais il s'en excusa avec tant de franchise et de loyauté, et puis devant être envoyé à Saint-Pétersbourg avec la nouvelle de l'armistice, il ne voulut pas quitter Napoléon de peur de le perdre de vue et je lui pardonnai le mauvais tour qu'il m'avait joué.

Gorgoly part pour Saint-Pétersbourg. — Visite au château du comte de Mnizek. — Napoléon ayant pris la résolution de

retourner le lendemain à Vienne, nous eûmes un jour de repos et nous nous décidâmes à en profiter en allant visiter, au château de Frein, le comte de Mnizek.

Le comte de Witt, Gorgoly et moi, nous prîmes des carrioles du pays et nous traversâmes la ligne de démarcation pour arriver jusqu'au château.

A un quart de lieue du château, nous rencontrâmes le comte et la comtesse de Mnizek (née princesse Lubomirska) qui venaient du quartier-général de l'archiduc Charles. Ils eurent une belle frayeur en voyant trois officiers français, à ce qu'ils supposaient, s'élancer de leurs carrioles et leur faire signe de s'arrêter. Mais, lorsqu'ils nous eurent reconnus, leur joie fut extrême; car, indépendamment de ce que nous avions l'honneur d'être connus d'eux, nous leur servîmes de sauvegarde, ce qui, dans un moment de crise comme celui dans lequel ils se trouvaient, n'est pas une chose à dédaigner.

On nous fit faire un excellent dîner.

La comtesse est une femme très aimable, et le temps passa rapidement. La nuit, nous retournâmes à Znaym et, le lendemain, de grand matin, nous eûmes des chevaux de poste par l'entremise du commandant de la place, et le comte de Witt et moi, nous partîmes pour Vienne.

Je retourne à Vienne. — En route, les chevaux de poste manquèrent. Nous ne pûmes en avoir qu'à Korneuburg, de sorte que nous fûmes forcés de courir avec les mêmes chevaux jusque-là. Le postillon qui était forcé de faire aller ses chevaux d'un relais à l'autre, ne voulut point croire au miracle de voir ses chevaux soutenir cette course forcée. Nous tâchâmes de lui prouver que nécessité fait loi en l'indemnisant par un bon pourboire; mais il ne put jamais entièrement se consoler d'avoir fait quatre postes avec ses pauvres chevaux.

A Hollabrunn, nous fûmes joints par le prince Jean de Liechtenstein qui était au quartier-général de Napoléon par ordre de l'empereur François. Il manqua de chevaux comme nous et fut forcé d'y rester jusqu'à ce qu'on eut le temps de lui en trouver.

Le pont du Danube au Spitz est rompu. — Passage du Danube en canot. — Arrivés au Spitz, nous apprîmes à notre très grand chagrin que la crue des eaux venait de rompre le pont du Danube, un moment après que Napoléon l'avait traversé. Une calèche de service et un fourgon avec sa toilette et son linge avaient été engloutis presque sous ses yeux.

Sa bonne étoile avait encore veillé sur lui.

Nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer une petite barque, et le général qui commandait la tête de pont voulut bien nous accorder deux matelots de la garde pour nous faire passer le Danube. Ce passage n'était pas sans danger; la rivière était fort agitée, et nous eûmes beaucoup de peine à arriver jusqu'à l'autre rive.

Nous avions pris sur notre nacelle un aide de camp du général Lauriston, qui nous en eut une grande reconnaissance. Il partagea périls et fatigues avec nous, et nous eûmes plus tard occasion d'en parler à Saint-Pétersbourg, où il vint lorsque M. de Lauriston[1] y fut envoyé comme ambassadeur.

Nous traversâmes à pied l'île que forme le Danube et qui est de l'étendue d'un bon demi-mille d'Allemagne. Heureusement que les deux autres ponts n'étaient point rompus, de sorte que nous arrivâmes sans accident sur la rive droite. Nous étions harassés de fatigue et comme il y a encore loin du

1. Ex-aide de camp de Napoléon, aujourd'hui Ministre de la Maison du Roi. (L.)

Spitz à Vienne, nous nous résolûmes à rester la nuit dans un mauvais cabaret ; mais le hasard, ne se lassant pas de nous protéger, fit arriver au même moment une calèche qui allait au devant d'un des secrétaires du prince de Neuchâtel. Nous n'eûmes pas beaucoup de peine à débaucher le cocher moyennant quelques louis, et fouette cocher.

Il était déjà tard lorsque nous arrivâmes à Vienne. J'étais accablé de fatigue ; mais malgré cela j'allai encore voir le prince Louis de Liechtenstein. Je lui annonçai l'arrivée du prince Jean, et à la princesse Maurice, née princesse Esterhazy, celle de son mari qui avait échappé aux dangers de la guerre.

Prince Paul Esterhazy et O'Hara. — Les hostilités ayant cessé, la guerre paraissait être terminée. Les Autrichiens étaient consternés, les Français pleins d'arrogance. Je prévis la paix et je résolus de retourner en Russie.

On ne savait pas à Vienne s'il fallait se réjouir de la conclusion de l'armistice ou en gémir. L'amour-propre et la gloire des Autrichiens avaient eu un terrible choc. Quoique habitués à des revers, ils avaient mis toutes leurs espérances dans cette guerre et avaient mis toutes leurs ressources à la disposition du gouvernement. Ils étaient assurément en droit de s'attendre à des résultats plus glorieux et plus satisfaisants.

Un armistice mène ordinairement à la paix et je dois rendre justice aux Autrichiens et dire que toute la monarchie la craignait et que l'armée brûlait d'impatience de se battre encore. Le prince de Metternich et le prince Paul Esterhazy étant arrivés sur ces entrefaites de Paris (le prince de Metternich y avait été ambassadeur), s'arrêtèrent quelques jours à Vienne pour arranger quelques affaires particulières avant de rejoindre l'empereur, leur maître, qui était en Moravie.

Je fus témoin du zèle du prince Esterhazy pour la continuation de la guerre.

Nous eûmes des entrevues fréquentes chez le chevalier O'Hara, dans lesquelles il désira me décider à écrire à S. M. l'empereur de Russie pour lui annoncer que la majorité de la monarchie désirait continuer la guerre et que tout espoir n'était pas encore perdu pour le succès des opérations militaires. Il me promit de me fournir les états exacts des armées autrichiennes et leur situation momentanée, se chargea de cacher cette dépêche jusqu'à son arrivée en Hongrie et de l'expédier à ses frais à Saint-Pétersbourg.

Il se flattait qu'en faisant valoir les ressources qui étaient à la disposition de la monarchie, l'empereur de Russie se déciderait peut-être à agir d'un commun accord avec cette puissance et à préparer ainsi une alliance pour arrêter les progrès du conquérant.

N'étant point chargé d'une mission officielle, je devais me refuser à une démarche quelconque; mais je lui proposai une entrevue avec le colonel Gorgoly, aide de camp de l'empereur Alexandre. Elle eut lieu chez moi avec toutes les précautions imaginables. Gorgoly s'y refusa également, ne voulant pas se compromettre; mais il promit de parler aussitôt qu'il serait arrivé à Saint-Pétersbourg. Nous devions nous revoir encore le lendemain; mais, apparemment que la police française avait eu vent de nos entrevues, elle fit partir le prince Paul Esterhazy la nuit sous bonne escorte, de sorte que nous n'apprîmes la nouvelle de son départ que le lendemain matin. Il n'avait eu que le temps d'écrire un petit billet au chevalier O'Hara, billet qu'il avait glissé au portier de son hôtel, et dans lequel il nous invitait à ne pas oublier son affaire.

Croix d'officier de la Légion d'honneur. — Je demandai mes

passeports et les obtins. Le comte de Rapp, aide de camp de Napoléon, me dit confidentiellement que Napoléon avait l'intention de me donner la croix d'officier de la Légion d'honneur. Je le priai d'employer tous ses moyens pour prévenir cette faveur ; car, ayant fait cette campagne sans l'aveu et sans l'autorisation de mon souverain, je n'osais et ne devais accepter aucune marque de distinction étrangère. Il me comprit si mal que je l'eus malgré moi[1].

Le prince Gagarine ayant prévenu le grand-maréchal de mon départ, le prince de Neuchâtel (Berthier) me donna par ordre de Napoléon un passeport de courrier et un ordre ouvert à toutes les autorités militaires pour me protéger et me laisser passer librement la ligne de démarcation des armées françaises et autrichiennes.

Comme je devais traverser l'armée autrichienne et le quartier-général de l'archiduc, beaucoup de personnes de marque, à Vienne, me chargèrent de lettres, que je cachai soigneusement, pour leurs parents et leurs amis qui avaient suivi l'empereur à Olmütz.

Départ pour la Russie. — Je partis emmenant avec moi le corps embaumé de la malheureuse Nathalie pour le déposer dans le caveau de ses ancêtres.

Ce n'est qu'aux âmes sensibles qu'il sera aisé de se représenter l'état dans lequel je me trouvais. L'image de l'ange, qui avait fait le bonheur de ma vie, ne me quittait pas plus que son corps inanimé que j'avais à côté de moi.

1. Il sera à ce propos assez curieux de faire remarquer que Löwenstern reçut, dix ans plus tard, pour la seconde fois la croix d'officier de la Légion d'honneur par ordonnance de Louis XVIII, en date du 4 mars 1819. Le brevet de sa nouvelle admission dans l'Ordre royal de la Légion d'honneur, qui lui fût adressé par le maréchal duc de Tarente, le 29 avril 1816, se trouve encore aujourd'hui dans une sorte de Livre d'Or qui fait partie des papiers légués par le général à son neveu, le capitaine baron de Löwenstern.

Je quitte l'armée française à Wischau. — Je voyageai jour et nuit ; j'arrivai aux avant-postes français qui étaient aux environs de Wischau. C'est à ce même Wischau que, huit mois avant, le maître de poste m'avait fait une scène scandaleuse et m'avait presque poussé à bout par sa grossièreté.

En passant à présent, je voulus me venger et je priai le commandant français, chez lequel j'étais descendu, de le faire chercher. Lorsqu'il m'aperçut, il me reconnut d'abord, s'effraya et manqua tomber en syncope. Je le tins quitte pour la frayeur qu'il avait eue et lui ayant fait un beau sermon qui devait le rendre plus poli dans l'avenir, je le renvoyai et il me quitta avec des révérences sans fin.

On me donna une escorte pour arriver aux avant-postes autrichiens qui n'en étaient pas loin.

Olmütz. — Le comte Stadion. — Teschen. — Le duc Albert. — Je me dépêchai d'arriver à Olmütz où je vis le comte Stadion à qui je remis mes lettres.

L'archiduc Charles avait déjà quitté l'armée et s'était arrêté à Teschen chez son oncle, le duc Albert. Je m'y arrêtai une heure pour faire ma cour au duc et lui donner des nouvelles de son beau palais à Vienne, qui était occupé par le prince Eugène de Beauharnais.

Je ne vis point l'archiduc Charles.

Aux environs de Cracovie, je retrouvai les postes avancés des Autrichiens contre nous et les Polonais qui firent quelques difficultés pour nous laisser passer ; mais enfin je fus assez heureux pour les surmonter et, à un quart de lieue de Cracovie, je rencontrai des postes de Cosaques.

Je vois les premiers Cosaques. — J'avoue que leur aspect me fit plaisir. J'embrassai le premier Cosaque qui m'aborda, comme si c'eût été mon frère. Telle est la force de l'amour

de la patrie que le premier individu compatriote qu'on rencontre vous fait l'effet d'un aussi proche parent.

Cracovie. — Le comte Sievers. — Je fus conduit sous bonne escorte au quartier-général du comte Sievers qui commandait à Cracovie. Il me reçut à bras ouverts. C'était un ancien camarade à moi. Nous avions servi plusieurs années dans le même régiment. Il m'engagea à me reposer chez lui pendant qu'on préparerait un bon dîner, ce que j'acceptai avec plaisir.

Prince Poniatowsky. — Le prince Poniatowsky y avait aussi son quartier-général et habitait le même hôtel que le comte Sievers. Il fit plusieurs démarches pour avoir une entrevue avec moi. Le comte Sievers ne le désira pas et je ne voulus point le désobliger quoique je n'aie jamais bien compris le pourquoi.

Le prince Poniatowsky m'envoya successivement le général Fischer et son aide de camp, le comte Arthur Potozky, pour m'engager à venir le voir ; mais, mon parti une fois pris, je refusai, et le prince Gallizyn qui commandait en chef le corps d'armée russe en Galicie m'en sut gré après. Ce qui fit que je n'eus pas de regret d'avoir acquiescé à la demande du comte de Sievers.

Comte Zamoïsky. — Le comte Zamoïsky et le prince Henry Lubormisky, que je vis à Cracovie, ayant appris mon arrivée, vinrent me voir. J'eus bien vite deviné que c'était de la part du prince Poniatowsky qu'ils venaient. Nous convînmes d'une entrevue avec le comte Zamoïsky chez lui sur l'invitation qu'il m'en avait faite.

Général Dombroffsky. — Le général Dombroffsky et le comte Ignace Potozky s'y trouvèrent comme par hasard,

mais je m'aperçus bientôt qu'ils voulaient avoir des nouvelles du grand quartier-général de Napoléon et me tirer les vers du nez; mais pas si bête, et le comte Zamoïsky en fut quitte pour quelques bouteilles d'excellent vieux vin de Hongrie qu'il fit mettre dans ma calèche et pour une mystification que je fis à ces messieurs en leur faisant accroire que Napoléon accordait la Pologne à la Russie pour les bons offices que nous lui avions rendus. Par suite, ces messieurs ne savaient de quel bois faire flèche. Ils eurent une longue conférence ensemble et se décidèrent à la fin à me donner une lettre pour le prince Adam Czartorysky qui se trouvait à Saint-Pétersbourg et me prièrent avec instance de m'en charger, ce que je n'eus aucune raison de leur refuser. Arrivé à Saint-Pétersbourg, l'empereur Alexandre, à qui j'avais raconté ce qui s'était passé à Cracovie et la lettre dont j'étais chargé, m'ordonna de remettre cette lettre au prince Czartorysky.

Tarnoff. — Le prince Gallizyn. — Je quittai Cracovie bien reposé et restauré et je résolus de faire un détour pour aller présenter mes devoirs au prince Serge Gallizyn qui commandait notre armée et avait son quartier-général à Tarnoff, et lui donner des nouvelles de la situation des affaires de Vienne. En passant par Welizka, je m'arrêtai un moment chez le prince Souvoroff.

Arrivé à Tarnoff, je descendis chez le lieutenant-général prince Wladimir Dolgorouky qui de suite alla avertir le prince Gallizyn de mon arrivée. Ce digne et brave officier général me fit de suite inviter à passer chez lui et me reçut avec beaucoup de mystère dans un cabinet.

J'eus un entretien très prolongé. Tous les détails que je pus lui donner sur la situation des armées françaises et autrichiennes lui parurent tellement intéressants qu'il me fit

un devoir de me dépêcher d'aller à Saint-Pétersbourg et d'être le porteur d'une lettre pour S. M. l'empereur dans laquelle il s'exprimait sur mon compte et sur les détails et nouvelles que j'étais à même de donner à Sa Majesté dans les termes les plus flatteurs pour moi.

Départ pour Saint-Pétersbourg avec des dépêches pour l'empereur. — Princesse Czartoryska. — Avant de partir j'allai faire une visite à la princesse Czartoryska que j'avais beaucoup connue à Vienne et qui résidait dans ce moment à Tarnoff. J'avais des lettres pour elle, et j'eus le plaisir de rencontrer chez elle la princesse Henry Lubomirska et la princesse Zangouska, qui me firent un accueil très aimable.

Prince Labanoff. — Muni de mes dépêches, je fis la plus grande diligence et j'eus bientôt atteint Lemberg (Léopol). Le prince Labanoff Rostoffsky et le général Meller Zakomelsky y avaient leurs quartiers-généraux. Je fus chez l'un et chez l'autre.

Le prince Labanoff ne paraissait pas être très satisfait d'être sous les ordres du prince Gallyzin, et il m'entretint longuement sur la part qu'il avait prise au traité de Tilsitt et sur la curiosité que les Polonais avaient de voir sa grande croix de la Légion d'honneur, qu'il avait eue à cette occasion, que cette curiosité était portée à un tel point qu'ils payaient son valet de chambre pour la voir et la toucher, ce qu'ils ne manquaient jamais de faire avec une espèce de vénération. On peut juger d'après cet échantillon quelle facilité Napoléon et les Français devaient avoir à les électriser et à leur faire épouser la cause de ce conquérant ambitieux.

Généraux Meller-Zakomelsky et Baur. — Chez le général Meller, je rencontrai le général Baur, qui avait joué un si

grand rôle auprès du prince Potemkin et plus tard auprès du grand-duc Constantin.

Dans ce moment, sa situation était assez précaire. Congédié, sans fortune, criblé de dettes, il ne vivait que d'affaires et d'expédients, qui malheureusement ne lui réussissaient pas toujours et nuisaient beaucoup à sa réputation, qui sans cela avait déjà eu plus d'une secousse. Il vint à ma rencontre avec un grand verre rempli de vin de Tokay et m'invita à le vider, ce que je fis d'assez mauvaise grâce ; car je n'avais pas dîné encore et lui sortait d'un somptueux repas qu'il venait de faire chez la comtesse Potozky et dont il ne paraissait pas avoir été simple spectateur. Il me présenta à la comtesse et à la société; mais, comme je n'avais pas de temps à perdre, je m'écartai pour un demi-quart d'heure de cette société bruyante avec le général Meller-Zakomelsky et, lui ayant rendu compte de ce qui pouvait l'intéresser, je pris congé de la société et je partis pour continuer ma route.

Les généraux Kroning et Zizeroff vinrent encore m'embrasser avant de me mettre en calèche. Ce dernier m'invita à venir manger un morceau chez lui, ce que j'acceptai volontiers, et je trouvai chez lui trois ou quatre jolies actrices, qui dînèrent avec nous très gaiement. Nous causâmes et rîmes beaucoup et puis, fouette cocher !

Brody. — Arrivé à Brody, ville frontière de l'Autriche, je résolus de confier le corps embaumé de ma défunte femme à mon valet de chambre et de l'expédier de cette manière à petites journées à Reval, ne voulant pas l'exposer à être trémoussé par les mauvais chemins, et surtout étant forcé de faire diligence, voyageant en courrier, et connaissant la vitesse avec laquelle voyagent les courriers en Russie.

Radziviloff. — Jitomir. — Je dîne chez le gouverneur M. de Kombourley. — Ayant passé la ligne des Douanes de Radziviloff, je pris un éternel congé de cet être angélique, mais inanimé, je versai des torrents de larmes, et concentré en moi-même, seul avec ma douleur, je continuai ma route jusqu'à Jitomir, où je fus diner chez le gouverneur civil, M. de Kombourley. Il vivait avec beaucoup de faste et de luxe, tenait un grand état de maison et avait un excellent cuisinier. J'avais besoin d'être bien restauré : mes forces commençaient à diminuer. De suite après le diner, je repartis et ne pris de repos qu'à Saint-Pétersbourg même.

J'avais fait le voyage de Vienne à Saint-Pétersbourg en dix jours et demi ; j'étais abîmé de fatigue.

J'arrive à Saint-Pétersbourg. — Le comte Araktchéjeff. — A peine arrivé à Saint-Pétersbourg, je fus me présenter chez le général comte Araktchéjeff[1]. C'était un ordre établi pour tous ceux qui arrivaient avec des dépêches pour Sa Majesté.

Le comte me reçut avec politesse et bonté et, quoique beaucoup de personnes se plaisaient à le dépeindre grossier et même brutal, je ne pus que me louer de ses manières affables et prévenantes, ne disant pas un mot d'inutile ou de trop, mais aussi ne laissant à l'individu qui lui parle aucun doute sur ce qu'il a à faire ou à attendre de lui.

Je lui remets la dépêche pour l'empereur. — Il me demanda la dépêche pour l'empereur dont j'étais porteur. Je la lui

1. Araktchéjeff, après avoir été l'agent le plus brutal et le plus dévoué de Paul Ier, avait dès l'avènement d'Alexandre Ier réussi à capter sa confiance, à recouvrer tous les grades et emplois dont il avait été un moment dépouillé. Ce fut lui qui inventa les colonies militaires. A la mort d'Alexandre Ier, les cruautés épouvantables qu'il exerçait sur ses paysans furent cause de sa disgrâce. Nicolas Ier le dépouilla de tous ses titres et dignités et l'exila dans ses terres où il mourut en 1834.

refusai en disant que j'étais chargé par le prince Gallyzin de la remettre à Sa Majesté et en mains propres.

« — C'est bien, me dit-il, aussi l'empereur vous verra; mais cela n'empêche pas que vous me remettiez à moi la dépêche, c'est l'ordre de l'empereur. »

Je n'hésitai plus un instant à le faire; je la lui remis. Il écrivit mon nom avec un crayon sur le couvercle et l'heure à laquelle j'étais arrivé, sonna, fit avancer sa voiture et alla trouver l'empereur.

En me congédiant, il m'ordonna de donner mon adresse à sa Chancellerie et de ne pas bouger de chez moi, parce que l'empereur pourrait me demander d'un moment à l'autre.

Je retournai à mon hôtel, je me fis servir un bon dîner et, après m'être bien restauré, je me couchai et dormis dix-huit heures sans interruption.

Le lendemain, le comte Araktchéjeff me fit dire par un *feld-jäger* de me rendre au palais de l'empereur, à onze heures.

Grand-maréchal comte Tolstoï. — Avant d'y aller, j'allai voir le grand-maréchal de la cour comte Tolstoï, et le général Ouvaroff, aide de camp général de l'empereur, et je leur remis des lettres et des paquets dont j'étais chargé pour eux. Ils parurent très curieux de savoir et d'apprendre par un témoin oculaire des détails sur une campagne aussi brillante pour les Français et aussi désastreuse pour les Autrichiens, et j'ai su depuis qu'ils en avaient parlé très favorablement à Sa Majesté.

Audience chez l'empereur. — J'étais exact à mon poste à onze heures.

Le comte Araktchéjeff, tout-puissant alors, sortit du cabinet de l'empereur, vint droit à moi, ne faisant aucune attention

aux révérences que lui faisaient les courtisans et les militaires qui se trouvaient sur son passage, me prit sous le bras et me dit :

« — Entrez dans la chambre des aides de camp généraux, et, aussitôt que l'ambassadeur de France, le duc de Vicence, sortira du cabinet de l'empereur, vous entrerez sans attendre d'autres ordres. »

La curiosité de toutes les personnes, qui m'avaient vu si bien traité par le tout-puissant Araktchéjeff, était extrême. J'étais en uniforme de lieutenant-colonel en retraite; je ne signifiais rien à la cour, et les égards, que le comte Araktchéjeff eut pour moi, intriguaient tout le monde au suprême degré. Personne ne se doutait de ma mission; très peu de personnes connaissaient mon nom. Leur étonnement augmenta donc lorsqu'ils virent qu'à peine le duc de Vicence était sorti du cabinet de l'empereur, j'y entrai à mon tour, comme si c'était mon habitude journalière.

Sa Majesté me reçoit dans son cabinet. — J'avoue que le moment où j'entrai dans le cabinet de Sa Majesté n'était pas celui de ma vie où j'étais le plus à mon aise. Mais l'air affable de l'empereur, sa belle figure, son maintien calme et rempli de dignité, la douceur et la bienveillance avec lesquelles il m'accosta, me rendirent bientôt toute ma contenance.

L'empereur me fit d'abord plusieurs questions tout à fait étrangères à la mission dont j'étais chargé, comme s'il avait voulu me donner le temps de me remettre de l'émotion, que la vue du souverain inspirera toujours à celui qui n'a pas l'habitude de se trouver seul vis-à-vis de lui.

Plus tard, m'ayant pris par le bras au-dessus de la main, en le serrant affectueusement, il me conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre, et là il me dit :

« — Vous avez assisté à des circonstances bien mémorables. »

Je répondis :

« — Oui, Sire; mais avant d'avoir l'honneur de Lui en donner des détails, je dois me mettre aux pieds de Votre Majesté et Lui demander son généreux pardon d'avoir osé assister à ces circonstances mémorables sans l'autorisation de Votre Majesté.

« — Vous avez tort de croire que j'en suis mécontent, me répondit l'empereur; c'est justement ce qui m'a donné le désir de faire votre connaissance, et puis il n'y a pas beaucoup de personnes qui s'exposent à se faire tuer, simplement pour acquérir de l'expérience. C''est un bénéfice dont j'espère bien que vous me ferez partager un jour le profit. »

Je fus entièrement rassuré par cet accueil inattendu et bienveillant.

L'empereur alors commença à me questionner, et j'avoue que jamais je ne l'ai été avec plus de connaissance des choses que par Sa Majesté. Chaque question avait son but; pas une n'était futile ou simplement faite par curiosité.

Avant d'avoir l'audience, j'avais pris mon parti, et je m'étais bien proposé de ne parler à l'empereur que des choses et des événements que j'avais vus moi-même et auxquels j'avais assisté. Aussi je pris la liberté de dire à Sa Majesté :

« — Permettez, Sire, que j'aie l'honneur d'exposer à Votre Majesté des faits que j'ai vus et non entendus et de Lui soumettre mes jugements, tout faux qu'ils pourraient être. Votre Majesté, dans Sa sagesse et avec Son discernement, découvrira bientôt les erreurs que mon peu d'expérience assurément ne Lui épargnera pas. »

Cette audience dura plus d'une heure. Entre autres, ayant fait à l'empereur une relation sur la bataille de Wagram, je fis aussi mention de la terreur panique que quelques lan-

ciers autrichiens avaient fait éprouver aux réserves de l'armée française. L'empereur ignorait entièrement ces faits et en parut très frappé :

« — Ces Français ont donc aussi leur côté faible, me dit Sa Majesté. »

Et puis continuant d'un ton très imposant, il me dit :

« — Je vous défends de parler en ville de cette circonstance. »

Et sans entrer dans aucune explication, il changea entièrement de conversation ; il me fit des condoléances sur la mort de ma femme qu'il avait connue et qui avait été attachée à Sa cour.

L'empereur me propose de reprendre du service. — En me congédiant, il me fit des offres de service et d'une manière si gracieuse et en même temps si honorable pour moi que je ne conçois pas comment j'eus le courage de résister. Mais enfin j'eus la sottise de le faire en alléguant que ma santé n'était pas encore assez rétablie. Alors l'empereur, me saisissant par la main, me dit :

« — Il faut espérer que votre santé se remettra, et, si alors vous désirez du service, je vous prie de ne vous adresser qu'à moi pour en avoir. »

Je me confondis en protestations de reconnaissance pour la gracieuse permission que Sa Majesté me donnait, et je sortis du cabinet de l'empereur, heureux d'avoir pu un moment plaire à mon Maître et surtout à un souverain aussi aimable et admirable que l'empereur Alexandre, qui présageait déjà le rôle éminent qu'il jouerait dans l'histoire.

Le véritable motif du refus que je me vis forcé de faire à l'empereur était plutôt basé sur ma délicatesse que sur le mauvais état de ma santé. Je n'avais pas encore déposé le corps de la défunte ; je n'avais pas encore vu ses parents

désolés et, ne leur ayant pas encore rendu compte des derniers moments de leur fille chérie, je crus blesser tous les sentiments filiaux en embrassant une nouvelle carrière avant d'avoir rempli tous mes devoirs vis-à-vis d'eux.

Ce fut le véritable motif de mon refus. J'avais trop de modestie et de délicatesse pour l'exposer à Sa Majesté, et j'ai eu tort : car l'empereur, capable de tout sentiment délicat et pieux et surtout sachant apprécier la grande sensibilité, l'aurait approuvé et m'en aurait su gré.

J'avais d'autant plus tort que j'appris plus tard par le général Ouvaroff que l'empereur avait été tellement content de moi qu'il avait eu l'intention de me recevoir comme lieutenant-colonel dans ses chevaliers-gardes en me plaçant auprès de lui comme son aide de camp et que mon refus l'avait surpris et quelque peu blessé.

Plus tard j'en eus la conviction, et tous les malheurs que j'ai essuyés depuis en furent la suite.

Le général Ouvaroff me fit des reproches amers de ne pas avoir profité de la bienveillance de l'empereur. Je m'imaginai qu'après avoir rempli mes devoirs d'époux et de fils il en serait temps encore ; mais je fus désagréablement désabusé et je n'appris que trop tard qu'il faut, dans de pareilles circonstances, suivre le proverbe qui dit : qu'il faut battre le fer tant qu'il est chaud.

Je quitte Saint-Pétersbourg. — Je quittai Saint-Pétersbourg et partis pour Reval, où j'eus le bonheur de trouver mon digne père jouissant encore d'une excellente santé et regrettant amèrement la perte que je venais de faire d'une femme qu'il chérissait et aimait comme sa fille et qui charmait sa vieillesse.

Mon beau-frère, le comte Paul Tiesenhausen, vint me voir de suite. Nous versâmes des larmes que nous n'essayâmes

même pas de retenir, et nous nous rendîmes chez mon vieux beau-père et ma belle-mère, dont la douleur était égale à la nôtre. Ces dignes parents avaient placé toute leur affection dans leur fille. Ils étaient bien malheureux de l'avoir perdue si jeune.

Mon valet de chambre arriva enfin avec le dépôt précieux que je lui avais confié, après bien des désagréments qu'il avait essuyés de la part des autorités dans le gouvernement de Pskoff. Peu après, nous partîmes pour le caveau de famille qui se trouve sur une des terres du comte Tiesenhausen, et les derniers honneurs furent rendus à cet ange.

Je m'occupe de mes affaires. — Depuis longtemps je n'avais eu ni le temps, ni l'envie de m'occuper de mes affaires, que mon absence et les circonstances avaient totalement dérangées.

J'avais quitté le pays, laissant mes terres endettées de 35.000 roubles en argent blanc, ce qui, d'après le cours du change d'alors, faisait 100.000 roubles en assignation de Banque et, par le seul effet de la baisse des assignats, je me trouvais à mon retour chargé d'une dette de 320.000 roubles.

Ce changement subit entraîna nécessairement ma ruine comme celle de presque toute la noblesse d'Esthonie. Ma situation était désespérée ; l'espérance que cet état de choses changerait put seul me donner le courage de la supporter.

Je partis pour mes terres, afin de compter avec mon intendant. Je fuis content de sa régie. Je réglai avec lui et avec mon mandataire les payements à faire.

Je retourne à Saint-Pétersbourg. — Je vendis ma vaisselle et les diamants de ma femme, et avec la somme que j'en eus, je résolus de retourner à Saint Pétersbourg et de me relancer dans la carrière militaire. Mais, en y arrivant, je trouvai

tout changé, et les bonnes dispositions qu'on avait eues pour moi s'étaient entièrement refroidies.

1810. — La guerre avec la Suède venait d'être glorieusement terminée ; celle avec les Turcs continuait, mais n'offrait aucune chance favorable et peu d'expérience et de gloire à acquérir. Je me résolus donc à temporiser et à rester à Saint-Pétersbourg jusqu'à ce qu'une chance favorable se présenterait.

Genre de vie que je mène à Saint-Pétersbourg. — Mes nombreuses connaissances firent que je passai mon temps très agréablement.

J'avais pris un joli petit appartement ; je m'étais donné une jolie voisine et quatre chevaux, chose essentielle pour les personnes qui veulent fréquenter la bonne société à Saint-Pétersbourg, et je jouissais de ma liberté autant que je pus.

La maison de la princesse Koutouzoff fut pour moi d'une grande ressource ; j'y étais reçu comme un enfant de la maison, et ses cinq filles, toutes mariées, ne contribuèrent pas peu à rendre sa maison agréable.

Comtesse Bobrinskoï. — Je fus aussi accueilli avec beaucoup d'amitié par la comtesse Bobrinskoï.

Son mari s'habitua tellement à ma société qu'il ne put plus se passer de moi. Il est trop connu par son originalité et par les dépenses énormes qu'il fit à Paris et à Vienne et par les dettes qu'il y laissa et que l'impératrice Catherine paya, mais en l'exilant pour le reste de ses jours, ce qui dura jusqu'à l'avènement au trône de l'empereur Paul, qui le fit revenir à Saint-Pétersbourg.

Je n'ai donc pas besoin de le décrire. Il me suffira de dire

qu'il était fils naturel de l'impératrice Catherine et du prince Orloff. C'était un original dans toute la force du terme. Il vint me voir tous les jours ; nous fîmes toutes nos courses ensemble. Il ne put plus se passer de moi.

Un soir, il me proposa de faire la partie de boston avec lui et la comtesse Boulgari, dont il était très épris. Je l'acceptai, quoiqu'elle ne jouât que très petit jeu, et que ce fût contraire à la règle que je m'étais faite de ne jouer les jeux de commerce que très haut prix. Les jouant très bien, l'avantage était de mon côté et j'y trouvais un bénéfice sûr. Cette complaisance me valut mille remerciements de sa part et le gain de trois roubles et demi. Comme cette bagatelle se paye difficilement, je proposai au comte Bobrinskoï de liquider en lui taillant le Pharaon. Il accepta et me perdit 350 roubles.

Le jeu fini, il se leva pour aller chercher l'argent dans son cabinet; mais, soit qu'il fût jaloux et qu'il eût peur de me laisser seul avec la comtesse Boulgari, ou qu'il eût le désir de continuer le jeu le lendemain, il me dit :

« — Je vous apporterai votre argent demain matin. »

Gain que je fais au jeu. — En effet, le lendemain, il se présenta chez moi de très bonne heure, me paya et demanda sa revanche. Je la lui donnai si bien qu'il me perdit 6.000 roubles.

Il revint encore le lendemain, m'apporta l'argent qu'il avait perdu la veille et redemanda la revanche. Même empressement de ma part et même succès. Il perdit 10.000 roubles et ainsi consécutivement 70.000 roubles.

Ce qu'il y avait de plus extraordinaire fut que, sur ces entrefaites, je tombai malade et que cela ne l'empêcha pas de venir me voir journellement, et sa passion pour le jeu était tellement forte qu'il m'engagea à tailler dans mon lit et, pendant quinze jours de ma maladie, il ne s'en passa pas un

seul sans qu'il ne vint jouer et ne perdit. Je n'avais pas la force de me lever pour serrer l'argent que je gagnais ; mais je le fourrais sous mon oreiller et, lorsque je fus assez bien pour me lever, je fus agréablement surpris de trouver plus de 50.000 roubles sous mon oreiller.

Stoffregen et maladie que je fais. — Mon médecin, M. Stoffregen, était très mécontent de tout cela ; mais enfin ma bonne constitution m'avait mieux servi que toutes ses drogues. Le sang avait été bien fouetté et je guéris bientôt entièrement, jouissant du plaisir de voir mon portefeuille bien garni et pouvant suivre mon penchant pour la dépense.

Je continuais à jouer avec le comte Bobrinskoï et je gagnai toujours. Il n'eut plus assez d'argent comptant pour me payer, et je consentis à jouer sur des lettres de change. Il me perdit dans l'espace de quatre mois 450.000 roubles. Je pris alors le sage parti de quitter pour quelque temps la résidence et d'aller mettre de l'ordre dans mes finances.

Départ pour Reval. — Retour à Saint-Pétersbourg. — Après avoir passé quatre à cinq mois à Reval et à la campagne, je revins à Saint-Pétersbourg. Le séjour de la campagne m'avait paru trop monotone, quoique je m'occupais beaucoup et que la chasse que j'aime passionnément et la lecture m'avaient fourni de quoi me distraire agréablement. Mais le souvenir du bonheur calme et pur, dont j'avais joui à Rasik, ne put jamais s'effacer de ma mémoire.

Liaison. — Revenu à Pétersbourg, je me lançai plus que jamais dans le tourbillon.

Une jeune femme, qui sentait le vide qui régnait dans mon cœur, voulut bien se donner la peine de le remplir pour le moment. Pas heureuse dans son intérieur, ayant un mari

brutal et volage, étant très coquette avec beaucoup de vivacité, mon mérite ne fut pas très grand de me mettre si bien dans ses bonnes grâces qu'elle finit par ne rien me refuser.

Cette liaison dura plus d'un an. Nous nous vîmes journellement ou chez sa mère ou au palais de Marbre qu'habitait sa sœur, ou bien lorsqu'elle venait passer quelque temps chez moi. Ses gens étaient à mes gages et furent toujours discrets. Le mari ne se douta jamais de rien.

Cette liaison ne gênait en rien le genre de vie que je menais. Je fréquentais la société, je courais les théâtres et les promenades. Je jouais gros jeu et je faisais des dépenses excessives. L'argent me venait de tous côtés.

Gros jeu chez le comte Metschersky. — Nous avions tous les jours une partie de quinze qui se réunissait chez le prince Jean Metchersky, ou chez le vieux comte Walejsky, ou au palais de Marbre chez le général Hitroff. Il y avait toujours 50.000 roubles à gagner sur le tapis. Dans le principe, nous n'étions que cinq à six personnes qui primes part à ce jeu d'enfer. Mais peu à peu beaucoup de personnes se firent introduire et, dans le nombre, des joueurs de profession, de sorte que je cessai bientôt de jouer gros jeu dans ces maisons.

Je fais de grandes dépenses et beaucoup de folies. — La fortune m'ayant continuellement favorisé, je gagnai beaucoup, et il n'y eut pas genre de folie que je ne fis.

J'avais un équipage brillant, des chevaux superbes. J'eus même une maîtresse que j'entretenais plutôt par ton que par goût.

Toute la jeunesse d'alors s'imaginait devoir singer Richelieu. C'étaient tous des Lauzun au petit pied. Le but était de s'amuser, de jouir et de jouir vite. Au fond, cela valait encore mieux que

de singer, comme aujourd'hui, les sept sages de la Grèce, de courtiser en cachette des grisettes et des cuisinières, et de fronder à tort et à travers les actes du Gouvernement sans savoir rien faire. Alors nous n'y pensions pas un instant, nous étions contents de tout ce qui se faisait, et notre obéissance était alors dans notre conscience.

Je romps ma liaison. — M^me^ X... apprit mes folies et m'en fit des reproches. Je me brouillai avec elle et la plantai là. Peu de temps après, nous nous raccommodâmes, mais pour nous quitter pour toujours.

Je fus bientôt remplacé auprès d'elle par un Français, attaché à l'ambassade de France, homme aimable et instruit, avec lequel j'ai toujours été très lié, lui sachant toujours grand gré de m'avoir débarrassé d'une liaison qui ne me convenait plus.

Je m'ennuie de ce genre de vie et je vais à Reval. — Ce train de vie avait fini par m'ennuyer horriblement et, tout en me fatiguant, ne laissait pas que de détruire ma santé. Je partis donc pour Reval et résolus d'y rester quelques mois. J'y arrivai pendant la saison des eaux, des bains de mer et des contrats au mois de juin. Toute la noblesse y était réunie, et en faisant leurs affaires d'intérêt et se débarrassant de tout ce qui s'était accumulé l'hiver, ils s'amusaient aussi bien que possible. Les bals, des théâtres, des Vauxhalls, enfin toutes les ressources des amusements publics alternaient avec des sociétés très fréquentes chez les particuliers.

Double intrigue. — M^me^ X... était du nombre des belles qui arrivèrent pour charmer par leur présence la société. Elle me plut et le remarqua. Le reste fut bientôt conduit à sa fin. Mais en même temps une autre femme eut aussi le talent de me plaire. Je fus assez sage et assez honnête pour

ne pas vouloir le lui dire. Elle me devina. Ma vertu ne pouvait aller plus loin. Je profitai de son goût et de sa sincérité. Nous succombâmes tous les deux. Mais je fus si prudent, je veillai tellement sur ma conduite que personne au monde ne parut avoir le moindre soupçon. Je réglai si sagement mes visites que mes deux maîtresses ne s'aperçurent jamais qu'elles étaient rivales.

Je ne saurais dire laquelle des deux m'était la plus chère. La X... douce, mélancolique, sensible et parfaitement voluptueuse, me faisait passer les plus doux instants. La N..., d'une vivacité sans exemple, d'une étourderie délicieuse, d'un esprit original et piquant, me filait des jours charmants et des nuits plus belles encore.

J'avais bonnement et bêtement cru que la X... ignorait qu'elle avait une rivale. J'étais dans l'erreur. Elle sut que N... avait mes hommages. Comme elle n'attachait d'autre prix à mon amitié que les avantages qu'elle en retirait, elle méprisa mon inconstance et ne s'en plaignit jamais.

Je quitte mes deux maîtresses. — Je reste seul à la campagne. — Fatigué et rompu de tous les tracas que des liaisons de ce genre ne nous épargnent pas, je rompis spontanément avec mes deux maîtresses et je partis pour la campagne.

Je tâchai de réparer le temps précieux que j'avais si mal employé. Je lisais beaucoup, j'étudiais les bons ouvrages militaires et je vivais quelques mois en ermite.

Je retourne à Saint-Pétersbourg. — La saison étant très avancée, et la campagne dégarnie des ornements que la nature lui prête, je partis pour Pétersbourg, quoique la vie bruyante que j'allais être forcé d'y mener ne me convint d'aucune manière.

Je veux quitter un genre de vie qui me déplaît. — Une oisiveté absolue qui se rapprochait de la fainéantise, une dissipation continue et qui était nourrie par les gains énormes que je faisais au jeu auraient fini par me corrompre et auraient ébranlé et mes mœurs et les principes de religion sur lesquels mon éducation avait été basée. Je résolus donc de couper court à ce genre de vie, de régler mes affaires avec le comte Bobrinskoï et le prince Jean Metchersky auquel j'avais aussi gagné des sommes très fortes et d'aller en Italie, en France et en Angleterre.

Mais l'homme propose et Dieu dispose. Des événements malheureux, des circonstances impossibles à prévoir, me firent dès l'hiver sentir d'une manière terrible les coups de la fortune. Ma chute fut effroyable, et je la ressentirai toute ma vie.

Rencontre malheureuse du prince Metchersky. — Me promenant un matin sur le boulevard de l'Amirauté, je rencontrai le prince Basile Metchersky, jeune homme doué des plus belles qualités, mais qui malheureusement était dominé par la passion du jeu. Je l'accostai ; il avait l'air égaré, ce qui m'effraya. L'aimant beaucoup, je le pressai de me dire ce qui le tourmentait à un si haut degré. Le prince, voyant que le seul intérêt que je prenais à sa situation guidait ma curiosité, me fit la confidence qu'il venait de perdre au comte Bobrinskoï, un demi-million, que c'étaient les restes des débris de sa fortune, qui avait été, comme je le savais, très considérable, et qu'il ne savait, dans son désespoir, plus où donner de la tête ; car le comte Bobrinskoï, avait cessé de jouer avec lui.

J'eus réellement pitié de lui, et j'avisai aux moyens de lui donner l'occasion de regagner en partie ce qu'il venait de perdre si imprudemment. Cet acte de compassion fut la cause

de mon propre malheur; mon seul but fut de sauver un malheureux, et j'en fus la victime moi-même.

Le comte Bobrinskoï continuait à venir me voir tous les jours. Il me fut donc aisé de le faire rencontrer avec le prince Metchersky. Mon valet de chambre eut ordre de laisser entrer le prince pendant nos séances, chose que je ne permettais à personne

Le comte fut étonné à sa première apparition et même un peu déconcerté. Mais, comme il continuait à me perdre, et qu'il ne lui était pas permis de faire la loi chez moi, il fut forcé de tolérer la présence du prince.

Je perds 400.000 roubles. — Sous prétexte d'une affaire pressante, je m'éloignai après être sorti de table et je priai le prince Metchersky de tailler pour moi. Pour l'intéresser au jeu, je le pris avec le consentement du comte en troisième part. Le comte perdit, et voilà le prince derechef en compte avec lui. — C'était tout ce qu'il fallait.

Mais l'inconduite du prince au jeu était telle qu'il lui perdit, dans l'espace d'un mois, encore quelques centaines de millier de roubles et pour mon compte malheureusement plus de 400.000 roubles. Que de regrets j'eus de m'être embarqué avec cet enragé !

Mon cœur disposé à lui être utile m'avait joué un bien mauvais tour. Voyant, mais un peu tard, qu'il n'y avait pas de salut pour lui, et que de la manière dont il allait, il perdrait jusqu'aux cheveux de sur sa tête, je lui fis refuser ma porte, et je rassemblai toute ma patience, toute ma contenance pour me refaire de la perte que je venais de faire. — Mais, peine inutile, je perdis successivement tout ce que j'avais gagné au comte Bobrinskoï.

Du moment où je lui eus remis sa dernière lettre de change, il ne remit plus le pied chez moi, et je vis avec le

plus grand chagrin que j'avais commis la plus grande sottise qu'un homme puisse faire.

Je suis ruiné. — Il est difficile de décrire quels furent mes sentiments et de quelles sensations je fus animé, après que mon portefeuille, si bien garni autrefois, ne ressembla plus qu'à une vieille coquette, dépouillée de tous ses charmes. L'espoir de jouer avec cet insensé me soutint encore dans le commencement ; mais, lorsque j'eus l'intime conviction que, chez lui, c'était un parti pris de ne plus s'aventurer avec moi, c'est alors que les réflexions que je fis sur moi et sur ma conduite furent terribles.

Les jours, je les passais dans la dissipation pour m'étourdir ; mais les nuits étaient horribles, et le frisson me prend encore quand j'y pense.

J'avais détruit toute mon existence. Le seul motif de consolation qui me restait fut d'avoir sauvé de cette catastrophe ma réputation d'homme d'honneur et de probité. Lors de mes succès, il y avait des personnes assez ineptes ou jalouses qui ne pouvaient pas s'imaginer que j'avais pu faire un gain aussi énorme sans avoir su corriger la fortune. Mon infortune prouva jusqu'à l'évidence que seul le hasard m'avait protégé, et que l'art et l'habileté au jeu, que chaque homme d'honneur abhorre, et que je ne savais ni n'aurais voulu employer, ne m'avaient point secondé dans les gains immenses que j'avais faits.

Si j'avais eu la prudence de quitter Saint-Pétersbourg de suite après mon désastre, j'aurais encore sauvé quelques débris de la fortune que je m'étais faite. Mais le courage, l'énergie me manqua, et pas un ami véritable pour guider mes démarches. D'autres occasions, d'autres circonstances de jouer et de gagner se présentèrent, et je fus tenté de croire, comme on verra, que la fortune me sourirait encore.

Alexis Orloff à Strelna. — J'avais été dîner chez Alexis Orloff, à Strelna. Tous les gros joueurs de Pétersbourg y étaient rassemblés. Nous y allâmes par une forte et excessive chaleur. C'était la canicule, et nous crevâmes plusieurs chevaux à force de courir plus vite les uns que les autres; ce qui était déjà une folie, sinon une cruauté. Mais, qu'est-ce qu'un joueur a de sacré? Le prix qu'un cheval lui coûte, il s'imagine le gagner en un clin d'œil. Et la pitié, il ne la connaît point! Un homme qui dévalise de sang-froid son prochain, qui convoite toujours le bien d'autrui et qui, en ruinant son semblable, croit faire une action d'éclat, n'est capable d'aucun sentiment généreux et n'a de la compassion pour personne.

Gain de 30.000 roubles que je fais. — Je suis dupe. — Le dîner fut exquis, le jeu s'établit; la fortune me sourit et je gagnai à M. Dickoff, un joueur de profession, 30.000 roubles. Ce fut la dernière fois que je me rappelle avoir gagné.

Depuis je n'ai fait que des pertes; le même Dickoff, m'ayant un jour invité à prendre le thé chez lui, me proposa une partie en tête-à-tête et me dévalisa totalement: c'était un Grec dans toute la force du terme. On me démontra le lendemain jusqu'à l'évidence de quelle manière j'avais été dupé. Je l'aurais roué de coups qu'il ne m'aurait pas rendu mon argent pour cela. Je pris donc le parti le plus sage de l'éviter, mais de le faire exclure de la société.

1811. — Le comte de Bray. — Je continuais à voir le monde; mais je ne jouais presque pas. La société que je rencontrais à l'hôtel du ministre de Bavière, le comte de Bray, m'offrit des jouissances douces et agréables. Les cartes y étaient proscrites. M. de Bray faisait sa partie de tric-trac avec le général Pardo, ministre d'Espagne, ou le

comte de Mestre, ministre de Sardaigne ; les dames, la causette. Toute la famille de Mme de Bray était dans ce moment réunie à Saint-Pétersbourg ; Mme de Löwenstern, sa mère, Mme la comtesse de Lieven, sa sœur, et deux demoiselles non mariées.

Mme de Lowenstern et la comtesse de Lieven, sa fille. — Mme de Bray. — Jamais on ne vit une famille plus unie tant par les liens du sang que par ceux de l'amitié.

Mme de Bray charmait cette société intime par la bonté de son caractère, son esprit orné, un grand usage du monde et des connaissances réelles. Sa sœur, la comtesse de Lieven, répandait un charme particulier par son innocente coquetterie, son esprit piquant, sa timidité en apparence, et elle intéressait au suprême degré par l'agrément de sa figure et la compassion qu'une femme vertueuse doit toujours inspirer lorsqu'on sait qu'elle n'a jamais aimé ou osé se l'avouer, ce qui revient au même. Elle s'était mariée très jeune. Le choix de son époux avait été fait par ses parents. Elle ne l'aimait pas. Heureusement elle le voyait peu, et son mari ne la gênait pas pour faire des courses à l'étranger et voir fréquemment ses parents, qu'elle adorait. Malgré sa jeunesse et l'abandon total de son époux, sa conduite a toujours été parfaite. Elle peut servir sous ce rapport de modèle aux femmes et d'autant plus se glorifier de sa prudence et de sa vertu que les tentations ne lui ont pas manqué.

Mlle Lise, la sœur cadette de Mme de Bray, épousa bientôt après le comte de Boose et Mlle Annette ne se mariera probablement pas. Elle soigne sa mère et possède toutes les vertus filiales jointes à un peu d'originalité. Son plus grand mérite, à mes yeux, est d'adorer ses sœurs.

La société de l'hôtel de Bavière. — C'est dans cette réu-

nion de famille que je rongeai mon chagrin et que je parvins à regagner le calme qui m'était nécessaire pour me former un nouveau plan de vie.

Les hommes dont se formait cette société aimable étaient presque tous des étrangers. Le duc de Vicence (Caulaincourt), ambassadeur de France, y venait souvent, ainsi que MM. de Rayneval, Prévost, Rumigny, Layard, Saint-Genest, le baron de Budberg, Tchernitcheff, Levacheff. Ce dernier avait une forte passion pour M^me^ de Bray et lui faisait une cour assidue. Le comte de Hochberg, aujourd'hui grand-duc de Bade, M. de Wazdorff, ministre de Saxe, le général Vincent et le baron de Lebzeltern, enfin tout le corps diplomatique fréquentaient les salons du comte de Bray.

Comte Wladimir Orloff. — Je soupais ordinairement de très bonne heure chez le vieux comte Wladimir Orloff, beau-frère de ma belle-mère et, à onze heures du soir, j'arrivais à l'hôtel de Bavière pour y rester jusqu'à deux heures du matin. On causait, on faisait la lecture de quelques nouveautés; on contait. M. Othon de Löwenstern[1], qui a un grand talent pour la peinture, dessinait. Chacun enfin faisait ce qu'il voulait, et jamais, je puis bien le dire, je n'ai passé un temps plus doux et plus agréable.

Je me rappelle qu'un soir chacun avait raconté sa petite histoire, et on termina par un conte dans lequel les revenants jouaient un grand rôle. Les dames eurent peur, et nous fîmes semblant de partager leur frayeur. Elles resserrèrent insensiblement leur cercle ; nous suivîmes sans affectation leur exemple. Des regards furtifs et effrayés que je lançais de

1. D'après les indications qu'a bien voulu me fournir M^me^ la baronne de Lancken-Wackenitz, il s'agirait ici ou du père de la comtesse de Bray (né en 1755, mort en 1833), ou, ce qui lui paraît plus probable, du frère de la comtesse, André-Magnus-Othon de Löwenstern, né le 27 août 1782, mort le 23 novembre 1852, et qui épousa la comtesse Anna Manteuffel.

temps en temps vers un cabinet voisin non éclairé leur firent une telle peur qu'elles n'eurent jamais le courage de se lever pour se retirer, quoiqu'il fût déjà bien tard; et lorsque nous voulûmes partir, elles nous prièrent tant de rester encore, que nous fûmes forcés de leur accorder cette grâce, qui en fut bien plus une pour nous, jusqu'à ce qu'on ait eu le temps d'éclairer le fameux cabinet aux revenants et d'appeler toutes leurs femmes pour les escorter jusqu'à leurs appartements. Le lendemain, nous rîmes beaucoup de la peur que nons leur avions fait éprouver, mais nous leur promîmes bien de ne plus parler de revenants.

C'est M^me^ de Lieven qui, dans cette société, m'intéressait plus particulièrement. Un petit degré de parenté me donnait le droit d'être avec elle comme un bon parent, ce qu'elle m'accordait avec plaisir. Je n'ai jamais abusé de ce privilège, et quoique je l'aurais aimée avec plaisir, je ne me suis jamais permis de le lui dire.

Elle se doutait bien de mes sentiments pour elle; sa naïve et innocente coquetterie nourrissait même par de petites attentions cette passion naissante; mais, quoique j'étais alors passablement roué, je dois lui rendre cette justice de dire qu'elle a toujours su me tenir dans les bornes du respect et m'a mis par là dans le cas d'estimer toute ma vie cette femme intéressante.

M^me^ de Budberg. — Mes matinées se passaient chez M^me^ de Budberg, la même qni m'avait témoigné tant d'amitié, à Vienne. Je faisais des courses avec son mari, dans la société duquel je me plaisais beaucoup.

Au dessous d'elle, dans la même maison demeurait avec une M^me^ G... Je la voyais assez souvent. Elle prit une fantaisie pour moi, et un jour, en partant du bal de chez le ministre de la Guerre (Barclay de Tolly), elle voulut bien ne

pas attendre sa voiture, accepta la mienne, et me permit de la conduire chez moi. Le lendemain, à six heures, je la renvoyai à son mari, à qui elle fit accroire que le bal avait duré aussi longtemps.

Chez la vieille comtesse Orloff, sœur de ma belle-mère, je voyais tous les jours l'intéressante comtesse Anna Orloff sa nièce, la plus riche héritière de l'Europe. Rarement j'ai vu autant de grâce réunie à tant de beauté. Malgré cela la grâce l'emportait, et on ne se doutait même pas qu'elle n'était rien moins que jolie. Elle était bonne, affable, très compatissante et généreuse, mais bien décidée à ne jamais se marier. L'idée de n'être recherchée que pour ses richesses lui était insupportable; et pas moyen de lui faire comprendre qu'on l'aimerait bien pour elle car assurément elle était digne d'inspirer tous les sentiments, et j'aurais été le premier à l'aimer si elle l'avait voulu.

M^me^ la comtesse Grégoire Orloff, M^me^ Novoselzoff et Davidoff, et la comtesse de Panin, toutes trois filles de la comtesse Orloff, le général Sacken, l'amiral Tchitchagoff, Greigh, Alexis Orloff formaient le fond de la société qui se réunissait tous les jours chez le vieux comte Orloff. Peu d'étrangers étaient admis et les Français entièrement exclus. Le mécontentement des grands seigneurs russes contre l'alliance avec Napoléon avait commencé à se manifester depuis Tilsilt, et plus tard on ne le cacha plus, et les individus de la nation française et même ceux de la Confédération du Rhin s'en ressentirent sous le rapport de leurs relations sociales.

Bal masqué à l'ambassade de France. — Un bal masqué eut lieu dans ce temps chez l'ambassadeur de France, duc de Vicence. Tout le monde fut invité à s'y rendre en masque ou en domino, ou en manteau de noble vénitien. Le corps diplomatique, les étrangers se soumirent volontiers à ce rè-

glement, mais les indigènes saisirent avec plaisir cette occasion de prouver à l'ambassadeur qu'ils n'avaient nulle intention de lui être agréable, et tous les Russes arrivèrent en costume de bal sans être masqués.

N'ayant pas été instruit d'avance de cette résolution, je fus le seul qui arrivai en manteau vénitien. Heureusement un de mes amis me rencontrant sur l'escalier me fit encore remarquer à temps que je serai le seul Russe en habit de bal masqué et qu'assurément cela serait défavorablement remarqué par mes compatriotes, et peut-être par la cour même, de sorte que je me défis bien vite de ma Vénitienne et de mon masque et je parus comme les autres en habit de bal.

L'ambassadeur, lorsqu'il vit tous les Russes en habit de ville, fut furieux. Mais, ne pouvant bouder avec toute la société, il fit assez bonne contenance.

Tous ceux qui composaient la Confédération du Rhin et les autres alliés de Napoléon s'étaient mis en grands frais pour avoir de beaux costumes, et cette extravagance parut d'autant plus ridicule en cette circonstance que le contraste avec le reste des convives était trop grand. Il n'y avait que M^me^ Vladek, la femme d'un chambellan russe, qui s'était affublée d'un costume superbe. L'ambassadeur lui faisait la cour et, d'après ce que la chronique scandaleuse assure, avec succès. Il lui avait fait venir ce beau costume de Paris, et M^me^ Vladek, ayant déjà bravé l'opinion du public en souffrant les assiduités de l'ambassadeur, n'avait plus rien à perdre sous ce rapport. Elle est petite-fille de la princesse Viazemskaïa, belle, superbe, coquette et ambitieuse. Son mari l'a abandonnée à son sort, et je crains fort qu'elle ne finisse très mal.

La dissolution des mœurs était alors si grande dans la haute société que je me rappelle avoir quitté un bal, emme-

nant avec moi une femme de la plus haute volée, qui ne dédaigna pas rester jusqu'au lendemain chez moi.

La maréchale Koutouzoff. — J'avais depuis quelque temps beaucoup négligé la maison de la maréchale Koutouzoff. J'y retournai et l'accueil qu'on me fit fut très amical et aimable, mêlé de quelques doux reproches.

La maréchale est une femme d'infiniment d'esprit. Elle a été très galante dans sa jeunesse, et on s'aperçoit aisément qu'elle a renoncé avec peine aux prétentions qu'autrefois elle avait droit de former. Elle est très indulgente pour les travers d'autrui et toujours très bien avec les personnes qui courtisent ses filles. Et sans avoir la faiblesse de se prêter aux confidences, elle fait des scènes aux maris qui s'avisent d'être jaloux. Personne n'est meilleur qu'elle. Dès que j'avais le malheur de tomber malade, elle m'a fait de suite l'honneur de venir me voir pour demander de mes nouvelles et s'informer par elle-même de l'état de ma santé.

Un jour, elle pensa me jouer un mauvais tour. Je ne sais quel démon lui avait suggéré l'idée de me faire passer dans sa coterie pour son amant; mais, comme je ne m'en souciais pas du tout et que ce bruit m'aurait perdu de réputation auprès de toutes les jeunes femmes, je pris la liberté de déjouer ses projets, d'une manière un peu brusque, je l'avoue.

La maréchale m'avait invité à dîner en très petit comité, avec deux de ses amies, la comtesse Kour... et la comtesse Zavadowska et moi pour faire partie carrée. Ces deux dames étaient connues pour ne pas avoir des principes très sévères. Chacune d'elles avait un amant en titre, choisi dans les jeunes officiers de la garde et qu'elles payaient largement. Mon étonnement fut extrême lorsque je me vis en quatrième avec ces dames.

L'idée me vint de suite que la maréchale voulait se don

ner, vis-à-vis de ses amies, les airs de m'avoir pour amant. Je n'étais pas mal de figure et assez recherché alors, de sorte qu'il n'y avait qu'honneur et gloire pour elle.

Je rougis de colère à cette seule idée. Heureusement je ne perdis point la tête et, m'approchant de la maréchale, je lui fis un millier d'excuses de ne pas pouvoir avoir l'honneur de dîner avec elle, et je lui dis en présence de ces dames que c'était la fête de M^lle^ Saint-Clair, danseuse de l'Opéra, que je lui avais bien promis de ne pas manquer et que la maréchale, de même que ces dames dont je connaissais toute la sensibilité et l'indulgence pour les affections du cœur, voudraient bien avoir l'extrême bonté de ne pas m'en vouloir de leur avouer avec tant de franchise ce qui m'empêchait d'avoir l'honneur de dîner avec elles. Et, sans donner le temps de me faire une réponse, je partis.

Heureusement je n'avais pas renvoyé ma voiture de sorte que je pus tout tranquillement aller faire mon dîner chez un restaurateur, car je ne me souciais pas plus de M^lle^ Saint-Clair que de toute autre femme de ce genre.

Quelques jours après, je revins chez la maréchale. Elle ne fit semblant de rien et je continuai d'aller chez elle, et elle n'a jamais discontinué de me traiter avec beaucoup d'amitié.

Princesse Gallyzin. — La princesse Gallyzin, née Wsevoloschky, était une des femmes que je voyais le plus souvent. J'allais par habitude plus que par goût la voir tous les matins et souvent, pour ménager ses chevaux, je la ramenais chez elle. C'était une belle femme, très extravagante, un esprit tourné vers une originalité ridicule. Elle avait entièrement secoué le joug de l'opinion. Huit jours après son mariage, elle s'était séparée de son mari, et, on prétend, comme fille. Elle n'a jamais eu d'amants et méprisait trop notre

sexe pour tolérer que nous lui fussions de quelque chose. Mais, sans s'en apercevoir elle avait pris la tournure des hommes, leur costume, sans exclure pour cela le jupon. Elle s'engouait pour les femmes, comme nous le faisons, et elle abusait de leur confiance et de leur abandon avec moins de scrupule que nous n'aurions pu le faire.

Mme Ouvaroff. — Sa première passion avait été pour Mme Ouvaroff, née princesse Lubumirska, jeune et belle femme, mais d'une dépravation rare, ce qui a fini par la mettre dans la tombe à la fleur de l'âge. La princesse Gallyzin la courtisait avec toutes les attentions dont les hommes sont capables. Elle en était amoureuse, éprise. Ses attentions, les sacrifices qu'elle lui porta, furent délicats et recherchés. La mort lui enleva cette amie, ou, pour mieux dire, cette amante. La princesse fut inconsolable.

Mlle George. — Heureusement la belle Mlle George, la célèbre actrice française, arriva pour la distraire et la consoler. Elle en devint éperdument amoureuse, la poursuivit, la présenta, la prôna et la protégea.

Le hasard me fit être témoin d'une scène qui me donna la mesure de la violence de la passion de cette femme.

La princesse Metchersky était la sœur de l'élégant, et plus tard célèbre, Tchernitcheff, qui me présenta à sa sœur à l'occasion de la fête de son mari qu'on célébra par un bal et un feu d'artifice à sa campagne de Kamenoï Ostroff.

Mlle George était invitée. La princesse Gallyzyn l'avait introduite. La nuit étant très noire et la société s'étant réunie dans les jardins, le feu d'artifice commença. Les moments de grande clarté produite par les fusées ou d'autres artifices me firent apercevoir deux femmes couchées dans un bosquet qui se firent des caresses si tendres que je fus un moment

tenté de croire que c'était un couple amoureux. Ma curiosité une fois piquée, je ne quittai plus des yeux ce bosquet, et je profitai du moment où un artifice l'éclaira encore et je vis, enfin je vis M^lle George représenter Iphigénie et la princesse, Achille.

Dès ce moment le secret de la princesse fut dévoilé pour moi, et son aversion pour les hommes ne m'étonna plus. Je fus discret, et voilà ce qui me valut son amitié.

Elle donna des fêtes charmantes : M^lle George, Durand, la comtesse Tiesenhausen (depuis M^me Hitroff), le comte Ruschkine jouèrent des comédies françaises et des scènes de Voltaire et de Racine.

M^lle George, sœur cadette de la célèbre actrice, dansa, et sa danse fut accompagnée par une célèbre harpiste, M^me Dumonteil, et par la voix divine de M^me Mainville Fodor. Il est impossible d'imaginer quelque chose de mieux arrangé.

M^me de Vinches. — J'ai oublié de parler de M^me de Vinches, créole intéressante, très riche autrefois, mais ruinée par la révolution de Saint-Domingue et forcée de se faire dame de compagnie de la maréchal Koutouzoff qui, tout en ayant pour elle les attentions qui lui étaient dues, ne pouvait lui faire oublier ce que sa situation avait de pénible. Son éducation avait été achevée à Paris ; ses connaissances étaient solides, sa conversation brillante et son entretien délicieux. Elle jouait la comédie à merveille. Avec une tête d'Hermione, elle ne pouvait manquer de faire de l'effet. Aussi fit-elle des passions. Mais, soit sagesse, soit le dégoût que son premier mariage, qui n'avait pas été heureux, lui avait donné pour les hommes, elle ne laissa jamais personne lui faire la cour avec assiduité.

M^me Hitroff. — La princesse Gallyzyn, bientôt fatiguée

des charmes de Mlle George, se prit d'une forte passion pour Mme Elise Hitroff. Elle se livra à elle avec toute la passion dont cette femme exaltée était capable. Sa fortune, tout son temps fut mis à la disposition de Mme Hittroff. Elle ne quitta plus le palais de Marbre où le mari de Mme Hitroff, grand favori du grand-duc Constantin avait un superbe appartement. Les affaires du général Hitroff étaient extrêmement dérangées, le luxe qu'il étalait était prodigieux, la dépense de sa maison excessive. Cet homme dépravé, sans mœurs, sans principes, sans foi ni loi, parut voir avec plaisir et toléra avec complaisance l'engouement que cette folle avait pour sa femme. Il en sut faire son profit, et le scandale était à son comble lorsque, pour y mettre un terme, il fut nommé ministre à la cour de Florence. Cette liaison avait duré plusieurs années.

Mme de Krüdener. — J'ai appris depuis qu'elle l'avait oubliée, comme elle avait fait pour les précédentes, pour s'attacher à la célèbre et mystique Mme de Krüdener. Mais, dans cette occurrence, elle donna avec toute la chaleur et la fécondité de son imagination dans la mysticité et les dévotions. Elle mit à la disposition de Mme de Krüdener, son hôtel, sa fortune et la suivit comme son ombre. Lorsque Mme de Krüdener eut l'ordre de l'empereur de quitter Pétersbourg, la princesse l'accompagna, se retira dans une terre en Livonie appartenant au frère de Mme de Krüdener et finit par s'établir plus tard en Crimée, où elle forma un établissement magnifique et où Mme de Krüdener mourut dans ses bras.

L'empereur avait très mauvaise opinion d'elle, et je me rappelle qu'un jour, m'ayant rencontré en voiture avec la princesse, il me fit signe du doigt en désapprouvant cette liaison qui, apparemment, lui apparaissait d'une autre nature qu'elle ne l'était véritablement.

Je quitte Saint-Pétersbourg. — Je me retire dans ma terre de Rasik. — L'empereur, ayant manifesté à plusieurs reprises combien il était mécontent de ce qu'on jouait aussi gros jeu, avait aussi appris que j'avais été un des plus forts et des plus enragés joueurs. Mais il ignora probablement que j'avais abandonné cette fatale passion.

Les mauvaises impressions se détruisent difficilement. On est toujours plus tenté de croire le mal que le bien et, comme j'étais résolu à ne plus donner dans ce travers, pour rompre court, je décidai de quitter Saint-Pétersbourg et d'aller m'ensevelir pour quelque temps dans ma campagne de Rasik et de planter des arbres.

La solitude dans laquelle je vécus alors me fit faire des comparaisons avec les plaisirs que je venais de quitter et cette société si civilisée et si corrompue ; et je trouvai avec plaisir mon séjour de Rasik préférable à celui des bords de la Néva.

Ici, la nature me donne des plaisirs simples, aisés, tranquilles. Là, je ne m'en procurais que d'imaginaires, d'embarrassants et même difficiles à acquérir. Ici des goûts naturels me faisaient trouver des jouissances douces, et le travail me dérobait à l'ennui. Là, au contraire, les passions m'agitaient, l'inconstance me tourmentait, l'ennui me dévorait. On y était sans cesse sur le point d'être surpris ou séduit. Dans le grand monde, la politesse tient lieu de sentiment ; on y remplace la vertu par l'hypocrisie, l'amitié par de vaines ostentations, et l'amour même, ce feu sacré de la nature, n'y est plus qu'un commerce trompeur, presque toujours honteux ou frivole.

Ces désordres sont inévitables. Dans la société, le vice se montre avec audace et nous afflige par son triomphe et son impunité. A Rasik, j'étais loin de ces exemples contagieux et surtout à l'abri de ses funestes étreintes.

Je vécus plusieurs mois seul chez moi. La chasse m'occupait beaucoup ; j'allai visiter de temps en temps mes voisins, et je fis rarement des courses en ville.

Souvent l'énorme sottise que je venais de faire se présenta à mon imagination. Mais je tâchai de combattre toute idée triste ou inutile, et je parvins à la fin à n'y plus penser.

Je retourne à Saint-Pétersbourg. — L'horizon politique commença à s'obscurcir d'une manière alarmante pour l'Europe. Je résolus de retourner à Saint-Pétersbourg pour être plus près des événements, mais en même temps avec la ferme résolution de ne plus jouer des jeux de hasard. Et j'ai tenu parole.

TROISIÈME PARTIE

(1812)

Rentrée au service comme major. — La guerre entre la Russie et la France parut inévitable!

Tout Russe bien pensant la désirait; et le repos, la fortune, la santé, toutes les considérations de famille furent sacrifiées avec résignation et plaisir pour sauver l'honneur national et pour que la satisfaction nous restât de ne point avoir plié sous le joug despotique de Napoléon.

Tout le monde courut spontanément aux armes : je fus du nombre, et je n'eus ni regret ni peine d'abandonner la vie de sybarite que j'avais menée à Saint-Pétersbourg pour me vouer avec zèle et ardeur au service de ma patrie et de mon souverain.

Une lettre très flatteuse que m'écrivit le ministre de la Guerre, Barclay de Tolly, réclama mes services au moment où je m'étais décidé à les offrir.

Dans cette lettre, il me disait qu'il espérait que la campagne que j'avais faite avec l'armée française me donnerait l'occasion de me rendre utile par les connaissances que j'avais acquises dans leurs camps et que S. M. l'empereur lui avait ordonné de me proposer de rentrer au service. Sans hésiter un instant, j'acceptai et je fus reçu dans mon ancien grade de major.

Bientôt après, j'eus ordre de partir pour le grand quartier-général, qui se réunissait à Wilna.

Cependant tous ceux qui entrèrent au service quinze jours plus tard que moi furent reçus dans le grade qu'ils avaient eu étant congédiés, de sorte que, dès le commencement de la guerre, j'eus déjà à lutter contre un guignon qui n'a cessé de me poursuivre pendant toute ma carrière. Je ne réclamai pas et, par conséquent, au lieu de commencer la guerre comme lieutenant-colonel, je la commençai comme major.

Départ pour l'armée. — Je partis avec un de mes amis, le colonel baron de Pahlen. Le ministre nous fit délivrer des passeports de courriers, avec la permission de nous arrêter un moment à Reval pour voir nos parents et mettre de l'ordre dans nos affaires. Je mis mes terres à la disposition de mon père, qui voulut bien s'en charger pendant mon absence. A Riga, nous dînâmes chez le gouverneur général, le prince Labanoff, et à Chavli, chez le comte de Wittgenstein, qui y était avec le I^er^ corps d'armée.

Les chemins étaient abominables, et nous eûmes beaucoup de peines et de fatigues. Aussi Pahlen, quoique d'une constitution très forte, tomba malade à notre arrivée à Wilna et manqua une partie de la campagne de 1812.

S. M. l'empereur arrive au quartier-général, à Wilna. — Peu de temps après mon arrivée au quartier-général à Wilna, S. M. l'empereur arriva accompagné d'un nombreux état-major et du chancelier de l'empire, comte Roumanzoff, du comte Araktchéjeff et du comte Armfeldt.

Le grand-duc Constantin l'avait précédé et commandait la cavalerie de la garde.

La personne de l'empereur et de sa nombreuse suite, celle du général en chef Barclay de Tolly et de plusieurs corps réunis à Wilna, firent de cet endroit un séjour brillant. Les bals, les concerts, les théâtres se succédèrent et furent relevés par des parades et des revues.

Je suis nommé aide de camp de la Ire armée. — Je fus nommé par l'empereur aide de camp de la Ire armée, charge qui n'avait point existé jusqu'alors. Je fus donc immédiatement attaché à la personne du général en chef Barclay de Tolly, qui conservait en même temps le portefeuille de la Guerre.

Plein de ma vocation et des devoirs de mon nouvel emploi, j'évitai tout ce qui pouvait me distraire de la stricte observation de mes fonctions et je m'appliquai avec zèle et dévouement à remplir ce que je m'étais bien proposé d'être. Cette abnégation totale et ce zèle pour le service m'avaient fait gagner la confiance du général en chef et il m'employa à plusieurs missions de confiance[1].

Je suis nommé pour faire une enquête sur toute la frontière qui nous séparait de l'armée française. — Bientôt on eut des nouvelles par la police secrète de l'armée que des abus avaient eu lieu sur nos frontières, dans les gouvernements de Bialystok et de Grodno, et que des gens avides de gain avaient fait passer des bœufs et du grain à l'armée française, cantonnée dans le duché de Varsovie.

L'empereur m'ordonna de me rendre sur les lieux et me nomma président d'une commission que j'avais à former pour visiter les localités, faire des enquêtes, juger les prévaricateurs, les arrêter sans avoir égard à leurs personnes et les envoyer au quartier-général.

Je partis deux heures après avoir reçu l'ordre et mes

1. Voir *Annexes II et III.*

instructions, et, après m'être abouché à Grodno avec le gouverneur civil, M. de Lanskoy et à Bialystok avec le gouverneur civil, M. de Scherbinin, je me rendis à Krynky et à Drogozyn, siège de la douane et où je présumais être le foyer du commerce frauduleux qui, par suite des circonstances dans lesquelles nous nous trouvions, devait être regardé comme une trahison à l'État.

J'eus bientôt occasion de m'apercevoir dans quel labyrinthe d'affaires j'étais embarqué et quelles difficultés j'aurais à vaincre pour découvrir la piste des coupables, et surtout pour distinguer les innocents.

Les pleins pouvoirs qui m'avaient été donnés étaient sans bornes; j'avais carte blanche. Toutes les autorités civiles et militaires étaient à ma disposition. J'avais des *feld-jäger* pour enlever et renvoyer tous ceux qui me parurent suspects, et un jugement militaire, d'après le fameux livre jaune, devait être subi par tous ceux que je trouvais coupables. J'étais effrayé des larmes que j'allais faire répandre et des malheurs que mon zèle et mon devoir me forçaient de préparer. Aussi dès qu'on apprit toute l'étendue de mes pouvoirs, mon apparition répandit la terreur dans les deux gouvernements.

Tout le monde, entraîné par l'espoir d'un gain magique avait donné dans des entreprises plus ou moins grandes.

Quelques grands seigneurs polonais se sentant coupables quittèrent le pays en secret; d'autres tâchèrent de me circonvenir; mais pour le coup ils avaient mal calculé. La douane, qui était toute compromise, mais habituée à s'arranger à l'amiable avec les commissions et les réviseurs, fut étonnée et consternée de se voir à la discrétion d'un homme qui était intraitable. Les douaniers se cotisèrent pour m'offrir 5.000 ducats de Hollande, et les Juifs, qui avaient joué un grand rôle dans cette affaire et qui

étaient les facteurs des Polonais et des Français, 5.000 autres, si j'apaisais cette affaire. Je les chassai avec indignation, poursuivant avec d'autant plus de chaleur cette affaire, que je venais d'apprendre que le secrétaire de la douane de Krynky avait disparu enlevant avec lui tous les papiers et livres. Alors je fis arrêter, dans la même nuit, tous les employés et les fis mettre au secret. Je fis fermer toutes les barrières de la frontière; je les occupai militairement, ayant demandé, à cet effet, au général Essen deux escadrons de hussards de Marioupol. Par cette mesure rigoureuse, mais nécessaire dans un moment aussi critique, j'évitai de suite les abus qui auraient pu avoir lieu encore.

Pour ne pas charger ma conscience, en confondant l'innocent avec le coupable, je réclamai des hommes intègres auprès des gouverneurs des dites provinces et je formai une commission à la tête de laquelle je me plaçai, me donnant tout le temps nécessaire pour bien peser les torts que les individus pouvaient avoir vis-à-vis du gouvernement. Je préférais être moins expéditif dans l'exécution de mes ordres que d'être injuste par trop de précipitation. On voulait des victimes pour l'exemple, et la fusillade était réservée à ceux sur lesquels je prononcerais le terrible mot de : coupable.

Vingt-sept individus trouvés coupables. — Je les expédie au quartier-général. — Après un séjour de quatre semaines et un travail continuel qui m'avait occupé jour et nuit, j'avais terminé cette commission. Des scènes de famille déchirantes s'étaient passées sous mes yeux. Des pères de famille, enlevés à leurs femmes et à leurs enfants; de malheureux Juifs dans les fers, séduits par l'appât du gain; tout cela me rendit mon emploi des plus désagréables. L'anathème étant tombé sur 27 individus, j'envoyai les plus marquants par des *feld-jäger* au quartier-général et le reste sous escorte militaire.

Séjour au château du prince Adam Czartorisky. — Ma résidence avait été, pendant tout le temps que dura cette commission, au château du prince Adam Czartorisky, à quelques lieues de Brest-Litoffsky. Je n'y vécus que de peines. Les beaux jardins du château, dans lesquels je promenais mes soucis, furent ma seule ressource. Mon cœur se sentit froissé d'être l'organe de mesures si dures, quoique justes.

Le baron Anstett, plus tard plénipotentiaire au congrès de Prague et ministre à Francfort, vint me voir quelquefois avec son beau-frère, M. Meissner, qui possédait aux environs le beau château de Semiatiché. J'y allais dîner les dimanches : on y faisait une chère exquise et la société de M. Anstett est déjà une grande ressource.

Je ne puis m'empêcher de parler à ce propos d'une aventure qui m'arriva à Semiatiché, et qui me fait encore mourir de rire, si j'y pense.

Le baron d'Anstett et le gouverneur civil M. de Scherbinin. — J'avais dîné avec le baron d'Anstett à Bialystock, chez le gouverneur. M. de Scherbinin, lors de mon passage pour aller commencer les enquêtes dont je viens de parler. Il me pria, en passant par Semiatiché, d'aller au château où demeurait sa femme avec sa belle-mère et deux jolies belles-sœurs et de leur donner de ses nouvelles. J'arrivai à la poste de Semiatiché, je descendis de voiture et je demandai des chevaux.

On me prend pour l'Empereur. — Le maître de poste, un Français d'origine, vint à ma rencontre, me regarda d'un air étonné et consterné, retourna dans sa chambre sans proférer un mot, revint plus vite encore et me dit avec des salutations qui étaient presque des génuflexions, que je serais servi à l'instant. Je fus très satisfait de la manière

plus qu'obligeante qu'il mettait à m'expédier. Lui faisant quelques questions, je le priai entre autres d'avoir la complaisance de me faire montrer le chemin du château. Il s'offrit de suite à me conduire lui-même; mais ayant au même moment aperçu les châtelaines se promener sur la place de la ville, il me dit : « Je vais annoncer l'arrivée de Votre... » et, sans continuer sa phrase, il courut pour dire quelques mots à ces dames. Je le suivis et ayant salué les dames du château, je leur fis des compliments de la part de M. Anstett.

Elles me reçurent avec une consternation, un respect que je ne compris pas très bien alors et qui m'étonna beaucoup. Plus tard, j'eus la clef de l'énigme et l'explication de leur conduite.

Voyant la gêne et l'inquiétude dans lesquelles mon apparition subite avait mis ces dames, je pris congé et, voyant mes chevaux attelés, je partis. Mon étonnement fut encore extrême de voir une foule énorme entourer ma voiture; tous, la tête découverte et dans la position la plus humble et la plus soumise, me donnaient des marques du plus grand respect. En partant, on poussa des *hourrah* à plusieurs reprises et je vis une escorte de Cosaques, qui étaient dans la ville pour garder la frontière, me précéder au grand galop. Je croyais rêver, je ne comprenais rien à tout cela et je demandais au conseiller de régence, M. d'Ehme, qui m'accompagnait depuis Bialystock, ce que tout cela signifiait. Il n'en savait pas plus que moi.

Nous arrivâmes avec une célérité extrême à Drogozyn. J'avais ordonné de me conduire chez le *gorodnitchyi*[1] de cet endroit. Au moment de mon arrivée, je vis le plus grand trouble régner dans la ville, mais surtout dans la maison de

1. Le *Gorodnitchyi* est le chef de la police d'une ville.

ce *gorodnitchyi*. A travers une porte vitrée qui donnait sur le vestibule, je vis que le maître de la maison endossait en toute hâte son uniforme, tandis que sa femme le ceignait de son épée. J'ouvris brusquement la porte et lui demandai :

« — Mais, dites-moi de grâce, que signifie tout ce brouhaha qui me poursuit depuis Semiatiché jusque chez vous?

« — L'Empereur vous suit-il? me répondit-il avec précipitation.

« — L'Empereur, lui dis-je, d'où voulez-vous qu'il vienne. Il est à Wilna.

« — Comment à Wilna! il est à Semiatiché et déjà en chemin pour venir ici. Le maître de poste de là-bas vient de me l'annoncer par un Cosaque qui l'a vu. »

Je partis d'un grand éclat de rire et je m'aperçus alors de l'erreur dans laquelle ce pauvre maître de poste était tombé. Bientôt tout s'éclaircit.

Le directeur de la poste de Wilna avait écrit une circulaire à tous les maîtres de poste sous sa direction en les prévenant que S. M. l'Empereur avait l'intention d'inspecter le corps d'armée du lieutenant-général Essen, qu'il voyagerait dans le plus grand incognito, qu'il fallait tenir des chevaux de poste tout préparés pour Sa Majesté, mais ne pas faire semblant de le reconnaître.

La circulaire avait été lue par le maître de poste une heure avant mon arrivée. Il en avait l'esprit tout frappé, et n'ayant jamais vu l'Empereur, il m'avait fait l'honneur de me prendre pour Sa Majesté, m'avait annoncé comme tel aux dames du château qui, n'ayant jamais vu l'Empereur non plus, m'avaient tout bonnement pris pour Sa Majesté.

Le *gorodnitchyi* de Drogozyn connaissant l'Empereur ne pouvait pas se méprendre aussi grossièrement; mais il s'imagina que je le précédais.

Nous rîmes beaucoup de ce quiproquo et surtout de la discrétion forcée de ce maître de poste qui avait grande envie de me qualifier de « Votre Majesté », mais se rappelant encore à temps, quoique avec déplaisir, les ordres de son chef, ne proférait que le « Votre... » en avalant le reste.

Le comte Pierre de Pahlen. — Quelque temps après je fus chez le baron d'Anstett. Le comte Pierre de Pahlen qui commandait une division de hussards dans les environs y vint aussi. Et nous rîmes beaucoup de la peur que j'avais faite aux dames sans m'en douter et du tumulte que ma présence avait produit à Semiatiché et à Drogozyn.

Ce qui pensa me causer des désagréments, c'est que la nouvelle de l'arrivée de l'Empereur se répandit plus vite que je ne le désirais dans les environs, que personne n'était là pour la contredire et qu'à la fin elle pouvait arriver jusqu'à Sa Majesté, qui assurément trouverait cette plaisanterie très mauvaise et ne manquerait pas d'ordonner de faire des recherches et d'en découvrir l'origine. Et l'Empereur pouvait très bien s'imaginer que j'y avais mis du mien. Je résolus donc d'écrire au général en chef en lui disant la chose telle qu'elle était arrivée. L'Empereur en rit et ne donna aucune suite à cette affaire.

On trouve au quartier-général que je n'ai pas terminé assez promptement. — Je retourne à Wilna. — Malgré tout le zèle que j'avais déployé pour la prompte terminaison de la commission dont j'étais chargé, on trouvait au quartier-général que je lambinais trop.

On voulait des victimes et cela aussi vite que possible. Des courriers sur courriers me furent envoyés; on m'accabla d'ordres pressants de terminer aussi rapidement que possible. Je fis des rapports, je développai les raisons de la lenteur

apparente de la commission et je tins ferme dans mes principes préférant être moins apprécié en haut lieu mais avoir la conscience nette.

Je puis mourir aujourd'hui, et la voix de l'innocence injustement condamnée ne viendra pas troubler mes derniers moments.

Il est vrai qu'aussitôt arrivé à Wilna on me fit un accueil très froid et à peine eus-je un remerciement. Les personnes qui avaient travaillé sous ma direction furent oubliées. Je remis le protocole contenant 700 pages à la direction de la police secrète de l'armée. On me fit comprendre que cette affaire aurait pu être terminée dans quelques jours. On n'eut aucun égard à ce genre de travail.

Pour faire un brouillon de 700 pages et le transcrire au net, il faut au moins huit jours. Mais faire des enquêtes, des recherches, écouter et discuter avec plus de 200 personnes, les faire venir des différentes provinces, les confronter, entendre les témoins, dresser les procès-verbaux, faire des extraits et des résumés, enfin tous ceux que le sort a mis à la tête d'une commission de ce genre concevront aisément les difficultés que j'avais à vaincre, surtout comme il est à présumer que ceux sur lesquels un choix de confiance de ce genre tombera agiront d'après la conscience la plus scrupuleuse et une conviction bien pesée.

J'avais refusé les offres les plus lucratives — j'avais rempli mes devoirs dans toute la force du terme, et je ne récoltai que de l'ingratitude.

Mais l'honnête homme ne doit pas travailler pour être récompensé. Il doit trouver dans son cœur et dans sa conscience sa véritable récompense. Tel j'ai été et tel je serai. Ma devise est : *Bien faire et laisser dire*. Et je m'y tiens.

Napoléon passe le Niémen. — L'oubli général, dans lequel

mon affaire tomba, fut en partie causé par les événements qui venaient d'avoir lieu.

Deux jours avant mon arrivée à Wilna, Napoléon avait passé le Niémen à Kowno, et les hostilités commencèrent.

Le 11/23 juin, le général Morand passa le fleuve en bateaux avec 3 compagnies de voltigeurs de sa division et, à onze heures, les ponts étaient achevés, et Davout commença le passage.

Le lendemain, à midi, le général Pajol repoussa les cosaques et prit possession de la ville de Kowno.

Je fus même en danger d'être pris en chemin par les troupes légères de l'ennemi.

Sa Majesté avait déjà quitté Wilna et avait établi son quartier général à Svenziani.

Le général en chef apprit la nouvelle du passage le 12/24 et se prépara à quitter Wilna. La grande question de la paix ou de la guerre était donc résolue.

La guerre de Napoléon contre la Russie fut longtemps pressentie avant le commencement des hostilités. L'aide de camp général Balacheff et Narbonne furent envoyés de part et d'autre aux quartiers généraux des empereurs. Leurs missions n'eurent point de résultats.

Le Cabinet de Saint-Pétersbourg eut bien le temps de faire ses manifestes et ses préparatifs de guerre. Mais, malgré cela, le passage du Niémen, par les Français, fut appris et reçu comme une nouvelle à laquelle on ne s'attendait pas. La consternation fut un moment très grande au quartier-général, et on ne sut trop quelle mesure prendre et à quoi se résoudre.

Néanmoins le général Barclay, sentant qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour concentrer son armée, envoya sur-le-champ des ordres à tous les chefs de corps de se mettre en retraite, d'après la décision donnée d'avance.

Le 13/25 juin, l'empereur Alexandre annonça la guerre

à ses troupes par un ordre du jour conçu en ces termes :

« Depuis longtemps déjà nous avions remarqué de la part de l'empereur des Français des procédés hostiles envers la Russie ; mais nous avions toujours espéré les éloigner par des moyens conciliants et pacifiques. Enfin, voyant le renouvellement continuel d'offenses évidentes, malgré notre désir de conserver la tranquillité, nous avons été contraints de compléter et de rassembler nos armées.

« Cependant nous nous flattions encore de parvenir à une réconciliation en restant aux frontières de notre Empire sans violer l'état de paix et seulement prêts à nous défendre. Tous les moyens conciliants et pacifiques ne purent nous conserver le repos que nous désirions.

« L'empereur des Français, en attaquant et en débouchant avec son armée à Kowno, a le premier déclaré la guerre. Aussi, voyant que rien ne peut le rendre accessible au désir de conserver la paix, il ne nous reste plus, en invoquant à notre secours le Tout-Puissant, témoin et défenseur de la Vérité, qu'à opposer nos forces aux forces de l'ennemi.

« Il n'est pas nécessaire de rappeler aux commandants, aux chefs de corps, aux soldats leur devoir et leur bravoure. Le sang des valeureux Slaves coule dans leurs veines.

« Guerriers, vous défendez la religion, la patrie et la liberté ! Je suis avec vous. Dieu est contre l'agresseur.

« ALEXANDRE. »

Cette proclamation exalta l'esprit militaire des troupes, qui brûlaient de se mesurer avec l'ennemi. Dans tous les camps de l'armée, on ne voyait qu'un seul désir, celui de faire repentir l'ennemi d'avoir violé le territoire sacré de la Patrie !

On se prépare à défendre Wilna. — Le tumulte, le bruit, l'inquiétude à Wilna étaient extrêmes. On prit tous les chevaux de force dans les rues. Le désordre était à son comble. Les habitants se refugiaient dans l'intérieur de leurs maisons et s'y barricadaient.

On se préparait à une forte opposition aux portes de Wilna. Le général en chef fit occuper aux troupes qu'il avait sous la main un camp aux environs mêmes. Il fit des reconnaissances fréquentes et lui seul ne démentit pas son caractère. Il resta continuellement calme, mais peu communicatif.

Toutes les nouvelles que nous eûmes de l'avant-garde ne nous laissèrent aucun doute de la concentration de l'ennemi pour forcer la position de Wilna.

A deux heures de la nuit, tous les aides de camp du général en chef furent mandés auprès de lui. Nous fûmes envoyés sur tous les points. Les courses se répétèrent à l'infini.

La résolution est prise d'abandonner Wilna. — La question ne parut point encore décidée s'il s'agissait d'opposition ou de retraite. Enfin le général en chef me fit appeler dans son cabinet et me chargea d'écrire à Sa Majesté et de lui exposer les raisons pour lesquelles il abandonnerait Wilna sans coup férir. En effet, Wilna n'offrait point de position avantageuse. La résolution d'abandonner à l'ennemi la capitale de la Lithuanie était accablante; mais le profit pour l'ennemi n'était pas trop grand, parce que le général en chef avait eu soin de faire détruire les magasins, ponts, etc., etc.

On quitte Wilna. — Charge des cosaques de la Garde. — Le comte de Ségur est fait prisonnier. — Le 16/28 juin, à une heure de l'après-midi, le quartier-général quitta la ville.

Le général en chef avait laissé une forte arrière-garde pour

arrêter le mouvement rapide du roi de Naples. Dans des charges de cavalerie qui eurent lieu aux environs de la maison decampagne du général Benningsen, les cosaques de la Garde se couvrirent de gloire. Le chef d'escadrons, comte de Ségur, fut fait prisonnier.

A partir du moment de l'abandon de Wilna, le plan gigantesque de la retraite de notre armée parut prendre son origine. Jusque-là on n'avait presque pas eu le courage de l'envisager, encore moins de le présenter, comme un plan d'opérations à l'empereur.

La retraite de l'armée commence. — Celui qui aurait osé proposer l'abandon de Wilna aurait été regardé comme un traître; mais une fois que nous l'avions quittée, tout le monde regarda cette opération non seulement comme très urgente, mais même comme très naturelle.

Napoléon ne se cacha point les difficultés qu'il aurait à vaincre pour soumettre la Russie. Il mit à cet effet des forces immenses en mouvement, et même, dans le commencement de la campagne, il agit avec lenteur et en tâtonnant; mais, voyant bientôt que nulle opposition ne mettait obstacle à ses progrès, il dépassa rapidement le but qu'il s'était proposé et, au lieu d'établir le gros de son armée à Smolensk et d'appuyer ses ailes à Riga, Dunabourg et Kieff et d'organiser la Pologne sur ses derrières, il se dirigea sur Moscou et y trouva le tombeau de son armée.

Son impatience lui suggéra l'idée de terminer dans une campagne ce qui à peine aurait pu lui réussir dans deux.

Mes nombreuses et difficiles occupations.— Le général en chef met toute sa confiance en moi. — Des occupations de tout genre s'accumulaient pour moi. Je les supportai avec plaisir. Je sentis mes forces physiques et morales se fortifier au fur et

à mesure et suffire pour les remplir avec honneur ; car je possédais toute la confiance du général en chef.

Tous ses projets, toutes ses pensées passèrent par ma plume pour arriver jusqu'à l'empereur. Ce digne homme me confia ses chagrins, ses peines et ses espérances. Je me vis placé sur une hauteur où la tête aurait pu me tourner; je me sentis poussé par le sort sur l'échelle par laquelle on parvient aux grandeurs de ce monde.

Je travaillais jour et nuit pour répondre entièrement à la confiance du général en chef et pour la mériter de plus en plus. Pendant que tout le monde se reposait des fatigues de la journée, je travaillais et j'étudiais la partie qui m'était confiée. Rarement j'eus une autre place pour me coucher ou me reposer que l'antichambre du général en chef.

Et comment aurais-je pu faire autrement? Car cet homme infatigable, qui ne se reposait presque jamais, travaillait toujours et souvent dans la nuit, ne quittait presque pas ses plans, ses cartes et ses projets. Il m'ordonnait de les rédiger, de les encadrer, et de suite ils étaient envoyés par des *feld-jäger* à l'empereur. Je me sentis heureux de cette activité; mon corps et mon esprit étaient dans un mouvement continuel.

Visite au régiment de chevaliers-gardes. — Aventures qui en résultent. — Je me rappelle qu'un jour, au fameux camp retranché de Drissa, les bivouacs de la cavalerie de la garde se trouvant tout près du quartier-général et, le général en chef ayant pris un peu de repos, je profitai de ce moment pour aller voir mes amis du régiment des chevaliers-gardes et notamment les colonels baron Löwenwolde, qui commandait ce régiment, et Levachoff. Ils eurent beaucoup de plaisir à me voir et firent sauter les bouchons de quelques bouteilles de vin de Champagne.

Les privations auxquelles nous étions exposés me firent avaler deux ou trois gobelets de ce vin, et je me sentis agréablement échauffé par ce nectar qui, dans la circonstance, me parut encore meilleur que d'ordinaire. Au moment même, un officier d'ordonnance vint pour m'appeler auprès du général en chef. J'y cours, j'arrive et je reçois ses ordres. Il ne s'agissait de rien moins que d'écrire à l'empereur. Je me retire dans ma baraque, j'écris, et je vais lire le brouillon au général en chef. Il en est très content, m'ordonne de le transcrire au plus vite, de le lui faire signer et de l'expédier par un *feld-jäger*.

Mais arrivé chez moi, le vin que j'avais si précipitamment bu fit son effet. La tête me tourna et je ne fus jamais en état de copier la lettre que j'avais écrite dix minutes avant.

Mon embarras était extrême. Que faire dans une telle circonstance? J'avais gâté plusieurs feuilles; je repris encore du papier; je recommençais à copier, et je vis, à mon grand désespoir que le « Sire » était toujours tout de travers.

Il faisait déjà nuit. Mes camarades dormaient, et puis je n'avais pas assez de confiance dans leur discrétion pour leur confier le secret de la correspondance dont seul j'étais le dépositaire.

J'étais réellement sur le point de perdre la tête : car la lettre devait être signée avant que le général Barclay se couchât, lorsque, pour mon bonheur, entra chez moi le capitaine Timroth, aide de camp du prince Georges d'Oldenburg, brave garçon, obligeant et discret et connaissant peu la langue française, mais assez pour copier une lettre.

Je lui exposai ma situation : il la comprit et se mit à transcrire. Dans une heure la lettre fut copiée et expédiée. Assurément, ni le général Barclay de Tolly, ni S. M. l'empereur lui-même, ne se sont jamais doutés qu'elle avait été

écrite par un homme qui avait eu le malheur de boire un verre de Champagne de trop et copiée par quelqu'un qui de sa vie n'avait écrit le français.

Jalousie de mes camarades. — Une ligue se forme contre moi. — Je continuai à jouir de la plus grande faveur. L'excès du travail, les fatigues inséparables des marches continuelles et longues commençaient à altérer ma santé. Le général en chef me força à faire la route dans sa voiture et me prodigua les soins les plus délicats.

Son attention et la grande confiance qu'il m'accordait réveillèrent l'attention et la jalousie des personnes qui étaient chargées des différentes branches du travail. L'envie les gagna. Ils ne purent voir sans jalousie que la partie secrète et principale leur échappait. De me savoir l'organe entre le monarque et le général en chef leur était insupportable et, dès ce moment, une ligue se forma pour me faire sauter. Ils travaillèrent longtemps à la sourdine, car j'étais trop bien placé dans l'opinion du général Barclay pour qu'ils eussent osé m'attaquer de front.

Le marquis de Paulucci. — Le général Lavroff. — Le grand cas que le nouveau chef d'état-major, le marquis de Paulucci, parut faire de moi mit le comble à leur animosité.

Le général Lavroff, brave homme s'il en fut jamais, mais d'une grande incapacité pour la place éminente qu'il occupait, venait de quitter la place de chef de l'état-major pour la céder au marquis Paulucci. C'est moi qui fus chargé par le général en chef de rédiger la lettre qu'il écrivit à l'empereur pour lui demander ce changement.

Le général Lavroff était incapable d'être à la tête d'une fonction aussi importante. Il faut une activité plus que naturelle, une grande présence d'esprit et une conception facile pour

diriger les affaires de l'état-major d'une grande armée. Le général Lavroff ne possédait aucune de ces qualités. Il était perclus ; il ne pouvait ni marcher ni monter à cheval. Et je ne conçois point comment le choix de l'empereur ou du général en chef avait pu tomber sur cet homme qui, du reste, avait du mérite et était très propre à commander une division.

Dans la même lettre, le général en chef me fit faire les portraits de plusieurs généraux sous ses ordres, et je dois avouer que je n'étais pas disposé à les trop flatter. La position de Barclay était tellement critique qu'il se vit forcé de dessiller les yeux de l'empereur sur bien des personnes et qu'il devait dire la vérité tout entière. Le moment des ménagements était passé. Il fallait de l'énergie et il la déploya sans égard aux personnes et du qu'en dira-t-on ?

Le général Mouschkine et le colonel Toll. — Le général Mouschkine, quartier-maître général de l'armée et très peu capable de cet emploi, fut changé de même et remplacé par le colonel baron Toll, jeune homme d'un mérite rare, instruit, intrépide et d'un caractère ferme et résolu. Il prouva dès lors, et plus tard, qu'il était digne de la confiance qu'on lui avait accordée.

Affaire d'arrière-garde du prince Schakhoffskoï. — L'ennemi ayant attaqué avec vigueur l'arrière-garde commandée par le prince Schakhoffskoï[1], le général en chef m'envoya avec deux escadrons de dragons de Kargopol, qui faisaient son escorte, pour soutenir les cosaques de la garde, qui étaient fortement engagés. Le colonel Rakhmanoff fut envoyé en

1. Il s'agit très probablement ici du combat soutenu par Schakhoffskoï, aussitôt après sa sortie de Wilna à Werki, et à la suite duquel il dut se replier sur Lubow.

même temps avec un bataillon de grenadiers pour me soutenir. Notre présence en imposa à l'ennemi, et le combat se termina en notre faveur.

Combat du général Korff. — Le prince de Hohenlohe fait prisonnier de guerre. — Notre armée battant toujours en retraite, le quartier-général de l'empereur était arrivé à Widzy, celui du général en chef à deux lieues en avant de cet endroit.

L'arrière-garde commandée par le général Korff[1] eut, le 23 juin/5 juillet, un fort engagement avec l'avant-garde ennemie commandée par le général Sébastiani et le général Subervie. Notre cavalerie vit pour la première fois l'ennemi et se battit bien. Dans ce choc, le prince de Hohenlohe fut pris, après avoir reçu treize ou quatorze blessures.

Le marquis Paulucci vola au champ de bataille, plaça quelques batteries si à propos qu'il arrêta le mouvement impétueux de l'ennemi, qui manifestait l'intention de nous déborder, et la bravoure et l'intelligence de nos artilleurs, sous la direction du comte Koutaïzoff, mirent fin au combat. J'avais accompagné le marquis Paulucci, et je me chargeai de ce pauvre prince de Hohenlohe qui, confondu dans la foule, et foulé aux pieds des chevaux, me dut peut-être son salut. Il était au désespoir d'être blessé et prisonnier au commencement de la campagne. Il était au service du roi de Würtemberg et chef d'escadrons de chevau-légers, grand, bien fait et inspirant par sa douceur et ses souffrances beaucoup d'intérêt.

Mes adversaires, rêvant jour et nuit au moyen de me rendre moins nécessaire au général en chef, imaginèrent de m'éloigner de Son Excellence sous des prétextes flatteurs, mais pour la déshabituer de mon travail et de ma présence.

1. Combat de Daouguelichki, à la suite duquel le général Korff se replia derrière la Disna, dont il put couper le pont.

Je suis envoyé auprès du roi de Naples. — La première épreuve qu'ils imaginèrent fut de me faire envoyer comme parlementaire auprès du roi de Naples.

La commission était scabreuse; il fallait envoyer un homme intelligent et qui parlât français. Ils me proposèrent au général en chef comme étant seul de force à me charger de cette commission. Il n'hésita pas à me la confier, me donna ses instructions, et je partis.

L'arrière-garde était alors commandée par le comte de Koutaïzoff, jeune, brave et vaillant guerrier. Il m'avait demandé au général en chef pour l'assister par mon expérience et par mes conseils dans le commandement d'une partie aussi difficile. Mais le général en chef l'avait refusé, ne voulant pas se passer de moi, ce qui me fut doublement flatteur.

L'avant-garde française était alors à 60 verstes de notre quartier-général, et le général Koutaïzoff à 30 verstes. Je courus chez lui avec toute la célérité possible. Je trouvai près de lui Potemkim et Schepping et d'autres connaissances. Il me fit donner un trompette et deux uhlans, et un cheval frais, et je partis pour aller trouver les premiers postes avancés de l'ennemi.

Comme nous avions fait une marche de nuit le 26 juin/8 juillet, nous nous étions prudemment éloignés, comme je viens de le dire, de deux jours de marche de l'ennemi, ce qui fit que j'avais longtemps à errer avant de le rencontrer.

A la fin, je découvris une patrouille de 12 hommes; je leur fis signe de s'arrêter, mais inutilement : je fis sonner la trompette, vain effort; ils tournèrent bride et coururent donner avis de mon apparition aux postes avancés.

Je m'approchai, en attendant, de leurs vedettes. Ils coururent à ma rencontre les lances en avant et le sabre haut. Je descendis de cheval pour leur prouver que je ne venais

point avec des intentions hostiles, et je m'approchai à pied d'eux.

Dans ce moment, un officier accourut et me demanda ce que je voulais. Je lui montrai ma lettre. Il ne proféra pas un mot, me fit entourer et garder à vue et retourna ventre à terre faire son rapport.

Le général Sébastiani vient à ma rencontre. — Bientôt après, je vis arriver le général comte Sébastiani et le général Subervie, qui étaient descendus de cheval, eux aussi, et après s'être informés du but de ma mission ils m'invitèrent à entrer dans un cabaret qui se trouvait à proximité et à attendre là la réponse du roi de Naples.

Le général Sébastiani fit venir un assez bon déjeuner, et nous causâmes pendant deux heures sur les événements.

Dans mes instructions, il m'était prescrit de leur faire accroire avec toute l'adresse imaginable que j'étais envoyé par le comte de Wittgenstein, de les faire jaser et de saisir de leurs intentions ce qui pouvait nous être utile.

Le général Sébastiani, homme de beaucoup d'esprit, d'un extérieur très agréable et prévenant, un peu fat et beau parleur, s'il en fut jamais, surpassa mon attente en fait d'indiscrétion, et le rapport que je fis de notre conversation, au général en chef et à S. M. l'Empereur les satisfit complètement.

Le roi de Naples arrive, et je lui suis présenté. — Peu de temps après, le roi de Naples arriva, accompagné d'un formidable et élégant état-major.

Murat est un très bel homme. Sa tête est d'un beau dessin, et, si on ne connaissait pas son origine, on le croirait un grand seigneur, tant il a su bien saisir leurs airs à force de les singer.

Je lui fus présenté et lui remis la lettre. Il la lut et ordonna de suite de faire la réponse. Puis il me demanda où j'avais quitté l'empereur.

Je lui répondis que je l'ignorais, étant envoyé par le comte de Wittgenstein.

Conversation avec le roi de Naples. — « — Bah, me dit-il, nous savons mieux que vous où est le comte de Wittgenstein. »

Je lui répondis que, n'étant pas ici pour le convaincre, Sa Majesté était le maître de croire ce qui lui convenait.

« — *Eh bien !* poursuivit-il, *comment se fait-il que deux nations qui sont faites pour s'aimer soient ennemies à présent.*

« — Sire, lui répondis-je, la raison en est parce que ces deux nations sont faites pour être chacune les maîtres chez elles et qu'elles devraient toujours se visiter en chaise de poste et non pas avec un cortège aussi nombreux que celui que je vois auprès de Votre Majesté. »

Murat sourit et continua :

« — Et vos provinces envahies ne vous donnent-elles pas déjà le dégoût de la guerre ?

« — Non, Sire, au contraire. Ces pertes nous exaltent davantage, et puis, comme l'espace ne nous manque pas, nous reculons pour mieux sauter.

« — Bah, dit-il, la triste expérience vous démontrera ce que c'est que de perdre des provinces ; mais cela sera trop tard alors. »

Et puis, se tournant vers le général Sébastiani, il lui ordonna d'avoir soin de moi, mais de ne me laisser partir qu'après que le mouvement offensif qu'il projetait serait exécuté et terminé.

Je fis des représentations, alléguant toutes les raisons usitées dans pareilles circonstances, mais inutilement. Mon trompette et mon ordonnance furent gardés à vue, et le

général Sébastiani m'invita à remonter à cheval et à l'accompagner.

Un mouvement général eut lieu alors. — Le général Sébastiani se mit à la tête de la brigade du général Subervie, d'un régiment de houzards polonais, d'un de chevau-légers Wurtembergeois et de deux escadrons de lanciers prussiens. Le tout fut précédé par une avant-garde et nous nous dirigeâmes sur Widzy.

Avant d'entrer à Widzy, le comte Sébastiani attacha à son uniforme deux plaques qu'il avait dans sa poche pour imposer à quelques misérables Juifs, qui seuls étaient restés dans cette bicoque. Je ris intérieurement de cette farce, et je reconnus bien à ce trait le courtisan de Saint-Cloud.

La veille, j'avais soupé à l'auberge de cette ville avec le général Wsiévolojsky, chef du régiment de houzards d'Elisabethgrad. Sébastiani y établit son quartier général et s'arrêta dans la même auberge. Il fit venir l'hôte et le questionna. L'idée me vint de lui dire que, pour se convaincre que j'étais envoyé par le comte de Wittgenstein, il n'avait qu'à demander à l'hôte de l'auberge si je n'avais pas soupé hier chez lui avec le comte de Wittgenstein. L'aubergiste, qui ne connaissait ni l'un ni l'autre, l'affirma en ajoutant que c'était un général de houzards dont le nom commençait par un W et qui l'avait largement payé.

Alors le général Sébastiani ne douta plus un moment, et ajouta, croyant au conte que je lui avait fait, en m'avouant qu'il ne l'avait pas cru lorsque je l'avais dit au roi, mais que le hasard m'avait bien servi pour le convaincre, et de suite il demanda du papier et de l'encre pour en faire son rapport au roi.

Je riais sous cape de sa crédulité et le laissai faire en tâchant de garder le plus grand sérieux.

Déserteurs russes. — Ce qui me peina beaucoup, ce fut de voir arriver quelques déserteurs russes qui donnèrent pour cause de leur désertion de mourir de faim chez nous. Le général Sébastiani parut tout glorieux de cet aveu ; mais, lorsque j'eus parlé à ces gredins en termes à leur hauteur en leur décrochant des jurons énergiques, ils se dressèrent, se mirent en position et s'écrièrent : « *Vinovat* », c'est-à-dire : nous sommes coupables.

Je sus après que c'étaient des Polonais, et je ne fus plus ni indigné, ni étonné.

Sur ces entrefaites, mon trompette vint m'annoncer que mon ordonnance, faisant semblant d'aller abreuver mon cheval, avait déserté avec cheval et bagages. Je fus anéanti à cette nouvelle. Je le réclamai de suite auprès du général Sébastiani, et il faut que je lui rende la justice de dire qu'il donna des ordres pour me le faire délivrer; mais ils furent sans résultats, et je ne le revis jamais. C'était un lancier bien monté, bel homme, du régiment de Pologne. Assurément il a regretté depuis d'avoir manqué à son devoir et à sa conscience.

Conversation avec le général Sébastiani. — Dans la conversation que j'eus avec le général Sébastiani, il me fit par sa jactance et sa fureur de parler continuellement et de ne pas mal s'écouter avec plaisir, il me fit, dis-je, deviner le projet de Napoléon de laisser un corps opérer sur la Duna et de marcher avec toutes ses forces sur Smolensk et Moscou. Cette indiscrétion de sa part ne fut point perdue pour moi, et je me hâtai, à mon retour, de la communiquer au général en chef, qui de suite me fit dresser un rapport à l'empereur.

Le général Sébastiani voulut me convaincre que les esprits étaient travaillés d'avance en Russie et de longue main. Combien peu il connaissait cet esprit et dans quelle

erreur était Bonaparte lorsqu'il crut que ces peuples entreraient dans ses plans ! Comme ses émissaires l'ont trompé. Ils lui cachaient la dévotion, l'obstination et l'attachement de ces Russes pour leur souverain. Il voulut leur offrir la liberté et ne réfléchit point que leur esprit est hors d'état de se former des idées de la liberté. Ils ne sont pas capables de se faire une idée d'un changement, et leur constance et leur amour pour le souverain dérive du respect pour leurs coutumes et d'un mépris total pour toute innovation. Les promesses fallacieuses de Bonaparte n'eurent aucune influence sur les individus. Les paysans ne croyaient point à ces démonstrations de fraternité qu'on leur prodiguait quelquefois. Ils ne voyaient que leurs habitations envahies, leurs femmes et leurs filles violées, leurs églises souillées, et alors chacun courut aux armes. Leur exaspération fut portée au comble et devint une espèce de fanatisme.

La noblesse russe déploya un dévouement pour la patrie qui lui fera un éternel honneur. Ils surpassèrent par leurs efforts toutes les demandes que le Gouvernement put leur faire. Par tout l'empire, les nobles s'empressèrent de répondre à l'appel de leur empereur chéri.

Tel était l'état favorable de l'esprit public, entièrement en opposition avec ce dont les Français se flattaient.

Sébastiani me demanda de quelle province de Russie j'étais, et ayant appris que j'étais Esthonien, il m'avoua que leurs intelligences ne s'étendaient pas jusque chez nous, mais que la Courlande était travaillée et qu'il espérait que nous finirions, nous aussi, par nous rapprocher de l'Europe. Je fis semblant de ne pas comprendre ce qu'il voulait dire par ce rapprochement. Alors il développa ses idées, qui ne consistaient en rien moins que de détacher les provinces de la Baltique de la Russie, d'en former un duché ou de les enclaver dans la Pologne.

« — Et que ferez-vous de Saint-Pétersbourg, dis-je au général, le mettrez-vous en poche?

« — Saint-Pétersbourg, dit-il, deviendra un comptoir de commerce et voilà tout? »

J'étais indigné, et je répondis avec vivacité :

« — Général, vous comptez sans votre hôte. Saint-Pétersbourg restera la résidence de nos souverains. Nos provinces lui serviront de rempart, et nous préférons rester Asie avec la Russie que de devenir Europe avec qui que ce soit. Veuillez, poursuivis-je, général, me permettre de retourner au lieu de ma destination. Vos discours ne peuvent ni me plaire, ni m'instruire. Je perds mon temps, vous, le vôtre. Nous avons encore bien de la besogne à faire, vous, pour exécuter ce que vous nous professez, nous, pour vous en empêcher. »

Je pourrais développer encore davantage les principaux événements de cette entrevue, qui dura vingt-quatre heures et y joindre des observations; mais l'intérêt qui existait alors n'existe plus. Je les livre donc telles qu'elles se présentent à présent à mon souvenir. Elles portent plus sur les intentions que sur les faits.

Je retourne au quartier-général. — Enfin je partis, emportant avec moi plusieurs exemplaires du « fameux bulletin de Wilkovik (Wilkowyszki) ».

Sous escorte française, j'arrivai harassé de fatigue à nos avant-postes. Nos cosaques avaient détruit tous les ponts de sorte que je fus forcé de passer à la nage et que je manquai me noyer. Heureusement je montais un des chevaux du prince Hohenlohe, que le roi Murat m'avait permis d'emmener avec le reste des équipages du prince. C'était un grand et beau cheval très vigoureux et qui me sauva.

Château de Belmonte. — Une fois quitte des Français, je me dépêchai de rejoindre le quartier-général.

Je m'arrêtai quelques heures au bivouac du comte Koutaïzoff, qui fit rafraîchir mes chevaux et me restaura, car j'étais mort de fatigue. Le colonel Potemkin me donna son *droschki* et faisant route toute la nuit, j'arrivai au château de Belmonte, appartenant au comte Manuzzi, au moment même où le général en chef venait de le quitter. Le jeune Klinger, aide de camp du général en chef, y était resté avec une compagnie de grenadiers de la garde de Séménoffsky comme sauvegarde. Il me donna un de ses chevaux, et je rejoignis bientôt le général en chef en marche.

Grandes protestations d'amitié du marquis Paulucci et du général en chef. — Il fut très content de la manière dont je m'étais acquitté de ma mission. Le marquis Paulucci m'en fit aussi des compliments et me fit espérer que l'empereur ne manquerait pas d'apprécier mon zèle et mon mérite, comme il voulait bien l'appeler.

Le général en chef, de même que le marquis Paulucci, me promirent de me faire valoir auprès de Sa Majesté.

Le général Jermoloff. — Il arriva juste le contraire. J'appris par un de mes amis, le colonel Wollzogen, aide de camp de l'empereur, que d'autres personnes étaient parvenues à prévenir l'empereur contre moi.

J'appris que le général Jermoloff, appelé à remplacer le marquis Paulucci, m'avait desservi auprès de Sa Majesté. Il était jaloux de la confiance que le général en chef ne discontinuait pas de m'accorder et mit tout en œuvre pour me perdre. Il s'était mis à la tête de mes antagonistes.

Le général Jermoloff est un homme de mérite, rempli de connaissances, d'énergie et d'une volonté bien prononcée,

mais d'un caractère faux, dur et employant tous les moyens pour arriver à son but. Son cœur est noir comme sa botte, expression dont l'empereur lui-même s'est servi pour décrire son caractère.

Ne pouvant m'éloigner de vive force, il commença par m'éloigner sous différents prétextes, toujours employant le miel et la douceur, alléguant bientôt qu'il n'y avait que moi de capable de telle mission, bientôt de telle autre. Son but, de même que celui de toute sa clique, était de déshabituer le général en chef de mon travail et de me faire remplacer par une de ses créatures.

Le général Phüll et le camp retranché de Drissa. — C'est le 27 juin/9 juillet que l'armée se réunit au camp retranché de Drissa, que le général Phüll avait proposé et construit, et qui, d'après la première reconnaissance, fut reconnu inutile et sans but. La position était forte; mais elle ne pouvait plus convenir à l'armée russe. Elle eut présenté un point stratégique important, si Napoléon avait manœuvré sérieusement sur Pskoff et la Livonie. C'est là que le général Jermoloff prit les rênes de son nouvel emploi. C'est de là que le général Wittgenstein fut détaché pour opérer sur notre droite et couvrir la Duna, Riga et la route de Pétersbourg, et qu'il commença sa brillante destinée en se couvrant de gloire.

Après un conseil de guerre qui fut tenu chez l'empereur, il fut décidé d'abandonner les retranchements et de se retirer sur Polotzk.

Comme la retraite consécutive que l'armée russe avait exécutée depuis Wilna jusqu'à Drissa pouvait avoir une influence mauvaise sur l'esprit du soldat, il était convenable de le rassurer en lui représentant que cette retraite n'avait été effectuée que pour concentrer les différents corps. A cet

effet, l'empereur Alexandre fit paraître l'ordre du jour suivant, daté du 27, anniversaire de la bataille de Pultava :

« Guerriers russes, vous avez enfin atteint le but que vous vous proposiez lorsque l'ennemi osa franchir les limites de notre Empire. Vous étiez sur la frontière pour l'observer. Jusqu'à l'entière réunion de notre armée, il fallut, par une retraite momontanée et indispensable, retenir l'ardeur dont vous brûliez pour arrêter la marche téméraire de l'ennemi.

« Tous les corps de la Ire armée sont enfin réunis sur la position choisie d'avance.

« Maintenant une nouvelle occasion se présente de montrer votre valeur éprouvée et de recueillir la récompense des travaux que vous avez supportés.

« Que ce jour signalé par la victoire de Pultava vous serve d'exemple. Que le souvenir de vos victorieux ancêtres vous excite à de glorieux exploits ! Ils ont d'un bras puissant terrassé leurs ennemis. Vous, en marchant sur leurs traces, efforcez-vous de renverser les projets de l'ennemi dirigés contre votre religion, votre honneur, votre patrie et vos familles.

« Dieu qui voit la justice de notre cause nous enverra ses bénédictions.

« ALEXANDRE. »

Camp de Drissa, le 27 juin/9 juillet 1812.

L'armée fit des reproches amers au général Phüll. On cria à la trahison, et cependant le plan du général Phüll était très bien conçu, mais mal ou pas du tout exécuté. Il avait projeté les retranchements de Drissa dans l'hypothèse que 80 bataillons de réserve devaient se trouver dans ces retranchements et que les deux armées de Barclay et du

prince Bagration devaient être libres dans leurs mouvements et opérer sur les flancs.'

Les 80 bataillons n'arrivèrent point. La jonction de la seconde armée à la première n'avait pas eu lieu non plus. Le plan de campagne de Phüll devait donc nécessairement échouer.

Cabales et intrigues contre le général en chef. — Le 4/16 juillet[1], l'armée se remit en marche sur deux colonnes sur Polotsk. Les intrigues et cabales commencèrent dès lors à se manifester d'une manière à effrayer les plus intrépides. On en voulait au général Barclay. Des conciliabules se tenaient, l'intrigue s'y mêla. Le comte Armfeldt versé dans cette science ne se tint point écarté.

Le marquis Paulucci, ayant l'air de se moquer de tout le monde, était rongé d'ambition. On critiqua hautement les opérations du général en chef; on voulut le dégoûter du commandement par mille contrariétés qu'on faisait naître à loisir.

Le général Benningsen, le duc Alexandre de Wurtemberg, le prince d'Oldenburg discutaient, sans contrainte et à qui voulait les entendre, sur les fautes qu'on avait commises et sur l'incapacité, à leur avis, de celui qui les avait ordonnées. Ils gangrenaient une partie des généraux qui avaient, pour comble de malheur, le grand-duc Constantin pour appui, qui, — je ne

1. L'évacuation du camp de Drissa commença en réalité, non pas le 4/16 juillet, mais dès le 2/14. Elle se continua le lendemain 3/15 juillet, et ne fut en réalité achevée que le 4/16, jour où le quartier-général de Barclay de Tolly fut porté de Drissa à Prilouki. C'est probablement pour cette raison que Löwenstern, attaché à la personne du généralissime, dont il était le confident et le collaborateur le plus intime et le plus dévoué, indique la date du 4/16 juillet, comme étant celle de l'évacuation du camp de Drissa. C'est en effet ce jour-là que l'arrière-garde de l'armée de Barclay, fournie par le corps de cavalerie aux ordres du comte Pahlen, repassa, ainsi que la cavalerie du général Korff (arrière-garde de la colonne de droite), sur la rive droite de la Duna.

sais par quelle fatalité, — s'était laissé diriger par le général Jermoloff, qui, dans l'âme, haïssait Barclay, quoique faisant semblant de lui être extrêmement attaché.

L'empereur quitte l'armée. — L'empereur, à qui toutes ces trames étaient connues, résolut dans sa sagesse de couper court à toutes ces intrigues et commérages en quittant l'armée et en laissant Barclay à l'armée avec des pouvoirs illimités et comme jamais général en chef ne les avait eus.

C'est alors qu'il fallait voir les antichambres, les vestibules et jusqu'à la cour de Barclay, qui avaient été désertés depuis quelque temps, se remplir spontanément des mêmes personnes qui l'avaient si ouvertement critiqué. Il ne changea même pas de mine en les voyant ; il conserva son maintien calme et poli avec tout le monde.

L'empereur vient voir le général en chef. — L'empereur nous quitta aux environs de Polotzk[1] pour aller à Moscou, afin d'activer par sa présence les armements intérieurs de l'empire et ayant pris la ferme résolution de ne pas poser les armes avant d'avoir expulsé l'ennemi du territoire sacré de la patrie.

Avant de nous quitter, il vint voir le général en chef. Il le trouva attablé dans une étable, car telle était la modestie ou l'insouciance de Barclay pour tout ce qui le concernait personnellement que tout gîte lui était indifférent pourvu qu'il fût près de l'armée et du camp.

L'empereur, après avoir passé une heure avec lui, le quitta en l'embrassant tendrement et, au moment où Sa Majesté se mit dans sa calèche, il lui dit en lui serrant la main avec bonté :

« — Adieu, général, encore une fois adieu et au revoir.

1. L'empereur Alexandre quitta l'armée à Polotzk, le 6/18 juillet.

Je vous recommande mon armée. N'oubliez pas que je n'ai que cette armée. Que cette pensée vous soit toujours présente. »

Mots très significatifs dans la bouche du maître et qui peut servir d'explication à la manière circonspecte d'opérer que suivit le général en chef et qui fut tant critiquée dans le temps. La suite a bien prouvé combien ce principe a concouru à sauver la patrie et l'Europe. Car tous les maux et calamités arrivés à l'armée française, l'incendie de Moscou même, eussent été sans résultat, si nous n'avions pas eu une armée pour en profiter.

A peine l'empereur était-il parti que le général en chef devint, s'il est possible, plus calme, plus énergique et plus ferme dans ses résolutions. Seul il méditait dans la solitude de son cabinet toutes les chances à courir. La situation était des plus pénibles et des plus glorieuses. La jonction de la première armée avec la deuxième, commandée par le prince Bagration, l'occupait jour et nuit.

Il se plaignait amèrement du retard que le prince Bagration et l'Hetmann Platoff mettaient et des difficultés qu'ils faisaient naître pour se réunir à lui. Il combla d'éloges le comte Pierre Pahlen et le général Doktoroff qui, par des marches inouïes et des combats réitérés, étaient parvenus à se tirer d'une situation très périlleuse.

Nous arrivons devant Witepsk. — Le 8/20 juillet, l'armée partit de Polotzk et, toujours en retrogradant, nous arrivâmes le 11/23 à Witepsk. Le général Tormasoff nous réjouit par la nouvelle d'une victoire qu'il avait remportée à Kobrin[1]. Un *Te Deum* fut chanté ; le général en chef s'y

1. Le général Tormasoff, dont le corps de réserve, composé de quatre divisions, s'était porté en avant pour couvrir la Volhynie contre le corps auxiliaire de Schwarzenberg et le VII[e] corps du général Reynier, profita

rendit, suivi de tout son état-major, et cent et un coups de canon furent tirés.

Le général en chef prit une position à la gauche de Witepsk. Il fit passer la Duna aux IV^e^ et V^e^ corps, et au I^er^ corps de cavalerie qui se portèrent sur la route de Bechinskovitchy et parut vouloir s'opposer aux progrès de Napoléon pour donner le temps au prince Bagration d'opérer sa jonction. Mais, ayant eu des nouvelles que cette jonction ne pourrait avoir lieu qu'à Smolensk, il leva son camp en présence de l'ennemi et se retira sur Poretchié.

Combat d'Ostrowno. — Le comte Ostermann-Tolstoï, qui avait été envoyé avec son corps d'armée sur le chemin d'Ostrowno pour s'opposer aux mouvements rapides de l'ennemi, rencontra, le 13/25 juillet, l'avant-garde de Murat, près du cabaret de Ramary. Il la culbuta, mais les houssards de la garde, ayant poursuivi l'ennemi avec trop de vivacité, tombèrent sur les réserves, furent reconduits, et nous perdîmes dans cette rencontre 6 pièces de canon. Le comte Ostermann engagea alors le combat, qui devint très vif.

Le général en chef m'envoya dès le matin auprès du comte Ostermann pour avoir des nouvelles précises de ce qui se faisait chez lui.

Je vis, à mon très grand regret, que, de la manière dont le comte Ostermann allait, il sacrifiait son corps sans aucun résultat. Il était très indécis sur le parti qu'il avait à

des renseignements qu'il avait recueillis, et que lui avaient confirmés les rapports de ses reconnaissances pour se jeter sur Kobrin, faiblement occupé par l'avant-garde des Saxons (une brigade) sous les ordres du général Klingel Après un combat des plus vifs, qui coûta pas mal de monde aux Russes, les Saxons furent obligés d'abandonner Kobrin après avoir perdu un millier d'hommes, et laissé entre les mains de Tormasoff, 4 drapeaux, 8 canons et 200 prisonniers, parmi lesquels le général Klingel et 70 officiers.

prendre, n'écoutait l'avis d'aucun de ses généraux qui étaient les deux Bakhmetieff, Okounieff qui fut tué et plusieurs autres. Il voulut bien accorder sa confiance à Seslavine, aide de camp du général en chef, et à moi. Il nous pria même de faire toutes les dispositions nécessaires. On ne peut refuser au comte Ostermann d'avoir une bravoure à toute épreuve, mais il n'avait aucun talent pour manier un corps isolé et livré à ses propres forces.

Le général Konovnizyn. — Avant d'arriver chez le comte Ostermann, j'avais été, par ordre du général en chef, chez le général Konovnizyn pour lui dire de faire avancer la 3e division, afin de recevoir et de soutenir le comte Ostermann en cas d'échec.

Voyant une forte masse de cavalerie se former sur la grande route, je fis avancer deux pièces de canon de 12, qui tirèrent avec tant de succès que je parvins à éparpiller cette colonne. Les houssards de la garde, déjà un peu déconcertés par l'échec qu'ils avaient essuyé, reprirent courage, chargèrent cette cavalerie et s'opposèrent à l'ennemi sur ce point. Ils me témoignèrent leur reconnaissance de leur avoir procuré l'avantage de prendre leur revanche sur l'ennemi.

L'aide de camp Seslavine travaillait de son côté sur l'extrême gauche. La brigade de cuirassiers de Borosdine étant arrivée au trot et les houzards d'Élisabethgrad imposèrent à l'ennemi, qui commençait déjà à nous déborder sur notre droite. Le jour heureusement commençait à tomber, et mit fin à un combat qui avait duré dès l'aube du jour. Le feu cessa, et l'ennemi ralentit ses attaques.

Je rebroussai de suite chemin pour faire mon rapport au général en chef. J'espérais en chemin rencontrer la division du général Konovnizyn ; mais quel fut mon étonnement, en ne la trouvant pas, et, après avoir encore couru une

dizaine de verstes, de la voir établie le long du grand chemin.

J'osai faire des reproches au brave général Konovnizyn qui s'efforça de me calmer en m'assurant qu'il partirait de suite et que, dans une heure, il aurait rejoint le corps du comte Ostermann ; qu'il avait vainement attendu des nouvelles de l'issue du combat d'Ostrowno et que, n'en recevant pas, il avait préféré s'arrêter pour ne pas s'aventurer mal à propos.

Je lui fis observer que l'ordre du général en chef, dont j'avais été le porteur, avait été précis, et que je ne pouvais point m'empêcher de faire mon rapport sur la lenteur qu'il avait mise à l'exécuter et sur le lieu où je l'avais trouvé.

Le général Konovnizyn et le prince Schakhoffskoï. — Le lieutenant-général prince Schakhoffskoï, qui commandait sous les ordres du général Konovnizyn, s'apercevant que les torts étaient du côté du général Konovnizyn, et que mon rapport pouvait lui faire du tort aux yeux du général en chef, me prit à part et me pria de ne pas lui faire arriver du désagrément mal à propos. Il m'assura que le général Konovnizyn se mettrait de suite en marche et que je l'obligerais, lui, de même que le général Konovnizyn en disant que je les avais trouvés prêts à recevoir et à soutenir le corps rétrogradant du comte Ostermann.

Le général Konovnizyn survint pendant nos pourparlers et me répondit sur son honneur et sur sa tête qu'il marcherait de suite et arriverait à temps, que je pouvais par conséquent être rassuré sur l'exécution des ordres dont j'avais été le porteur.

L'estime générale dont jouissait ce brave général fit que je n'hésitai pas à faire ce qu'il désirait, et assurément je n'eus point lieu de le regretter.

Dès le lendemain, 14/26 juillet au matin, il releva le

corps d'Ostermann, qu'il trouva en position près de l'auberge Pezouka et opposa une résistance si vigoureuse à l'ennemi que le général en chef le combla d'éloges bien mérités, en présence de toute l'armée. Le général Konovnizyn eut, dès ce moment, toujours beaucoup d'amitié pour moi et m'en donna des preuves dans mainte et mainte occasion.

J'avais couru ce jour-là plus de 60 verstes, toujours sur le même cheval, et nous étions tous les deux fatigués à mourir. Je ne pouvais presque plus me tenir à cheval et lui ne marchait plus. Heureusement je rencontrai en chemin une famille polonaise qui avait quitté son domicile à l'approche des Français. Une charrette chargée de matelas et de meubles les suivait. Je demandai la permission de me coucher dessus, et, dans cette position agréable, j'atteignis Witepsk dans la nuit, frais, reposé et délassé de la fatigue de la journée.

Witepsk. — L'armée, en attendant, avait pris position aux environs de Witepsk, la droite appuyée à la Duna. Le général en chef eut un moment l'idée audacieuse d'accepter la bataille malgré l'infériorité en nombre de ses forces. Toutes les dispositions pour recevoir la bataille avaient déjà été faites, lorsque des nouvelles arrivées du prince Bagration[1] le décidèrent spontanément à lever son camp en plein jour en présence de Napoléon et à recommencer son mouvement rétrograde. Cette résolution était sage, hardie, mais très dangereuse.

1. Il s'agit ici de la défaite que le maréchal Davout fit essuyer à Bagration à Saltanowka, le 23 juillet, de l'affaire plus connue sous le nom de combat de Mohileff, et à la suite de laquelle, dans l'impossibilité de percer sur Mohilew et Orcha, Bagration, ne pouvant plus opérer sa jonction avec Barclay à Witepsk, informa le généralissime qu'il se voyait forcé de passer le Dnieper pour se porter ensuite sur Smolensk.

Le comte Pierre de Pahlen. — Le comte Pierre de Pahlen eut, le 15, le commandement de l'arrière-garde, au moment où le général en chef prit la résolution de lever son camp en présence de l'ennemi. Il développa alors déjà un talent éminent et prouva combien il était capable de la commission difficile dont il était chargé.

Affaire de Witepsk. — Mon frère Édouard. — Il se battit toute la journée contre les corps réunis de Murat et d'Eugène, et facilita par la défense opiniâtre qu'il fit de chaque pouce de terrain nos moyens de retraite. L'habileté et le courage, que le comte de Pahlen déploya dans cette journée, permirent à l'armée d'exécuter sa retraite avec un ordre admirable et qui fut tel que l'ennemi fut, pendant quelques heures, dans l'incertitude complète sur la direction que l'armée avait prise, et ne trouva aucune trace de la marche de notre armée[1].

Le spectacle était imposant ; toute l'armée sous les armes, placée sur les hauteurs qui dominent le champ de bataille qu'occupait le comte Pahlen, était spectatrice silencieuse des hauts faits d'armes qui s'accomplissaient sous ses yeux.

Je fus envoyé par le général en chef près du comte Pahlen pour lui témoigner combien il était content de sa belle conduite. Je trouvai le comte Pahlen, très souffrant déjà, ne perdant pas la tête un moment, et cependant la fièvre le tourmentait déjà. A peine pouvait-il se tenir à

1. Cf. *Victoires et Conquêtes*, t. 21, p. 138 : « ... Le comte Pahlen couvrait la retraite. Le 28, à la pointe du jour, les Français passèrent le ravin de la Lutchesa sur plusieurs points : mais dans cette vaste plaine que venaient d'abandonner près de 100.000 Russes, il ne restait pas une seule patrouille, pas un soldat qui pût indiquer la route qu'avait suivie l'ennemi. Cette solitude immense laissa d'abord de l'incertitude sur la direction à prendre. Néanmoins, la somme des probabilités décida l'empereur à continuer sa marche sur Smolensk... »

cheval et, plus tard, il fut obligé de quitter l'armée, tellement sa maladie avait augmenté.

Mon frère Édouard, aide de camp du comte Pahlen, manqua être fait prisonnier. Ayant beaucoup couru pendant toute la durée du combat, son cheval, qu'il n'avait pas eu le temps de changer, se trouvant tout à coup fatigué, des chasseurs à cheval français l'eurent bientôt joint, et, quoique mon frère se défendit de son mieux, l'un d'eux le prit par le collet. Heureusement quelques hussards de Summ (Soumy) s'aperçurent du danger dans lequel se trouvait ce jeune officier et accoururent pour le dégager.

Pendant qu'on se battait à outrance à l'arrière-garde, l'armée avait commencé sa retraite dans un ordre admirable. Le soir, le comte Pahlen abandonna Witepsk. Je restai avec lui et ne le quittai qu'à Poradzi (Poreczié). Comme j'avais été témoin oculaire de ces trois journées, je fus chargé d'en faire le rapport. Le général en chef en fut très satisfait et me loua à outrance.

Le général Jermoloff saisit cette occasion pour faire remarquer au général en chef qu'on devrait toujours m'employer de cette manière, que personne n'était plus propre que moi à faire un rapport judicieux des opérations de l'arrière-garde et que c'était là ma place.

Je ne devinai pas alors le but secret des éloges qu'il me prodiguait. Il voulait m'éloigner du général en chef, et il réussit. Car, pendant mon absence, le général en chef, ayant eu besoin d'écrire à S. M. l'empereur et ne me trouvant pas sous la main, fut forcé de confier ce travail à un autre et nommément à son neveu, le jeune Barclay de Tolly, employé au ministère des Affaires étrangères. Voilà ce que mes adversaires voulaient. Ce jeune homme sans expérience, à peine sorti du collège, était tout ce qu'on voulait qu'il fût. C'est lui qui faisait ma besogne pendant mon

absence. Le général en chef forcément s'habitua à son travail et se déshabitua du mien. Le but de mes antagonistes était rempli ; j'avais cessé d'être indispensable.

Je ne m'en doutai point et ne l'aperçus point ; car la vie active que je menais me convenait beaucoup mieux sous tous les rapports. Je n'avais jamais ambitionné le travail de cabinet, et si mes ennemis avaient pu lire dans mon cœur, ils auraient vu qu'ils me rendaient un service essentiel. Depuis ce moment, je puis bien le dire, il ne se tira pas un coup de fusil auquel je n'assistai.

Le colonel Potemkin. — Un jour, j'échappai par miracle au danger d'être pris. Après nous être battus toute la journée, (du 15/27 juillet), après que le comte Pahlen avait derechef développé toute l'énergie de son caractère, nous fûmes enfin assez heureux de voir la nuit s'approcher et de prendre quelque repos. Le comte Pahlen m'offrit une goutte de son numéro zéro (Kümmel); mais nous n'avions rien à manger. Heureusement pour nous, le colonel Potemkin arriva et nous engagea avec le comte Pahlen à manger un morceau chez lui. Le comte Pahlen accepta avec plaisir, et moi de même.

Le colonel Potemkin, brave sur le champ de bataille, était sybarite au bivouac. Il nous donna un souper, comme nous ne l'aurions pas mieux pu désirer à Saint-Pétersbourg. Des mets délicieux, un dessert complet, le tout servi sur de la porcelaine et de la vaisselle plate, d'excellents vins qui nous égayèrent tellement que nous oubliâmes les fatigues de la journée.

Le comte Pahlen alla occuper une chaumière dans un village, et moi, aimant toujours être là où étaient mes chevaux, je m'établis dans la cour sous un hangar, à côté de mes animaux, qui avaient du fourrage en abondance et de la paille jusqu'au ventre. Je n'avais pas prévenu mon

frère du lieu de ma retraite, et je m'endormis profondément. Mes gens et mes deux cosaques en firent de même.

Le lendemain de grand matin, l'ennemi ayant attaqué nos avant-postes et les ayant forcés à se replier, le comte Pahlen avait commencé son mouvement rétrograde. Notre chaîne d'avant-postes avait déjà dépassé le village dans lequel j'étais couché. Le comte Pahlen et mon frère, ne me voyant pas avec eux, s'imaginèrent que j'avais peut-être pris les devants.

Tout d'un coup, j'entends des coups de pistolet dans le village même. Je me lève en sursaut; je réveille mon monde. Mes chevaux n'avaient pas été dessellés, on les brida. Nous nous jetons dessus et, au moment où je veux sortir de la cour de la grange que j'avais habitée, je vois tout le village occupé par l'ennemi.

Les Français, voyant mes deux cosaques et trois de mes gens, ce qui faisait encore une espèce de groupe, s'imaginèrent que c'était une embuscade qu'on leur avait tendue. Ils s'arrêtèrent tout court. Je me mis à pousser des « hourrahs »; mes cosaques m'imitèrent. Les Français s'enfuirent à toutes jambes, et je fis la même chose de mon côté et encore plus vite qu'eux.

L'ennemi, s'apercevant bientôt qu'ils avaient eu peur d'un fantôme, rebroussa chemin et me donna la chasse. Mais déjà nos cosaques de la garde, qui formaient une chaîne de flanqueurs, ayant vu que j'étais en danger, s'avançaient au grand galop et me dégagèrent.

Je l'avais échappée belle. Je fis un reproche à mon frère de ne pas m'avoir prévenu du départ.

Il m'avoua que l'idée ne lui était même pas venue que j'étais couché dans un coin de la cour et qu'il s'était imaginé, de même que le comte Pahlen, que j'étais à les attendre sur le grand chemin. On s'amusa de cette aventure, et on me

félicita aussi de ne pas avoir perdu la tête ; mais je me promis bien de ne plus faire dorénavant des embuscades de ce genre.

Le colonel Wollzogen. — Lorsque je retournais au quartier général, j'avais ma récréation dans la société de quelques-uns de mes camarades, entre autres du colonel baron Wollzogen, aide de camp de l'empereur, qui faisait chambre avec moi. Homme instruit et éclairé, il possédait la confiance du général en chef et dirigeait sous main les officiers du quartier-maître général.

Le général Jermoloff, jaloux de tout le monde, mais surtout des étrangers, ne put pas voir non plus avec indifférence que le général en chef recherchait souvent les conseils de Wollzogen, qui disait alors des vérités avec courage et fermeté, ce qui ne plaisait pas toujours au chef de l'état-major Il résolut dès lors de le culbuter.

Wollzogen (plus tard général d'infanterie au service du roi de Prusse), avec lequel j'avais toujours travaillé, auquel j'avais communiqué mes espérances et mes craintes sur l'issue de la campagne, lui qui me communiquait ses pensées, mais qui prévoyait tout ce qui arriverait, fut, ainsi que moi, mis hors d'activité des affaires du cabinet. Il n'était pas plus chagrin que moi pour cela ; car le général en chef continuait à nous traiter avec distinction, et hormis nous, personne ne se doutait que nous étions devenus entièrement étrangers aux affaires.

Mais nous pouvions reparaître sur la scène ; c'était là un danger que nos adversaires prévoyaient, et, par conséquent, il fallait nous éloigner entièrement de la scène, et voilà ce qui fut résolu dans leurs conciliabules.

Wollzogen, aide de camp de l'empereur, protégé par l'impératrice mère, ne leur parut pas l'homme qu'ils osèrent

attaquer directement. Ils me choisirent donc pour première victime, et mon sacrifice fut résolu. Et Dieu sait s'ils y ont réussi.

Je leur pardonne le mal qu'ils m'ont fait : il est devenu irréparable.

Le prince Bagration. — Smolensk. — Nous nous approchâmes de Smolensk, qui était occupé par un petit corps commandé par le général Winzingerode[1], et le général en chef y prit son quartier-général, le 20 juillet/1er août.

Wollzogen fut envoyé auprès du prince Bagration. La réunion des deux armées s'opéra en dépit de Napoléon, et le 22 juillet/3 août elle était faite.

Lorsque le prince Bagration, accompagné de tout son état-major, du comte Woronzoff, de Wassiltchikoff, Paskiévitch, Raïeffsky et de plusieurs autres, vint la première fois voir le général en chef, je décidai le général en chef à aller jusqu'à l'antichambre à la rencontre du prince, en épée et le chapeau à la main, et à lui dire qu'il était en chemin pour aller lui faire visite. Cette démarche, à laquelle le prince Bagration ne s'attendait point, fit un effet prodigieux sur lui et sur toute sa suite, qui avait vu avec jalousie que le prince Bagration qui, étaint l'ancien du général Barclay, était mis par la volonté de l'empereur sous les ordres de ce dernier. La modestie du général Baclay et le peu de prétentions qu'il mettait en général en toute chose et surtout cette démarche prévenante les avaient tous captivés en sa faveur.

Le général en chef me sut gré de lui avoir suggéré cette idée et me serra la main affectueusement, ce qui était d'autant plus flatteur pour moi, qu'il n'était pas un homme à effusion.

1. Quatorze bataillons et 8 escadrons (d'après Boutourlin).

L'entrevue ne dura qu'un petit quart d'heure. Le général en chef prit dès ce moment le commandement des deux armées réunies, et quoique le prince Bagration se vît avec peine placé sous les ordres d'un moins ancien[1], il sut vaincre le crève-cœur et alla franchement à la besogne.

Le 25 juillet/6 août, un conseil de guerre eut lieu.

Les deux généraux en chef se réunirent chez le général Barclay de Tolly et y firent appeler S. A. le grand-duc Constantin, le général Jermoloff, l'aide de camp général comte de Saint-Priest et le colonel Toll.

On proposa une attaque sur Roudnia pour profiter de la dissémination des corps français. C'est alors que des marches et contre-marches eurent lieu. Le général Barclay hésitait sur le parti qu'il avait à prendre ; c'est la première fois que je ne fus pas tout à fait content de sa manière d'être. Il était agité, il fatiguait l'armée par des marches continuelles dans des chemins bourbeux et impraticables ou par des changements de position sans but réel.

Raïeffsky à Krasnoïé. — Le corps de Raïeffsky avait été placé sur le chemin de Krasnoïé. L'ennemi l'y attaqua. Le général Neveroffsky opposa une résistance héroïque ; sa retraite était digne des plus grands éloges. Il se couvrit de gloire.

Platoff et Pahlen. — L'Hetman Platoff et le comte Pahlen attaquèrent, le 27, de leur côté, sur le chemin de Roudnia, le corps du général Sébastiani, le culbutèrent et firent un grand nombre de prisonniers, entre autres un colonel du 10e de houssards. Tous les papiers du général Sébastiani furent pris. Le quartier général était alors en marche de Prykaz-Wydra à

1. Voir *Annexe IV.*

Mostchinky, où il s'établit le 28 juillet/9 août pour retourner derechef reprendre sa position à Prykaz-Wydra.

Après des combats partiels et des mouvements très inutiles, l'armée se concentra à Smolensk, ayant appris le plus beau mouvement que Napoléon eût exécuté et fait de toute la campagne en manœuvrant habilement pour passer le Dniéper à Rasasna.

La réunion des deux armées avait eu lieu. Elles se séparèrent momentanément, et le prince Bagration marcha pour se mettre à cheval sur la route de Moscou, et le général Barclay se chargea de la défense de Smolensk.

Bataille de Smolensk. — Smolensk fut cerné par Napoléon. La position de notre armée était sur la rive droite du Borysthène (Dniéper), l'aile droite appuyée à la rivière, la gauche aux faubourgs.

Smolensk était occupé le 4/16 août par le général Raïeffsky qui avait à soutenir avec son corps les attaques réitérées de Ney, et puis, lorsque celui-ci eut ordre de rejoindre la II[e] armée, par le général Doktoroff et le prince Eugène de Wurtemberg avec 30.000 hommes.

Trois ponts, dont un en bois sur la route de Saint-Pétersbourg et deux autres en pontons et bateaux établirent les communications entre la ville et l'armée.

Le 5/17 août, toutes les colonnes françaises furent déployées et prêt à combattre, Napoléon nourrissait l'espoir que nous déboucherions de Smolensk pour lui livrer bataille en plein champ. Mais voyant qu'il se flattait d'un vain espoir et qu'au contraire nous nous concentrions davantage, il donna le signal de l'attaque et le maréchal Ney commença l'attaque. On se canonna de part et d'autre sans grand résultat.

Le général en chef se porta avec célérité sur tous les

points et s'arrêta à notre extrême gauche, sur une hauteur, à côté d'une église qui masquait une batterie de 12, commandée par le colonel Nilus. Il ordonna de suite le feu; l'ennemi riposta de l'autre côté de la rivière et le combat fut chaud. Le général Barclay eut l'air de ne pas s'occuper du danger imminent qui l'entourait et donna ses ordres avec le plus grand sang-froid.

Comme la rivière était entre cette batterie et l'ennemi, on avait négligé de la faire soutenir par une troupe quelconque. L'ennemi prompt à s'apercevoir de la moindre faute et d'en profiter, fit passer à gué de la cavalerie qui entreprit de prendre la batterie et d'envelopper le général en chef.

Je m'en aperçus heureusement à temps et, sans hésiter un moment, je pris l'escorte du général en chef. Plusieurs aides de camp et officiers d'ordonnance me suivirent et je me jetai à la rencontre de la cavalerie ennemie qui, encore passée en petit nombre, fut bientôt forcée de rebrousser chemin. Le lieutenant des chevaliers-gardes Bakhmakoff se distingua dans cette occasion. Grégoire Orloff fut envoyé pour faire venir du camp un régiment de lanciers et le général en chef, en quittant cette batterie, me chargea de placer ce régiment de manière à ce que l'ennemi ne pût plus l'inquiéter.

L'ennemi, en attendant, était parvenu à diriger un feu meurtrier sur tous les ponts. Le corps de Poniatowsky, que nous n'avions pu empêcher de s'établir vis-à-vis de notre extrême gauche, enfilait nos ponts et rendait les communications avec la ville très difficile.

Le succès extraordinaire de la défense de Smolensk donnait lieu d'espérer que, les jours suivants, les nouveaux efforts de l'ennemi pour s'en emparer seraient également vains. Mais, malgré cela, le général Barclay jugea que Napoléon, en s'étendant par sa droite, pouvait s'emparer de la route

de Moscou, que la deuxième armée isolée ne se serait point trouvée en état de défendre efficacement, et, que dans cette hypothèse, les armés russes se seraient vues rejetées sur Porietchié et les provinces septentrionales et entièrement hors de la ligne importante du centre et de toute liaison avec les provinces fertiles du Midi; l'évacuation de Smolensk fut donc décidée.

Eugène de Wurtemberg, Doktoroff et Konovnizyn se couvrirent de gloire en défendant Smolensk.

Napoléon forma vers six heures du soir des colonnes d'attaque pour entrer de vive force dans la ville. La perte que l'ennemi essuya fut immense ; la mitraille avait beau jeu. Les Français ne réussirent point.

A minuit, dans la nuit entre le 5 et le 6/17 et 18 août nous avions abandonné la ville et l'ennemi fit son entrée.

Le général Korff, commandant notre arrière-garde, le fit canonner des hauteurs que nous continuâmes d'occuper, au moment même où leurs colonnes entraient tambour battant et drapeaux déployés. Presque toutes ses batteries tirèrent toute la nuit sur cette malheureuse ville qui, heureusement, avait été abandonnée par la presque totalité de ses habitants.

Retraite sur Dorogobouch. — Le général en chef passa toute la nuit à la belle étoile. Il n'avait rien mangé de toute la journée, et un peu de lait que je lui offris fut la seule nourriture qu'il prit.

La retraite sur Dorogobouch (Dorogobuje) fut décidée. L'armée se mit pendant la nuit en mouvement pour prendre une position sur la route de Porietchié.

Notre position devenait des plus critiques.

Mais, avant de continuer de donner des détails sur les opérations, je ne dois point oublier de dire que le général

Jermoloff avait encore fait un effort pour m'éloigner de l'armée et que j'eus le bonheur de le déjouer.

Je tombe malade. — J'étais tombé malade quelques jours avant la bataille de Smolensk. Ne voulant point quitter l'armée, je me traînai tant bien que mal à la suite du quartier-général. M. Louis de Löwenstern[1], envoyé de Riga par le général Essen, me trouva dans cet état, ce qui m'empêcha de lui être aussi utile que je l'aurais désiré.

Tettenborn. — Le lieutenant-colonel Tettenborn arriva aussi à la même époque et j'eus à peine la force de le présenter au général en chef. Il réclama mes bons offices et je me rappelle que je lui avais donné le conseil de ne pas rester à l'armée en lui avouant franchement que ce n'était pas la saison des étrangers, mais d'aller à Saint-Pétersbourg, où, étant connu de l'empereur, il finirait assurément par être employé. Il suivit mon conseil, partit et fit plus tard un chemin rapide.

Mes souffrances augmentèrent de jour en jour. Le général Jermoloff prit ce prétexte pour m'écrire et m'annoncer que le général en chef m'avait permis de m'éloigner de l'armée pour soigner ma santé et il m'enjoignit en même temps de ne pas m'arrêter à Smolensk, mais de me diriger sur Wiasma.

N'ayant pas demandé cette permission, je fus frappé de l'extrême prévoyance du général Jermoloff. Je m'en défiai et je me proposai bien de n'en profiter que conditionnelle-

1. Il s'agit ici très probablement d'un cousin germain de Löwenstern, Hermlad-Louis de Löwenstern, né le 5 juillet 1782, mort le 1er juin 1843. Fils de Paul-Louis de Löwenstern (1752-1824) et marié à Anna von Vietinghoff; il occupa pendant quelque temps les fonctions de vice-gouverneur de l'Esthonie. (Renseignement communiqué par la baronne de Lancken-Wackenitz, fille du capitaine baron de Löwenstern, possesseur des Mémoires du général, son oncle.)

ment. Je partis sur une voiture que me donna le jeune comte Rostopchine et je m'arrêtai à Smolensk. C'était d'un château à 20 verstes de Smolensk que je mis en chemin. Ce château appartenait à M. Read : il fut pillé et abîmé.

A Smolensk, j'eus le bonheur de trouver un bon logement qu'occupait le lieutenant-général baron de Löwenstern qui commandait l'artillerie dans l'armée du général Bagration. C'était chez un limonadier, un Suisse de naissance, qu'il s'était logé et qu'il voulut bien par amitié pour moi partager une petite chambre avec moi. Je pris force glaces et limonade et, sans consulter un médecin, j'eus le bonheur de rétablir ma santé et de me rafraîchir le sang.

Quarante-huit heures après ce repos, je me sentis si bien que je pris le parti de rejoindre le quartier-général au lieu d'aller à Wiasma[1].

La grimace que fit le général Jermoloff en me revoyant me fait encore rire si j'y pense.

« D'où venez-vous? Que voulez-vous? Je vous ai cru mort. »

Voilà ce qu'il me dit en me revoyant.

« Je reviens, lui dis-je, parce que c'est mon devoir, et je ne veux rien, excepté ne pas mourir autrement que sur le champ de bataille. »

Il me tourna le dos, et j'allai me présenter chez le général en chef qui me reçut avec les mêmes marques de bonté auxquelles il m'avait déjà habitué.

Krüdener. — Ce qui rendait l'animosité du général Jermoloff encore plus forte contre moi, c'est que j'avais épousé la

1. Il est important et essentiel de remarquer, en raison des malheurs qui faillirent arriver par la suite à Löwenstern, qu'il ne rejoignit le quartier général qu'après le combat de Roudnia, auquel il ne put, par suite, assister.

cause du colonel Krüdener, commandant le régiment de grenadiers de la garde Séménoffsky. J'avais été celui qui, sur les instances du colonel Krüdener, avait donné avis au général en chef des intrigues qui se tramaient dans le régiment contre ce digne et brave colonel.

Le général Jermoloff, voulant se défaire de cet officier, encouragea les jeunes officiers à une insubordination presque criminelle.

Le colonel Krüdener, jouissant de la confiance dont l'honorait l'empereur, crut pouvoir quitter le régiment jusqu'à ce que Sa Majesté eût jugé sa cause. — L'empereur désapprouva cette conduite. Krüdener, malade de dégoût et de toutes les tracasseries que le général Jermoloff lui fit essuyer, manqua les batailles de Smolensk et de Borodino et ainsi de suite toute la campagne. C'était une véritable perte; car c'était un homme d'honneur, bon militaire et digne de la confiance dont l'honorait autrefois S. M. l'empereur.

Le grand-duc Constantin avait quitté l'armée, quelques jours après Valoutina, accompagné seulement de son aide de camp Olsoufieff. J'avais été le porteur de la lettre désagréable qui obligea Son Altesse à quitter l'armée.

Le général Jermoloff, qui perdit en lui un fort appui, commença dès son départ à s'attacher davantage au parti Barclay; mais il n'a jamais agi franchement avec ce digne homme.

Heureusement le général Barclay ne vit en lui qu'un homme employable, qu'un homme de mérite et de talent militaire, mais d'un caractère faux et hypocrite. Il ne lui ouvrit jamais son cœur : car il pressentit que le général Jermoloff ne pourrait jamais être son ami et la suite a bien prouvé combien cet homme sous-minait sa réputation et sa gloire.

Départ du comte Pahlen et de mon frère pour Moscou. — J'allai voir le comte Pierre Pahlen à l'avant-garde. Je le trouvai, à mon grand chagrin, malade et presque mourant. Mon frère Édouard était très souffrant aussi. Ils partirent pour Moscou pour se rétablir, accompagnés du médecin Macdonald, ce qui me tranquillisa beaucoup. Je ne pus leur donner aucun soin, ce qui me fit beaucoup de peine.

Wilson. — Wilson, général anglais, nous arriva. Il fut reçu avec beaucoup de distinction par le général en chef. Je fus chargé de lui faire les honneurs du quartier-général.

Les journées sanglantes de Smolensk avaient fait cesser pour un moment toutes les intrigues et toutes les animosités. Les dangers qui se présentèrent sous mille formes différentes avaient peut-être réveillé la conscience de bien des personnes.

Combat de Valoutina. — L'affaire de Valoutina-Gora, qui eut lieu le 7/19 août, le lendemain de notre abandon de Smolensk, fut très sanglante ; jamais notre armée n'avait couru un plus grand danger.

La marche de nuit du 6/18 au 7/19 en présence de l'ennemi, qui avait un beaucoup plus court espace à parcourir, fait honneur au talent militaire de Barclay. Mais, sans le courage et l'intrépidité de nos troupes, notre armée aurait été anéantie ou dispersée.

Notre arrière-garde, commandée par le général Korff, le corps de Baggowouth et un grand train d'artillerie furent entamés et en très grand danger.

Le général en chef me chargea de faire filer 60 pièces de canon par des chemins presque impraticables pour regagner la route de Moscou. Je fus assez heureux de faire faire un nouveau chemin au-dessus d'un marais. En plaçant force

gabions, fascines et des pontons, je gagnai par cette opération 10 verstes de chemin et je sauvai cette artillerie qui, sans cela, serait nécessairement tombée entre les mains de l'ennemi. Le général en chef me loua beaucoup sur cette opération et j'eus la croix de Saint-Wladimir.

Duc Alexandre de Wurtemberg. — Plus tard, le duc Alexandre de Wurtemberg qui prévoyait le danger que courait l'armée, n'ayant pour toute retraite sur le grand chemin de Moscou qu'un seul pont, proposa d'en construire à la hâte encore un. Il ne dédaigna pas de se charger personnellement de l'exécution, car il y avait urgence. Mais, parlant mal le russe ou pas du tout, personne ne sut ou ne voulut lui obéir. Il s'empara de moi. Les généraux Ouvaroff, Toutchkoff et Ostermann me décidèrent à ne pas lui refuser mes bons offices et, en ma qualité d'aide de camp du général en chef, mon autorité dans cette occasion lui fut d'une grande utilité.

Je fis descendre de cheval un escadron des hussards de la garde, fis démolir plusieurs maisons de paysans qui se trouvaient à proximité. Je mis à l'ouvrage un détachement de pionniers sous les ordres du baron Salza et, par l'activité de ce jeune officier, le duc eut la satisfaction de voir le pont bientôt construit, des chemins tracés, et nos colonnes commencèrent à défiler avec plus d'aisance.

Sur ces entrefaites, la cavalerie ennemie, du corps de Junot, commença à se montrer en force sur notre aile gauche. Le général Ouvaroff avait placé quelques régiments de hussards sur ce point. Ce n'était pas suffisant.

Général Ouvaroff. — Le général en chef, tout occupé au centre, ne put être instruit assez tôt de ce mouvement. Je pressai donc le général Ouvaroff d'envoyer toute sa cavalerie

légère sur ce point, lui faisant remarquer le danger que courait toute l'armée si les Français parvenaient à s'emparer des hauteurs sur notre gauche. Il ne le voulut point, m'alléguant que le terrain n'était pas favorable.

Il n'y avait pas un moment à perdre. Nous étions dans un danger imminent. Je courus auprès du général en chef à toute bride pour lui faire observer l'urgence de faire agir toute notre cavalerie légère et de la porter à notre gauche.

Il s'indigna de ce que le général Ouvaroff ne l'avait pas senti lui-même, me renvoya auprès de lui avec l'ordre de faire avancer de suite et avec la plus grande célérité toute sa sa cavalerie légère. Ce qui fut fait et, à peine eut-elle passé un marais où plusieurs chevaux s'embourbèrent qu'elle fut chargée avec vigueur, mais étant en forces suffisantes elle résista, chargea l'ennemi à son tour, le culbuta et donna à notre droite et au centre le temps de se replier en bon ordre.

Napoléon accabla Junot, qui commandait contre notre gauche, de reproches de ne pas avoir agi avec plus de célérité et de vigueur et « d'avoir manqué par là la plus belle page de sa vie ».

Je puis, sans manifester de la présomption, m'avouer que j'avais seul le mérite de ce mouvement exécuté contre l'opinion du général Ouvaroff qui en eut après toute la gloire. Le seul général Barclay me rendit justice en me louant du coup d'œil juste que j'avais eu.

Le général Konovnizyn se couvrit de gloire dans cette journée. Nos grenadiers firent des merveilles. Le colonel Jeltoukhine avec les grenadiers du corps avait fait plusieurs charges à la baïonnette.

Général Toutchkoff. — Le général-major Toutchkoff, qui s'était battu vaillamment toute la journée, vint en personne faire le rapport au général en chef qu'il ne pouvait plus

résister aux attaques reitérées de l'ennemi. Le général en chef se fâcha et dit au général Toutchkoff :

« — Retournez à votre poste et faites-vous tuer, car si vous en revenez, je vous ferai fusiller. »

En effet, le général Toutchkoff ne revint pas : sa brigade fut abimée et lui blessé et fait prisonnier.

Dans une des charges de cavalerie qui avait eu lieu le matin, lorsque nous nous battîmes avec le corps de Baggowouth seul pour dégager le général Korff, j'eus le bonheur de sauver le général en chef d'un grand malheur.

Il montait un cheval très fringant qu'il avait eu du brave général Dorokhoff. Ce cheval le fatiguait beaucoup et ne cessait de faire des courbettes, mais n'avançait presque pas. Des lanciers polonais, ayant culbuté et foulé nos tirailleurs, se jetèrent sur le groupe que formait le général en chef avec son état-major. Il éperonnait son cheval pour se soustraire au danger d'être pris ; mais ce cheval, caracolant toujours, n'avançait pas, se cabrait et ne voulut jamais se mettre au galop. J'avais déjà donné quelques coups de plat de sabre à ce cheval pour le forcer d'avancer, mais voyant que rien ne faisait sur cette maudite bête et le danger devenant toujours plus pressant, je sautai à bas de mon cheval et forçai le général en chef de prendre le mien. Le général Barclay, avec le plus grand sang-froid et sans dire un mot, descendit du sien, monta lestement sur celui que je lui présentai et continua son chemin, regardant à droite et à gauche pour voir s'il ne voyait pas quelque escadron pour nous dégager. En attendant, je m'étais élancé sur le sien et, plus jeune et plus vigoureux que lui, je mis ce cheval rebuté si bien en train que j'eus même beaucoup de peine à l'arrêter.

Léon Narischkine. — Le capitaine Léon Narischkine, commandant un escadron des hussards d'Izioume, fit dans ce

moment une belle charge, culbuta l'ennemi et nous donna le temps de nous reconnaître

Le général en chef me remercia beaucoup du service que je venais de lui rendre et se promit bien de ne jamais monter ce maudit cheval.

Je fis apercevoir au général en chef la belle conduite du capitaine Narischkine. Il le fit appeler et le combla d'éloges. Narischkine me sut gré de cette démarche, et notre amitié, qui a toujours duré, fut cimentée sur le champ de bataille.

Cette journée avait été une des plus fatigantes pour moi, et le double combat qui avait duré depuis le matin ne cessa qu'avec la nuit tombante.

Le général en chef établit son quartier-général dans un petit bois, à la droite de la grande route de Moscou et convoqua autour de lui tous les chefs de corps.

Je fus encore envoyé la nuit pour chercher le général Konownizyn et j'eus beaucoup de peine à le trouver. Mon cheval était abîmé. J'avais pris dans une des charges de cavalerie un officier westphalien. Son cheval me parut bon ; mais bientôt je m'aperçus qu'il ne valait pas mieux que le mien ; mais, ne voulant point l'abandonner, je le traînai toujours avec moi et résolus de faire la nuit encore six verstes pour rejoindre nos équipages, me restaurer pour être frais pour le lendemain, prendre un autre cheval et remettre à mes gens celui pris à l'ennemi. Je rejoignis le général P... en chemin et bientôt nous eûmes aussi atteint le prince d'Oldenburg qui allait aussi retrouver ses équipages et manger un morceau.

Prince d'Oldenburg. — Mouromzoff. — Harassés de fatigue, nous arrivâmes enfin à deux heures du matin au lieu où se trouvaient les équipages du quartier-général.

Le prince d'Oldenburg me fit l'honneur de me faire souper avec lui et je me couchai de suite après, à côté de mes

chevaux, sur un sac d'avoine. Je ne crois pas que le plus doux matelas puisse vous procurer une couche plus délicieuse que celle que j'avais, au moins à en juger par la jouissance que j'éprouvais.

Le jeune Mouromzoff, aide de camp du général Jermoloff, avait été dangereusement blessé dans cette journée meurtrière. On le pansait dans la maison qu'occupait le prince d'Oldenburg. J'eus bien de la peine à le voir tant souffrir. Je lui portai un bouillon de la table du prince, mais ses douleurs étaient si violentes qu'il ne put rien prendre.

La retraite se fit toute la nuit. La résistance que le général Barclay avait opposée à l'ennemi à Valoutina et à Loubino sauva l'armée. Elle avait été dans un danger imminent, et le sort de la campagne et de l'armée aurait dû être décidé ce jour-là.

Napoléon ou ses lieutenants n'agirent pas avec assez de vigueur. Les Français étaient plus rapprochés de notre ligne de retraite que nous. Ils avaient la ligne intérieure, nous, la ligne extérieure. Nous, une marche de 20 verstes à faire, eux, une de 5. Nous avions des défilés à passer. L'artillerie ne pouvait descendre une hauteur qu'avec des cordes. Eux avaient le grand chemin de Moscou et ils étaient maîtres des deux rives du Borysthène.

Le général Barclay choisit le chemin le plus long pour cacher sa retraite à l'ennemi. Il réussit : il arriva avec une partie de son armée à Valoutina, au moment même où les têtes des colonnes françaises parurent. Alors commença le combat à jamais mémorable où nos troupes se couvrirent de gloire et où l'étoile de Napoléon pâlit pour la première fois. Ce combat peut être considéré à juste titre comme un chef-d'œuvre de fermeté et de solidité de la part de nos troupes.

Napoléon était furieux. Déjà il avait prédit la ruine totale de notre armée, et il n'était pas un officier un peu instruit

chez nous qui ne sentît la désespérante gravité de notre position.

Le général Koutaïzoff. — Le général Barclay se montra dans cette circonstance supérieur à lui-même. Sa contenance, sa valeur, sa présence d'esprit étaient admirables. Il courut les plus grands dangers.

Le général Koutaïzoff avec sa bravoure et son activité ordinaires redoubla de zèle pour sauver son artillerie. Pas une pièce ne fut perdue.

Dorogobusch. — L'armée se dirigea sur Dorogobusch où l'armée du prince Bagration occupait une forte position depuis le 9/21 août.

La I^re^ armée prit la même position à Ousviate. Le général Barclay, ayant regagné ses communications avec Moscou, et, par conséquent, avec le cœur de l'empire, et se voyant de nouveau en liaison avec Bagration, jugea ne plus devoir éviter une bataille générale qui, seule, pouvait arrêter les progrès de l'ennemi. Le système de temporisation n'était plus convenable.

La position derrière l'Oungia, près d'Ousviate, lui parut convenable et assez favorable pour recevoir la bataille.

Le 10/22 août, le quartier-général de la I^re^ armée fut porté à Andréïeffka et l'ennemi commença à construire des ponts sur le Dniéper.

Le prince Bagration, craignant de voir les deux armées coupées de Dorogobusch, fit décider le général Barclay à abandonner sa position pour en chercher une plus avantageuse vers Wiazma. Et dans la nuit du 11/23 au 12/24 août, les deux armées se mirent en retraite. La II^e^ vint à Brachno (Bragino) et la I^re^ à Dorogobusch (Dorogobouje).

A peine arrivé devant Dorogobusch, dans la position que

le colonel Toll avait choisie, le général en chef me renvoya à l'arrière-garde auprès du général Jermoloff, pour lui dire qu'il pouvait commencer son mouvement rétrograde.

Ce fut une des plus pénibles journées pour moi. J'avais fait 20 verstes la nuit; je devais retourner et faire 30 autres verstes, puis encore revenir, ce qui fit 80 verstes, toujours sur le même cheval et sans avoir eu le temps de le faire reposer une minute. J'étais abîmé et mon cheval de même.

C'était, en général, un grand défaut chez le général Barclay de ne jamais calculer les forces physiques ni des hommes qui l'entouraient, ni de leurs chevaux. Ce furent ordinairement toujours les mêmes personnes qu'il chargeait des commissions de conséquence, sans avoir égard si l'on avait déjà fait des courses ou non. Et il y avait un essaim de jeunes gens qui le suivaient sans qu'il daignât jamais leur donner la moindre commission, même pour les choses de moindre importance.

Sans être sévère avec ses aides de camp, cependant un jour il s'en fâcha au point que, pour les punir du peu d'activité qu'ils mettaient à le suivre, il les fit tous descendre de cheval et leur fit faire une marche de 25 verstes à pied, sous la surveillance du commandant du quartier-général. Il excepta de cette punition le colonel Zakreffsky, Seslavine et moi qui, tous les trois, avions été employés dans la matinée.

Grand-duc Constantin. — J'avais surtout eu une commission très scabreuse, qui était d'aller faire une forte réprimande au grand-duc Constantin, parce que sa cavalerie avait interrompu la marche de l'infanterie, et, au lieu de passer par un gué, avait passé la rivière sur le seul pont qui existait. A la suite de cette réprimande, le colonel de la garde à cheval... qui était à la tête de la colonne fut mis aux arrêts. Le grand-duc, qui sait au suprême degré se

faire obéir, possède en même temps la qualité, si rare, de savoir obéir. Il ne se scandalisa pas de la réprimande que j'avais eu le déplaisir de lui faire de la part du général en chef et tâcha de réparer le désordre qui avait été commis à son insu.

Les aides de camp du général en chef étaient très scandalisés de l'affront qu'ils avaient essuyé en cheminant à pied. Ils s'imaginèrent pouvoir bouder le général en chef. Mais les plus spirituels, comme Grégoire Orloff, Petersen, Klinger et d'autres, qui tous avaient marché à pied aussi, leur firent concevoir le ridicule de leur bouderie : ils vinrent donc tous dîner comme à l'ordinaire chez le général en chef et il n'en fut plus question.

Toll. — Le général en chef et le prince Bagration, accompagnés du duc Alexandre de Wurtemberg, du prince d'Oldenburg et de beaucoup d'autres généraux, montèrent à cheval pour reconnaître la position devant Dorogobusch. Elle fut trouvée défectueuse, et le général en chef ayant fait au colonel Toll des reproches sur le choix du terrain, celui-ci, avec sa franchise ordinaire qui, quelquefois, dégénérait en brusquerie, répondit : « qu'il n'était pas le maître de faire des positions et qu'il ne savait pas les choisir meilleures là où la nature ne secondait pas ses vues ».

Le prince Bagration prit très mal cette franchise. Quant au général Barclay, n'ayant fait aucune attention au ton peu respectueux avec lequel le colonel Toll lui avait répondu, il se tut, mais la sortie foudroyante du prince Bagration ressembla à un orage.

Il sermonna le colonel Toll d'une rude manière, lui disant que :

« S'il ne savait pas choisir une meilleure position, il n'était pas dit pour cela que d'autres ne le sauraient pas et qu'il

ne convenait nullement à un blanc-bec comme lui de parler sur ce ton au général en chef, qui méritait tous les égards, que lui-même en donnait l'exemple, étant plus ancien que lui et s'étant mis volontairement sous ses ordres; que les cordons bleus[1] s'honoraient de suivre le général en chef; qu'il reconnaissait les qualités éminentes qui l'avaient placé à la tête des armées et qu'il ne convenait nullement à un jeune étourdi comme lui de tenir un pareil langage à celui qui, dans ce moment, tenait les destinées de l'armée et de l'empire entre ses mains : que ce n'était qu'à la générosité du général en chef, qui avait bien daigné ne pas faire attention à son langage peu modéré, qu'il devait son salut, car, si lui avait à disposer de son sort, il lui aurait fait endosser le cordon blanc, « c'est-à-dire la bandoulière du soldat ».

Le colonel Toll se tût; il fit fort bien. Le général en chef sentit que dans le fait, le colonel Toll avait raison; mais il avait manqué dans la forme.

Le général en chef donna ordre de quitter la position.

Je pars pour Moscou. — En suivant le général en chef, qui avait terminé sa reconnaissance, le colonel Wollzogen me prit à l'écart et me dit :

« Savez-vous que vous allez partir comme courrier pour Moscou? »

Je ne voulus pas le croire; mais il m'assura avoir vu le passeport signé pour moi et les dépêches toutes prêtes chez le général Jermoloff.

Aussitôt je piquai des deux et j'allai accoster le général Jermoloff qui, avec sa fausseté et son hypocrisie ordinaires, m'assura qu'il ne savait rien.

1. Bagration voulait désigner par ces mots les généraux décorés de l'ordre de Saint-André, dont le ruban est bleu.

« Comment, général, lui dis-je, pouvez-vous l'ignorer, vous chez qui les dépêches et les passeports sont déjà préparés ?

« Ah ! me dit-il, je m'en ressouviens. Il fut question hier au conseil qui a été tenu d'envoyer un officier intelligent et au fait des derniers événements pour tranquilliser la ville de Moscou sur l'abandon de Smolensk, et alors le choix ne pouvait tomber que sur vous. Et unanimement tout le monde au conseil a approuvé le choix qui a été fait en vous désignant. »

Je lui dis : « Mon général puisque ma mission parait déjà décidée, je n'ai plus d'objection à vous faire ; mais, quoique la commission soit assurément très honorable, je tâcherai néanmoins de faire tous mes efforts pour qu'un autre puisse être envoyé à ma place. Car je ne me soucie pas du tout de quitter l'armée dans un moment où on se propose de livrer bataille et je connais plus d'un de mes camarades qui ne demanderait pas mieux que d'y aller et nommément le jeune comte de Rostopchine qui serait enchanté de revoir son père et sa mère. »

« Faites comme il vous plaira, me répondit-il. »

Barclay de Tolly. — Et je tournai bride pour aller trouver le général en chef qui était déjà rentré chez lui. J'entrai dans son cabinet et il me dit avec sa bonté ordinaire.

« Vous devez partir pour Moscou tout de suite avec des dépêches pour le comte de Rostopchine. »

J'osai lui faire des représentations en lui exposant mes motifs, pourquoi je ne désirais pas faire ce voyage. Je lui dis avec chaleur que j'aimais la guerre, que chaque coup de fusil tiré sans moi me faisait un mal terrible, que même, étant retiré du service, j'avais cherché comme volontaire la guerre là où elle se faisait et que je serais inconsolable si une bataille se livrait sans moi.

Le général en chef me rassura et me dit, avec un ton de vérité qui ne me laissa aucun doute, « qu'il me donnait sa parole qu'il n'accepterait pas avant huit jours une bataille, que j'avais tout le temps de revenir et que ma présence à Moscou était indispensable pour tranquilliser les esprits et mettre le comte Rostopchine au fait des derniers événements. »

Il ajouta « qu'il n'y avait que moi de capable de bien remplir ses intentions, qu'il me confiait une mission de la plus haute importance puisqu'il s'agissait non seulement d'influer sur l'esprit des habitants de Moscou, mais que sa réputation même en dépendait. »

Tranquillisé sur les opérations de l'armée pendant mon absence, je ne me défendis plus et fus même enchanté de ce voyage. Je reçus mes dépêches, mes instructions verbales et je partis.

Moscou. — Je fis la plus grande diligence et bientôt j'arrivai aux barrières de Moscou. Un officier de la garde avancée s'empara de moi et me conduisit chez le commandant. Celui-ci me donna un aide de camp de la place et me fit conduire chez le comte Rostopchine. Le comte était dans sa belle maison de campagne à quelques verstes de la ville.

Mon apparition à Moscou fit sensation. Le peuple me suivit. On n'était pas habitué à voir arriver de l'armée un officier supérieur en courrier, couvert de boue et de poussière, sur une petite charrette de poste. Tout le monde fut curieux d'avoir des nouvelles de l'armée. Je descendis de ma charrette et je fus introduit chez le comte.

Comte Rostopchine.— Je lui remis mes dépêches et en même temps un bulletin de la victoire que le comte Wittgenstein

venait de remporter sur les Français[1] et que le colonel Albrecht, des Dragons de la Garde, qui courait avec cette dépêche au grand quartier-général, et que j'avais rencontré en chemin, m'avait communiqué. Le comte fit de suite imprimer et afficher cette nouvelle.

Il me questionna beaucoup sur les mouvements qui eurent lieu à Smolensk, sur l'état de l'armée, sur ses besoins et enfin sur tous les points importants. Il me fit donner une bonne tasse de thé et puis me congédia en me recommandant de bien me reposer et de venir dîner le lendemain chez lui.

Je pris un logement à l'auberge et j'allai le soir voir le vieux comte Orloff, où je trouvai réunis le comte Markoff, le comte de Panin et d'autres personnes marquantes. Tous m'écoutèrent avec grande attention et intérêt et je m'imaginai de les avoir tranquillisés pour le moment et de leur avoir fait passer quelques nuits tranquilles. On prit note de tout ce que je disais ; on le fit circuler dans la ville ; on prenait rendez-vous pour me voir, pour avoir des détails de l'armée, de ses parents et de ses amis. Bref, je fus l'homme du jour. Il ne fut plus question que de moi.

Je me plus beaucoup dans cette belle et patriotique ville. Le comte Rostopchine me traita avec beaucoup de distinction. La comtesse me parla beaucoup de son fils, qui était comme moi, aide de camp du général Barclay et me pria, avec toute la sollicitude dont une mère est capable, de veiller sur son fils qui alors était unique.

1. Il doit s'agir ici : soit des combats de Kliastitsy (18, 19, 20 juillet/30-31 juillet et 1er août), dans lesquels Wittgenstein échoua en réalité dans ses tentatives contre Oudinot, mais pour lesquels il n'en fit pas moins chanter un *Te Deum* et qu'il présenta comme une victoire décisive, soit, ce qui paraît cependant inadmissible, de la bataille de Polotzk, 17 et 18/29 et 30 août, dans laquelle Wittgenstein fut incontestablement battu et qui fut donnée du reste à une époque postérieure à l'envoi de Lowenstern à Moscou.

Je fis la connaissance du célèbre Karamsine, chez le comte Rostopchine. Il me prit en amitié et voulut absolument m'accompagner à mon retour à l'armée pour voir de près toutes les horreurs et les beautés d'une guerre et en faire le tableau après.

Le peintre Tonzi logeait dans le manoir de Rostopchine et souvent j'allais me délasser chez lui et chez le major Barnenkoff, que le comte avait accueilli dans sa maison pour le guérir de ses blessures.

J'allais voir très souvent la comtesse Panin où je trouvais toujours un accueil aimable et une société charmante, et presque tous les soirs chez ma tante, la vieille comtesse Orloff.

Je retournai plusieurs fois chez le comte Rostopchine, soit pour diner, soit le matin pour ne pas manquer les nouvelles de l'armée, mais surtout pour être expédié et repartir pour rejoindre la grande armée. Je demandai au comte à quand il avait fixé le moment de mon départ. Il me donna des réponses évasives et me traîna d'un jour à l'autre.

J'assistai à un repas de corps que donna le comte Mamontoff aux officiers du régiment qu'il formait à ses frais, et à un autre que le comte Soltykoff donna à ceux de son régiment de houzards, et j'allai souvent voir le général Schepeleff qui habitait la belle maison de son beau-père qui possédait une fortune immense, que son gendre se donnait toutes les peines du monde de diminuer.

Je me promenai souvent avec la comtesse Rostopchine et M^me^ Karamsine dans le beau parc de la villa, et j'aurais été parfaitement satisfait de ma situation présente si la soif de la gloire ne m'avait donné le désir de quitter Moscou le plus tôt possible.

Impatient de voir le calme avec lequel le comte de Rostopchine pensait à mon départ, je fus un matin de bonne heure

chez lui et ayant trouvé son aide de camp de service, M. d'Obrescoff, dans le salon situé à côté de son cabinet, je lui expliquai à très haute voix tout le déplaisir et l'ennui que mon séjour à Moscou me faisait essuyer. Je lui dis que ma patience était à bout ; que tout ce que le comte Rostopchine aurait encore à écrire au général en chef pourrait bien être expédié par un simple courrier ; que je brûlais d'impatience de retourner à mon poste ; que le comte n'ayant jamais connu la carrière des armes, pouvait difficilement se mettre à ma place ; que je n'étais rentré au service que pour assister à une campagne glorieuse et surtout à une bataille qui ne manquerait pas d'être décisive ; et que celui qui me la ferait manquer deviendrait mon ennemi pour la vie et que je lui jurerais une haine éternelle.

Je disais tout cela exprès à très haute voix, l'élevant encore à dessein, de sorte que le comte put très bien l'entendre, et comme c'est un homme qui sait apprécier tout sentiment honorable, patriotique et noble, il entr'ouvrit la porte et me fit signe d'entrer.

Il me prit alors par la main et, sans autre préambule, me dit :

« — Je ne puis, Monsieur, que louer l'impatience que vous venez de manifester et le désir que vous venez d'annoncer de retourner à l'armée pour courir les chances de la guerre. Mais en même temps je suis bien fâché de devoir vous annoncer que la dépêche dont vous étiez le porteur n'était autre chose que votre lettre de cachet.

« Le général en chef m'écrit de vous garder à Moscou, sous un prétexte quelconque et de vous faire surveiller. *Car vous êtes devenu suspect à l'armée, on vous soupçonne... Je n'ai pas le courage de prononcer le reste.* »

Et il continua :

« Votre physionomie ouverte, vos manières modestes, douces et franches ne sont pas celles d'un traître. Je vous

ai observé. Je vous prie donc de continuer à regarder dorénavant ma maison comme la vôtre et je vous fais un devoir d'y venir tous les jours. Ma femme vous recevra comme un membre de la famille en attendant que votre innocence paraisse au grand jour, ce qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard. Écrivez à S. M. l'empereur tout de suite, demandez de suite que justice vous soit rendue. Je mettrai votre lettre telle quelle dans celle que je vais écrire, et j'expédie mon courrier au moment même. »

On pourra difficilement se faire une idée de l'état dans lequel je me trouvais pendant ce discours accablant, mais véritablement paternel. Un épais nuage m'obscurcit la vue. J'étais près de tomber en défaillance. J'étais suffoqué. Des larmes me jaillirent des yeux sans que j'eusse l'intention ou la lâcheté de pleurer.

Le comte, s'apercevant avec la bonté de cœur qu'on a voulu lui contester, mais qui lui est propre, que mon état n'était pas naturel, reprit la parole et me dit, en me serrant affectueusement la main :

« — Donnez-moi, Monsieur, votre parole d'honneur de ne pas vous faire de mal à vous-même. »

Ces mots prononcés avec une véritable compassion me firent reprendre connaissance. Une rage concentrée me rendit toute ma présence d'esprit et un sang-froid surnaturel. Je lui promis tout ce qu'il m'avait demandé avec un intérêt paternel.

Mon exil. — Je m'assis à son bureau et j'écrivis à l'empereur. J'écrivis aussi au général en chef.

Je commençais à douter de la droiture et de la loyauté de ce dernier; mais j'appris bientôt par quels détours et quelles machinations infernales on était parvenu à lui faire prendre ce parti, et combien il avait lutté contre cet acte

violent et outrageant, mais qu'à la fin il avait été forcé de me sacrifier pour ne pas se compromettre lui-même. J'appris plus tard qu'il avait écrit à sa femme qui était en Livonie, en lui annonçant cet événement, car il connaissait l'intérêt qu'elle m'avait toujours porté, et en me justifiant d'avance du soupçon qui planait sur moi et qui était la suite des intrigues préparées de longue main et de circonstances plus malheureuses encore. Voici ces circonstances :

On avait pris les papiers du général Sébastiani dans une surprise que l'Hetman Platoff et le comte Pahlen avaient faite à ce général[1]. Dans ces papiers, il s'en trouvait un dans lequel on donnait connaissance au général Sébastiani du mouvement de l'armée russe. De qui étaient ces papiers? On l'ignorait. Mais le tout était vrai. Le papier était écrit avec connaissance de cause. On commença donc à soupçonner plusieurs individus et on s'arrêta enfin sur moi. D'abord, parce que j'étais au fait de tout ce qui se faisait à l'armée, puis parce que j'avais servi en 1809 comme volontaire à l'armée française et en dernier résumé parce que j'avais fait la connaissance du général Sébastiani lors de ma mission auprès du roi de Naples et on en conclut qu'alors des intelligences avaient pu être réglées entre nous.

Toutes ces conjectures mises en cadre par mes ennemis jurés ne manquèrent point leur but. Le général en chef, oubliant mes services, mon zèle et mon dévouement desquels j'avais donné plusieurs preuves, me sacrifia au bien général. Et les Juifs qui circulaient par milliers dans nos camps, qui entendaient les conversations des officiers, des généraux mêmes et en tiraient des conséquences, selon le plus ou moins de lumières qu'ils possédaient, conséquences souvent fausses, mais parfois aussi très judicieuses et qui pour

1. Combat de Roudnia.

quelques ducats trahissaient les intérêts les plus sacrés des armées amies ou ennemies, ils ne furent point molestés. On les souffrit, on les toléra comme par le passé, et nous continuâmes à avoir des nouvelles de l'armée française, comme assurément elle ne discontinua pas d'en avoir de la nôtre.

Un plan d'opérations peut rester secret, non seulement pour l'armée ennemie mais aussi pour l'armée même dans laquelle on est : car, il n'y a que quelques individus qui en ont la clef. Mais un mouvement de plusieurs milliers d'hommes ne l'est presque jamais et il n'y a pas de vivandier qui ne le sache au moins une heure d'avance. Quel miracle y avait-il donc à ce que le général Sebastiani fût instruit d'un mouvement qu'on avait l'intention de faire pour le surprendre, et la preuve, que la nouvelle qu'il en eût ne lui fut donnée que bien peu de temps avant le combat, c'est qu'il fut complètement surpris et battu, et que même ses propres papiers furent pris.

Mais ce qui était plus positif encore pour mon innocence, au moins dans ce cas, c'était mon alibi : car j'étais malade à Smolensk lors du combat de Roudnia. Mais, on était enchanté de l'occasion de me faire périr d'une mort morale et on avait parfaitement bien calculé les chances pour réussir.

Dans la lettre que j'écrivis au général en chef, je lui exposai avec respect, mais avec les sentiments d'un cœur navré de chagrin et de désespoir, la situation outrageante dans laquelle il m'avait plongé. Je ne lui parlai point de mon innocence et j'aurais cru m'avilir et me manquer à moi-même que d'en parler ou de supposer que qui ce soit puisse me croire réellement criminel. Mais je lui fis comprendre que son devoir, de même que son honneur et sa propre réputation exigeaient avec urgence mon rappel immédiat auprès de lui; qu'il compromettrait sa propre réputation en me sacrifiant aux intrigues et aux menées de mes ennemis;

qu'on était déjà parvenu à le rendre lui-même suspect à l'armée et plus encore à la nation; que son grand caractère, son énergie seule le soutenaient dans cette lutte inégale et désespérante et que ce n'était pas le moment de permettre qu'on écrasât un de ses aides de camp, le plus dévoué à sa personne; que s'il le permettait, ce ne serait que le prélude de ce qu'on se proposait d'exécuter et de faire réussir contre sa propre personne; qu'il fallait faire taire tous les bruits de trahison, tous les soupçons par l'autorité absolue de sa volonté et écraser ces clameurs pernicieuses dans leur germe.

Je ne sais si cette lettre eut le résultat que je m'en promis. Le général en chef ne m'en a jamais parlé. Elle fut envoyée au général Barclay de Tolly dans le pli du comte Rostopchine.

Le comte Rostopchine me congédia après que j'eus terminé mes lettres en me recommandant de garder le secret sur tout ce qui venait de m'arriver, de ne me gêner en rien dans mes allures, car il connaissait les maisons que je fréquentais et surtout de ne pas me laisser abattre.

Ce qui me consola un peu, ce fut de voir arriver peu de temps après tous les Polonais de marque qui étaient attachés au grand quartier-général, et presque tous des aides de camp de l'Empereur. Ils furent mis comme moi sous la surveillance du comte Rostopchine.

Du nombre de mes connaissances étaient le comte Stanislas Potozky, le comte Branizky, le prince Lubomirsky, le colonel Wlodek et quelques autres. Nous fîmes tous nos efforts pour nous consoler réciproquement et, ne pouvant lutter contre l'opinion, nous nous proposâmes bien de nous résigner et de rester spectateurs tranquilles des grands événements qui devaient avoir lieu. J'avais déjà passé 15 jours dans cette espèce d'exil qui n'avait rien d'odieux que le principe qui l'avait fait naître.

Un jour, étant chez le comte Rostopchine, je vis arriver un courrier de l'armée. Tout le monde fut curieux d'apprendre les nouvelles qu'il apportait. C'était le lieutenant-colonel comte de Lesser, aide de camp du prince Bagration.

A peine fut-il entré chez le comte et lui eût-il remis ces dépêches que le comte appela le maître de police et le chargea de le faire expédier de suite à Perm, sur la frontière de la Sibérie.

Quel ne fut pas l'étonnement de ce pauvre diable[1]. Il avait été expédié comme moi de l'armée, sans se douter de la lettre de cachet qu'il portait.

J'ignore ce qui a porté le comte Rostopchine à agir avec moins d'indulgence avec lui que vis-à-vis de moi. Je n'osai pas le croire coupable, sachant par expérience combien l'innocence se trouvait confondue avec le crime.

Enfin il partit et ne revint qu'en 1816.

Je tressaille encore dans ce moment si je pense que pareille chose aurait pu m'arriver et que la méchanceté de quelques malveillants aurait pu me faire manquer toutes les campagnes. Je dois mon salut au comte Rostopchine; aussi lui ai-je voué une reconnaissance éternelle. Il fallait avoir toute la bonté de son cœur, tout son esprit pénétrant pour me sauver du gouffre que mes ennemis avaient creusé sous mes pas.

J'étais à dîner chez mon oncle, le vieux comte Wladimir Orloff qui avait épousé la sœur de ma belle-mère, née comtesse Stackelberg, lorsqu'un officier de police accourut tout essoufflé avec l'ordre de m'accompagner de suite chez le comte Rostopchine. La première idée qui me vint fut de me voir réintégré dans tous mes droits, mais après y avoir réfléchi et ayant le malheureux exemple du comte de Les-

1. On ne revit le comte de Lesser qu'en 1816. Rappelé par l'empereur, il fut en même temps promu colonel. (L.)

ser devant moi, je dus croire que le même sort m'attendait et que mes ennemis ne me permettraient assurément pas de revenir de sitôt de peur que je ne dessillasse pas les yeux aux plus aveugles même, et comme l'armée ennemie continuait de s'avancer sur Moscou, il était probable qu'on m'enverrait à Kazan, Orenburg ou même en Sibérie.

J'avoue que cette idée me pénétra de douleur et de chagrin. Je pris malgré cela sur moi d'être calme et de ne pas me laisser abattre. Advienne que pourra.

On me fit de suite entrer dans le cabinet du comte.

Au moment où je l'aperçus, je repris toute ma contenance, résigné d'avance à tout ce qui pourrait m'arriver.

Le comte vint au-devant de moi et m'embrassa avec chaleur, comme un père aurait pu le faire, de sorte que je me sentis ému avant qu'il eût prononcé une parole.

Voyant mon émotion, il se dépêcha de dire :

« Je me sens bien heureux de pouvoir vous annoncer « que vous pouvez retourner à l'armée. Je viens de « recevoir un courrier. Vous êtes innocent. Je ne me suis « donc pas trompé. »

Je retourne à l'armée. — La joie et en même temps la rage de ce qu'on avait pu me soupçonner une seconde, me rendirent muet pour le moment.

« Permettez que je respire un moment, dis-je au comte. Tous les sentiments, les passions même se heurtent et se choquent dans mon intérieur, pour faire place à un seul, celui de la reconnaissance, tant pour la bonté avec laquelle vous m'avez accueilli, mais surtout de ce qu'étant prévenu contre moi par une autorité respectable, ne m'ayant jamais vu avant, ne connaissant ni mes relations de famille, ni ma vie précédente, vous n'avez jamais douté de mon innocence et de mon honneur. »

La comtesse Rostopchine eut une joie extrême de me voir partir et surtout de me savoir réhabilité dans l'opinion. Elle me le témoigna avec sensibilité et piété et me chargea de lettres pour son fils. Je fis mes paquets, pris mes dépêches et une heure après je n'étais plus à Moscou.

En chemin je rencontrai le comte Pierre de Pahlen et mon frère Édouard, tous les deux malades à la mort. Je fus réellement effrayé de leur état. Ce qui me tranquillisa, ce fut de les voir entre les mains du docteur Macdonald. Je ne pus m'arrêter qu'un quart d'heure et je repartis.

Le comte Pahlen, quoique mourant, m'assura qu'il avait parlé au général Jermoloff, lorsqu'il avait appris le soupçon qui planait sur moi, qu'il lui avait donné son honneur et sa tête pour garants que j'étais incapable de pareil crime et qu'il l'avait engagé à employer tous les moyens pour me faire revenir; qu'il me connaissait dès son enfance et que j'étais du nombre de ses amis et qu'il répondait de mon caractère et de mes principes.

Je ne sais si le général Jermoloff eut égard à cette démonstration d'une amitié pure et désintéressée. Le fait est que j'ignore jusqu'à présent les motifs qui m'ont fait retourner à l'armée. Il est vrai que dans la lettre que j'écrivis à S. M. l'empereur, je ne demandais que cela : car en retournant à l'armée et à mon poste par ordre supérieur, tout soupçon et toute méfiance devaient cesser de soi-même et les malveillants et mes ennemis, en se voyant déjoués dans leurs intrigues, n'avaient que la mystification et la honte pour eux. Enfin je n'ai jamais pu apprendre comment et pourquoi je fus renvoyé à l'armée. Il me suffisait d'y être.

La route me parut courte, parce qu'elle fut abrégée par l'agitation de mes nerfs et les réflexions auxquelles je me livrai. J'arrivai pour un bien grand événement; car l'armée

avait pris position devant Moschaïsk (Mojaïsk) et la bataille de Borodino se prépara.

Borodino. — Au moment où j'arrivai au quartier-général, le 24 août 1812, le prince Bagration qui commandait notre ailé gauche fut attaqué[1]. Je montai aussitôt à cheval et j'allai rejoindre le général en chef qui parcourait la position, donnait des ordres et prenait ses dispositions pour bien recevoir l'ennemi. Il me reçut gracieusement, me demanda quelques nouvelles de Moscou et du comte de Rostopchine et sans entrer dans aucun détail, continua de s'occuper des affaires qui avaient une conséquence majeure. Il ne parut point étonné de mon apparition; mais ses entours le furent davantage et surtout le général Jermoloff qui, ne voulant point s'expliquer, ne put concevoir comment je m'étais tiré de ce gouffre qu'il m'avait si bien et si profondément creusé!

J'avais bien découvert le caractère secret, mystérieux et hostile du général Jermoloff vis-à-vis de moi; et c'était quelque chose : mais pénétrer le motif qui l'avait fait tenir une conduite si équivoque, pour ne pas dire atroce, était un point très important. En connaissant les principes généraux de la nature humaine, on comprend aisément qu'une passion quelconque est toujours le principal mobile de la conduite des hommes; mais en quoi et pourquoi avais-je mis les passions de cet homme en jeu contre moi? Voilà ce qui resta absolument une énigme pour moi.

Les dangers, la mort nous accompagnaient alors à chaque pas et ne donnaient à personne le temps de me questionner, ni à moi celui de parler de ce qui m'était arrivé, et j'oubliai tout l'odieux de l'intrigue qu'on avait ourdie contre moi par le bonheur que j'éprouvais d'être arrivé à temps et

1. Combat de Fomkino et prise de la redoute de Chewardino (24 août/5 septembre 1812).

à point nommé pour assister à la bataille qui sera à jamais mémorable dans les fastes des armées russes. C'était le seul et unique objet qui m'occupait et mon cœur en sautait de joie.

Avant de retracer rapidement les principaux événements de cette sanglante journée, il faut préalablement que je fasse mention des changements qui avaient eu lieu dans le commandement en chef des armées et qui s'étaient opérés pendant mon absence.

Depuis longtemps, l'empire, la nation, l'armée même, avaient été mécontents de nos mouvements rétrogrades. La multitude qui ne peut et ne doit point être initiée au secret des grandes opérations ne voyait dans ces retraites que de la lâcheté ou le manque de talent. L'armée partageait en partie cette opinion et il fallait bien tout le caractère ferme et énergique du général Barclay de Tolly, le Fabius moderne, pour exécuter, sans se laisser ébranler, son plan de campagne jusqu'à son dénouement.

Il fut, il est vrai, fortement soutenu par l'empereur qui était persuadé que le salut de l'Empire en dépendait, comme la suite l'a bien prouvé; mais la masse du peuple juge d'après les succès momentanés et ne sait pas attendre.

Même l'empereur s'inquiétait dans le commencement de la campagne de l'abandon de tant de provinces, presque sans coup férir. Le général Barclay de Tolly, déjà alors, tâcha de tranquilliser Sa Majesté et plus d'une fois me chargea d'écrire à l'empereur que la perte de quelques provinces serait bientôt récompensée par la ruine totale de l'armée ennemie. *Et au fort des plus grandes douleurs il calculait déjà sur les frimas et présageait le sort effroyable de l'armée française, dans le cas où elle s'enfoncerait davantage dans l'intérieur de la Russie.* Il conjurait l'empereur d'avoir de la patience jusqu'au mois de novembre et répondait sur sa tête qu'alors les armées françaises seraient for-

cées de quitter la Russie bien plus vite qu'elles n'y étaient entrées.

Je me rappelle qu'à Dorogobusch, en parlant de Moscou et de la possibilité que l'ennemi pourrait l'occuper, il me disait que « Moscou ne serait regardée par lui que comme tout autre point sur la carte de l'Empire, qu'il ne ferait pas un mouvement de plus pour cette ville que pour toute autre, qu'il fallait sauver l'Empire, l'Europe et ne point s'occuper des villes ou des provinces ».

Ces raisonnements passèrent de bouche en bouche et se répandirent bientôt aussi dans les salons de Saint-Pétersbourg et de Moscou qui, ne voyant le salut de l'Empire que dans leur existence, mirent tout en œuvre pour faire changer le commandant d'une armée qui regardait leurs villes comme des points indifférents.

Prince Koutouzoff. — Alors le général Koutouzoff, Benningsen et même le vieux général comte Pahlen père se présentèrent à leurs pensées pour relever le général Barclay de Tolly. Ils en parlèrent à l'empereur qui, quoique à contre-cœur, choisit le général Koutouzoff. Il venait de conclure glorieusement la paix avec les Turcs et avait été créé prince.

Le vétéran arriva à l'armée à Tzarevo-Zaïmitsché le 17-29 août, et le soldat, l'officier, les généraux, le peuple, les villes, tout l'Empire étaient dans le ravissement de voir le sort des armées et de l'Empire entre des mains aussi expérimentées et aussi habiles.

Le général Barclay de Tolly lui-même était dans la joie de se voir déchargé de l'énorme responsabilité qui pesait sur lui. Cependant il fut confirmé dans le commandement de la I^re^ armée et le prince Bagration dans celui de la II^e^.

Le prince Koutouzoff prit le commandement des deux

armées et de celles de Tormasoff et de Tchitchagoff ainsi que du corps de Wittgenstein.

Général Benningsen. — Le général Benningsen fut nommé chef d'état-major de toutes les armées et le général Konovnizyn, général de service.

Tous ces changements se firent quelques jours avant la sanglante bataille de Borodino.

Le prince Koutouzoff, connaissant l'esprit de la nation et de l'armée, résolut de suite d'offrir la bataille à l'ennemi et de faire tous ses efforts pour sauver Moscou. Il adopta, pour ainsi dire, le projet du général Barclay de Tolly. Cependant il ne crut pas devoir le faire dans la position de Tzarevo-Zaïmitsché et jugea plus prudent d'en chercher une plus forte, et le colonel Toll choisit une position en avant de Moschaïsk (Mojaïsk.)

Je n'entrerai pas dans les détails de la position. Tout le monde la connaît.

Notre droite était inexpugnable ; notre aile gauche faible ; mais elle avait l'avantage d'être offensive et défensive en même temps, avantage qui manquait à notre aile droite. Le prince Bagration avait fait construire plusieurs redoutes à notre gauche et il y en avait une au centre sur un mamelon assez élevé et une en avant de Borodino [1].

Napoléon fit une grande reconnaissance le 24 août/5 septembre et attaqua nos redoutes de la gauche. Le combat s'échauffa et fut très sanglant. Les Français furent repoussés et perdirent plusieurs canons. Nos cuirassiers se distinguèrent et nommément les cuirassiers de l'Ordre de Saint-Georges [2].

1. Redoutes de Gorki et de Séménoffskoïé.
2. Löwenstern, qui arriva à ce moment et n'assista pas à ce combat,

J'arrivai de Moscou au moment même de ce combat et j'y trouvai le général Barclay de Tolly, qui était accouru sur ce point pour voir de ses propres yeux quelles mesures il y avait à prendre pour le reste de l'armée.

Ce fut dans ce moment que je me présentai à lui. On concevra donc aisément que ce n'était pas le moment propre à demander une explication. Après, les événements se pressèrent, les dangers que nous courûmes tous, les fatigues que nous partageâmes, m'absorbèrent tellement que plus tard je n'y pensai plus et d'autant plus qu'il me traita avec tant de bienveillance et tant d'amitié que je n'eus le courage ni de lui demander une explication, ni de lui garder rancune de m'avoir sacrifié si légèrement.

Lorsque, le combat à notre aile gauche étant terminé, nous retournâmes au camp de la I^re^ armée, le général Barclay de Tolly, pour être plus près du prince Koutouzoff, occupa une baraque dans le village que le prince avait choisi pour son quartier-général à Gorki.

Le prince avait à sa suite plusieurs personnes que j'avais beaucoup connues à Pétersbourg, le prince Koudaschoff, MM. Kaïssaroff et Pankratieff, ses aides de camp. Je pus les voir et ils me menèrent de suite chez le prince qui me reçut avec bienveillance, me donna des nouvelles de la princesse, son épouse, et de toute sa famille que je connaissais beaucoup et m'ordonna de me regarder toujours comme un membre de sa famille. Je fus très reconnaissant de cet accueil flatteur ; mais je ne pus guère en profiter, étant continuellement occupé auprès de mon chef et général pour lequel j'avais en outre une véritable passion.

Le lendemain (25 août/16 septembre) la journée se passa

commet là une erreur, puisqu'après une affaire très chaude et qui ne se termina qu'à la nuit, la redoute de Chewardino resta entre les mains des Français.

en préparatifs de part et d'autre pour la bataille qui devait décider du sort de Moscou.

Les Français firent des reconnaissances protégées par les chaînes de leurs tirailleurs.

L'esprit de l'armée était admirable. Soldats, officiers, généraux, tous brûlaient du désir de se battre ou de mourir.

Le prince Koutouzoff se montra peu ; mais il ne négligea pas de préparer convenablement ses troupes en les électrisant par tous les moyens convenables.

Dans l'après-midi du 25, il fit porter en procession dans tous les rangs de l'armée l'image vénérée qui avait été miraculeusement sauvée à Smolensk.

Les généraux Barclay, Benningsen et le prince Bagration se chargèrent de toute la besogne et déployèrent une grande activité.

Les deux armées passèrent la nuit dans la disposition d'esprit que donne l'attente d'un événement qui doit combler tous les vœux ou détruire toutes les espérances.

Les chefs seuls, calmes et réfléchis, ne songèrent qu'à diminuer par des dispositions savantes la part que le hasard doit avoir nécessairement dans le résultat du choc de masses aussi énormes.

Bataille de Borodino. — 26 août. — Trois heures du matin. — Bistrom et les chasseurs de la garde. — La bataille s'engagea le lendemain de grand matin. Le général Barclay de Tolly s'était placé sur une batterie, derrière le village de Borodino, entouré de tout son état-major. Les chasseurs de la garde, sous les ordres de l'intrépide Bistrom, gardaient Borodino et le pont.

Le soleil se dégagea d'un épais brouillard et éclaira ces champs où allaient peut-être se décider les destinées des deux empires.

Au signal donné par les tambours, toute l'armée française prend les armes. Les colonels font battre un ban et lisent devant leur régiment l'ordre du jour suivant :

« Soldats ! Voilà la bataille que vous avez tant désirée ! Désormais la victoire dépend de vous. Elle nous est nécessaire. Elle nous donnera de l'abondance, de bons quartiers et un prompt retour dans la patrie !

« Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk ! Et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée. Que l'on dise de vous : Il était à la grande bataille sous les murs de Moscou !

NAPOLÉON. »

« Au camp impérial sur les hauteurs de Borodino.
Le 7 septembre/26 août, à deux heures du matin. »

Le vice-roi d'Italie, favorisé par un brouillard jusque-là très épais, s'était approché de Borodino avec la division Delzons sans être aperçu. L'attaque fut très vigoureuse. Un feu meurtrier commença. Les braves chasseurs se défendirent à outrance.

Le général en chef voyant qu'ils étaient accablés par le nombre, m'envoya avec l'ordre de leur faire évacuer ce village.

J'arrivai au moment où le désordre allait se mettre dans ce beau régiment.

Quatre heures du matin. — Ils luttèrent contre toute une division.

La retraite était difficile, le passage du pont très périlleux. Jamais je n'avais été exposé à une fusillade pareille. Je

manquais être culbuté dans la rivière[1], tellement la presse était forte, et un moment je fus sur le point de m'y jeter pour ne pas être écrasé. Les pertes qu'essuyèrent les chasseurs furent extrêmes et hors de proportion avec le peu de temps qu'avait duré ce combat, car dans l'espace de dix minutes, ils avaient perdu la moitié de leur monde et avaient eu trente officiers hors de combat.

Borck. — Nous fîmes tous nos efforts pour les rallier de l'autre côté de la rivière et c'est dans ce moment que le capitaine Borck, des hussards de la garde, qui était brave comme son sabre, mais très exalté, s'approcha de moi au plus fort de la mêlée pour m'offrir son amitié. Il avait vu les efforts que je faisais pour arrêter les chasseurs et cela lui avait paru si beau que dès ce moment il me crut digne de son amitié et me l'offrit. Je souris de cet excès d'amour-propre de sa part et je me prêtai de bonne grâce à sa démarche.

C'était un garçon d'honneur, très brave, mais se croyant destiné à des choses extraordinaires. Malheureusement il n'a pas eu tout à fait tort, car l'empereur, quelques années après, l'a fait mettre à la forteresse de Schlüsselburg, où il est détenu comme prisonnier d'État, et il a fini par se brûler la cervelle plus tard.

Je l'avais échappé belle dans cette bagarre ; mais la journée avait commencé pour moi d'une manière si éclatante que je me sentis comme électrisé et qu'aucun danger ne fut capable de m'étonner.

Le général en chef, qui avait vu les efforts que j'avais faits et le danger éminent dans lequel je m'étais trouvé, me combla d'éloges et dit à tous ceux qui l'entouraient :

« — Voilà, Messieurs, comme je désire que mes aides

1. La Kolocza.

de camp remplissent et exécutent mes ordres. Löwenstern vient de vous en donner l'exemple ».

Au même moment, un boulet frappa au milieu de nous. Nous vîmes un général tomber de cheval. C'était le lieutenant général prince Boris de Gallizyne qui venait d'avoir son cheval tué. Il en fut tout consterné. Le général en chef ne fit presque pas attention à cet accident et courut au centre pour mieux voir les mouvements de l'ennemi, car à ce moment la bataille devenait générale sur tous les points. En passant devant nos régiments des gardes, le général en chef fut reçu avec des *hourrahs;* les boulets ricochaient d'une manière effrayante et nous étions à tout instant éclaboussés par les terres.

Les régiments Préobrajensky et Séménoffsky reçurent le général en chef avec calme et une contenance martiale. Ils avaient l'arme au pied et serraient les rangs après chaque trouée sans agitation et sans bruit.

Toutes les dispositions prises la veille venaient de recevoir leur dernier développement et, une fois leurs positions rectifiées par le général en chef, les batteries commencèrent à redoubler leur feu qui ne discontinua plus une minute.

Huit heures du matin. — M. de Borck, frère de celui dont je viens de parler, officier du régiment Séménoffsky et aide de camp du général en chef, eut le malheur d'avoir son cheval renversé par un boulet et d'être foulé. Il crut son cheval tué et courut à pied le long de la ligne du régiment Séménoffsky. Pour son bonheur, son cheval n'était pas tué, mais il avait été simplement renversé, ce qui arriva par la compression de l'air. Le cheval se redressa et courut comme un chien après son maître, qui, ayant perdu la tête, ne s'en aperçut point et continua toujours à courir. Il avait tellement l'esprit frappé du danger auquel il venait d'échap-

per qu'il se jetait par terre à chaque boulet qui passait pardessus sa tête. Et comme cette scène burlesque se répéta assez souvent et malheureusement devant son régiment, il se couvrit de honte.

Je montais un cheval très vif, qui s'échauffait extrêmement. Pour le calmer, je suivis le général en chef au petit galop, et j'avais ce spectacle ridicule devant mes yeux. Comme je voyais que ce pauvre jeune homme ne se doutait même pas que son cheval le suivait, je m'approchai de lui pour le lui faire apercevoir et l'aider à monter à cheval. Mais il avait tellement perdu la tramontane qu'il ne se souciait plus de suivre le général en chef et qu'il alla aux ambulances où il resta pendant toute la durée de la bataille à faire du thé à des camarades blessés et à les soigner. Ils lui en eurent assurément une très grande reconnaissance ; mais sa réputation et son honneur étaient flétris ; ses camarades ne voulurent plus le voir ni servir avec lui et le général en chef le raya, bien entendu, de la liste des aides de camp qui furent présentés à l'empereur pour avoir des récompenses.

Redoute Rajeffsky. — Dix heures du matin. — Étant arrivé au centre, le général Barclay vit un grand mouvement sur la direction de la redoute Rajeffsky. Il m'envoya pour m'informer de ce que cela pouvait être, car la fumée l'empêchait de voir ce qui se passait sur ce point.

A peine fus-je arrivé que je rencontrai notre infanterie en grand désordre et descendant le mamelon, et je vis l'ennemi se dépêcher d'occuper la redoute qu'il venait de prendre à la baïonnette.

J'aurais perdu trop de temps à en faire mon rapport au général en chef. J'expédiai par conséquent le lieutenant Wardenburg, aide de camp du prince d'Oldenburg, auprès du général Barclay de Tolly avec cette mauvaise nouvelle.

M'apercevant qu'un bataillon du régiment de Tomsk, du corps de Doktoroff, se trouvait encore en colonne serrée et sans avoir été entamé, je donnai au chef de bataillon, brave homme s'il en fut jamais, ordre au nom du général en chef de me suivre. Je défendis de tirer et de crier : *Hourrah!* et la baïonnette en avant, le brave bataillon marcha droit sur la batterie.

Arrivés au milieu du mamelon, les intrépides soldats firent retentir un *hourrah* terrible sur le signal que je donnai, se jetèrent avec fureur sur tout ce qu'ils rencontrèrent et le combat à la baïonnette et à la crosse devint terrible et d'autant plus décisif, et il surprit d'autant mieux qu'au même moment le général Jermoloff arriva avec des renforts qu'il était parvenu à rallier sous une grêle de balles et de mitraille et soutint l'impulsion que j'avais donnée.

Le général Koutaïzoff, le colonel Kikine arrivèrent de leur côté, et le général Jermoloff se mit à la tête de toutes ces masses.

La redoute fut reprise et ce mouvement fut entièrement consolidé par le mouvement rapide que le général Paskiévitch fit en notre faveur en couronnant tout le mamelon par une heureuse diversion à la gauche de cette batterie, ce qui contribua à nous rendre entièrement maîtres de cette position importante.

Le général Bonnamy fut fait prisonnier sur la batterie même[1], ce qui donna un moment naissance au bruit qui se répandit jusqu'au quartier-général de Koutouzoff, que le roi de Naples avait été pris.

La spontanéité de tous ces mouvements fut la cause de ce grand résultat.

1. Le régiment qui avait un moment réussi à s'emparer de la grande redoute était le 30e de ligne (division Morand), conduit par le général Bonnamy.

Le général Jermoloff, qui avait vu l'impulsion que j'avais donnée à cette attaque, s'approcha de moi et m'embrassa en me faisant amende honorable sur tous les torts et toutes les préventions qu'ils avait eus vis-à-vis de moi. Il me dit :

« — Vous m'avez convaincu d'une manière si éclatante que je ne puis réparer les torts que j'ai eus vis-à-vis de vous qu'en faisant un rapport sur l'action brillante que vous venez de faire sous mes yeux et en vous proposant pour la croix de Saint-Georges. »

Nous fîmes la paix d'une manière véritablement chevaleresque, et blessés tous les deux ; je dois rendre justice au général Jermoloff que depuis il a toujours été un de mes plus grands prôneurs.

Je suis blessé. — Au moment où j'avais voulu appliquer un coup de sabre à un officier français, qui était le général Bonnamy, qui ne voulait point se rendre et qui tâcha de se sauver par une des embrasures de la redoute, je reçus une balle de mitraille dans le bras droit. Le général Jermoloff eut un coup de feu au cou, le colonel Kikine de même. Le comte Koutaïzoff fut tué, Peterson blessé, enfin presque toutes les personnes de marque qui avaient assisté à la reprise de cette redoute furent mises hors de combat.

Le général en chef arriva pendant cette bagarre. Il m'ordonna de me retirer, me donna un sous-officier de houzards du régiment de Marioupol, qui était d'ordonnance auprès de lui, pour m'accompagner et je m'acheminai pour découvrir une ambulance et me faire panser.

Chemin faisant, je passai devant le corps de cavalerie de la garde. Mon cousin Charles de Budberg, chef du régiment de cuirassiers de l'empereur, m'offrit une charrette que je n'acceptai point dans la supposition que, plus tard, il en

aurait peut-être besoin lui-même. Je ne m'étais point trompé car, quelques heures après, il fut grièvement blessé; et le brave Löwenvolde, qui commandait les chevaliers-gardes et m'avait encore régalé vingt minutes avant avec un bon verre de liqueur, fut tué dans une belle charge de cavalerie qu'il exécuta avec son beau régiment.

Entre onze heures et midi. — A l'ambulance. — Le prince Bagration. — J'arrivai à une ambulance et j'eus la douleur de voir le prince Bagration assis sur l'herbe, entouré de plusieurs officiers de santé et de ses aides de camp. Il était blessé, sa jambe était nue et Welje, le chirurgien de l'empereur, était occupé à lui extirper une balle qui lui était entrée dans l'os de la jambe. Il souffrait beaucoup, mais avec résignation et héroïsme.

En me voyant, il me demanda : « — Que fait le général Barclay? Dites-lui que le salut de l'armée est entre ses mains. Tout va bien jusqu'à présent. »

Il s'aperçut alors que j'étais aussi blessé : « — Ah, dit-il, allez vous faire panser. »

Je le quittai avec regret. Il avait vaillamment combattu à l'aile gauche. Les attaques principales avaient été dirigées contre lui. Malheureusement le prince était blessé à mort, le général Toutchkoff de même; le comte Woronzoff qui commandait les grenadiers et le comte de Saint-Priest étaient eux aussi hors de combat.

Welje ayant terminé avec le prince Bagration eut la bonté de se charger de moi et me pansa avec le dernier appareil qui lui restait, tant il en avait déjà employé. Ma blessure n'était pas dangereuse, mais la contusion était forte et la douleur grande.

Je mis mon bras en écharpe, je changeai de cheval et je courus derechef me jeter dans toutes les horreurs des com-

bats. Je rejoignis le général en chef qu'il fallait toujours chercher là où le danger était le plus grand.

J'eus le bonheur de l'avertir d'un boulet qui ricochait droit sur lui. Je pris brusquement son cheval par la bride et le tirai de côté, mais le boulet lui fit malgré cela une si forte compression qu'il se crut un moment touché. Il me remercia sans y faire du reste grande attention. Sa grande âme était occupée de bien d'autres intérêts que celui du salut de sa personne.

Il m'envoya à plusieurs reprises auprès du prince Koutouzoff qui, entouré d'un énorme état-major, était placé de manière à ne voir que très peu et à ne pas être vu non plus. Les boulets étaient chose inconnue pour tous ces Messieurs. Ils n'eurent pour tout plaisir que le bruit des coups de canon, sans en voir les effets. Aussi le prince eut-il le bon esprit de laisser entièrement au général Barclay de Tolly, au prince Bagration et au général Benningsen le soin de diriger les mouvements et le seul mouvement qu'il ordonna fit la plus désagréable sensation sur le général Barclay et le mit presque hors de lui-même lorsqu'il l'apprit. Voici le fait :

Le général Barclay avait placé le corps de la garde en réserve et avait donné l'ordre le plus formel au général Lavroff, qui le commandait, de ne rien détacher de ce corps d'élite, ayant l'intention de ne le faire agir que vers cinq ou six heures du soir, pour décider avec cette troupe d'élite la victoire en notre faveur en la faisant avancer au moment où l'ennemi serait épuisé ou fatigué à force d'avoir employé ses troupes contre notre centre, ce qui paraissait être son but.

Général Lavroff. — Il m'envoya auprès du général Lavroff pour lui réitérer cet ordre. Je le trouvai dans un état piteux, presque paralysé, ne pouvant ni marcher ni monter à cheval. C'était l'incapacité personnifiée, physique, il est vrai;

mais il est rare que le moral ne se ressente pas de l'influence des infirmités du corps. Quel fut mon étonnement lorsqu'il me dit que, dans ce moment, le comte Toll, étant arrivé de la part du prince Koutouzoff, venait de lui enlever deux régiments de la garde et deux régiments de cavalerie pour les conduire en soutien de l'aile gauche.

Lorsque j'appris cette nouvelle au général Barclay, il devint furieux. Je peux bien dire que c'était pour la première fois que je le vis violent. Lui si calme, si parfaitement maître de lui-même, il sortit de cette impassibilité qui le caractérisait.

« — Comment, dit-il, c'est donc déjà à onze heures du matin qu'on regarde la bataille pour perdue, alors que tout va encore bien. — En employant déjà les réserves qui ne devraient être engagées qu'au moment du dénouement, on se prive de tous les moyens de ressaisir la victoire, même si elle peut nous échapper pour un moment. »

Il piqua des deux, m'ordonna de le suivre, courut ventre à terre auprès de Koutouzoff, le suppliant de laisser intact ce qui restait encore du corps de la garde et surtout de ne point disposer de la cavalerie, car il prévoyait qu'il en aurait grand besoin. Le fait prouva combien il avait raison. Car c'est cette belle cavalerie qui, par ses charges vigoureuses, repoussa et abima toute la cavalerie ennemie qui avait déjà dépassé nos deux lignes d'infanterie et la refoula presque sur ses propres batteries.

Le général Barclay de Tolly avait compris de bonne heure qu'une forte réserve est la clef d'une bataille. Quiconque saura conserver la dernière réserve gagnera la bataille. Tout dépend d'elle et de son choc. Il faut qu'il soit terrible et fait à temps, et, pour pouvoir le faire, la troupe de réserve doit nécessairement être un corps d'élite et ne pas être employée au service ordinaire de l'armée.

Les revers que les troupes de ligne peuvent essuyer ne doivent pas influer sur le moral de ce corps d'élite : car, comme il n'aura pas été employé au service ordinaire, il ne prendra pour sa part que la gloire, sans partager la défaite, et le moral de l'armée se retrempera dans celui de la réserve.

Une heure de l'après-midi. — Le général Ostermann. — Le général en chef m'envoya auprès du comte Ostermann.

Je le trouvai exposé au feu le plus meurtrier que j'ai jamais vu. Son corps d'armée était presque fondu. Au moment où je lui parlais, les boulets tombèrent en telle quantité autour et auprès de nous et dans le groupe même que nous formions que je ne vis un moment que des chevaux renversés, des hommes tués et nous tous éclaboussés de terre. Le pauvre Walouïeff, aide de camp du comte Ostermann, fut tué dans ce moment et le prince Michel Gallizyn, grièvement blessé. Le général Bakhmetieff eut la jambe emportée et le comte Ostermann lui-même fut blessé.

Quoique brave comme son épée, le comte Ostermann ne possède pas les qualités requises pour être un bon général. Il est très indécis et lorsqu'il a bien engagé et surtout exposé tout son monde, il croit avoir tout fait et laisse au hasard le soin de faire le reste. Son affaire, selon lui, était faite. On se battait, on se tuait, c'était pour lui l'essentiel. Il ne savait pas discerner la différence qui existe entre se battre et s'entretuer ou se battre là où il le faut et à propos.

Il était présentement plus engagé que personne. C'était là sa tactique : mais nul ordre, nulle disposition n'émanait de lui et il ne disposait plus d'aucune réserve. C'est la plus malheureuse capacité morale que cette bravoure imperturbable sans l'amalgame des talents militaires, car elle compromet beaucoup et n'amène que des résultats incomplets.

Général Schevitsch. — Après avoir fait ma commission, je quittai cet enfer ; mais à peine avais-je rejoint le général en chef qu'il m'envoya auprès du général Schevitsch, qui commandait la cavalerie de la garde avec l'ordre de la faire avancer, mais de la placer de manière à ce qu'elle ne soit pas trop exposée aux boulets.

Lorsque j'arrivai auprès du général Schevitsch pour lui annoncer le mouvement dont je portais l'ordre, un cri d'allégresse se fit entendre dans tous les régiments. Cette magnifique troupe brûlait d'envie de prendre part à cette glorieuse journée.

Les braves régiments des chevaliers-gardes et de la garde à cheval se mirent de suite en mouvement et furent suivis par la division de cavalerie légère de la garde. Il n'y avait pas moyen de les placer de manière à ce qu'ils ne fussent pas exposés aux boulets, car il n'y avait pas une place où ces joujous incommodes ne trouvaient à se fourrer, de sorte que j'assignai à la division de cuirassiers une position dans laquelle elle put se déployer et se porter à la rencontre d'une masse de cavalerie ennemie qui s'avançait au pas.

Wassiltchikoff et Korff. — Le général Wassiltchikoff avec toute la cavalerie legère, le général Korff avec les dragons avaient fait des charges plus ou moins heureuses et étaient à la fin parvenus à ne former qu'une masse informe et sans ordre, ce qui arrive ordinairement après des charges de cavalerie réitérées. Il fallait leur donner le temps de se rallier et de se reformer. Et il était réservé à la cavalerie de la garde de lutter seule contre l'attaque de l'ennemi qui ne manifestait rien moins que l'intention d'enfoncer notre centre et de séparer la I^re^ armée de la II^e^.

Charges de cavalerie. — Le général en chef voyant que le

salut de la journée dépendait de la conduite de ces braves cuirassiers, se mit lui-même à la tête de cette division. Les chevaliers-gardes et les gardes à cheval, avec un calme et une contenance admirables, allèrent à la rencontre de l'ennemi et les plus belles charges de cavalerie se firent à fond et se répétèrent à l'infini, partiellement il est vrai ; car le désordre inévitable après des charges si réitérées s'y était introduit. Mais il n'y a nul doute que ces régiments se couvrirent d'une gloire immortelle.

Il y eut un moment où le champ de bataille avait l'air d'un de ces tableaux que les grands peintres nous ont laissés. C'était devenu un combat d'homme à homme. Tout était pêle-mêle ; plus de lignes, plus de troupes ralliées. On se battait partout, devant, derrière, à côté. Partout amis et ennemis étaient confondus.

Des carrés d'infanterie furent dans le cas de faire feu de toutes les faces à la fois, car partout il y avait ou des assaillants ou des victimes à atteindre. Des lignes déployées d'infanterie furent obligées de faire feu des trois rangs. L'intelligence et la bravoure déployèrent là toutes leurs ressources.

Le brave colonel Löwenvolde, commandant le régiment des chevaliers-gardes, fut tué à la première charge. Je rencontrai dans la mêlée l'intrépide colonel Orloff criblé de blessures. Il en avait de toutes les façons. Son frère Grégoire, aide de camp du général Barclay, y perdit une jambe. Kisseleff, plus heureux que son jeune frère qui avait été tué le matin dans l'échauffourée des chasseurs de la garde, eut le bonheur d'échapper sain et sauf de cette boucherie ; le jeune Cheremetieff eut un beau coup de sabre, blessure toujours honorable pour un officier de cavalerie et que j'ai souvent enviée. Klinger et Lamsdorf, aides de camp du général Barclay de Tolly, furent tués.

Le colonel Levachoff avait pris le commandement des

chevaliers-gardes. Je le rencontrai au moment critique où, entouré de quelques trompettes, il tâchait de rallier son régiment. Il réussit par sa contenance et son sang-froid à le rallier et à remettre de l'ordre dans cette belle troupe.

La cavalerie ennemie, composée de l'élite de leurs troupes, fut culbutée, sabrée et abîmée. Plusieurs attaques se succédèrent. Les Français s'entêtèrent, mais ils furent toujours ramenés par nos braves et poursuivis l'épée dans les reins.

Notre artillerie à cheval de la garde se couvrit de gloire dans cette circonstance. Elle était toujours là et à propos pour écraser avec de la mitraille tout ce qui se présentait à sa portée, avançant ou se retirant, selon les circonstances, au grand galop, surmontant avec adresse et avec grande vitesse tous les obstacles du terrain et suivant avec une célérité étonnante tous les mouvements de la cavalerie.

Dans une de ces charges, le général en chef eut son cheval blessé d'un coup de pistolet. Son cheval boitait et allait avec peine au petit galop. Plusieurs lanciers français se jetèrent sur lui. Il eut beaucoup de peine à leur échapper. Toute sa suite était dispersée. Il n'y eut que le colonel Zakreffsky, Kachinzoff, Siévers et moi qui eurent le bonheur d'arriver auprès de lui, au moment où deux lanciers s'étaient approchés assez près de lui pour pouvoir lui appliquer des coups avec leurs lances. Nous l'eûmes bientôt délivré et son cheval n'eut que la force de le porter devant le régiment des houzards d'Izioum, où le colonel comte d'Olonne lui fit donner un de ses chevaux sur lequel il s'élança en continuant à donner des ordres avec le plus grand sang-froid, sans faire aucune attention au danger auquel il venait d'échapper. Ce fut à peine s'il en parla plus tard.

Le général en chef, voulant savoir ce qui se faisait à la droite de la deuxième armée, m'y envoya. A peine y fus-je

arrivé que je vis notre cavalerie repoussée par l'ennemi et une batterie à cheval au moment d'être prise.

Le lieutenant-colonel Simansch qui la commandait avait fait tous ses efforts pour la sauver ; mais déjà les chasseurs français sabraient nos artilleurs. Dans ce moment critique j'arrivai. J'eus le bonheur de rallier quelques cavaliers de toutes couleurs qui couraient çà et là dans la plaine et je me jetai à l'improviste sur les sabreurs.

Je prends un canon. — Ils lâchèrent prise, mais une pièce fut enlevée par eux à notre barbe. Je ne pus supporter ce spectacle. J'avais un sous-officier du régiment de Marioupol avec moi et quelques dragons de Sibérie du régiment du baron Kreutz, je leur montrai la pièce et les encourageai à me suivre. Tout fut exécuté dans un clin d'œil, la pièce reprise, retournée, ramenée et l'ennemi mis en fuite.

Je suis blessé une seconde fois. — Un seul lancier polonais, qui ne voulait pas lâcher prise, me tira à bout portant un coup de pistolet. La balle m'entra dans le poignet au moment où je voulais lui faire sentir tout le poids de mon sabre. Mon brave sous-officier lui appliqua alors un si formidable coup de sabre que sa figure fut fendue en deux et qu'il tomba de cheval.

Nous eûmes de la peine à faire retourner la pièce, car son attelage était déjà très imparfait. Il n'y avait qu'un cheval au timon et un devant, ce qui fit que nous eûmes beaucoup de peine à la faire sortir de cette bagarre. Heureusement, le lieutenant-colonel Simansch qui, en attendant, avait rallié sa batterie, m'envoya du monde, et j'eus la satisfaction de lui remettre un canon qui avait déjà été au pouvoir de l'ennemi, dont les artilleurs et conducteurs avaient été sabrés et qui, malgré son attelage, fut cependant repris.

Le sous-officier de hussards eut le même soir, sur ma présentation, la croix de Saint-Georges, et on fit honorablement mention de moi.

Comme cette seconde blessure n'était pas grave non plus, je priai le jeune Barclay, aide de camp du général en chef, de me prêter son mouchoir. Je me pansai moi-même, et j'allai rejoindre le général en chef, qui me sut gré de l'accompagner et de courir encore les chances de la bataille, quoique j'avais des raisons légales pour me retirer.

La batterie Raïeffsky est prise une deuxième fois. — En attendant, la batterie Raïeffsky avait été prise une seconde fois par les Français, et le général Likhatcheff, qui y commandait, blessé et fait prisonnier. Ceux qui avaient réussi à échapper à cette boucherie se mirent à l'abri dans un ravin par dessus lequel la mitraille de l'ennemi passait sans leur faire de mal. J'y fus envoyé par le général en chef. Mais je m'aperçus, à mon grand regret, que rien n'était plus en état d'électriser derechef cette troupe. Il n'y avait plus moyen de la faire sortir de cette souricière. J'ignore ce que les débris de cette division sont devenus.

Plusieurs aides de camp du général en chef avaient déjà été mis hors de combat. Le comte Lamsdorff avait été tué raide. Orloff et Klinger avaient les pieds emportés. Seslavine, Peterson et moi, nous étions blessés, et presque tous eurent des chevaux tués. Bartoloméi en eut même trois qui furent tués successivement. Le cheval de Wollzogen eut un boulet dans le ventre et marcha cependant encore quelques instants avant de tomber.

Le général Barclay de Tolly, courant sur toute l'étendue de la ligne et s'exposant continuellement aux plus grands dangers, ne perdit pas une minute son attitude calme. Il était en costume brodé de général, avec toutes ses plaques, son

chapeau à plumes et contrastait fort avec plusieurs des autres généraux qui, pour la plupart, n'avaient aucune des marques distinctives de leurs grades et cachaient soigneusement leurs plaques pour ne pas être remarqués par les tirailleurs ennemis.

Les seuls instants, où les dangers et les périls n'avaient pas prise sur nous, furent lorsque le général Barclay de Tolly allait pour communiquer avec le prince Koutouzoff. Pour ceux d'entre nous qui l'accompagnaient alors, c'était un moment de repos qui nous faisait grand plaisir, mais qui ne durait jamais plus d'un quart d'heure, et de nouveaux dangers s'offraient ensuite à nous sous mille aspects différents.

Le prince Koutouzoff avec un brillant état-major ne bougea point de la grande route en avant de Moschaïsk. Il y avait pris, pour ainsi dire, une position inexpugnable. On ne voyait rien de ce point, mais aussi on n'y était pas vu. Aussi 2 ou 300 personnes qui l'entouraient se portaient tous bien le soir de la bataille. Personne de blessé et pas un cheval n'eut une égratignure, tandis que les aides de camp du général Barclay de Tolly étaient presque tous hors de combat, plusieurs tués, quelques-uns blessés et la plupart ayant 2 ou 3 chevaux tués ou blessés. Le général en chef en eut 2 de blessés.

Dans le courant de la journée, je ne vis du grand quartier général que le général Benningsen et le colonel Toll paraître sur le champ de bataille, et ce qui me rendit ces apparitions remarquables, ce fut que, quand le général Benningsen se fut arrêté dans l'une d'elles avec le général Barclay, ce dernier me dit après son départ :

« — Voilà un homme qui gâtera tout. Il est jaloux et envieux. Son amour-propre lui fait croire que lui seul est capable de livrer des batailles et de les mener à bonne fin. Il a assurément du talent. Mais il ne veut l'exploiter qu'à

son profit. La grande cause, la cause sacrée lui est indifférente. Je le regarde à l'armée comme une véritable peste. Le général Koutouzoff le sait très bien. Il m'en a parlé. Nous verrons comment il fera exécuter sur notre extrême droite le grand mouvement de notre cavalerie, avec laquelle je compte me porter en avant avec tous les régiments de la garde. Ce sera là le coup décisif. »

Ce mouvement s'exécuta ; mais, soit que les ordres ne fussent pas précis, soit que le général chargé de cette grande manœuvre ne fût pas à hauteur de cette commission, elle ne réussit que très imparfaitement.

Le général Ouvaroff, qui la commandait, y déploya peu d'habileté. Le mouvement de cette masse de cavalerie et d'une très nombreuse artillerie, qui avaient joui d'un repos complet pendant toute la journée, s'exécuta avec une lenteur désespérante. Une longue chaîne de flanqueurs la précédait, et, au lieu de se servir de ce qui fait l'âme et la force de la cavalerie, l'élan et la promptitude, elle n'avançait qu'en tâtonnant et avait l'air de dire à l'ennemi : *garde à vous!* au lieu de tomber sur lui comme la foudre.

Malgré cela, ce mouvement si lent donna de grandes inquiétudes à Napoléon et arrêta momentanément un mouvement offensif, qui déjà avait été ordonné contre notre centre. Quel résultat n'aurions-nous pas eu si ce corps avait été commandé par Wassiltchikoff, Pahlen ou Lambert?

Il était à peu près cinq heures du soir lorsque le feu commença à se ralentir sur tous les points. Mais il recommença avec une nouvelle fureur quelques instants après. C'était le dernier effort des deux armées, qui ne fut suivi d'aucun résultat marquant.

La batterie Raïeffsky resta entre les mains de l'ennemi. Le général Barclay de Tolly le vit avec déplaisir; mais, ne

voulant pas compromettre le sort de la journée, il défendit de la reprendre.

Sur notre aile gauche nous avions perdu quelques redoutes. Notre aile droite et notre centre restèrent intacts.

Le général Barclay de Tolly descendit de cheval pour la première fois de la journée et resta jusqu'à la nuit tombante sur la batterie en arrière de Borodino et sur laquelle il s'était trouvé lorsque la bataille avait commencé.

Un épais brouillard vint enfin mettre fin à cette sanglante journée, que nous regardâmes, sinon pour gagnée, mais certes pour pas perdue, car nous n'avions pas cédé de terrain à l'ennemi, pas perdu de trophées, pris plus de canons que nous n'en avions perdus et presque pas perdu de prisonniers et, quoiqu'un peu désorganisée, comme on l'est toujours après une bataille, notre armée était très en état de recevoir la bataille le lendemain.

L'ennemi profita des brouillards et se replia sur la position qu'il avait quittée le matin.

La vieille garde de Napoléon n'avait point donné, de même qu'une partie de la nôtre, et notre extrême droite, sous les ordres du général Ouvaroff, n'avait fait que maintenir l'ennemi sans avoir aucune chance ni de danger, ni de gloire.

Le général Ouvaroff avait pris un moment l'offensive et chargé le général Ornano. Mais il dut s'arrêter à hauteur de Borodino, se replier derechef sur la position et se contenter d'escarmoucher.

L'aile gauche et le centre avaient été le théâtre des combats les plus sanglants et les plus glorieux. Là tout ce que l'intelligence, la bravoure, la persévérance avaient pu déployer, s'était répété à l'infini.

Notre armée se couvrit de gloire.

L'armée ennemie se battit avec un admirable cou-

rage et fit des pertes irréparables. La cavalerie surtout fut abîmée. Beaucoup de généraux furent tués et mis hors de combat. Aussi Napoléon appela cette journée : la bataille des généraux ; car il y en avait une trentaine de tués et de blessés des deux côtés.

Nous avions à regretter le général en chef prince Bagration, et le chef de corps d'armée le général Toutchkoff[1] qui moururent de leurs blessures. Le général major Toutchkoff[2] fut tué sur place. Au nombre des blessés se trouvaient le prince Gallizyn, le prince Gortchakoff, le prince Charles de Mecklembourg, le comte Woronzoff, le comte de Saint-Priest, Jermoloff, Bakhmetieff, Kretoff, Likhatcheff et le comte Ostermann.

Le jeune général comte de Koutaïzoff fut tué à l'assaut de la batterie Raïeffsky. C'était un jeune homme des plus hautes espérances et qui fut généralement regretté de l'armée. Il n'avait que vingt-quatre ans. Au moment où il fut tué, il occupait déjà le poste éminent de chef de l'artillerie de l'armée. Il aurait fait un chemin rapide et bien mérité si le coup fatal qui le frappa n'avait privé la patrie d'une de ses plus belles espérances. Il fut mon ami et je le regretterai toute ma vie. Son corps ne fut jamais retrouvé, malgré toutes les peines que ses amis se donnèrent. On n'avait trouvé que ses décorations qu'un soldat vendit et que le hasard fit découvrir.

Je proposai au général Barclay de me donner quelques centaines de chasseurs, qu'il ferait soutenir par quelques bataillons et je voulais aller reprendre la nuit par sur-

1. Il s'agit ici du général-lieutenant Toutchkoff I.
2. Général major Toutchkoff IV.

Les pertes des Russes avaient été énormes, et Boutourlin lui-même les évalue à 50.000 hommes hors de combat, dont 15.000 tués, plus de 30.000 blessés, et environ 2.000 prisonniers.

prise la batterie Raïeffsky. Il goûta assez mon projet, le trouva susceptible d'amener un résultat satisfaisant. Il l'ajourna toutefois pour ne pas donner à l'ennemi la pensée de notre attaque du lendemain, qu'il supposait devoir se faire immanquablement. Là-dessus, il se rendit auprès du prince Koutouzoff, me recommanda aux soins de mes camarades et du chef de sa maison, le major Reitz, qui me régala d'un bon verre de punch. Mais d'autres dispositions ayant été prises par le prince Koutouzoff, mon projet resta inexécuté.

Je remerciai la Providence de m'avoir fait échapper à une boucherie comme celle à laquelle je venais d'assister. J'avais à déplorer la perte de plusieurs camarades et de beaucoup d'amis. Je n'osais pas demander des nouvelles de ceux dont j'ignorais encore le sort de peur d'avoir des nouvelles affligeantes.

Le champ de bataille était jonché de morts. La milice (*Opoltchénié*) avait servi avec zèle et dévouement en transportant les blessés hors de la portée du canon, de sorte que les combattants n'avaient point d'excuse, comme cela se pratique souvent, pour sortir des rangs et escorter leurs camarades blessés, ce qui ordinairement fait fondre les colonnes plus encore que le feu de l'ennemi. Cette sage mesure avait été prise par le général Jermoloff qui, en outre, avait fait placer un cordon de miliciens soutenus par des gendarmes sur les derrières de l'armée avec ordre de ramasser tout ceux, sans exception de grade, qui manifesteraient l'intention de traverser cette ligne, sans en avoir des raisons légales, c'est-à-dire des blessures visibles. Cette mesure fut encore très salutaire, et beaucoup de soldats, — je suis fâché de le dire, — et même des officiers furent forcés ainsi de retourner à leurs drapeaux. Mais, en général, tout le monde fit bien son devoir.

Chacun, à commencer du général jusqu'au plus petit officier, donna l'exemple aux soldats, qui ordinairement ne sont que des machines, mais qui, dans cette circonstance, sentirent qu'ils se battaient pour leurs foyers, leur religion et leur souverain. Aussi ce ne fut que par exaltation et par un dévouement sans exemple que l'armée parvint à opposer une résistance aussi opiniâtre que destructive aux attaques des Français et au génie de leur chef.

Vouloir mettre en doute le talent éminent de Napoléon ne pourrait servir que de témoignage de la propre infériorité de ceux qui se le permettraient. Il avait prouvé dans toutes les occasions qu'il était appelé à commander des armées. Les batailles qu'il avait gagnées contre des capitaines très expérimentés lui acquirent le droit d'être placé au premier rang. Il avait placé l'art de la guerre au plus haut degré de perfection. Les malheurs qu'il a eus depuis veulent être approfondis, et on ne doit point se permettre de juger légèrement quelqu'un qui a gagné cinquante batailles.

Les moyens que Napoléon employa pour essayer de nous subjuguer étaient colossaux comme le plan qu'il avait conçu. Plus de 400.000 hommes, dont 70.000 de cavalerie et 1.700 pièces d'artillerie, le tout divisé en 11 corps d'armée, sans compter la garde, passèrent la frontière le 11/23 juin 1812.

La bataille étant terminée[1] nous eûmes le loisir de réfléchir avec sang-froid et calme sur cette mémorable journée. Personne de nous, dans sa plus intime conviction, ne la supposa perdue. Les trophées étaient égaux de part et d'autre. Il est vrai que la grande batterie du centre avait

1. Voir *Annexe V.*

été prise ; mais le général Barclay de Tolly ne désespérait point de la reprendre le lendemain et, par un mouvement offensif, il espérait regagner le terrain perdu à notre gauche.

Notre étonnement fut donc grand lorsque, le lendemain, l'ordre de la retraite nous fut donné.

Les motifs qui ont pu décider le commendement à ce mouvement rétrograde étant du domaine des grandes opérations et des questions supérieures de la guerre, je m'abstiens de les développer et je termine avec cette intime conviction que, si la victoire nous avait échappé, l'ennemi ne pouvait pas se l'attribuer non plus. Ce n'est que notre retraite, le lendemain, qui lui a fourni la chance de se l'attribuer.

L'armée avait fait son devoir. Elle s'était admirablement battue. Honneur et gloire lui sont dus!

Beaucoup de généraux avaient développé des capacités, de l'intelligence et du talent. Il y en avait parmi eux qui pouvaient être mis en parallèle avec les meilleurs généraux de Napoléon.

Notre armée était divisée en deux armées, comme je l'ai déjà dit, et des réserves se formaient dans l'intérieur.

Le projet de campagne de Napoléon était de séparer ces deux armées, de les battre et de les anéantir isolément. Ce projet ne lui réussit point. Il en fit le reproche à son frère Jérôme et le renvoya dans ses Etats.

Le général Doktoroff et le comte Pierre Pahlen, qui avaient été détachés de la II^e^ armée à la I^re^, firent leur jonction à Drissa. Ce camp retranché fut abandonné et les magasins détruits. La retraite se fit encore avec plus de précipitation ; mais on se battit à Ostrowno et à Witepsk, puis on se retira sur Smolensk, et la jonction de la II^e^ armée eut lieu.

Le but de tous nos efforts était couronné par cette manœuvre. Napoléon enleva Smolensk après une résistance

des plus opiniâtres, et le Borysthène cessa d'être un obstacle pour lui, et ce soi-disant rempart de Moscou fut perdu.

C'est de là que les fautes commises par Napoléon prirent leur naissance dans le foyer même du succès.

Napoléon, au lieu de faire de Smolensk le point principal de ses quartiers d'hiver, de bien organiser le royaume de Pologne, qu'une diète extraordinaire avait déclaré rétabli, d'attirer à lui tous ses renforts et de préparer la seconde campagne pour le printemps, ne se laissa guider que par sa fortune et poursuivit l'armée russe jusque sur la route de Moscou.

Non seulement la Russie, mais l'Europe entière était étonnée, stupéfaite de la marche que cette guerre avait prise. Sans avoir livré et gagné une bataille générale, jusqu'à celle de Borodino, Napoléon s'était avancé jusqu'au cœur de l'empire et s'approchait de la capitale.

La supposition que la conduite de l'armée russe était la suite d'un plan bien combiné et arrêté dès le commencement de la campagne, serait, je crois, trop hasardée.

Les affaires auxquelles j'ai été initié me feraient plutôt conjecturer que les circonstances ont surtout guidé la résolution qu'on avait sagement prise de battre en retraite et d'avoir pour but d'opérer la jonction des deux armées et de déjouer les projets de Napoléon qui comptait battre ces armées séparément.

En déjouant ainsi les opérations de Napoléon, on s'opposait plutôt à ses projets qu'en suivant ceux qu'on s'était proposés au commencement de la campagne. Mais le fait de s'être résolu à la retraite contre l'opinion de l'armée et de la nation est assurément le plus grand titre de gloire que s'est acquis pour toujours le général Barclay de Tolly.

La grande faute avait été commise dans le principe dans la manière dont on avait éparpillé nos deux armées avant

le passage du Niémen par Napoléon. La persévérance du général Barclay de Tolly, le zèle et l'activité du prince Bagration, du général Doktoroff et du comte Pierre Pahlen réparèrent tout.

Nos armées avaient perdu peu de monde en comparaison de l'ennemi et, excepté les pertes qu'elles avaient faites à Smolensk, elles n'étaient presque pas entamées et surtout pas démoralisées.

C'est dans cette situation que le prince Koutouzoff la trouva. Voulant par un coup d'éclat répondre à la confiance que la nation avait mise en lui, il prit, sans hésiter un moment, la résolution d'accepter la bataille dans une bonne position sur la route de Moscou, et nommément à Borodino que le général Benningsen avait choisie et avait fait retrancher en partie.

La bataille avait été sanglante, mais indécise. Les deux armées couchèrent sur le champ de bataille, et la retraite que nous fîmes fut sage et belle. On la doit entièrement aux soins que donna le général Barclay de Tolly à l'exécution des dispositions qui furent prises pour cette opération.

Napoléon en fut étonné et hésita un moment sur le parti qu'il aurait à prendre. Il était indécis s'il devait s'occuper de Moscou ou de l'armée qui était devant lui et qui, après avoir abandonné Moscou, fit cette marche de flanc qui, en nous rapprochant de Kalouga, nous assura toutes les ressources de l'empire pour l'approvisionnement de l'armée.

Mais, avant d'aller plus loin dans le récit général de la campagne, je continuerai de raconter, comme par le précédent, ce qui peut intéresser et ce qui me regarde personnellement.

Le lendemain de la bataille, je rejoignis de bonne heure le général Barclay de Tolly, qui n'avait pas pris de repos de toute la nuit.

Il paraît certain que le prince Koutouzoff avait eu un moment l'intention d'accepter la bataille le lendemain ; mais les rapports des chefs de corps reçus dans la nuit, lui ayant fait connaître les pertes énormes que l'on avait essuyées, le firent changer de résolution.

L'armée avait acquitté sa dette envers Moscou par d'éclatantes preuves de dévouement dans la sanglante journée du 26. De nouveaux efforts avec des troupes aussi affaiblies n'auraient fait qu'achever la désorganisation de l'armée, dont il importait de conserver l'ensemble. Ces raisons déterminèrent le général en chef à se mettre en retraite sur Moscou, afin de se rapprocher des renforts qui devaient lui arriver de l'intérieur.

Le 27 août/8 septembre, à six heures du matin, tous les corps évacuèrent leurs positions. Nous traversâmes Moschaïsk (Mojaïsk).

Notre arrière-garde fut confiée au général Konovnizyn, et puis relevée par les généraux Rosen, Platoff et Jermoloff.

Il y eut des combats d'arrière-garde continuels. Notre cavalerie légère se couvrit de gloire et tint constamment les forces de l'ennemi en respect. Les généraux Wassiltchikoff et Korff n'eurent pas un moment de repos. L'armée continua sa marche tranquillement jusqu'aux hauteurs qui s'élèvent près de Moscou.

Nous nous arrêtâmes vingt-quatre heures sur la belle terre du prince Boris Galizyn, et j'eus assez de loisir pour me bien rafraîchir en prenant un bain qui me fit beaucoup de bien. Les bonnes provisions ne nous manquaient pas. On ne sent jamais aussi bien le prix de la moindre aisance que dans des circonstances pareilles. Une chemise fraîche, d'autres bottes, sont de véritables jouissances.

Prince de Hesse-Philippsthal. — A une des affaires d'arrière-

garde, le prince de Hesse-Philippsthal eut la jambe emportée. Il était venu, un moment avant ce malheureux événement, au quartier-général et, s'étant arrêté chez moi, je lui fis faire un bon verre de vin chaud, qu'il prit avec grand plaisir. Le voyant très fatigué, je l'invitai à rester la nuit avec moi dans ma baraque et à rejoindre le lendemain le général Platoff, auprès duquel il était employé. Mais son zèle ne lui permit pas d'accepter mes offres. Il partit, quoique à regret, et, quelques heures après, je le vis revenir, couché sur un affût dont on avait démonté le canon, pâle, blême, presque sans connaissance. Une cabane lui fut de suite assignée, et des chirurgiens sous la direction de Welje lui firent l'amputation de la jambe. Il la supporta avec beaucoup de courage. Je l'assistai pendant cette opération en lui tenant la main, qu'il me serra si fort que, lorsque le pansement fut terminé, je ne pus de longtemps faire usage de ma main.

Il m'a toujours su gré de ne pas l'avoir abandonné dans cette circonstance. Il fut expédié à Moscou, guérit radicalement et fit un voyage à Londres, où il se fit faire une jambe de bois si bien faite qu'il marche presque mieux que je ne le fais avec les miennes. Il a continué à servir avec distinction et sert dans ce moment dans la division de cavalerie légère de la garde comme général-major.

De combat en combat, de position en position, nous arrivâmes enfin le 1er/13 septembre sur les hauteurs devant Moscou.

Le prince Koutouzoff chargea le général Barclay de reconnaître la position en avant d'une des barrières de Moscou, nommée de Dorogomilow, la droite en avant du village de Fili[1], la gauche aux hauteurs de Worobievo[2], le

1. Village sur la rive droite de la Moskowa, à 2 1/2 verstes à l'ouest de Moscou.
2. Colline des Moineaux.

centre s'étendant entre le village de Troïtzkoïé et de Wolynskoïé. Cette position fut retranchée, car il avait été un moment question de livrer bataille à l'ennemi avant de lui abandonner Moscou.

Le prince s'établit en plein champ sur son pliant, qu'une ordonnance portait toujours avec lui. Le général Doktoroff fit servir un déjeuner et voulut lui en faire les honneurs. Mais le général Barclay de Tolly, qui n'eut jamais égard ni aux petites aisances de la vie, ni aux pirouettes qu'on faisait au prince, se mit à cheval et partit. Et, s'étant aperçu que le général Doktoroff ne le suivait pas, il me renvoya auprès du prince pour le réclamer et me dit :

« — Amenez-le-moi, même avec sa côtelette dans la bouche. — Voilà comme ils sont tous, continua-t-il, toujours cherchant le bonheur et la faveur dans chaque regard du prince, et ne se doutant pas qu'elle doit leur venir de là », en me montrant du doigt l'ennemi.

Lorsque je m'approchai du prince, il me demanda ce que je voulais. Je lui dis que je venais pour chercher le général Doktoroff.

« — Allez, dit le prince au général, il ne faut pas laisser attendre le général Barclay. Je déjeunerai bien sans vous. »

Et le pauvre général Doktoroff, très brave homme d'ailleurs, mais courtisan, fut forcé d'enfourcher son ambleur et de me suivre. Le général Barclay de Tolly ne lui dit pas un mot de désagréable, parcourut rapidement la position, la trouva mauvaise et retourna une heure après auprès du prince.

Comte Rostopchine. — Ce fut dans ce moment que le comte Rostopchine arriva de Moscou. Il descendit chez le général Barclay et s'enferma avec lui dans sa cabane. De graves questions y furent traitées, il n'y a pas de doute.

Bientôt un conseil fut convoqué chez le prince qui dura

assez longtemps. Il n'y eut que les généraux les plus marquants qui y furent appelés, comme le général Benningsen, Barclay, Doktoroff, le comte Ostermann, Konovnizyn, Jermoloff et le colonel Toll.

L'avis du général Barclay avait prévalu, soutenu par celui de Toll. Il était en opposition avec celui du comte Rostopchine, qui, moins militaire que patriote, ne pensait qu'à la défense de la capitale.

La résolution prise en conseil par le prince Koutouzoff fut donc un coup de foudre pour son âme de patriote. Mais, dès ce moment même, il ne négligea rien pour le salut de la ville confiée à ses soins. Il se détermina à utiliser sa perte en la ruinant de fond en comble. On disposa des matières inflammables dans plusieurs maisons et l'on répandit par la ville une troupe d'incendiaires salariés et dirigés par quelques officiers de police désignés par lui. Le comte Rostopchine avait pris même la précaution d'emmener avec lui les pompes et tous les autres instruments de secours contre les incendies. Ces mesures eurent le succès désiré.

Après le conseil, le comte Rostopchine vint donc chez le général Barclay. Il ne parut point satisfait de la résolution qu'on venait de prendre et qui était un secret impénétrable pour tout le monde.

Je fus enchanté de revoir le comte Rostopchine. Il me fit l'accueil le plus flatteur.

Je demandai la permission d'aller à Moscou tant pour me procurer quelques provisions et quelques effets d'habillement que pour revoir mes connaissances ; mais je ne pus voir personne. Tout le monde avait quitté cette capitale.

La ville était déjà déserte, les auberges encore assez remplies ; mais l'ordre et la discipline, qui régnaient à l'armée, étaient tels que je puis affirmer de ne pas avoir rencontré un

seul soldat dans les rues, quoique nous n'étions éloignés de la ville que de deux verstes.

Mon frère Georges. — En revenant, j'eus l'extrême plaisir de trouver mon frère Georges[1] devant moi. Il était aide de camp du général Essen, gouverneur général de Riga. Il avait quitté ce général après l'incendie des faubourgs de cette malheureuse ville.

Je fus très heureux de le revoir et je lui proposai de rester avec nous. L'ayant présenté au général Barclay, je demandai pour lui la permission de rester attaché à sa personne, ce qu'il m'accorda avec d'autant plus de plaisir qu'il connaissait mon frère et lui avait même de l'obligation. Car, lorsque le général Barclay de Tolly à la bataille d'Eylau, avait été grièvement blessé dans la ville même, ce fut mon frère qui le sauva du danger dans lequel il se trouvait d'être pris par l'ennemi en le faisant transporter et en le transportant presque tout seul sur ses épaules hors de la bagarre. Le général Barclay de Tolly se rappelait avec plaisir cette circonstance et se plaisait même à la raconter quelquefois.

Évacuation de Moscou. — Le lendemain, 2/14 septembre, le secret de l'abandon de Moscou n'en fut plus un. Toutes les dispositions furent prises pour l'effectuer avec ordre.

Le général Miloradovitch eut le commandement de l'arrière-garde.

Le général Barclay resta dix-huit heures à cheval dans les rues de Moscou et fit filer devant lui tous les parcs et les équipages. Les colonnes d'infanterie et de cavalerie se succédèrent sans interruption.

1. Voir *Annexe VI.*

Le général Barclay plaça ses aides de camp dans les différents quartiers de la ville pour veiller à l'ordre. J'eus ma place devant l'hôtel Pachkoff. Nous avions chacun des escortes de cosaques pour chasser les soldats des cabarets et les empêcher d'entrer dans les maisons. Ceux qui, malgré les ordres, furent trouvés avec des bouteilles d'eau-de-vie et de liqueurs furent arrêtés sur-le-champ et les bouteilles cassées, de sorte que le fruit de leur désobéissance fut détruit. Ils furent punis sur-le-champ.

C'est par ces soins fatigants, mais urgents, que le général Barclay parvint à sauver l'armée d'une destruction immanquable et la fit sortir de la ville dans le meilleur ordre possible.

Le général Miloradovitch se battit en attendant avec l'avant-garde française. Il se couvrit de gloire par sa présence d'esprit et sa bravoure personnelle et sauva une partie de l'armée en concluant un armistice avec le général Sébastiani et le roi de Naples qui, enchantés de pouvoir occuper Moscou sans perte de sang, accordèrent au général Miloradovitch plus qu'il n'avait demandé.

On eut donc le spectacle curieux de voir amis et ennemis pêle-mêle confondus dans cette immense ville.

Cet accord, dont tout l'honneur revient au général Miloradovitch, permit d'achever l'évacuation de la capitale sans autres pertes que celles des individus dangereusement blessés et que l'on fut obligé de laisser dans les hôpitaux.

A neuf heures du soir, toute la ville était abandonnée, et les Français y étaient entrés vers les cinq heures[1].

Aussitôt sorti de Moscou, le général Barclay fit avec sa suite une halte d'une heure pour donner le temps à nos chevaux et à nous-mêmes de nous rafraîchir et pour être plus à

1. A une heure de l'après-midi, d'après Bourtourlin.

portée d'apprendre ce qui se faisait à notre arrière-garde. Lorsqu'elle eut entièrement évacué la ville, nous continuâmes notre marche et arrivâmes, la nuit, au quartier-général du prince Koutouzoff, que nous trouvâmes dormant d'un profond sommeil à Panki, sur la route de Riazan.

Vouloir décrire la situation de nos âmes après l'abandon de Moscou serait entreprendre une chose difficile et presque impossible, car les intérêts et les points de vue étaient si différents ! L'un était désolé de la perte de sa maison, l'autre de celle de ses parents et de ses amis; encore d'autres — et c'était la plus grande partie — ne voyaient que la honte de voir cette antique capitale occupée par des étrangers. Mais spontanément tout le monde oublia ses propres intérêts pour ne plus penser qu'à l'affront que l'ennemi venait de nous faire et, au lieu d'être découragé, on se sentait plus exalté que jamais à continuer la guerre et à faire tous les sacrifices imaginables. On se sentait comme débarrassé d'un fardeau. Après la prise de Moscou on avait l'empire à sauver et non plus une ville, et, dès ce moment, tout le monde se dit : *La guerre ne fait que commencer!*

Une nouvelle activité se répandit dans toutes les branches. Le prince Koutouzoff se montra peu, mais il travailla beaucoup. Il pressentait alors déjà les résultats que nous allions tirer de la présomption de Napoléon de vouloir conquérir et subjuguer une nation comme la nôtre.

Le prince Koutouzoff projeta et exécuta alors cette belle marche de flanc qu'il commença le 5/17 septembre[1] et qui, en nous rapprochant de Kalouga et de nos provinces méridionales, nous plaça de manière à inquiéter les communications de l'ennemi et lui ôta tous les moyens de s'étendre et de se procurer les subsistances nécessaires.

1. Voir *Annexe VII.*

Murat perdit nos traces pendant trois jours et nous en profitâmes. Ce fut près de Woronovo que Murat nous rejoignit et il y eut un engagement de cavalerie légère à Czankova et à Wiasowka.

Napoléon se flattait de trouver à Moscou de quoi entretenir une armée entière, mais ses espérances furent détruites d'une manière qui n'a pas d'exemple dans l'histoire.

Incendie de Moscou. — Napoléon n'entra qu'avec la nuit à Moscou. Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilov et y attendit vainement une députation qui n'arriva jamais.

Cette conquête, pour laquelle il avait tout sacrifié, allait s'évanouir dans les airs comme un tourbillon de fumée et de flammes.

On dit qu'une extrême agitation s'empara alors de lui et que ses gestes saccadés et véhéments révélaient le trouble de son esprit.

L'effort qu'il venait de faire pour atteindre Moscou avait usé tous ses moyens de guerre. Moscou avait été le terme de ses projets, le but de toutes ses espérances et *Moscou brûlait!* C'est alors que son génie si décisif, si résolu fut près d'hésiter.

Moscou fut livrée aux flammes. L'honneur national fut sauvé par cet acte héroïque et patriotique.

Napoléon en fut troublé. Il aperçut les dangers de sa position. Il proposa un armistice, la paix. Rien ne fut accepté[1].

Le prince Koutouzoff, trop rusé pour se laisser attraper,

1. Il s'agit ici de la mission infructueuse de Lauriston, de son envoi auprès de Koutouzoff avec lequel il eut, le 23 septembre/5 octobre, une entrevue au village de Taroutino, quartier-général du feld-maréchal.

dit que : « Il reconnaissait qu'il pouvait être battu par Napoléon, mais qu'il ne serait jamais trompé par lui. »

Et le vieux renard, comme l'appelaient nos soldats, a tenu parole.

Krasnaïa Pakhra. — Après plusieurs marches nous arrivâmes à Krasnaïa Pakhra[1]. Le général Benningsen proposa une attaque générale sur tout ce qu'il y avait d'ennemis à la droite de la Pakhra, mais le maréchal rejeta ce projet et prit le 20 septembre /2 octobre une forte position à Taroutino.

Taroutino. — Avant d'y arriver, nous avions marché plusieurs jours sur une distance de 20 à 30 verstes autour de Moscou et je me rappelle que le feu de l'incendie était si fort que, quoique la nuit fût très sombre, je lus sans peine les lettres et les journaux que j'avais reçus. L'incendie de Moscou éclairait notre marche que nous prolongeâmes plusieurs jours de suite bien avant dans la nuit. L'infanterie était harassée de fatigue, mais personne ne quittait les rangs, et j'ai vu de mes yeux plusieurs soldats tomber raides morts de fatigue. Malgré cela il n'y avait pas de trainards. C'est pendant cette marche que déjà Koutouzoff annonçait à l'empereur que Napoléon serait forcé d'abandonner sa funeste conquête. Il lui annonça que, pour conserver les fertiles provinces du Sud et ses communications avec Tchitchagoff et Tormasoff, il avait été forcé d'abandonner Moscou. Il ajouta que, « là où est le peuple russe, là aussi est Moscou et là la Russie ». Il reconnaissait cependant que c'était une blessure profonde et ineffaçable.

Napoléon espérait tout cependant encore de la faiblesse de son adversaire. Alexandre démentit cet espoir et dans ses discours on le voyait aussi grand que son malheur.

1. Koutouzoff y établit son quartier-général le 7/19 septembre.

Barclay se propose de quitter l'armée. — C'est à Taroutino que le général Barclay de Tolly se décida à quitter l'armée.

Le prince Koutouzoff, rusé comme il l'était, prévoyait, et avec justesse, que la gloire de la campagne retomberait, si Barclay restait à l'armée, sur ce général seul, comme la gloire de la bataille de Borodino lui était déjà accordée. Il résolut donc de l'éloigner. Mais comme l'armée aurait vu cet éloignement de mauvais œil, il tâcha de le dégoûter par des contrariétés continuelles qui forcèrent à la fin le général à demander son renvoi.

Pour mieux masquer son jeu, il continua de traiter le général Barclay avec la plus grande distinction, et il forma les deux armées en une seule et en confia le commandement au général Barclay.

Les affaires du Ministère de la Guerre, qui absorbaient en grande partie son temps, lui devinrent odieuses, et il demanda à l'empereur de se démettre du portefeuille. Sa Majesté lui accorda sa demande et, sans relâche et avec beaucoup de zèle, il s'occupa de la besogne que le prince Koutouzoff lui avait confiée.

Mais c'est alors que tous les genres de duplicité, d'intrigues furent décochés par ce vieillard contre le général Barclay de Tolly qui était étranger à tout ce qui s'appelait intrigues ou détours.

Détachement du corps de Miloradovitch. — Barclay de Tolly quitte l'armée. — C'est dans la position de Krasnaïa Pakhra qu'on y mit le comble en détachant le général Miloradovitch avec 25.000 à 30.000 hommes sans en prévenir le général Barclay de Tolly qui commandait l'armée[1].

1. Le 8/26 septembre, Koutouzoff avait de Krasnaïa-Pakra, détaché sur Dessna une avant-garde commandée par le général Miloradovitch, et composée du VIII[e] corps (général Borosdin) et du I[er] corps de cavalerie (général

Je l'appris à temps et vins en prévenir le général Barclay de Tolly. Il en fut indigné, monta de suite à cheval et eut une explication très animée avec le prince qui rejeta cette inadvertance sur le général Konovnizyn. Mais le général Barclay de Tolly, ne se laissant point amadouer par de fausses protestations, se démit de suite du commandement et partit quelques jours après pour Saint-Pétersbourg, accompagné seulement de deux aides de camp. Le reste de son état-major fut dissous.

Le général Barclay de Tolly, avant de partir, fit entrer successivement tous ses aides de camp chez lui pour leur demander quel parti ils désiraient prendre, ne pouvant pas les emmener tous avec lui. Je demandai à être placé auprès du prince Koutouzoff[1]. M'ayant toujours traité en parent, je lui devais la préférence sur d'autres généraux. Aussi, fus-je très bien accueilli et j'entrai de suite, par son ordre, dans son état-major faisant les fonctions d'aide de camp.

Le prince avait été nommé feld-maréchal.

Le colonel Tchernitcheff arriva le 17/29 septembre de Saint-Pétersbourg au quartier-général. Il avait apporté des ordres de Sa Majesté à l'amiral Tchitchagoff en vertu desquels l'amiral se trouva revêtu du commandement en chef des deux armées réunies du Danube et de Tormasoff, dont il devait diriger les opérations d'après un nouveau plan qui lui fut envoyé. Le général Tormasoff fut rappelé à la grande armée pour remplacer le prince Bagration.

Le colonel Tchernitcheff partit bientôt après son arrivée pour rejoindre l'amiral, muni d'instructions du prince Koutouzoff pour ce dernier.

Ouvaroff), chargé de couvrir le front de l'armée, dont le flanc droit était protégé par l'arrière-garde du général Raïeffsky (VII[e] et IV[e] corps de cavalerie, ce dernier sous les ordres du général comte Siewers), établie à Loukownia, près du confluent de la Dessna avec la Pakhra.

1. Voir Etat du quatier-général de la Grande Armée. *Annexe VIII.*

Le général Barclay de Tolly donna pour prétexte de son départ sa santé délabrée, mais comme il avait pour habitude de me parler souvent à cœur ouvert, il me le dévoila jusqu'aux derniers replis. Il me dit :

« — Le prince Koutouzoff ne me permettra jamais de faire le bien que je désire. Au contraire, ma présence ne peut dès ce moment que nuire à l'armée. La grande besogne est faite. Dorénavant, il n'y aura qu'à récolter. J'aime trop ma patrie et l'empereur pour ne pas me réjouir des succès qui vont se succéder rapidement.

« La postérité me rendra justice. J'ai eu pour ma part la partie ingrate de la campagne. Le prince Koutouzoff aura la partie agréable. Mais, c'est égal, je me réjouirai de votre gloire et de vos succès, comme si j'étais encore à la tête des armées et je suis fâché de ne pouvoir y participer à la tête de mon régiment de chasseurs. Je vous le répète, mon cher Löwenstern, je serais resté si je ne prévoyais tout le mal qui en résulterait si je restais. Le maréchal ne veut point partager la gloire de chasser l'ennemi du territoire de l'empire avec qui que cela soit. Moi, j'ai regardé Napoléon pour battu dès son entrée à Moscou. J'ai remis au maréchal une armée conservée, bien habillée et bien armée, et qui n'est point démoralisée. C'est le plus grand droit que j'ai à la reconnaissance de la nation qui peut-être me jettera la pierre à présent, mais qui plus tard me rendra justice. L'empereur, qui est au fait de tout, saura déjà me soutenir dans l'opinion et, en vous quittant, je n'ai qu'un regret celui de ne plus pouvoir être utile à l'armée et à vous tous individuellement. »

Il me remercia de l'attachement que je lui avais toujours montré et m'annonça le grade de lieutenant-colonel que S. M. l'empereur avait bien voulu m'accorder pour la manière dont je m'étais distingué à la bataille de Borodino. J'avais

été présenté pour la croix de Saint-Georges que j'avais le droit de demander au chapitre; mais, comme j'étais plus pressé d'avancer en grade, j'avais prié le général Barclay de Tolly de me recommander pour avoir un grade, d'autant plus que je sentais dans mes veines que j'avais en réserve de quoi mériter cette croix une autre fois.

Au moment du départ du général Barclay de Tolly, tous les généraux de marque vinrent pour prendre congé de lui. L'armée se crut un moment orpheline en voyant partir celui qui l'avait si bien et si soigneusement conduite.

Le général Jermoloff, qui avait ourdi à la sourdine tant d'intrigues contre le général Barclay de Tolly, s'abaissa jusqu'à lui baiser les épaules et à répandre des larmes de Judas. Toutes les personnes qui assistèrent à cette scène de Tartuffe en furent indignées.

Enfin il partit, emportant avec lui les regrets et l'admiration de toute l'armée, excepté ceux du quartier-général du prince-maréchal, qui furent enchantés de se voir débarrassés d'un homme qui voyait plus juste et plus loin qu'eux, qui détestait la vie de sybarite qu'on y menait, qui se laissait presque mourir de faim, mais qui soignait l'existence du soldat, qui n'avait aucune habitude, aucun besoin que celui de bien faire son devoir et de veiller avec sévérité et justice à ce que tout le monde le fasse.

Le général Benningsen ne l'aimait pas et le général Barclay de Tolly lui rendait la pareille. C'est de toutes les personnes marquantes le seul homme que le général Barclay de Tolly détestait cordialement. Il ne s'en cachait pas et le disait à qui voulait l'entendre.

Le général Konovnizyn qui dirigeait tous les détails de l'armée, homme d'honneur, brave et d'un mérite rare, fut le seul de tout l'état-major du prince qui regretta sincèrement le départ du général Barclay de Tolly.

A Kalouga, le général Barclay de Tolly eut l'affront de voir que le peuple s'attroupait pour casser les glaces de sa voiture. Ce ne fut que le plus grand incognito qui le sauva de mille autres inconvénients jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Saint-Pétersbourg. Même arrivé là-bas, il eut des crève-cœur. Seul, l'empereur lui rendit justice.

On criait au traître lorsqu'on le voyait, et tel était l'aveuglement de la nation que celui qui, par sa conduite, son énergie et sa fermeté, avait conservé à l'empire, une armée qui seule fut en état de chasser et d'anéantir l'ennemi — car ni la faim, ni le froid, ni les paysans ne seraient parvenus à ce but sans l'armée — celui-là, dis-je, fut calomnié, accusé de haute trahison et n'osait point se montrer dans les rues de la Résidence.

Le général Barclay de Tolly, fort de sa conscience, glorieux de sa conduite vraiment héroïque, se retira dans le sein de sa famille. Il ne reparut sur la grande scène que pour se couvrir d'une gloire éternelle et finit sa glorieuse carrière regretté de toute l'armée et de son souverain.

Le général Barclay de Tolly, plus tard feld-maréchal, comte, puis prince, était un homme d'un grand sens sans avoir un esprit remarquable. Il avait la valeur nette, modeste, naturelle, franche, froide. Il voyait tout et donnait ordre à tout sous le plus grand feu; égal dans le péril, rien ne lui échauffait la tête. Sa prévoyance s'étendait à tout, et dans l'exécution, il n'oubliait rien. Sa bonté et sa politesse ne se démentaient jamais. Son équité, sa droiture, sa patience à laisser débattre avec liberté et sa délicatesse à toujours faire honneur aux conseils, lorsqu'ils avaient réussi, à ceux qui les avaient donnés, lui gagnaient tous les cœurs. Accessible à toute heure, prévenant pour tous, attentif à éviter les fatigues aux autres, il s'exposait continuellement. Il était d'une simplicité admirable pour tout ce qui le concernait, ne sentant

jamais le besoin de repos et encore moins celui de se restaurer par un bon repas ; ce qui fit que nous autres, ses aides de camp, nous étions très souvent avec l'estomac vide.

Barclay, sans cabale, sans autre appui que celui de sa vertu, de sa modestie, du soin de relever les autres et de s'éclipser derrière eux, vit les grâces et les faveurs rouler sur lui de source jusqu'à l'inonder. Il ne changea pas pour cela d'aucune façon et se rappela toujours qu'il avait été douze ans maréchal des logis dans un régiment de cavalerie et dix ans cornette, et malgré cela, il était maréchal à cinquante ans.

Mon service à l'État-major du prince Koutouzoff. — Le rôle que je jouai chez le prince Koutouzoff était loin de ressembler à celui que j'avais rempli chez le général Barclay. Quoique parfaitement bien traité par le maréchal, je me crus toujours étranger à son quartier-général.

Sous le rapport de la tranquillité et des aisances de la vie, j'étais beaucoup mieux. Chez le général Barclay on ne mangeait que de la vache enragée. Auprès du général Barclay on risquait sa vie tous les jours. Chez le prince, au contraire, on risquait de vivre éternellement.

Je ne me rappelle pas avoir été, pendant tout le temps que j'ai été avec le prince et auprès de lui, exposé une seconde au danger. Il n'aimait même pas que les personnes attachées à sa personne demandassent à aller à l'avant-garde ou en détachement.

Prince Pierre Wolkonsky. — Affaire d'avant-garde. — L'inactivité dans laquelle je me trouvai placé pendant les deux ou trois jours que le général Barclay employa à faire ses préparatifs de départ, me fut insupportable et, sans en demander l'autorisation, j'allai à l'avant-garde que commandait alors le général Miloradovitch. J'arrivai au moment où

le roi de Naples fit, le 22 septembre /4 octobre, une grande reconnaissance qui se termina par une canonnade très forte et quelques charges de cavalerie [1] très brillantes.

Le prince Pierre Wolkonsky, qui était arrivé à l'armée de la part de S. M. l'empereur pour reconnaître la véritable situation de notre armée, se trouva présent à cette affaire.

Le général Miloradovitch lui fit les honneurs de cette journée et l'engagea plus sérieusement qu'il n'y avait nécessité pour donner au prince Wolkonsky le spectacle d'une jolie affaire.

Il me chargea plus tard d'accompagner le prince Wolkonsky jusqu'à son aile gauche, que commandait le général Wassiltchikoff et que le prince désirait voir.

Quelques obus éclatèrent sur nos têtes et firent une sensation désagréable au prince, car ils avaient réellement l'air d'éclater sur ses épaules, quoiqu'ils fussent encore assez élevés, mais je dois rendre justice au prince qu'il n'accéléra pas le pas de son cheval et rit de la surprise désagréable qu'il avait eue.

Général Konovnizyn. — Nous manquons être faits prisonniers. — Le général Konovnizyn qui, dès le bruit de la canonnade, était accouru du quartier-général pour voir de près ce qui pouvait occasionner une si forte canonnade, me chargea de faire avancer les houzards de la garde et les dragons de Courlande commandés par les braves généraux Ouschakoff et Schevitsch et une batterie à cheval. Cette brigade fut de suite engagée et fit quelques charges très heureuses.

Le général Konovnizyn, accompagné du prince Koudachoff, du général Wilson et de moi, nous manquâmes être pris par des tirailleurs français qui s'étaient cachés dans les broussailles, dans lesquelles nous nous étions enfoncés pour

1. Combat de Spass-Kouplia, à la suite duquel Miloradovitch se vit forcé d'abandonner sa position et de se replier sur la Czernitchnia.

mieux observer le roi de Naples qui était accompagné d'une suite nombreuse et n'était séparé de nous que par un profond ravin. Nos bons chevaux et notre bonne étoile nous sauvèrent, car ces tirailleurs firent un feu d'enfer sur nous, à bout portant, et nous cernèrent en un clin d'œil. Mais quelques coups de sabre donnés à droite et à gauche nous dégagèrent de ces gaillards qui, s'ils n'avaient pas tiré, auraient fait une bonne prise, car c'est la détonation de leurs coups de fusil qui nous avertit du danger dans lequel nous nous trouvions.

Personne n'avait plus de sang-froid et de courage que le général Konovnizyn. Rien ne le déconcertait. Toujours en bonnet de nuit, avec un chapeau pardessus et la pipe à la bouche, il n'imposait pas trop par son extérieur, mais il gagnait tous les cœurs par sa loyauté, sa bravoure et l'exemple brillant de valeur qu'il donnait.

Il appréciait et aimait tous ceux qui se faisaient une fête d'entendre tirer des coups de fusil et, ayant reconnu en moi un amateur, il me témoigna beaucoup d'amitié et me choisit toujours pour l'accompagner lorsqu'il courait les chances de la guerre.

Les prisonniers français. — Jusqu'à présent les prisonniers français avaient toujours été très bien traités. Je me rappelle même que, dans le commencement de la campagne, le général en chef fit distribuer à chaque officier prisonnier deux ducats, et que le comte de Ségur, à qui j'avais été chargé de faire cette distribution, s'en trouva offensé et les donna au cosaque qui l'accompagnait. Plus tard, on négligea de leur en donner, mais plusieurs en reçurent et témoignèrent leur reconnaissance.

Le général Jermoloff, j'ignore par quel motif, les fit maltraiter et presque assassiner. Il avait surtout une dent contre

les Polonais, et je me rappellerai toujours la manière révoltante avec laquelle il traita le comte Plater. Il lui cracha à la figure, et, en le faisant remettre à l'escorte, il dit à l'officier des cosaques, qui devait l'accompagner, de le nourrir en chemin de coups de fouet. Je ne sais si cet ordre barbare fut exécuté, mais je trouvai l'idée atroce.

Aussi ne pus-je m'empêcher de dire à plusieurs jeunes gens qui applaudirent à cet ordre, qu'il ne convenait pas à un brave, comme le général Jermoloff l'est sans contredit, de donner un pareil ordre ; car pour être fait prisonnier, on ne cessait point d'être brave, tandis que les poltrons se faisaient rarement prendre. Le général Jermoloff crut par ces atrocités exalter l'armée et la nation. Si tel était son but, il a réussi, et le succès justifie tout.

Je louerai toujours le peuple qui assassine l'ennemi qui envahit son pays et détruit ses foyers et son existence, mais je ne m'abaisserai jamais à combler d'éloges des militaires qui maltraitent des prisonniers qui se rendent en demandant la vie et en se fiant sur la bonne foi du vainqueur.

Figner. — Figner et d'autres s'imaginaient faire des actes héroïques en faisant massacrer tous les prisonniers. Heureusement leur férocité n'eut point d'imitateurs et il n'y eut guère que quelques jeunes gens, sans expérience comme sans principes, qui se portèrent avec exaltation à ces actes de cruauté. Le général Jermoloff les encourageait ; mais, je dois le dire à l'honneur de notre armée, peu d'officiers eurent envie de mériter des éloges à ce prix, et les soldats ne cessèrent d'être bons et loyaux. Car le Russe, en général, est généreux vis-à-vis de l'ennemi vaincu.

Le soldat russe tue son homme dans la mêlée sans crainte et sans remords, mais, une fois qu'il s'est rendu, je l'ai vu plus d'une fois partager son pain et son eau-de-vie avec

l'ennemi qu'il aurait massacré sans hésiter une minute avant.

Aussi Figner et consorts eurent de la peine à trouver dans leurs détachements des soldats qui voulurent se charger de ces massacres et ce furent ordinairement les cosaques du Bug qui, plus féroces que les autres et avides du butin qui leur revenait, s'en chargèrent.

Figner était un excellent militaire, avait une tête fortement organisée et était d'une intrépidité rare. Ce n'était pas par mauvais cœur ou par férocité qu'il faisait tuer les prisonniers, mais par exaltation et parce que le général Jermoloff le louait de ce zèle atroce. Ses principes d'honneur et de loyauté n'étaient pas assez fortement basés pour lui permettre de se faire une règle de conduite honorable que ni le blâme ni la louange n'auraient dû ébranler. Il ne faisait massacrer que les Français. Les Allemands, les Italiens trouvèrent toujours grâce devant lui — contradiction étonnante — et dont j'eus plus tard la clef. Je reviendrai sur cet homme extraordinaire qui, si son génie avait pris une autre direction, aurait pu rendre de grands services à l'État. Il en avait déjà rendu d'essentiels comme partisan, guerre qu'il connaissait à fond. Il finit sa carrière très tragiquement. Les Français ayant dispersé son détachement, le tuèrent dans l'Elbe même qu'il tâcha de franchir à la nage, et son corps fut enlevé par les flots, de sorte qu'on n'a jamais bien su ce qu'il était devenu. Il fut peu regretté, car sa férocité avait *indigné tous ses camarades.*

L'Etat-major de Koutouzoff. — Le colonel Wollzogen avait demandé à accompagner legénéral Barclay de Tolly à Saint-Pétersbourg, de même que le colonel Zakreffsky, Petersen et le major Reiz.

Le général Phüll avait déjà quitté l'armée au moment du départ de l'empereur. Le duc d'Oldenburg, beau-frère de

l'empereur, était allé à Tver ; le comte Armfeld, de même, de sorte que le quartier-général avait été purifié de ces amphibies avant l'arrivée du prince Koutouzoff. Ils n'étaient bons à rien et ne faisaient qu'embrouiller les esprits et prendre les meilleurs logements.

L'héritage que laissait le général Barclay au prince ne consistait donc qu'en quelques aides de camp et officiers d'état-major, au nombre desquels étaient trois aides de camp du prince d'Oldenbourg, nommément Bartoloméi, Timroth et Wardenburg. Nous prîmes toujours nos logements ensemble et fîmes ménage commun. Comme nous avions nos équipages avec nous, ce qui ne nous arrivait presque jamais avec le général Barclay de Tolly qui lui-même manquait souvent de tout, nous fûmes en état de faire très bonne chère et de paresser tant et plus.

L'armée, basée sur Kalouga, tirait ses subsistances des magasins de cette ville, alimentés par les ressources des gouvernements les plus fertiles de la Russie. Les marchands des principales villes de l'empire s'étaient aussi rendus au camp et y avaient ouvert de riches marchés.

Taroutino. — Les vivres, les vins, des fruits, tous les objets, même de luxe, nous arrivaient en abondance de l'intérieur et jamais armée n'a mieux vécu que dans le camp retranché de Taroutino et, pendant que nous regorgions de tant de bonnes choses, l'armée ennemie ne vivait que de privations.

Le bois seul commençait à nous manquer et les soldats démolirent bientôt toutes les maisons des environs. En trois ou quatre jours, le village immense de Taroutino fut démoli et le maréchal lui-même forcé de le quitter. Car, pendant qu'il dînait, on enleva le toit de sa maison. Il fut assez populaire pour ne pas la défendre et, ayant fini son dîner, il quitta la maison et alla s'établir à 3 verstes du camp, à Letachewka.

C'est de Letachewka que commencèrent les brillantes opérations de nos partisans.

Les partisans. — Les Koudachoff, Figner, Seslavine, Davidoff et Dorokhoff se distinguèrent dans cette carrière. Des nuées de Cosaques nous arrivèrent du Don et furent employés à cette guerre qui, tout insignifiante qu'elle parut au premier abord, influa si prodigieusement sur les destinées de l'armée française.

Ce genre de guerre n'est pas suffisamment apprécié, même dans notre armée, et c'est sans contredit celui qui a fait le plus de mal à l'ennemi. Ce sont les partisans qui forcèrent l'ennemi à envoyer des corps entiers aux fourrages ; ce sont eux qui les resserrèrent dans un rayon trop étroit pour leur subsistance, qui électrisèrent et encouragèrent les paysans, qui interceptèrent les courriers et firent dans un mois plus de prisonniers que la plus éclatante victoire nous en avait pu procurer.

Le premier qui mit en usage ce genre de guerre était le lieutenant-colonel Davidoff. Cet officier distingué avait jugé avec raison que les opérations des partisans devaient acquérir un degré d'importance réel.

Ce genre d'exploits convenait aux idées du prince Koutouzoff. Aussi il les cajolait extrêmement. Leurs hauts faits occupaient l'armée, Saint-Pétersbourg et l'empire, et permirent au prince de rester dans une inaction parfaite, qui assurément aurait été blâmable s'il n'avait eu des vues plus étendues. Il voulait gagner du temps pour laisser s'approcher la mauvaise saison sur laquelle il avait toujours beaucoup compté.

Situation critique de l'armée française. — Lauriston au quartier-général russe. — La situation de l'armée française deve-

nait de jour en jour plus précaire. Éloignée de près de 250 lieues des frontières de ses alliés, isolée au milieu d'un pays soulevé, elle commençait à laisser percer les premiers indices de la désorganisation qui plus tard amena sa ruine. Pendant que l'abondance régnait au camp de Taroutino, la misère était le partage des troupes de Napoléon.

Napoléon dévorait ses inquiétudes sur les ruines de Moscou et n'avait d'espoir que dans le découragement où il supposait que la perte de Moscou jetterait le cabinet de Saint-Pétersbourg. Déjà vingt jours s'étaient écoulés depuis la prise de Moscou, et cependant aucune proposition d'accommodement de notre part n'était encore venue flatter son oreille. Ce silence l'alarma. Il résolut de provoquer un rapprochement en envoyant le général Lauriston au quartier-général.

Je le vis alors plusieurs fois. Le prince rusa et le trompa complètement. Napoléon fut dupé, crut aux protestations du prince, prolongea son séjour à Moscou et telle fut sa sécurité et son espoir de conclure la paix, qu'il négligea même les précautions nécessaires et, sans qu'un armistice ait été conclu, il ne crut point à la reprise des hostilités qui avaient cessé un moment, comme cela se pratique lorsque deux armées restent longtemps l'une vis-à-vis de l'autre.

Murat et Miloradovitch. — Le roi de Naples se complut à se montrer aux avant-postes russes et eut avec le général Miloradovitch des entrevues qui n'eurent aucun résultat. Ils se dirent des choses flatteuses et quelquefois des sottises et tout finit par là.

Le spectacle était assez curieux et je n'y manquai jamais. Tous les deux, braves comme leurs épées, aimaient à fanfaronner et rarement on verra deux commandants d'avant-garde se ressembler par le caractère comme ces

deux généraux. L'un et l'autre aimaient à se montrer, à faire de l'effet, à prendre des airs chevaleresques et à vouloir passer pour le Bayard de leur siècle tandis qu'ils n'étaient, l'un qu'un Gascon du Midi, et l'autre, un Gascon du Nord.

Le général Miloradovitch avait le talent d'électriser la troupe par des gasconnades. Il savait les dire à propos. Par exemple, il dit un jour au régiment des hussards de Summ avec lequel je me trouvais et qui avait été très maltraité par le canon de l'ennemi :

« — Mes amis, je vous fais cadeau de cette batterie. Allez. Prenez-la. »

Et elle fut prise.

Une autre fois, il fit passer ce même régiment sur un pont, au lieu qu'il devait passer par un gué dans lequel la glace charriait.

« — Place, dit-il à l'infanterie qui passait le pont, place aux braves houssards de Summ. Il n'est pas juste qu'un si brave régiment se mouille les pieds. »

Tout le régiment lui eut de la reconnaissance et poussa des *hourrahs*.

Et, par des mots heureux comme ceux que je viens de citer, il exaltait les esprits et gagnait les cœurs.

Le roi de Naples, de même, quoique ridiculement mis dans un costume de théâtre, faisait faire des choses inouïes à sa cavalerie et en était adoré.

C'est par des entrevues pareilles que la sécurité se glissa de plus en plus dans l'armée ennemie et lui devint très funeste, comme nous allons voir.

Combat de Taroutino. — Le général Benningsen et le colonel Toll ayant reconnu la position du roi de Naples proposèrent au prince Koutouzoff de l'attaquer et de l'anéantir, ce qui aurait été immanquable si le prince, fameux dans son cabi-

net, bon stratégiste, mais détestable tacticien, n'eût mis tant de tiédeur et de lenteur dans l'exécution.

L'attaque avait été projetée pour le 4/16 octobre[1]; mais, au moment où l'artillerie avait reçu l'ordre de se mettre en mouvement, la moitié des chevaux de cette artillerie avait été envoyée aux fourrages à 15 verstes du camp. Le général Jermoloff qui, comme chef de l'état-major, aurait dû prévenir le chef de l'artillerie du mouvement qui devait s'opérer, avait négligé de communiquer les intentions du maréchal au général de Löwenstern qui commandait l'artillerie, et toute l'infanterie, qui avait déjà commencé à marcher, fut forcée de rebrousser chemin.

1. Malgré l'antipathie qu'il éprouvait pour Toll, Benningsen appuya son projet et présenta à Koutouzoff, le 3/15 octobre, la note suivante :

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

« Il paraît, d'après tous les renseignements et les rapports que nous avons reçus, que les renforts que l'ennemi attend, sous les ordres du maréchal Victor, se trouvent effectivement en marche et peu éloignés de nous. Il me paraît donc que les intérêts de notre souverain demandent que nous attaquions sans perte de temps, avec toutes les forces concentrées sous les ordres de Votre Altesse, l'ennemi qui se trouve vis-à-vis de nous sous les ordres du roi de Naples, avant que ces renforts puissent atteindre l'armée française. Cette mesure est, selon moi, d'autant plus nécessaire à prendre sans délai, que tous les avis que nous avons reçus portent que Napoléon lui-même avec sa garde se trouve encore à Moscou, que le roi de Naples a peu d'artillerie avec lui et que toute sa cavalerie se monte tout au plus à 8.000 hommes.

« Votre Altesse, qui certainement mieux que moi saura juger l'importance de la proposition que je prends la liberté de lui faire, daignera, dans le cas où elle approuverait mon projet, me donner ses ordres pour que je puisse avoir l'honneur de lui présenter pour son approbation la disposition de cette attaque, qui sera d'autant plus facile à exécuter, que nous n'avons que des plaines devant nous, entremêlées de quelques petites forêts. Je crois nécessaire d'ajouter ici que l'ennemi, depuis quelques jours, a forcé la chaîne de nos avant-postes, et qu'il a placé la sienne sur une hauteur de laquelle chacune de ses vedettes peut voir ce qui se passe dans notre camp. »

Cf. dans *Bogdanowitch*, les dispositions à prendre pour l'attaque projetée du 4/16 octobre, rédigées par Toll, et les ordres rédigés par Benningsen pour les 5 colonnes qu'il devait diriger.

L'ennemi eut vent de nos projets et resta sous les armes toute la journée. A la fin, ne nous voyant point avancer pour l'attaquer, il s'imagina que c'était un faux bruit et une fausse nouvelle, fit desseller ses chevaux et retomba plus que jamais dans la sécurité précédente.

Le 5/17 octobre au soir, le prince Koutouzoff, pour la première fois depuis que j'avais l'honneur d'être attaché à sa personne, se mit à cheval et visita la position de l'armée et les retranchements qu'on avait construits. C'est dans ce moment qu'un aigle voltigea continuellement au-dessus et autour de lui et ne fut effarouché de temps en temps que par de forts éclairs qui, sans tonnerre, se montrèrent à nos yeux étonnés. Car des éclairs étaient dans cette saison un phénomène des plus rares. On regarda cet aigle et les éclairs comme des présages heureux, et cette apparition se communiqua de bouche en bouche à toute l'armée qui en augura et en pronostiqua les plus heureux résultats.

La nuit du 5/17 au 6/18 octobre, le prince quitta son quartier-général de Létachewka et bivouaqua. Le temps était magnifique. Toute l'armée se mit la même nuit en mouvement[1]. Le général Meller-Zakomelsky, le comte

1. Etat de situation de la grande armée russe aux ordres du maréchal prince Koutouzoff, le 6/18 octobre 1812 :

		Hommes.
I^er^ corps de cavalerie	(général Meller-Zakomelsky).....	2.413
II^e^ —	(général Korff).....	2.205
IV^e^ —	(général Wassiltchikoff).....	1.611
Corps des cuirassiers	(général prince Galitzin).....	2.785
II^e^ —	(général Baggowouth).....	9.199
III^e^ —	(général comte Strogonoff).....	12.526
IV^e^ —	(général comte Ostermann).....	9.308
V^e^ —	(général Lavroff).....	8.562
VI^e^ —	(général Doktoroff).....	9.542
VII^e^ —	(général Rajeffsky).....	10.813
VIII^e^ —	(général Borosdin).....	9.476
		78.440

sans y comprendre les Cosaques.

Artillerie..... 620 pièces.

Orloff-Denisoff, le 1er corps sous les ordres du général Baggowouth, et celui du comte Ostermann-Tolstoï, tous sous les ordres du général Benningsen, avaient dérobé leurs mouvements au roi de Naples et se trouvèrent à l'aube du jour sur l'extrême gauche du roi et commencèrent de suite l'attaque.

On était convenu que 3 coups de canon tirés par le général Benningsen seraient le signal de l'attaque et qu'alors le prince ferait avancer le centre pour attaquer le roi de de Naples de front et que le général Meller et le comte Orloff-Denisoff se jetteraient sur ses derrières.

Ces deux derniers eurent presque seuls la gloire de la journée, car eux seuls allèrent franchement à la besogne, culbutèrent tout devant eux et surprirent même le quartier-général du roi de Naples. Les cuirassiers français parvinrent seuls à se former et opposèrent quelque résistance. Mais nos braves Cosaques du Don parvinrent à les entamer et 20 pièces de canon et un aigle du 1er régiment de cuirassiers furent pris. Beaucoup de prisonniers, les voitures et équipages des généraux tombèrent entre nos mains.

Le général Baggowouth fut tué par un boulet de canon. Il était très estimé et fut généralement regretté.

Le maréchal Koutouzoff avec le gros de l'armée était resté spectateur passif de tous ces beaux faits d'armes. Des marches et des contre-marches se firent, mais sans résultat. Le général Miloradovitch accourut près du prince pour le prier de le laisser agir offensivement et de faire quelque chose en faveur de notre droite, mais le maréchal le refusa. Le général Jermoloff osa lui proposer la même chose et essuya le même refus, avec bien moins de ménagements toutefois qu'il n'en avait eus pour le général Miloradovitch.

Je me trouvais près du prince lorsque le général Jermoloff voulut lui démontrer la nécessité d'attaquer. Le maréchal

s'approcha de lui en poussant son cheval avec vivacité, et lui dit en lui jouant avec les doigts presque sous le nez :

« Vous n'avez que le mot : *attaquons*, *attaquons*, dans la « bouche et vous ne concevez pas que nous ne sommes pas « encore mûrs pour cela ; que des mouvements combinés « sont encore au-dessus de notre portée et qu'en général « nous ne savons pas manœuvrer. La journée d'aujourd'hui « le prouve et j'ai des regrets d'avoir prêté une oreille fa- « vorable aux projets du général Benningsen. »

Le maréchal ne connaissait point encore les résultats brillants de la journée et crut que les corps de Meller et d'Orloff-Denisoff avaient manqué leur coup et que Baggowouth n'avait point atteint le but qui lui était assigné et il s'imagina que le comte Ostermann, dont seul on voyait les opérations, était engagé isolément.

Il envoya plusieurs aides de camp auprès du général Benningsen qui ne le trouvèrent point et par la raison très simple que le général Benningsen avait, dès le commencement de l'attaque, gagné tant de terrain qu'il était très difficile de le trouver là ou le prince l'indiquait. Ils revinrent sans avoir fait leur commission, ce qui embrouilla encore davantage les projets du prince. Ceci n'aurait jamais pu ni osé arriver aux aides de camp envoyés par le général Barclay, car il n'aimait pas que ses aides de camp fissent de grands détours pour porter ses ordres, et il leur avait appris par l'exemple qn'il donnait que les meilleurs guides dans ces circonstances sont les coups de canon.

Enfin arriva la nouvelle de la retraite précipitée du roi de Naples et alors le prince se décida à faire avancer la cavalerie de Korff et de Wassiltchikoff. Ce dernier, avec Orloff-Denisoff, poussa jusqu'à Spass-Kouplia.

Mais le vrai moment avait été manqué et, excepté quelques charges insignifiantes, le mouvement n'eut aucun

résultat et ils ne purent point entamer les colonnes françaises qui avaient gagné les défilés de Woronowo et battaient en retraite en assez bon ordre.

Les généraux Léry [1] et Fischer se trouvèrent au nombre des morts. Nous fîmes 1.500 prisonniers parmi lesquels il y avait un général. On prit en outre l'étendard du 1er régiment de cuirassiers et 28 pièces de canon [2].

Le prince descendit de cheval et l'hetman Platoff, qui arriva au même moment, fit dresser un tapis sur lequel le prince s'assit avec lui. C'est alors qu'arriva le général Benningsen avec les trophées de la journée. Le prince se leva et alla à sa rencontre, et lui dit :

« — Général, vous venez de remporter une belle victoire. C'est à moi à vous remercier, à l'empereur de vous récompenser. »

Le général Benningsen, fort indigné de ce que le prince, par son indécision et sa tiédeur, avait presque fait manquer la journée, le salua froidement et demanda la permission de se retirer pour quelques jours parce qu'il avait reçu une forte contusion.

Le prince lui accorda sa demande et le général Benningsen partit sans être descendu de cheval et sans s'étendre le moins du monde sur les détails de cette journée.

Le prince fit compliment au colonel Sisojeff sur la part qu'il avait eue avec ses cosaques à la prise des canons et lui dit : « — Il est temps que vous soyez général », et, en effet, peu de temps après Sisojeff fut confirmé dans ce grade par l'empereur.

1. Il s'agit ici du général Déry, aide de camp du roi de Naples, tué au combat du 16 octobre, qui porte pour nous le nom de combat de Winkowo.

2. D'après une note trouvée dans les papiers de Berthier, le total des pertes en tués, prisonniers, égarés et blessés, s'éleva, officiers compris, à 2.795 hommes, qui se décomposait comme suit : 790 tués, 854 blessés, 841 prisonniers et 310 égarés.

Après avoir déjeuné sur le champ de bataille, nous retournâmes au quartier-général et l'armée sur ses positions, tous mécontents d'avoir été les spectateurs paisibles d'une journée qui, entamée avec un peu d'énergie, aurait dû détruire une partie de l'armée française et faire tomber le roi de Naples entre nos mains.

Le lendemain, un *Te Deum* fut chanté et le prince envoya un courrier à Saint-Pétersbourg avec la nouvelle de cette victoire qui, en effet, était la première décisive que nous remportions sur l'ennemi et quoiqu'elle n'avait point eu des résultats aussi grands que nous étions en droit de l'espérer, elle fit une sensation étonnante en démoralisant l'armée française et en relevant le courage et l'exaltation de notre armée.

Le roi de Naples mérita sa défaite par sa négligence. — Les dispositions des généraux russes étaient bien calculées, mais des fautes d'exécution ne permirent point d'en recueillir tous les fruits. La lenteur de la marche de la 3e colonne[1] fut la principale cause qui empêcha de remporter des avantages plus importants.

Nous restâmes encore quelques jours au camp de Taroutino, lorsque tout d'un coup toute l'armée eût ordre, la nuit, de quitter le camp retranché et de marcher sur Kalouga.

Malo-Jaroslavetz. — Nos esprits furent un moment frappés de ce mouvement rétrograde, mais bientôt nous apprîmes que Napoléon avait quitté Moscou avec sa garde et se dirigeait sur Malo-Jaroslavetz avec l'intention de se frayer le chemin de Kalouga et de gagner les provinces du Midi en changeant entièrement sa ligne d'opérations.

1. La 3e colonne était celle que commandait le général comte Ostermann.

Le colonel Seslavine, aide de camp du général Barclay de Tolly, qui faisait la guerre en partisan, avait le premier donné la nouvelle de ce mouvement au général Dorokhoff qui, avec un corps volant, se trouvait dans les environs de Boroffsk. Ce fut dans la matinée du 11/23 octobre.

Le prince, heureusement, n'en douta pas un moment, ne perdit point de temps et n'eut plus d'incertitude sur les mouvements de Napoléon. Il était clair que l'empereur exécutait un grand mouvement pour tourner le camp de Taroutino par sa gauche et gagner Kalouga en passant par Boroffsk et Malo-Jaroslavetz. Le prince Koutouzoff quitta spontanément le camp de Taroutino et marcha toute la nuit au secours du général Doktoroff qu'il avait détaché pour soutenir le général Dorokhoff, qui, lui, avait été détaché de suite sur Malo-Jaroslavetz pour en défendre le passage.

Le 12/24 octobre, le général Doktoroff arriva devant Kalouga qu'il trouva déjà occupée par l'ennemi qu'il fit attaquer de suite et dont il occupa une partie.

Après avoir marché toute la nuit, et arrivé à une petite lieue de la ville, le prince fit faire halte aux colonnes et envoya le général Konovnizyn pour reconnaître la position de l'ennemi. J'eus l'ordre de l'accompagner pour être renvoyé auprès du prince avec le résultat de ses observations.

Nous trouvâmes la ville occupée en partie par le vice-roi d'Italie. Nous essuyâmes un feu de mousqueterie effroyable. Le général Jermoloff y était déjà et me chargea de demander et de conduire un régiment du corps de Doktoroff (le régiment d'Orel), au secours de nos tirailleurs qui étaient éparpillés dans la ville. Le général Talizyn me soutint avec sa brigade et le tout fut bientôt fondu ; car le combat était un des plus acharnés que j'aie vu et la ville fut prise et reprise 7 fois. La perte éprouvée par l'ennemi put s'élever à 5.000 hommes mis hors de combat. L'acharnement était

si grand qu'on ne fit pas de prisonniers. Les généraux Delzons et Levié furent tués, les généraux Pino, Fontana et Gifflenga blessés.

Notre perte était, elle aussi, très grande.

Le vice-roi s'était battu avec beaucoup de courage et d'acharnement.

J'eus le plaisir de rencontrer au plus fort du combat mon frère Georges qui était avec le général Dorokhoff. Je n'eus que le temps de lui dire quelques mots.

Général Dorokhoff. — Le général Dorokhoff était très sourd. Il n'entendait pas le sifflement des balles et ne se doutait presque pas qu'il était exposé à un feu roulant. Son entourage n'osait pas le lui faire apercevoir et il ne quitta la place périlleuse à laquelle il s'obstinait à rester que lorsqu'il fut dangereusement blessé. Il mourut peu de temps après des suites de cette blessure. C'était un homme très brave et l'armée le regretta.

Je rejoignis les généraux Konovnizyn et Jermoloff qui me comblèrent d'éloges pour la manière brillante dont j'avais conduit et engagé le régiment d'Orel.

Le général Konovnizyn m'envoya auprès du prince pour lui faire le rapport de ce que j'avais vu et le décider à faire avancer ses colonnes. Je couvris les 5 verstes ventre à terre et ayant soumis au prince tout ce qui pouvait l'intéresser, il fit de suite avancer au pas accéléré le corps de Rajeffsky et successivement toute l'armée. Il se mit lui-même à cheval et se rapprocha du champ de bataille. C'est alors qu'il fut exposé aux boulets. Plusieurs passèrent au-dessus de sa tête et de celles de sa suite qui fut tout étonnée de se voir ainsi sans s'en douter exposée au danger. Le général Tormasoff et le conseiller privé Lanskoï le lui firent apercevoir, mais le prince n'eut aucun égard à leurs

observations et continua à observer et à donner ses ordres avec beaucoup de sang-froid.

Chemin faisant, le prince m'appela auprès de lui, m'ordonna de prendre une douzaine de Cosaques de son escorte et de tâcher de gagner l'extrême gauche de l'ennemi, de bien observer ses mouvements et de lui en faire mon rapport. Je piquai des deux et je partis, mais à peine avais-je fait une cinquantaine de pas qu'il me rappela et me dit :

« — Observez bien les forces de l'ennemi et ses mouvements et tâchez de deviner ses intentions. Ne faites point le crâne. Observez des yeux et faites agir votre tête, car vous l'avez bonne. »

Ce compliment, dit en présence de toute sa suite et venant d'un homme tel que le prince Koutouzoff, me fit un très grand plaisir.

Je partis et fus assez heureux pour me glisser, sans être aperçu, sur la ligne de communication du vice-roi. Je vis parfaitement bien, non seulement ses mouvements, mais même ceux de Napoléon que j'aperçus dans le lointain.

Je courus à toute bride pour donner la nouvelle au prince que tous les mouvements de l'ennemi étaient rétrogrades.

Le prince sourit avec un air de satisfaction, et, se tournant vers les personnes qui l'accompagnaient et au nombre desquelles étaient Benningsen, Tormasoff, Lanskoï et d'autres, il dit :

« — Eh bien ! Messieurs, qu'est-ce que je vous ai dit. Le prince Eugène se bat pour sa propre existence. Napoléon se retire. Voyez-vous ce que c'est d'envoyer un officier intelligent. »

Et puis, se tournant vers moi, il me dit :

« — Je vous tiendrai compte de la manière dont vous venez de remplir mes ordres. »

Et, en effet, il me présenta à l'empereur pour le grade de colonel.

Je n'avais d'autre mérite que d'avoir deviné l'idée du prince, ou plutôt le prince avait bien combiné, et moi j'avais bien vu. N'importe, j'étais très content que le hasard et les circonstances m'eussent permis d'être de son opinion. Car, quoiqu'on fasse, si par malheur on est d'un avis contraire, ces messieurs y voient d'abord moins de zèle et surtout moins de talent.

Comte Strogonoff. — Dans ce moment, le corps des grenadiers du comte Strogonoff ayant pris une fausse direction, le prince m'envoya pour la rectifier. Je n'avais jamais remarqué autant d'activité chez le prince-maréchal.

Le combat dans la ville de Malo-Jaroslavetz et sur le plateau continuait toujours. Le prince résolut d'y envoyer des troupes fraîches du corps de Raïeffsky pour relever le corps de Doktoroff qui était abîmé.

Le général Konovnizyn, toujours là où il y avait des dangers à courir et de la gloire à acquérir, se porta lui-même sur les lieux pour diriger cette opération. J'eus l'ordre de l'accompagner et nous fûmes pendant quelque temps exposés à un feu très meurtrier. Son aide de camp Rjeffsky fut blessé à cette occasion et le bout de mon sabre emporté. C'était déjà la seconde fois que pareille chose m'arrivait, car à Witepsk, j'eus aussi mon sabre brisé par un biscaïen.

Le prince avec le gros de l'armée prit position à une verste et demie du champ de bataille et bivouaqua.

C'est alors qu'il eut une discussion très vive avec le général Toll qui faisait les fonctions de quartier-maître général, et telle était la condescendance du prince pour ce jeune général, que celui-ci ayant insisté pour que le prince avançât

avec toute l'armée pour suivre Napoléon qui battait en retraite et le prince ne le voulant pas et préférant construire des ponts d'or à l'ennemi rétrogradant, Toll, qui devait écrire les dispositions pour le soir, dit, avec la manière brusque qui lui est assez habituelle, qu'il ne savait quoi écrire, car, selon lui, il n'y avait qu'une disposition à faire, celle d'avancer et de détruire l'armée ennemie.

Le prince, quoique très grossier quand il le voulait, dit avec beaucoup de douceur et de calme :

« — Mon cher Toll, ne soyez donc pas si entêté et faites donc une fois pour l'amour de moi ce que je désire. »

Toll, malgré cela s'obstina et ne voulut point écrire la disposition comme le prince l'entendait, et le prince allait sérieusement se fâcher, lorsque le général Benningsen qui venait du lieu du combat, s'approcha du prince et lui dit avec beaucoup d'emphase :

« — Je vous félicite, Monsieur le maréchal, sur le second tôme de la bataille d'Eylau que Napoléon vous fournira demain. Les Français ont l'intention de forcer et de conserver à tout prix la position de Malo-Jaroslavetz pour vous livrer bataille demain.

« — Eh bien ! voyez-vous, dit le prince au général Toll avec un sourire sardonique qui était dirigé contre le général Bennigsen à propos de l'arrogance avec laquelle celui-ci venait lui annoncer la seconde édition de la bataille d'Eylau.

« — Vous l'entendez. Voilà un général expérimenté qui m'annonce que l'ennemi m'attaquera demain. Comment voulez-vous que je m'aventure à la houssarde. Il faut bien que je me prépare pour le recevoir. »

Et le frappant doucement sur les épaules, il lui dit :

« — Allez, allez, faites comme je vous l'ai dit. »

Le général Benningsen s'était grossièrement trompé, et le prince Koutouzoff le savait fort bien. L'ennemi se battait

déjà pour son salut. Mes données avaient leur bonne valeur et la suite le prouva.

Assurément, Napoléon avait eu l'intention de se frayer un chemin à Malo-Jaroslavetz. Il s'était imaginé nous avoir caché sa marche, mais, lorsqu'il vit les troupes que nous déployâmes et l'entêtement que nous mîmes à défendre le chemin de Kalouga, il changea d'avis et entièrement de direction. S'il avait pu prévoir les malheurs qui en résulteraient pour lui, il est probable qu'il aurait forcé le passage.

Le prince coucha avec tout son quartier-général en plein champ et à la belle étoile. La soirée et même la nuit étaient délicieuses. Il faisait chaud comme au fort de l'été. Et, si l'on attribue la destruction et les défaites de l'armée ennemie uniquement et sans exception au froid, on a grandement tort, car à Taroutino et à Malo-Jaroslavetz[1], les Français furent battus quoiqu'il fît encore très beau temps, et le prince, un vieillard octogénaire, put, sans risquer sa santé, coucher en plein air et au bivouac dans toute la force du terme.

Le fait est que l'armée française fut battue à Taroutino, à Malo-Jaroslavetz, à Wiazma, à Krasnoïé[1] avant les fortes gelées et que le froid excessif ne commença qu'après le passage de la Bérézina. Même les difficultés du passage de cette rivière le prouvent. On fut forcé de construire des ponts parce que la glace n'avait pas assez de consistance et ce fut un des grands malheurs de Napoléon, car, si les froids avaient eu lieu quelques jours avant, il aurait probablement sauvé une partie de son matériel, la division Partouneaux n'aurait pas été prise et tout aurait passé la rivière sans difficulté, car, en hiver, les rivières ne sont plus des obstacles et on les passe où et comme on veut.

1. Voir *Annexe IX.*

Le prince, n'ayant pas mangé de toute la journée, se fit servir à dîner.

Au même moment arriva le colonel Kaïssaroff, aide de camp du prince, avec la nouvelle de la victoire qu'avait remportée l'hetman Platoff sur l'extrême droite de l'ennemi. Il lui avait enlevé 16 pièces de canon et fait beaucoup de prisonniers et opérait dans ce moment sur cette communication.

C'est dans cette charge des cosaques que Napoléon fut très près d'être pris, d'après l'avis même du général Rapp qui y fut blessé [1].

Les nouvelles qu'il (Kaïssaroff) donna de la retraite de Napoléon et qui se trouvèrent encore conformes aux observations que j'avais eu occasion de faire décidèrent le prince à suivre, sans hésiter, le plan que le général Toll avait proposé, peut-être avec un peu trop d'entêtement.

Toll. — Le colonel Toll, aujourd'hui général en chef et aide de camp général de l'empereur, est un homme qui s'est tellement distingué dans la suite de la campagne que je ne puis rien dire sur son compte qui ne soit honorable.

Il a de grands talents, beaucoup de connaissances, de la bravoure, une énergie rare, mais qui souvent devient de l'entêtement et dégénère quelquefois en violence.

Il n'y a nul doute qu'il a eu une grande part aux succès de nos armées. Aussi l'empereur l'a beaucoup distingué.

Il est excellent ami, et, lorsqu'il aime quelqu'un, rien ne lui coûte pour lui être utile et agréable. Il m'a souvent donné des preuves d'amitié, mais aussi il est très jaloux de

1. Il s'agit évidemment ici du coup de main exécuté le 25 octobre au matin par Platoff qui faillit en effet enlever Napoléon sur la route de Gorodnia à Malo-Jaroslavetz.

ses amis et n'oublie jamais une froideur de leur part ou une négligence.

Affaire de Wiazma. — Tout à coup, sur les nouvelles que le prince eut du mouvement du prince Poniatowsky sur Medynn[1], il changea subitement d'idée et résolut de former une forte arrière-garde qu'il confia au général Miloradovitch et le gros de l'armée fit un mouvement rétrograde jusque sur les hauteurs de Gontcharovo où il prit position.

Cette retraite consterna tout le monde et fut une faute grave, car, en effet, par cette retraite inconsidérée, le prince découvrait à Napoléon le chemin de Malo-Jaroslavetz à Medynn.

Par une singularité remarquable, à cette époque les deux partis exécutèrent à la fois leur retraite. Dans la nuit du 14/26 au 15/27 octobre, le général Miloradovitch fit replier son arrière-garde et le maréchal Davout, évacuant de son côté Malo-Jaroslavetz, repassa la Louja et se dirigea sur Boroffsk.

Aussitôt que les avant-postes eurent donné avis de l'évacuation de Malo-Jaroslavetz, le général Miloradovitch l'occupa le 15/27 octobre, de grand matin. Dès que le prince Koutouzoff eut appris cette nouvelle, il résolut de couvrir la route de Medynn à Kalouga, et l'armée reçut en conséquence l'ordre de se porter sur Polotniani-Zavod[2].

Le 15/27 au soir, l'armée leva le camp de Gontcharovo et marcha toute la nuit.

Le général Miloradovitch eut ordre de laisser un faible détachement devant Malo-Jaroslavetz et de se diriger lui

1. Medynn à 45 verstes environ à l'ouest de Malo-Jaroslavetz.
2. Polotniani-Zavod, à l'embranchement des routes de Malo-Jaroslavetz, de Medynn et de Kalouga, à 50 verstes environ au sud-ouest de Malo-Jaroslavetz, à 30 verstes au sud de Medynn.

aussi sur Medynn. Le maréchal Koutouzoff s'apercevant plus tard que l'ennemi abandonnait ses projets sur Medynn et se dirigeait sur Mojaïsk, résolut pour ne pas le perdre de vue de se rapprocher de cette dernière ville.

Le 17/29 octobre, à midi, il se mit en marche sur deux colonnes : le général Platoff se posta à Staroïe ; le comte Orloff-Denisoff prit le chemin de Gjatsk et un nouveau détachement, aux ordres du comte Ocharoffsky (Ojaroffsky), fut dirigé par Joukhnoff sur Smolensk. Koutouzoff continua son mouvement pour se rapprocher de Mojaïsk.

On ignorait encore à ce moment que Napoléon était décidé à prendre la route de Smolensk, car il était tout aussi probable qu'il se dirigerait par Wolokolamsk, Bièloïé, Souraje, sur Witepsk. Ce chemin est plus long à la vérité, mais incomparablement plus avantageux sous le rapport des subsistances dont ses troupes n'auraient jamais manqué dans des pays qui n'avaient pas encore servi de théâtre de la guerre. On ne doit donc pas blâmer le maréchal d'avoir pensé à se rapprocher de Mojaïsk pour se mettre à portée de serrer de plus près l'ennemi, au lieu de se rapprocher du point important de Wiazma qui aurait été plus décisif.

Les nouvelles que le prince eut du mouvement de Napoléon sur Gjatsk prouvent jusqu'à l'évidence qu'il n'avait plus d'autres projets que de regagner le plus promptement possible Smolensk et le Dniéper, et sa retraite commençait déjà à prendre tout le caractère d'une fuite. Des cadavres d'hommes et de chevaux morts de fatigue et d'inanition, des débris de caissons sautés et d'équipages signalaient déjà depuis Boroffsk les traces de son passage. Le maréchal mit tous ses soins à profiter de la situation désastreuse de Napoléon, en multipliant sur sa route les obstacles et les difficultés et en le poussant sans retard. Le maréchal se détermina à s'avancer avec l'armée sur Wiazma et à obli-

ger par là Napoléon à une retraite accélérée et d'autant plus ruineuse.

Le général Miloradovitch reçut en même temps l'ordre de côtoyer la grande route en se rapprochant de Wiazma, et le soin de talonner l'arrière-garde fut donné au général Platoff soutenu par le général Paskiévitch. En outre, de nombreux partis de troupes légères voltigèrent à la tête et sur les flancs des colonnes françaises, entravèrent leur marche et les empêchèrent de s'écarter de la grande route pour fourrager dans les environs.

Le 22 octobre/3 novembre, le général Miloradovitch attaqua, sur la route de Wiazma, le corps de Davout. Les généraux Wassiltchikoff et Korff firent des charges brillantes. Le corps de Davout aurait été anéanti si l'infanterie de Miloradovitch avait pu suivre le mouvement rapide de sa cavalerie.

Le vice-roi d'Italie ayant été informé des dangers que courait Davout rebroussa chemin et lui porta de prompts secours.

Le prince Eugène de Wurtemberg parut dans ce moment et se jeta sur le corps du vice-roi. Mais il était déjà trop tard. Le corps de Davout avait eu le temps de filer à travers champs et se reforma dans les lignes du vice-roi. Il n'y avait plus moyen de couper la retraite à l'ennemi. Il fallait se contenter de le pousser vivement.

L'ennemi, trouvant sa ligne d'opérations coupée, fut ainsi forcé de se faire jour à travers nos corps. Pressé par Miloradovitch, côtoyé par Raïeffsky et presque prévenu par le corps d'Ostermann, Napoléon était dans une situation très périlleuse.

Davout et le vice-roi se couvrirent de gloire dans cette journée de Wiazma, mais ils essuyèrent des pertes considérables.

Notre cavalerie fit quelques charges heureuses. Le régiment de dragons de Kargopol se distingua particulièrement.

Le prince Koutouzoff ayant toujours pour principe de ne rien donner au hasard, ne bougea point avec l'armée qui n'était qu'à 5 ou 6 verstes de Wiazma et, quoiqu'on entendît de très près la canonnade, contre l'opinion de toutes les personnes marquantes de son quartier-général, qui étaient toutes pour une attaque décisive, il resta spectateur passif de cette journée qui déjà aurait pu contribuer à détruire toutes les forces de Napoléon. Quoique l'armée ennemie fût alors encore numériquement plus forte que la nôtre, elle aurait été immanquablement anéantie, démoralisée comme elle l'était, et la campagne aurait été dès lors terminée, si ce vieillard avait eu l'énergie du général Barclay de Tolly. Il détacha le général Ouvaroff avec une forte masse de cavalerie qui ne put passer la petite rivière d'Oulcha (Oulitsa), et se borna à canonner Ney.

L'impatience de tout le quartier-général était extrême. Tout le monde était sur pied et prêt à voler au combat. Les soldats trépignaient des pieds. Les généraux et les officiers murmuraient et s'impatientaient. On n'attendait que le signal du départ. Mais le prince ne se décida pas à le donner. Il persévéra dans le système qu'il avait adopté, et résolut de continuer à côtoyer la marche des ennemis en se portant par Jelnia sur Krasnoië. Il ne voulut point risquer une bataille générale et préféra le blâme général de toute l'armée au plus beau laurier que jamais général eut occasion de cueillir.

Depuis la retraite de Malo-Jaroslavetz sur Gontcharovo, qui fut une faute impardonnable, le maréchal eut encore à se reprocher d'avoir mis beaucoup trop d'hésitation dans la poursuite de l'ennemi. Dans ces circonstances, il ne se conduisit point en homme à qui la Providence avait réservé la

gloire inappréciable de chasser l'ennemi du territoire de la patrie.

Koutouzoff, ne voyant point les événements du jour par ses propres yeux, ne put point se faire une idée juste de la démoralisation de l'armée française. Il la crut encore entourée du prestige que tant de victoires lui avaient donné. Il ignorait que tout avait changé et que le génie même de Napoléon avait pâli. Les Français n'avaient plus d'autre but que de se sauver. Ils ne se battaient plus que pour leur salut, et le seul résultat qu'ils osaient espérer d'un combat acharné était de pouvoir se reposer tranquillement pendant quelques heures et de gagner quelques lieues de chemin sur nous. Déjà les vivres leur manquaient depuis longtemps, leurs chevaux ne pouvaient plus marcher. Nous n'aurions eu qu'à vouloir pour les anéantir.

Si le prince Koutouzoff avait forcé de marches pour arriver à Wiazma avant l'ennemi et lui barrer le chemin, il l'aurait obligé à une bataille décisive, et il est incontestable que toutes les chances étaient pour nous. La défaite de l'ennemi entraînait indubitablement sa ruine totale, et il aurait été réduit à mettre bas les armes. Le maréchal, peut-être plus sage que nous, jugea, — et les résultats l'ont prouvé, — avec raison qu'en forçant l'armée ennemie à une bataille dont dépendait son existence, le désespoir lui aurait donné des forces nouvelles qui, jointes à la supériorité du nombre, auraient pu fixer en sa faveur le succès de la journée, tandis qu'en temporisant, en continuant à la harceler, une longue retraite à travers des pays dévastés et à une époque où la saison avancée la menaçait de ses rigueurs, nous assurait les mêmes résultats sans nous exposer aux mêmes périls et en nous épargnant un sang précieux. La prudence que le prince déploya était en contradiction avec notre zèle, mais n'en fut pas moins méritoire pour cela, et sa conduite a

prouvé plus tard qu'elle était en tout conforme aux intérêts de la patrie, quoique pas en harmonie avec l'opinion de l'armée, qui brûlait du désir de se mesurer avec l'ennemi et qui aurait voulu devoir la destruction de l'armée française à sa bravoure et non pas aux frimas et au manque de subsistances, reproche qui nous a été dirigé plus d'une fois dans la suite par les étrangers qui n'ont point partagé nos dangers et nos privations et qui n'en ont eu que les bénéfices.

Voyant qu'il n'y avait rien à faire pour moi au quartier-général que de manger et de boire et de prendre un certificat de vie éternelle, je demandai au prince la permission d'aller à l'avant-garde. Il me la refusa avec humeur en me disant que tout le monde ne pouvait pas servir à l'avant-garde et qu'il savait très bien apprécier le zèle de ceux qui partageaient ses travaux et ses fatigues. Je fus donc forcé de me résigner, tout impatient que j'étais de sortir de ce quartier-général où l'intrigue régnait, où les envieux abondaient et où se ternissait la gloire de ceux qui exposaient journellement leur existence.

Des maux de dents que j'eus pendant plusieurs jours me firent oublier tout au monde. Heureusement pour moi, le médecin en chef de l'armée, M. Hessling, qui était de mes amis, vint me voir et, comme il était très habile opérateur, il m'arracha deux dents, et mes douleurs cessèrent.

Ne pouvant combattre l'ennemi, nous eûmes une nuit une forte escarmouche avec une cinquantaine de cavaliers du régiment des chevaliers-gardes, venus pour démolir notre abri pour la nuit, qui n'était qu'une grange.

Le comte Sollogub, qui depuis quelque temps s'était associé à notre chambrée, Wardenburg, Timroth et moi nous mîmes le sabre à la main et défendîmes de poutre en poutre notre fragile palais.

Comme les nuits étaient déjà très froides, nous ne nous souciâmes pas de coucher à la belle étoile et, à force de coups de sabre et d'injures, nous parvînmes, après le sacrifice de quelques poutres, à maîtriser cette multitude.

Nous continuâmes à vivre en parfaite sécurité au quartier-général. Nos marches ressemblaient à des mouvements faits en temps de paix, et cette illusion aurait été complète, si de temps à autres des prisonniers, tant généraux qu'officiers et soldats, qu'on nous amenait, ne nous avaient rappelé que nous étions en état de guerre. Au nombre des généraux prisonniers était le général Pelletier, que le prince reçut avec beaucoup d'égards.

Je m'abstiendrai de donner une description détaillée et générale de la campagne. Le jugement de ceux qui suivent un quartier-général est si peu sûr, et c'est manifester trop d'arrogance que vouloir s'ériger en juge des actions du général en chef. Le point de vue sous lequel on l'aperçoit n'est souvent pas assez élevé pour pouvoir mettre en balance le pour ou le contre de telle action et de ses motifs, et ce que dans mon aveuglement ou mon ignorance, j'appellerai faute est peut-être marqué au coin du génie et pouvait être urgent et salutaire par des circonstances à moi inconnues. On apprend presque toutes les nouvelles après coup, et on est par là rarement en état de faire des combinaisons justes.

Je continuerai donc à raconter ce qui me regarde personnellement : car ce sont *Mes Mémoires* que j'écris, et je ne parlerai de la guerre et des batailles qu'alors que j'y étais présent et acteur moi-même.

Wilson, l'Anglais, reprocha souvent au prince son inconcevable lenteur; mais, soit insouciance, soit pour toute autre raison, il ne l'écouta point.

« Quel cri d'indignation s'élèvera dans Saint-Pétersbourg

et dans Londres, et dans toute l'Europe, s'écria Wilson, quand on saura avec quelle lenteur vous menez les opérations. »

Koutouzoff irrité lui répondit que sans doute il ferait un pont d'or à l'ennemi plutôt que de compromettre son armée et le salut de l'empire.

J'allais tous les jours chez le prince ; j'y dînais quand je voulais. J'allais aussi dîner chez le duc Alexandre de Wurtemberg et le prince Auguste d'Oldenburg, qui me traitaient avec bonté, quoique j'avais eu quelque temps auparavant, lors de notre marche sur Taroutino, une forte scène avec le premier au château de Woronovo appartenant au comte de Rostopchine et qu'il brûla lui-même pour ne pas le laisser au pouvoir et à la disposition des Français. Voici le fait :

Woronovo. — Le général Barclay de Tolly, de qui c'était la fête, m'avait prié d'avoir soin de lui faire préparer un bon dîner et quelques bouteilles de vin de Champagne au château de Woronovo. Le comte Rostopchine lui ayant fait préparer un appartement, je m'y établis avec le colonel Zakreffsky, qui était alors chef de sa chancellerie, et nous attendîmes le général Barclay de Tolly.

Mais avant qu'il arrivât, le duc Alexandre de Wurtemberg se présenta, et, sans autres formalités, dit au lieutenant-général Radt qui l'accompagnait : « — C'est ici que je m'établirai », et il donna l'ordre à l'un de ses aides de camp de faire venir ses équipages.

J'allai à la rencontre du duc, et quoiqu'avec tous les égards dus à son rang et à sa naissance, je ne le laissai pas passer le seuil de la porte, et je lui fis très poliment remarquer que cet appartement était déjà occupé pour le général Barclay de Tolly.

« — Qu'est-ce que me fait le général Barclay de Tolly,

me dit-il avec véhémence, je suis l'oncle de l'empereur et je veux cet appartement. »

Je lui fis apercevoir que les bureaux du général Barclay de Tolly y étaient établis, que toute sa maison y était, que j'avais reçu l'ordre de l'occuper, que je ne pouvais lui céder la place qu'après en avoir reçu l'ordre du général en chef lui-même et que Son Altesse aurait mauvaise opinion d'un aide de camp, qui ne saurait en pareille circonstance défendre le logement de son général et, tout en pérorant ainsi, je ne le laissai point entrer.

« — Quoi, Monsieur, me dit-il avec beaucoup de violence. Vous osez me refuser l'entrée d'une maison que je veux occuper, moi le frère de votre Impératrice, plus ancien général que votre ex-général en chef, votre ex-ministre de la Guerre — quoi, Monsieur? Sachez que je vous ferai rayer du service, je vous pulvériserai, je vous..., etc., etc. » Et puis, il perdit haleine.

Le mot « pulvériser » m'avait fait monter la moutarde au nez. Je lui dis :

« Monseigneur, si je pouvais servir de cartouche en me voyant pulvérisé, je me sacrifierais volontiers pour le service de l'empereur, mon maître. Mais, lui excepté, il n'y a pas de marteau au monde pour me réduire en poudre. L'ex-général en chef, l'ex-ministre de la Guerre, Barclay, comme Votre Altesse veut bien l'appeler, va arriver d'un moment à l'autre, et je ne doute point qu'il cède avec plaisir son appartement à Votre Altesse Impériale; mais moi qui ne suis que l'organe de sa volonté, je ne le puis. Votre Altesse Impériale est libre de l'occuper; mais ses bureaux, ses portefeuilles resteront, et toute sa maison ne cédera que par la force. »

Il trépigna longtemps autour de moi. Le général Radt, qui se tenait derrière le prince, était de mes amis. Il riait beaucoup sous cape de cette scène burlesque et me fit signe

de la tête de ne pas céder. Il ne comprenait que trop bien toute l'absurdité de la prétention du duc.

A la fin, un officier de police chargé par le comte Rostopchine vint annoncer au duc qu'on avait préparé pour lui un logement dans le château même. Alors il me quitta avec la menace d'écrire à l'empereur pour se plaindre de moi. — Mais, une demi-heure après, le général Radt vint me voir et m'invita de la part du duc à venir dîner chez lui. Il me dit que le duc était fâché de la scène qu'il m'avait faite, qu'il m'estimait beaucoup et désirait me faire oublier l'altercation que nous venions d'avoir. Je ne demandais pas mieux, et le général Radt m'a dit plus tard que le duc l'avait prié de me disposer à ne rien dire au général Barclay de toute cette aventure. Il avait probablement des regrets d'avoir si fort appuyé « sur l'ex-général en chef et l'ex-ministre » lui qui avait été si mielleux, si souple durant le commandement en chef du général Barclay de Tolly et qui, par parenthèses, l'avait si souvent ennuyé par ses conseils, qui ne lui coûtaient ni argent, ni responsabilité. Aussi le duc ne les lui épargnait point. Barclay en fut même tellement fatigué que, lorsque, de loin, il voyait arriver le duc, il se sauvait dans son cabinet, et ce fut alors toujours moi qu'il chargeait de le recevoir et de l'entretenir. Malheur à moi alors s'il parvenait à me placer dans l'embrasure d'une fenêtre ou dans un coin de la chambre et à me mettre pour ainsi dire en état de blocus. La patience la mieux cuirassée n'eut point suffi pour soutenir ce siège; et, pour me débarrasser de cet auguste personnage, je fis tantôt semblant de saigner du nez, tantôt d'entendre la voix du général en chef qui m'appelait. J'entrais alors dans son cabinet pour me soustraire à toutes les combinaisons du duc, superbes en théorie, mais malheureusement inexécutables en pratique.

Je dois cependant convenir que sa conversation était très

intéressante. Le duc possède des connaissances réelles. C'est un militaire savant et, si j'avais eu plus de temps à dépenser, j'aurais écouté avec plaisir ses dissertations savantes : car il les exposait bien.

Il n'y a rien de si dangereux dans un quartier-général que ces êtres marquants par leur grade et leur naissance ; on ne sait où les employer : car tout est au-dessous d'eux.

Ils rallient ordinairement autour d'eux tous les fainéants dont fourmillent les quartiers-généraux, propagent leurs opinions et leur mécontentement, critiquent les opérations du général qui commande et parviennent à semer de la méfiance dans des têtes qui ne sont pas fortement organisées et qui n'ont ni la force ni l'habitude de juger les événements par leurs propres lumières. Ils firent dans leur désœuvrement les couplets suivants :

Du ministre de la Guerre
Le règne vient de finir!
S'il évite les affaires,
Comment peut-il les régir?
Nous ne sommes pas si bêtes!
Et les Français sont à bout.
Nous leur coupons la retraite
En abandonnant Moscou.

Le prince Auguste d'Oldenburg était tout aussi inutile au salut de l'armée. Sans expérience, très jeune, il n'eut aucune influence, et était tout simplement un galopin qui singeait le général anglais sir Robert Wilson, et, comme ce dernier, par goût, ne manquait jamais un coup de fusil, le prince d'Oldenburg, voulant l'imiter, était continuellement par chemin et par voie, et de cette manière nulle part avec utilité.

Le prince Koutouzoff, avec cette finesse et ce tact qui

lui étaient propres, les tint tous à une distance respectueuse. Ils n'eurent presque jamais de logement dans les villages qu'il occupait, mais toujours à quelques verstes de lui, et c'est de cette manière qu'il évita d'en être continuellement obsédé.

Connaissant l'extrême ambition et la duplicité du général Jermoloff, il sut, avec beaucoup d'adresse, le contenir. Aucune expédition marquante ne lui fut confiée, et le nom du général Jermoloff ne fut jamais nommé dans aucune relation.

Ce rusé vieillard connaissait si bien l'esprit de l'armée et de la nation et surtout de la capitale que, s'il avait donné souvent occasion au général Jermoloff de faire parler de lui, on n'aurait pas manqué de mettre sur son compte les résultats heureux et brillants de la campagne. Car l'opinion favorable qu'on avait des talents du général Jermoloff commençait déjà alors à se former de manière à effrayer tous les concurrents.

C'est aussi pour les mêmes raisons qu'il éloigna le général Barclay de Tolly et dégoûta le général Benningsen, et laissa dans une inactivité complète tous ceux qui pouvaient lui donner de l'ombrage.

Le général Konovnizyn, le colonel Toll et le prince Koudacheff, son gendre, étaient les seuls dépositaires de ses secrets et de ses projets.

Le premier, homme de bien et de mérite, était l'organe aveugle des volontés du prince. Il soignait tous les détails de l'armée.

Le second était trop inférieur en grade et trop jeune pour lui donner de l'ombrage, et le troisième, son gendre, ne pouvait lui donner de la jalousie, et il voyait en lui tous les genres de mérite. Ce jeune homme sut gagner par sa conduite, sa bravoure et son intelligence l'estime de toute l'armée.

Le Prince Koudacheff et mon départ pour l'avant-garde. — C'est au prince Koudacheff, qui était de mes amis les plus intimes, que je m'adressai pour disposer le prince Koutouzoff à me permettre, malgré le refus que j'avais essuyé, d'aller à l'avant-garde du général Miloradovitch.

Le prince Koudacheff, par amitié pour moi, s'en chargea et plaida si bien ma cause que j'eus une dépêche pour le général Miloradovitch, et je partis un quart d'heure après.

Je pris trois chevaux de selle avec moi, un cheval de bât et deux cosaques, et je me dépêchai de rejoindre l'avant-garde. Après deux jours de marche, je tombai le 26 octobre-4 novembre, juste sur l'arrière-garde française.

Dans toute autre circonstance, j'aurais été pris infailliblement. Mais tel était alors déjà l'état déplorable de l'armée française qu'ils n'osèrent jamais détacher quelques chasseurs à cheval pour me donner la chasse et qu'ils me permirent de rester spectateur de leur lugubre marche.

Je fis halte à 100 pas du grand chemin, et plusieurs officiers français me saluèrent, et je n'eus à essuyer que deux coups de fusil que j'avais provoqués en leur chantant : « Bon voyage, M. Dumollet, etc. »

Enfin la pointe de notre avant-garde arriva. A sa tête était le général Jermoloff. Fatigué des ruses que le prince employait pour l'éloigner de toute affaire, il avait sollicité d'être employé sous les ordres du général Miloradovitch et, comme le dénouement du grand drame allait s'accomplir, le prince s'était décidé à le laisser partir.

Je trouvai la grande route, que l'armée française venait de parcourir, couverte de chevaux crevés, de morts et de mourants. Le spectacle était horrible, et on ne peut s'en faire une idée, même avec l'imagination la plus vive. Ceux qui n'ont pas été témoins de ces épouvantables tableaux

auront peine à ajouter foi aux récits qu'on fera des calamités qu'a souffertes l'armée française.

Affaire de Dorogobusch. — Nous étions sur le chemin de Wiazma à Dorogobusch (Dorogobouje). Malgré le mauvais état dans lequel se trouvait l'armée ennemie, son arrière-garde fit encore une résistance assez vigoureuse à Dorogobusch. La hauteur qui est à une extrémité de la ville et un cimetière étaient bien garnis de canons, et nous fûmes forcés de les prendre d'assaut.

Prince Eugène de Wurtemberg. — Le prince Eugène de Wurtemberg fut chargé de cette opération et s'en acquitta, comme toujours, à merveille. Il prit de vive force 4 pièces de canon et une vingtaine de pièces que l'ennemi abandonna avec leurs caissons et de plus 2.000 prisonniers. Nous occupâmes de suite la ville, qui était à moitié détruite et dont l'autre moitié était en feu. C'était un spectacle désolant et horrible.

Le général Miloradovitch fut forcé de changer, la nuit, deux fois de maison parce que le feu les gagna successivement.

Il ne faisait pas froid; mais la neige humide tombait à gros flocons. Les prisonniers étaient entassés dans les églises et dans les rues et périssaient de faim, de froid et de misère. La situation, pour les amis comme pour les ennemis, était également misérable. On ne trouvait absolument rien sur la grande route que l'armée française avait suivie avant nous et sur laquelle nous devions la presser.

J'avais si bien prévu les misères de cette nuit que j'avais été me loger sur l'autre rive du Dniéper que nos troupes n'avaient point encore eu le temps d'occuper et qui était encore au pouvoir de l'ennemi. Mais telle était la malheureuse situation des Français que j'entrai dans ce faubourg

avec deux cosaques qui étaient d'ordonnance près de moi et deux de mes gens. Je me souciai si peu d'eux et ils firent si peu d'attention à moi que j'entrai dans la première bonne maison que je rencontrai et que j'en chassai une douzaine de Français.

Le maître de la maison était un horloger qui avait été militaire autrefois. Il était rempli d'un patriotisme fanatique. Du moment qu'il s'aperçut que j'étais russe, et qu'il me reconnut comme tel à la croix de Saint-Wladimir que je portais à la boutonnière, il me salua, fit le signe de la croix, s'empara d'un grand couteau, courut dans la rue et tua en ma présence trois ou quatre Français avec une telle promptitude que je n'eus ni le pouvoir ni le temps de l'en empêcher. Puis il se mit à faire un tapage effroyable pour que les voisins sortent de leurs maisons et continua à faire un carnage horrible.

Les Français, voyant qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans une prompte fuite, sortirent des maisons et sautèrent par dessus les haies. Mais très peu parvinrent à s'échapper. Les habitants, plus vigoureux et plus frais que ces pauvres malheureux, qui étaient exténués de fatigue et de froid, les atteignirent bientôt et les massacrèrent tous sans miséricorde avec des haches, des faulx, des masses, enfin avec tout ce qui leur tombait sous la main. Ce spectacle était affreux : ils avaient l'air de cannibales et une joie féroce brillait sur leur figure.

Après s'être rassasié de carnage, mon horloger revint tout triomphant, son couteau sanglant à la main et se glorifiant de l'avoir enfoncé dans le cœur de vingt victimes. Je ne lui fis point de reproches : car il avait agi par exaltation, par patriotisme, et, en essuyant son couteau et en le remettant sous le matelas de son lit, il fit encore le signe de la croix en me disant :

« — Il faut qu'il repose là. C'est là que je l'ai tenu caché pendant tout le temps que ces hérétiques étaient dans notre pays, espérant toujours m'en servir un jour. Enfin ce moment heureux est arrivé. Vous êtes le premier de nos braves libérateurs que je vois. Tout ce que je possède est à votre service. »

Et sans beaucoup de démonstrations il déplaça une vieille armoire et, assisté par sa bonne femme, il leva une planche du plancher, et quel fut mon étonnement d'apercevoir dans cette cachette des provisions de toute espèce, beaucoup d'objets de prix et une quantité de montres qu'il n'avait eu ni le temps ni l'occasion de rendre à leurs propriétaires.

Ce qui me fit le plus grand plaisir, ce fut d'y trouver du pain, du jambon, du miel, du beurre et une bonne provision de froment, d'avoine et d'orge, dont je pris une forte partie pour mes chevaux, qui en avaient grand besoin, en les gratifiant d'un billet de 25 roubles. La bonne femme me fit une bonne soupe au riz et un gâteau excellent arrosé de miel. J'avais du madère avec moi, et je soupai avec un appétit sans égal, tout en gémissant sur les fléaux qui sont inséparables de la guerre. Car ce que j'avais vu aujourd'hui surpassait tout ce qu'une bataille peut offrir d'horrible. Là, il n'y a que des hommes armés qui se battent les uns contre les autres ; mais ici je vis des habitants paisibles massacrer des malheureux exténués de faim et de fatigue, ne se défendant point et demandant grâce et miséricorde. Et, malheureusement pour l'humanité, ces scènes se répétèrent à l'infini.

Je me couchai et, malgré l'agitation de mon âme, je m'endormis profondément.

Tout d'un coup je fus réveillé par une forte canonnade qui me paraissait provenir d'une batterie qui devait être placée derrière ma maison. Je fus réellement effrayé, ne pouvant concevoir d'où et comment cette batterie avait pu être établie et contre qui elle agissait.

Comme j'avais l'habitude de ne jamais me déshabiller, je fus bientôt sur pied et, m'imaginant que l'ennemi était revenu sur ses pas, je crus qu'il canonnait d'ici l'autre rive pour déloger le général Miloradovitch, et qu'occupant seul ce faubourg j'allais devenir la victime de mon imprudence d'avoir été chercher mon gîte dans cette partie de la ville, qui n'était pas encore occupée par nos troupes.

Malgré cela, je courus à l'écurie pour prendre mon meilleur cheval et tâcher de me sauver coûte que coûte. Mais quel fut mon effroi lorsque je vis l'écurie en flammes et mes gens se donnant toutes les peines pour en faire sortir mes chevaux. Si j'avais été effrayé avant, je le fus encore davantage à ce moment.

« — Qu'est-ce, demandai-je à mes cosaques. Où est l'ennemi ? Où trouverons-nous une issue pour nous sauver? Ont-ils de la cavalerie ? »

Toutes ces questions restèrent sans réponse, car un éclat de bombe tomba avec fracas entre nous. Il faisait très sombre ; mais l'écurie qui brûlait nous éclairait. L'hôte de la maison vint tout en frayeur se joindre à nous. Pendant qu'on bridait mon cheval, la réflexion me vint qu'on n'entendait pas une voix humaine ; pas de commandements, pas de fusillade, et je fus surtout étonné de ce qu'on ne ripostait pas de l'autre côté, car le général Miloradovitch n'était pas homme à se laisser déloger sans faire un tapage d'enfer.

« — Il faut éclaircir tout cela, dis-je à un de mes cosaques, que je connaissais pour sa hardiesse et son intrépidité. Va et monte sur cette masure et observe bien ce dont il s'agit. »

A peine y était-il monté qu'il revint pour nous rassurer sur l'ennemi, mais non sur le danger auquel nous étions exposés.

Car l'ennemi, en quittant Dorogobusch, avait abandonné une vingtaine de caissons remplis de cartouches, d'obus et

d'autres projectiles : le feu y avait pris, et c'est avec un bruit et un fracas terrible que l'explosion se fit et projeta les projectiles dans toutes les directions.

S'approcher des fourgons était sinon impossible, du moins très dangereux. Il n'y avait autre chose à faire que de se placer à l'abri des éclats, et voilà ce que je fis.

Il n'y eut qu'une bonne vieille femme qui fut grièvement blessée. Je lui donnai 25 roubles pour se procurer quelque soulagement. Et, à force de fatigue, je me rendormis bientôt et sans interruption jusqu'au lendemain.

Lorsque je me réveillai le lendemain, le général Miloradovitch avait déjà quitté Dorogobusch. Il avait quitté la grande route pour pouvoir subsister avec son corps d'armée et, en abandonnant cette grande route, il avait chargé de la poursuite de l'ennemi le général Jourkoffsky avec le 1er régiment de chasseurs, les houssards de Summ et d'Elisabethgrad, les dragons de la Nouvelle-Russie et des régiments de cosaques.

Un chasse-neige épouvantable avait commencé dès le matin. Je m'égarai et ne pus rejoindre le général Miloradovitch. Heureusement, après quelques heures de marche, je parvins à regagner la grande route et, après avoir trotté toute la journée, j'arrivai vers le soir au passage du Borysthène (Dniéper) à Soloview, le 27 octobre/8 novembre. L'arrière-garde française s'y était arrêtée pour le défendre.

Le 1er régiment de chasseurs était la seule infanterie qui avait pris le grand chemin avec quelques régiments de cosaques ; mais, n'étant pas assez fort pour passer la rivière de vive force, il avait pris position. Le temps était horrible, la neige tombait à gros flocons, et le vent vous la renvoyait sans cesse à la figure. Pas d'espoir d'un abri, point de bois pour faire du feu, sans fourrage pour les chevaux, fatigué, abîmé et presque gelé, je sentis mes forces et, avec elles, mon

courage m'abandonner, lorsqu'au moment de mon plus grand découragement je vis une flamme s'élever à travers les neiges qui obscurcissaient l'atmosphère. Me diriger sur ce feu fut l'affaire d'un moment, et quelle fut ma surprise lorsque je m'aperçus que c'était le bivouac du brave colonel Karpenko, commandant du 1^er^ régiment de chasseurs.

Le colonel Karpenko. — Il s'était établi à la lisière d'un bois, et ses infatigables chasseurs avaient trouvé une vieille grange à foin dans un marais, l'avaient démolie de suite, ce qui avait fourni suffisamment de bois pour faire un bon feu durant toute la nuit.

Je descendis bien vite de cheval : le colonel Karpenko me reçut en bon camarade, et bientôt une bonne soupe et de l'eau-de-vie me rendirent mes forces, et mon courage et ma gaieté me revinrent entièrement, lorsque j'appris que mes chevaux ne manquaient pas de foin.

J'ai toujours eu le plus grand soin pour mes chevaux, et jamais je ne me suis fié à mes gens : car l'expérience m'avait prouvé plus d'une fois qu'ils affirmaient souvent à leurs maîtres que les chevaux mangeaient tandis qu'ils manquaient totalement de fourrage. Aussi mes chevaux ont bien supporté les fatigues, et je conseille à ceux qui se vouent à la carrière militaire de se priver plutôt de nourriture eux-mêmes, et non seulement de partager leur pain avec leurs bons animaux, mais de faire plutôt quelques lieues de plus jusqu'à ce qu'ils trouvent de quoi les nourrir plutôt que de les laisser sans manger. Les forces des chevaux se refont lentement, et 24 heures passées sans manger les abîment sans remède.

Après nous être bien restaurés, nous nous couchâmes sur la neige, et j'invitai le colonel Karpenko, pour lui rendre l'hospitalité qu'il m'avait accordée dans un moment si critique, à se coucher à côté de moi pour le couvrir d'une peau d'ours

que j'avais toujours avec moi et que le vice-chancelier comte Panin m'avait donnée et qui provenait d'un animal qu'il avait tué de sa propre main. Cette peau m'avait déjà servi dans plusieurs occasions, mais jamais aussi bien que cette nuit. Lorsque nous nous levâmes le lendemain, nous avions deux pieds de neige sur nous, et je ne conçois pas trop comment, sans cette peau d'ours, nous eussions pu résister au temps horrible qu'il faisait. Ce fut assurément la nuit la plus désagréable que j'ai passée de ma vie.

Le bois, à côté duquel nous avions établi notre bivouac, était rempli de Français qui s'y trouvaient cachés; mais lorsque les feux furent bien allumés, et la nuit bien avancée, ils sortirent du bois sans armes et vinrent se chauffer à côté de nos feux. Mon étonnement ne fut pas peu grand de voir autour de chaque feu 40 à 50 pauvres malheureux s'agenouiller et se chauffer sans manifester ni la crainte de mourir ni le désir de vivre.

Nos chasseurs leur permirent de se chauffer tout à leur aise, et, sur ma demande, le colonel Karpenko fit encore établir d'autres feux et, le lendemain matin, nous avions attiré un millier de ces malheureux, qui tous nous remercièrent de leur avoir sauvé la vie, au moins pour cette nuit. En partant, nous les abandonnâmes à leur triste sort. Car tel était le peu de cas qu'on faisait alors des prisonniers que rarement on se souciait de les faire escorter, et c'étaient ordinairement alors des gens perdus ; car ou ils mouraient de faim, ou les paysans les massacraient.

On me croira sans peine qu'on ne dort pas longtemps quand on a deux pieds de neige sur soi : aussi fus-je levé de grand matin. Une bonne tasse de thé avec du rhum nous ranima prodigieusement. La neige avait cessé de tomber, le vent ne soufflait plus, et un beau soleil égayait la journée. Je

me mis aussitôt à cheval, et je quittai le brave 1er régiment de chasseurs et son colonel hospitalier.

Le général Jourkoffsky. — Je pris un chemin de traverse à gauche de la grande route pour rejoindre le général Jourkoffsky qui commandait l'avant-garde du corps de Miloradovitch.

L'hetman Platoff se dirigea sur Smolensk et l'occupa après avoir forcé le passage du Dniéper. Napoléon avait quitté cette ville deux jours avant le vice-roi, Davout la veille et Ney le jour même.

La grande armée fit halte jusqu'au 28 octobre/9 novembre. Le corps de Miloradovitch se porta sur Aleksejew pour tourner Smolensk, et nous eûmes pendant quelques jours des marches paisibles et même de l'abondance. On put desseller les chevaux, et nos houssards (ceux de Summ et d'Elisabethgrad) furent cantonnés dans des villages. C'était pour la première fois, depuis l'ouverture de la campagne, que pareille fête leur arrivait. Les chefs d'escadrons ne perdirent point leur temps : les chevaux furent ferrés à glace. Nous avions déjà eu occasion de remarquer combien cette précaution était urgente et, pour l'avoir négligée à l'armée ennemie, elle n'avait pas peu contribué à lui faire perdre son artillerie, et ses équipages, et le peu de cavalerie qui lui restait ne pouvait point agir faute d'avoir négligé cette précaution.

Affaire de cavalerie. — Le général Jourkoffsky me proposa de rester avec lui. J'acceptai cette offre avec plaisir. Son détachement était formé de 2 régiments de houssards, de 2 de cosaques et de 6 pièces de canon à cheval. Il avait l'ordre de retomber sur la grande route entre Smolensk et Krasnoïé à Rjaffka. Nous prîmes notre direction en conséquence ; mais, avant de pouvoir l'exécuter, nous rencontrâmes vers les six heures du soir, à quelques verstes de la

grande route, un détachement de cavalerie ennemie. Ils avaient pris position en arrière d'une digue, avaient placé deux pièces sur la digue même, et deux escadrons avaient passé le défilé pour servir d'avant-garde.

Le général Jourkoffsky, ne se croyant pas assez fort pour les attaquer de suite, résolut d'attendre jusqu'au lendemain pour les déloger, soit en les attaquant de front, soit en les tournant. Je lui fis apercevoir qu'il fallait profiter du peu de jour qu'il faisait encore et faire au moins une tentative qui, si elle ne réussissait pas, nous replacerait dans la même situation dans laquelle nous nous trouvions, et que dans le cas contraire, si nous parvenions à chasser l'ennemi, ce qui était plus que probable en raison du découragement qui les démoralisait, nous le poursuivrions l'épée dans les reins jusque sur la grande route et tomberions inopinément et perpendiculairement sur la communication de l'armée ennemie et que la confusion qui en résulterait serait incalculable.

Le général Jourkoffsky, quoique goûtant assez ma proposition, ne voulut point risquer cette opération avec tout son monde ; mais il me permit de bien reconnaître la position de l'ennemi et chargea 4 escadrons de houssards de Summ et d'Elisabethgrad, sous les ordres du major Lissoffsky et du major Rosen, de me suivre.

Je ne me contentai point de la reconnaissance et les deux escadrons des houssards de Summ, sous les ordres du brave Lissoffsky, chargèrent l'ennemi, le culbutèrent, passèrent la digue avec lui, s'emparèrent de 2 pièces de canon et sabrèrent tout ce qui s'opposait à leur marche.

Les deux escadrons d'Elisabethgrad sous les ordres du major Rosen, que j'avais placés pour soutenir Lissoffsky, ne perdirent pas de temps non plus. Ils passèrent la digue au grand galop, se jetèrent sur la réserve de l'ennemi, la culbutèrent, prirent 200 hommes et dispersèrent le reste.

Ce combat n'avait duré qu'un quart d'heure ; mais la victoire avait été complète et le résultat immense : car nous nous trouvâmes dès ce moment établis perpendiculairement sur la ligne de communication de l'ennemi. Comme il faisait déjà très sombre, nous ne pûmes rien entreprendre de plus cette nuit même. Je ralliai par conséquent mon monde et j'établis mon bivouac à une verste de la grande route, me proposant de ne pas perdre un instant le lendemain.

Le général Jourkoffsky, à la barbe duquel j'avais exécuté cette attaque, me sut gré de la manière dont je m'en étais acquitté ; mais en même temps il était un peu honteux d'avoir eu l'intention de tâtonner un ennemi qui était déjà moralement battu et dont il ne fallait plus compter le nombre pour l'attaquer. Il ne s'agissait plus que de savoir où le trouver, où le rencontrer pour le battre et l'anéantir. Il me donna toute la gloire de ce combat et me présenta pour la croix de Saint-Georges.

Le village que nous occupions avait été quitté par les Français quelques minutes avant notre arrivée. Nous y trouvâmes quelques beaux chevaux de selle, qu'on n'avait pas eu le temps de faire sortir des écuries, entre autres celui du colonel de Bismarck que je reconnus comme tel par les pistolets qui portaient son nom. J'aurais bien désiré pouvoir les lui rendre plus tard pour lui témoigner ma reconnaissance pour le plaisir que ses ouvrages m'ont procuré depuis. Nous y trouvâmes encore deux voitures appartenant à des généraux français et dans les fours plusieurs marmites bouillantes que l'ennemi avait fait préparer pour s'en régaler. Les pauvres habitants n'avaient rien mangé depuis deux jours, et, lorsque je leur dis de se réunir autour d'une table, de placer la marmite au milieu et de manger tout à leur aise, ils se sentirent si heureux qu'après avoir adressé leurs prières à l'Eternel, ils se prosternèrent devant nous en nous remer-

ciant avec des larmes de joie, et puis ils commencèrent leur repas que Lucullus n'aurait pas dédaigné, car la faim l'avait assaisonné.

La nuit, nos coureurs nous amenèrent encore quelques prisonniers et plusieurs fourgons qu'ils avaient enlevés sur la grande route.

Un heureux hasard me fit rencontrer, le même soir, mon frère Georges (aujourd'hui ministre du roi de Danemark auprès de l'empereur d'Autriche). Après la blessure grave qu'avait reçue le général Dorokhoff à Malo-Jaroslavetz, mon frère l'avait quitté et s'était attaché au régiment des houssards de Summ. Lissoffsky, Budberg, Read, mon frère et moi, nous ne nous séparâmes plus, et fîmes toujours ensemble cette partie de la campagne, assurément la plus rude que j'ai faite de ma vie, et ce n'est qu'à Wilna que nous nous quittâmes. Il n'y a pas de doute que cette partie de la campagne fut très fatigante; car, outre les dangers qu'on courait à chaque instant, on avait encore à lutter contre la faim, le froid et toutes les privations imaginables.

Le vice-roi d'Italie. — Combat sur la route de Krasnoïé. — Le 3/15 novembre, le lendemain de l'attaque que nous avions exécutée avec tant de succès, nous aperçûmes les colonnes ennemies filant sur la grande route entre Smolensk et Krasnoïé.

Napoléon avait déjà passé avec ses gardes. Le comte Oscheroffsky s'était mis à cheval sur cette route ; mais il en avait été chassé par la garde de Napoléon. Le général Borosdine eut aussi peu de succès.

Le vice-roi passait au moment de notre apparition. Le général Jourkoffsky ordonna aussitôt une charge sur la queue de sa colonne. Nos canons n'avaient pas eu le temps de nous joindre, et les attaques que firent les braves régi-

ments de Summ et d'Elisabethgrad n'eurent d'autres résultats que beaucoup de prisonniers, une quantité d'équipages et 4 pièces de canon. Mais, comme le mérite n'était pas très grand de les prendre, parce que les canons étaient mal défendus, et mal attelés, on n'y fit pas grande attention. Nous avions pris, dans l'espace de quarante-huit heures, plus de 60 canons.

La situation de l'ennemi était désespérante. Il filait le long de la route sur un prolongement de plusieurs lieues. Nous le trouvâmes en tous sens et quand nous le voulûmes. On nous tirait, par ci, par là quelques coups de feu; mais cela ne nous empêchait pas de prendre tout ce qui nous paraissait convenable.

Des groupes de dix à vingt hommes se formaient souvent et nous empêchaient de les entamer. Leur contenance était admirable. Aussi nous les laissions continuer leur chemin et nous tombions sur d'autres groupes qui se défendaient moins bien. Et c'est en voltigeant continuellement autour d'eux que nous leur enlevions tous leurs équipages et toute leur artillerie.

Le butin que firent nos gens était immense. La résignation, le sang-froid des Français étaient admirables. Ils ménageaient leurs cartouches admirablement. Nos houssards et nos cosaques dévalisaient leurs voitures à leur barbe. Ils passaient sans tirer un coup de fusil. Mais, dès que nous les attaquions, ils se défendaient merveilleusement. Notre modération était, elle aussi, très bien calculée et très juste. Car ces charges se seraient répétées à l'infini et auraient fini par abîmer notre cavalerie, dont nous pouvions faire un meilleur emploi que de la faire tuer ou éreinter par des troupes isolées. Ces charges n'auraient eu d'autres résultats que de grossir le nombre des prisonniers, qui sans cela nous était déjà à charge

Combat contre Davout. — Prise de fourgons appartenant à l'empereur. — Sur ces entrefaites, le prince Koudacheff, gendre du maréchal, arriva et, voyant une assez forte colonne ennemie accompagnée de 3 pièces de canon encore bien attelées et escortant 3 fourgons, il décida le général Jourkoffsky à les attaquer. Les Français firent bonne contenance et nous fusillèrent *con amore*. Pendant que nous traversâmes la grande route, ils eurent le temps de nous donner une décharge de mitraille ; mais, au même moment, nous les avions déjà enfoncés et les 3 pièces et les 3 fourgons furent pris par le *Leib-Escadron* des houssards de Summ sous les ordres du baron Théodore de Budberg. Nous eûmes plusieurs houssards de tués et surtout beaucoup de peine à sauver les fourgons et les pièces à travers champs. La neige était très profonde, les chevaux bien mauvais et les conducteurs avaient été sabrés. Après beaucoup de peine, nous parvinmes à les sauver de la bagarre et, comme il commençait déjà à faire sombre, nous prîmes un bivouac à côté d'un hameau.

Sur un des fourgons, se trouvait un Français habillé dans la livrée vert et or de Napoléon. Il avait l'air plus mort que vif. Ayant reconnu en moi un officier supérieur, il me supplia de lui faire grâce et m'assura que je n'en aurais pas de regrets. Il me dit que ces fourgons appartenaient à l'empereur et que nous serions satisfaits de leur contenu.

Je le pris de suite sous ma sauvegarde et j'appris alors de lui que, dans un de ces fourgons, se trouvaient 60.000 napoléons d'or.

Comme personne n'avait entendu ce que ce Français venait de me dire, je n'en soufflai mot à personne. Mais, arrivé au bivouac, j'en fis la confidence à Budberg et à mon frère, et nous résolûmes de ne pas faire ouvrir ce fourgon avant le jour.

Les deux autres fourgons étaient remplis de provisions de

bouche pour Napoléon. Comme nous n'avions rien mangé depuis vingt-quatre heures, cette découverte nous fit le plus grand plaisir, et les deux fourgons furent bientôt dévalisés. C'étaient des fruits confits dans l'eau-de-vie, des liqueurs, des biscuits de Reims, des pêches, des abricots à l'eau-de-vie, des pains d'épices, enfin beaucoup de choses de ce genre. Chacun de nous s'empara de tout ce qui lui convenait le mieux, et nous tombâmes presque tous sur des bocaux avec des fruits confits dans de l'eau-de-vie et force biscuits desquels nous formâmes notre souper.

Nous en avions tellement mangé que l'eau-de-vie ne manqua pas de faire son effet. Elle nous avait tellement étourdis, ou, pour mieux dire, grisés que nous tombâmes tous dans un profond sommeil, et lorsque le lendemain nous voulûmes faire l'inspection de notre trésor, il ne s'y trouvait plus.

La surprise fut des plus désagréables.

Jamais nous n'avons pu découvrir qui l'avait enlevé et notre richesse momentanée ne fut pour nous qu'un rêve. Jamais, je crois, on n'a payé plus cher le plaisir de manger des pêches à l'eau-de-vie; mais, si on réfléchit à la situation dans laquelle nous nous trouvions, exténués de faim, de froid et de fatigue, on concevra que l'or ne pouvait avoir d'attrait pour nous qu'après avoir rempli notre estomac.

La nuit était froide et sombre; la sentinelle qu'on avait placée près de ces fourgons s'était endormie. Il neigait très fort; les traces mêmes s'étaient effacées. Et puis on était venu de la part du général Jourkoffsky pour enlever les 3 pièces de canon; il se peut donc que, dans la bagarre, on se soit mépris et que l'on ait aussi enlevé le fourgon. Car le fait est que nous apprîmes plus tard qu'un fourgon rempli d'or était arrivé au quartier général de Miloradovitch et qu'il avait été dévalisé là-bas avant même que le général Miloradovitch n'en fût instruit.

La perte que nous avions faite était irréparable ; mais les événements se succédaient avec tant de rapidité qu'alors elle ne fut pas ressentie par nous comme elle méritait de l'être. Nous nous accusâmes réciproquement d'insouciance, de négligence et bientôt n'y pensâmes plus. Ce qui était encore le meilleur parti que nous pouvions prendre ; car la sottise était faite et irréparable.

Attaques réitérées sur le grand chemin de Krasnoïé. — Le lendemain 4/16 novembre, nos attaques sur le grand chemin recommencèrent. Mon frère et moi nous prîmes une vingtaine de voitures les unes plus belles que les autres. Je me mis à en dévaliser une. Elle appartenait à Montesquiou-Fezensac[1]. Elle était enfouie dans les neiges et les gens de M. de Montesquiou, qui n'avaient pas quitté la voiture de leur maître, me prièrent en grâce de les laisser aller pour faire du café à leur maître. J'en ris de bon cœur et je continuai en vrai brigand à faire briser les malles, valises, etc. De tout le butin que j'y fis il ne restait qu'un superbe uniforme d'officier d'ordonnance de Napoléon bleu de Bavière richement brodé en argent. Je le pris pour avoir un souvenir de mes exploits de brigand et plus tard j'en fis cadeau au théâtre de Reval.

Mon frère prit dans une des voitures de Davout son uniforme de maréchal et quelques albums que MM. les officiers français avaient enlevés de Moscou.

Les effets les plus rares et les plus précieux restaient çà et là dans la neige. On n'avait que les yeux pour les voir et les regretter, mais ni le loisir ni les moyens de les prendre et de les conserver.

Je fis une belle prise en fait de cartes topographiques. Je

1. Aujourd'hui duc et pair, et ambassadeur en Espagne. (L.)

les rassemblai dans mon manteau, que je liai avec une corde, et je les conservai de cette manière. Une belle pelisse en zibeline que je m'étais appropriée me fut volée par un de mes houssards, de sorte que le butin fait dans cette espèce de brigandage ne tourna au profit de personne. On avait tant d'embarras pour subsister et pour faire vivre les chevaux que c'était là la grande affaire et on se souciait fort peu de tous les objets de luxe, qui restaient enfouis dans la neige, sans qu'on eût même la tentation de les prendre.

Un officier des houssards de Summ eut le bonheur de trouver dans une des voitures une caisse en bois d'acajou qu'il trouva pleine de bijoux. Dans le nombre était une très jolie miniature de femme encadrée dans un médaillon d'or. Il m'en fit cadeau. Elle paraissait devoir appartenir à un prince de Wurtemberg ; car il s'y trouvait une lettre du roi dans laquelle il lui annonçait qu'il voulait bien lui accorder un supplément à son apanage. Ce portrait me rendit plus tard un très grand service. Mais je ne veux pas anticiper, et je raconterai le fait plus tard.

Mes houssards me remirent aussi un portefeuille qui pouvait appartenir à un prince de Salm. Entre beaucoup d'autres papiers, j'y trouvai un procès-verbal fort curieux sur le crâne du Cid avec les dessins du tombeau et des ossements qu'on avait trouvés en Espagne. Comme c'était une pièce très curieuse, je l'ai conservée et je l'ai donnée plus tard au chambellan baron de Budberg, qui l'a déposée dans sa bibliothèque de Widdrich.

Löwenstern et 3 officiers font mettre bas les armes à une colonne de 1.800 hommes. — Le soir de cette journée qui était vraiment celle des événements extraordinaires, il nous arriva à mon frère et à moi et aux deux chefs d'escadron Budberg et Read de faire mettre bas les armes à

1.800 hommes. Ils appartenaient au corps du maréchal Davout et n'ayant pu passer avec le gros de ce corps d'armée, ils se virent forcés de rebrousser chemin pour rejoindre le corps de Ney qui était encore à Smolensk. Nous les vîmes arriver, et l'idée nous vint de nous approcher, nous quatre, de cette colonne et de les engager à mettre bas les armes.

Ils nous tirèrent d'abord quelques coups de fusil ; mais, comme nous n'y faisions pas grande attention, quelques soldats se détachèrent de la colonne et arrivèrent jusqu'à nous. Nous leur distribuâmes de l'eau-de-vie, du pain, enfin ce que pour le moment nous avions avec nous et les engageâmes à jeter leurs armes. Le bon accueil qne nous leur fîmes encouragea d'autres à suivre l'exemple de leurs camarades.

Notre bivouac, qui n'était pas très éloigné, nous fournit encore quelques bouteilles d'eau-de-vie et bientôt toute la colonne s'ébranla et se dirigea vers nous en jetant ses armes et se rendit à discrétion.

Il n'y avait que la tête de colonne, composée de 3 à 400 officiers, qui ne se rendirent point et continuèrent leur chemin aux cris de : *Vive Napoléon!* Nous ne pûmes nous empêcher d'admirer leur dévouement, car leur perte était certaine, et le lendemain ils furent tous tués ou pris.

Les généraux Korff et Jourkoffsky, qui avaient pris des quartiers dans un village voisin, ne voulaient point en croire leurs yeux lorsque nous leur amenâmes près de 2.000 hommes désarmés. Mais telle était la situation lamentable de l'armée française que beaucoup de soldats considéraient presque comme un bienfait d'être faits prisonniers et que, plus tard, on se souciait si peu d'eux qu'on les abandonnait à leur triste sort, les laissant exposés sans pitié aux rigueurs de la saison, aux horreurs de la faim, à la rage des paysans.

Nous fîmes distribuer à ces malheureux du pain, de l'eau-de-vie et quelques vaches. Ils établirent de bons feux de bivouac et se sentirent heureux, même dans l'excès de leur malheur. Je fis ramasser tous les fusils, et nous déposâmes dans une grange plus de 1.800 fusils, beaucoup de tambours et d'excellents instruments à vent, que plus tard les *Ispravniks* (Maires) eurent soin de recueillir.

Le général Jourkoffsky fit une relation pompeuse de cet événement et s'en attribua tout le mérite, comme cela se fait souvent. En réalité il n'y en avait pour personne d'autre que celui d'avoir su profiter du moment et de la démoralisation totale de l'ennemi.

Je fus envoyé au quartier-général avec cette relation ; mais elle paraissait tellement peu vraisemblable que personne ne voulut y croire, et, en effet, comment croire que 1.800 hommes puissent se rendre à 4 officiers, si on ne fait pas entrer en ligne de compte la faim, le froid, et toutes les privations imaginables, et comme, au grand quartier-général on vivait dans l'abondance, comme aucun genre de privations ne leur était connu, on n'y fut jamais en état de bien juger la position des hommes qui déjà depuis plusieurs jours n'avaient pas mangé !

Comme nous-mêmes nous n'attachions pas une très grande importance à cet exploit, qui ne nous avait coûté que la résolution et quelques bouteilles d'eau-de-vie, il tomba dans l'oubli, et jamais on n'en a même fait mention.

Combat avec le maréchal Ney. — Krasnoïé. — Le 5/17 novembre, le maréchal résolut de faire agir toute son armée, et il donna les dispositions en conséquence.

Le général Miloradovitch, conformément à des ordres reçus, avait laissé passer le corps de Davout sans l'entamer. Il le suivait en canonnant la queue de ses colonnes. Mais

Napoléon, ayant concentré toutes ses forces, attaqua avec vigueur tout ce qui était devant lui, et, quoique ayant essuyé des pertes immenses, il en imposa au maréchal et se fraya un chemin qui aurait été coupé, si le maréchal avait permis au général Tormasoff d'agir.

Le 6/18 novembre de grand matin, pendant que mes camarades se reposaient encore, j'eus une forte inquiétude sur la marche du corps de Ney, qui formait l'arrière-garde de Napoléon et que nous savions parti de Smolensk. Je fis seller mon bon cheval circassien qui avait toujours conservé toute sa vigueur, et j'allai voir ce qui se faisait sur le grand chemin de Krasnoïé.

Le brouillard était très fort, de sorte qu'on ne se voyait pas à dix pas devant soi.

Tout d'un coup je me trouvai au milieu d'un groupe de trente à quarante cavaliers, presque tous des officiers. Je reconnus de suite le maréchal Ney, et j'étais si près de lui que je le saluai en l'appelant par son nom, mais en m'éloignant cependant au petit galop.

Personne ne fit un mouvement pour me barrer le chemin. On me regarda et, à vingt pas, je m'arrêtai derechef pour les regarder à mon tour. Je vis alors le maréchal Ney donner des ordres. On plaça deux pièces de canon, et on commença par canonner notre bivouac.

C'était la première fois depuis deux ou trois jours que nous l'occupions que l'ennemi développait cette vigueur.

Une colonne de 12 à 15.000 hommes filait pendant ce temps en colonne serrée le long de la grande route, avec calme, contenance, en bon ordre et bien décidée, sous un chef aussi vigoureux et entreprenant que Ney, à se frayer un passage pour rejoindre Napoléon.

Je courus aussitôt avertir mes camarades ; mais déjà des tirailleurs, que Ney avait envoyés le long d'un ravin et qu'on

n'avait pu apercevoir à cause du brouillard, s'étaient emparés de notre bivouac et du village.

Mon frère, Read et Budberg avaient manqué d'être pris ; le premier ayant endossé l'uniforme de Montesquiou-Fezensac et les pantalons de Poniatowsky n'eût pas le temps de les ôter et se mit à cheval vêtu comme cela. Nos houssards furent à cheval en un clin d'œil et se formèrent très près du grand chemin en vue de l'ennemi.

Sur ces entrefaites, le général Korff arriva et me chargea de porter la nouvelle de la marche de Ney au général Miloradovitch. Je n'eus d'autre ressource que de côtoyer la grande route à côté de la colonne ennemie, et le grand ravin de la Lossmina que j'avais à passer me coûta une peine infinie; encore mon cheval eut-il beaucoup de difficulté à le monter. Enfin je n'arrivai auprès du général Miloradovitch que quelques moments avant la colonne de Ney.

Miloradovitch parut un peu déconcerté de l'apparition brusque du maréchal. Le général Paskiévitch accourut au même moment et conseilla au général Miloradovitch de ne rien changer à la position de son corps d'armée et d'attendre, placé comme il l'était, l'attaque de Ney et d'éviter par un changement de position les confusions qui auraient pu en résulter. Vingt-quatre pièces de canon étaient placées à cheval sur la grande route. Et en effet, à peine ce petit conseil de guerre avait-il eu le temps d'avoir lieu que nous fûmes assaillis par une grêle de balles et une pluie de mitraille.

Ney, toujours favorisé par la brouillard, avait traversé le ravin et marchait à l'assaut de nos batteries. L'impétuosité, avec laquelle ce mouvement se fit, aurait presque été couronnée d'un succès complet, et l'ennemi avait déjà mis la main sur quelques-unes de nos pièces ; mais, dans le même moment, le général Miloradovitch ordonna à tout son corps

un mouvement en avant. Le général Paskiévitch se mit à la tête de quelques régiments et, dans un clin d'œil, l'ennemi fut repoussé et culbuté dans le ravin. Ney vit alors, à son grand désespoir, qu'il n'y avait plus de possibilité de se frayer un passage ; il rebroussa chemin avec les débris de son corps d'armée.

Je fus envoyé par le général Miloradovitch auprès du prince Koutouzoff avec la nouvelle de la marche de Ney.

Il y avait 4 ou 5 verstes du champ de bataille à Krasnoïé où était le quartier général. Je fis ce chemin avec la plus grande célérité, et j'arrivai auprès du prince au moment où il allait se mettre à table. J'étais fait comme un diable.

J'avais plutôt l'air d'un brigand que d'un officier. Une pelisse de mouton couvrait mes épaules. Je fis mon rapport au prince, et il ordonna de suite au général Tormasoff et au général Doktoroff de se mettre sous les armes et de marcher avec leurs corps pour soutenir Miloradovitch.

J'osai faire remarquer au maréchal que ce mouvement était inutile, que la victoire de Miloradovitch était complète, et je lui affirmai qu en ce moment 15.000 prisonniers devaient se trouver entre ses mains.

Le maréchal me fit asseoir à côté de lui à diner, me faisant souvent répéter si en effet c'était bien à Ney auquel on avait affaire. La joie était dans ses yeux lorsque je lui eus assuré que Ney et 15.000 hommes devaient infailliblement être prisonniers ce soir.

Après avoir mangé un morceau, je repartis avec le comte Koudacheff (le comte Stanislas Potozky avait eu l'obligeance de me donner un cheval frais), et nous arrivâmes encore à temps pour assister à la dégringolade complète du corps de Ney.

Il se battit longtemps avec intrépidité ; mais le temps des succès des Français était passé ; son corps fut annéanti ; et il

fut obligé de se sauver avec quelques centaines d'officiers, et le reste de la colonne dut mettre bas les armes.

Le maréchal Ney se dirigea, à la tombée de la nuit, vers Syrokorenié ; il passa par dessus le Dnieper à peine gelé et à travers une armée victorieuse.

Ce fait d'armes restera toujours mémorable dans les fastes de la guerre. Le maréchal devait succomber. Il n'avait aucune chance de salut pour lui que la force de son caractère et la ferme volonté de se conserver à Napoléon et à son armée. Aussi la joie de ce dernier fut extrême en le revoyant à Orcha, et il ne put s'empêcher de s'écrier:

« — Quel homme extraordinaire, quel vigoureux soldat que ce Ney! »

Le maréchal Ney passa le Dniéper à notre barbe. Il rencontra le comte Platoff de l'autre côté. Il sut l'éviter et lui en imposer par quelques coups de fusil. Ses canons, ses équipages tombèrent entre nos mains.

Un de mes ordonnances fut tué derrière moi au moment où je m'emparais de 6 pièces de canon et des équipages de Ney. Je le regrettai beaucoup. C'était un brave cosaque qui ne m'avait jamais quitté pendant toute la campagne.

Je pris dans les voitures de Ney quelques bouteilles de bon vin et une superbe collection de cartes. Mes houzards firent leur profit du reste.

Le général Jourkoffsky, pillard s'il en fut jamais, arriva au moment même où je m'étais emparé de ces voitures. J'avais promis à un des aides de camp du prince (Dukancz) de lui envoyer la première bonne calèche que je prendrais à l'ennemi. Dans le nombre des équipages de Ney, il s'en trouvait une superbe que je destinai de suite à cet aide de camp. Le général Jourkoffsky s'imagina pouvoir s'en emparer pour son compte. Je la lui disputai, ayant été le premier à m'en emparer. Il devint violent et nous nous mîmes à nous disputer

à qui l'aurait, ce qui était passablement ridicule, et pendant que nous étions à nous chamailler, une vingtaine de cosaques arrivèrent et, sans dire un mot, attachèrent des cordes à la calèche et l'enlevèrent à notre barbe, de sorte que le général Jourkoffsky et moi nous continuâmes à nous disputer pour la peau de l'ours que nous n'avions pas.

Sa fureur devint extrême, car il s'imagina que c'étaient mes cosaques qui avaient enlevé la calèche, tandis que j'ignorais d'où ils venaient. Il mit flamberge au vent et voulut se battre à outrance avec moi sur les lieux mêmes. Heureusement le général Korff arriva, l'apaisa, et nous fit faire la paix. Il me garda longtemps rancune, et moi je ne peux, sans rire, penser à cette scène burlesque et si peu digne de nous.

Sans vouloir critiquer la conduite du général Korff et du général Jermoloff, je crois que s'ils avaient déployé plus d'activité et d'énergie, ils auraient pu empêcher le maréchal Ney de se frayer un chemin et de passer le Dniéper. Le général Jermoloff, le poursuivant le long de la route, perdit son temps en pourparlers et en raisonnements, et le général Korff hésita à traverser la grande route et négligea d'occuper le village qui protégeait le passage de Ney. Le général Rosen, qui avait été chargé par le prince de côtoyer la rivière, marcha avec tant de précaution et de lenteur qu'il arriva trop tard.

Je me rappelle que le soir, lorsque l'ennemi eut établi une quantité de feux de bivouac dans la plaine, je proposai au général Korff de me donner deux escadrons de houssards et quelques centaines de cosaques et de me charger de faire un *hourrah* sur ces feux pour savoir à quoi nous en tenir. Il ne voulut jamais se décider à me confier cette expédition, craignant que je ne perdisse trop de monde et, se basant sur l'ordre du prince, il construisit un pont d'or à l'ennemi. Il eut bien des

regrets après ; car, le lendemain, à l'aube du jour, nous nous aperçûmes que tous ces feux avaient été allumés par des traînards qui mouraient de faim et de froid et que Ney avait échappé et passé la riviere derrière ce rideau[1].

La contenance et la conduite de Ney dans cette journée malheureuse pour lui et pour son corps d'armée avaient été admirables. Plusieurs charges que nous fîmes dans la journée restèrent sans résultat. Partout les Français se groupèrent et nous tirèrent des coups de fusil jusqu'à ce que, manquant de munitions et exténués de fatigue, ils se rendirent au nombre de 10 à 12.000 hommes.

Le maréchal Ney ne parvint à se sauver qu'avec 2 ou 300 hommes et à pied ; car la glace, sur le Borysthène, ne portait point encore les chevaux. Nous trouvâmes les bords de la rivière encombrés de chevaux noyés.

Depuis cette époque jusqu'à Borisoff, nous ne vîmes presque plus d'ennemis armés, mais beaucoup de malheureux traînards qui se nourrissaient de la chair des chevaux morts et expiraient ordinairement à côté de ces charognes dans un état effroyable. Jamais la misère humaine ne s'est montrée sous un aspect plus hideux. Toute description resterait encore bien au-dessous de la vérité.

On peut reprocher au prince Koutouzoff de n'avoir pas laissé exécuter la disposition adoptée pour la journée du 5. Le maréchal, par trop de prudence, priva son armée de la gloire de pulvériser d'un seul coup l'armée de Napoléon. Peut-être Napoléon lui-même n'aurait-il pas pu trouver moyen d'échapper. En tous cas, il aurait eu encore plus de difficultés à forcer le passage de la Bérézina. Enfin, qui sait, peut-être en l'attaquant avec force à Krasnoïé aurait-on évité les sanglantes campagnes de 1813-1814. En somme,

1. Cf. Duc de Fezensac, *Souvenirs militaires de 1804 à 1812. — Campagne de Russie*, chap. v.

l'excès de circonspection du prince Koutouzoff n'était que la conséquence du système de temporisation adopté par le maréchal et qui assura la délivrance de la Russie.

Le maréchal Koutouzoff, voyant que l'ennemi avait mis à profit le retard que la nécessité de songer à la réduction de Ney avait apporté à la marche de l'armée russe, se détermina à n'employer à la poursuite que l'avant-garde, et, pour ne pas fatiguer inutilement les troupes, il dirigea le gros de son armée sur Kopys, où il projetait de passer le Dniéper.

Le prince Koutouzoff avait par suite ordonné au commandant de l'avant-garde de ne pas pousser l'ennemi avec trop de vigueur, afin de donner à l'amiral Tchitchagoff et au comte Wittgenstein le temps de le prévenir au passage de la Bérézina.

La grande armée se vit obligée de céder aux armées secondaires l'honneur d'achever l'anéantissement des forces ennemies.

Les marches fatigantes que notre armée avait faites depuis Malo-Jaroslavetz l'avaient extrêmement affaiblie. Les hommes qui restaient malades en chemin ne furent pas perdus pour l'armée ; car ils la rejoignirent après leur rétablissement ! Mais il n'en est pas moins vrai que, pendant plusieurs mois, nous en fûmes privés.

Le général Jermoloff fut chargé de poursuivre l'ennemi sur la grande route ; le général Jourkoffsky, avec sa brigade de houssards dont je faisais partie, marchait à la pointe de ce détachement d'avant-garde, dont faisaient partie le régiment de chasseurs de la garde, les cuirassiers de l'empereur et quelques régiments de hulans.

Les misères que nous eûmes à essuyer passent toute vraisemblance. Les villages étaient brûlés, les habitants en fuite, les vivres manquaient totalement. L'eau-de-vie était la seule

chose qu'heureusement on nous fournissait encore de temps en temps.

Nous avions pris un fourgon chargé d'excellent thé enlevé à Moscou, et nous en prîmes copieusement, sans sucre, car il n'y avait pas moyen de s'en procurer.

Borissoff.— Wittgenstein. — Ttchitchagoff. — la Bérézina. — Luttant ainsi contre la saison et contre toutes les privations, nous arrivâmes à Borissoff. Il n'y avait plus guère dans nos régiments que 20 à 30 hommes par escadron qui étaient en état de combattre. Nos chevaux étaient abîmés et presque tous blessés par la selle, de telle sorte que l'odeur était insupportable et que l'on sentait un régiment de cavalerie de loin.

Dans la nuit du 15/27 au 16/28 novembre, nous arrivâmes avec le général Jermoloff à Borissoff. Nous y trouvâmes le corps de Wittgenstein[1], qui venait d'exterminer et de faire capituler la division Partouneaux. Le général Platoff, le colonel Tchernozouboff et mon ami Seslavine avaient pris part à ce glorieux combat.

L'amiral Tchitchagoff[2] n'avait pu arrêter la marche de Napoléon. Le maréchal Victor avait culbuté l'avant-garde du comte Paul de Pahlen. Le comte Lambert avait, il est vrai, pris la tête de pont de Borissoff d'assaut ; mais le passage de la Bérézina s'était effectué.

Après le passage, un combat très sanglant eut lieu aux environs des bois de Brill et de Stakhow. Le général Tschaplitz perdit beaucoup de monde. Les Français se battirent avec un courage surnaturel. Enfin le comte Wittgenstein défit le corps de Victor à Studenki. Il prit quelques milliers de prisonniers et une énorme quantité d'équipages,

1. 2. Voir *Annexes X et XI.*

dont la prise procura un riche butin aux troupes du comte Wittgenstein.

Napoléon, pour sa personne, fut sauvé, mais pas son armée : car elle périt en détail depuis la Bérézina jusqu'à Wilna. Et le dévouement héroïque de cette armée pour son chef fut inutile, et ne servit qu'à sa destruction totale.

Malgré cela, il faut rendre justice à Napoléon, et il ne faut pas se dissimuler que sa conduite au passage de la Bérézina a été au-dessus de tout éloge. Le danger imminent, dans lequel il se trouva, ranima, encore une fois son admirable génie militaire qui avait commencé à s'engourdir. Il ne perdit point la tête dans une minute si difficile. Investi et cerné de toutes parts, il trompa par des démonstrations habiles nos généraux, et il exécuta son passage à leur nez et à leur barbe. Le mauvais état des ponts fut l'unique cause des pertes que les Français éprouvèrent.

Les efforts de Napoléon et de ses maréchaux pour sauver l'armée en établissant l'ordre pendant le passage furent inutiles. Le désordre était si grand que, vers les deux heures, lorsque Napoléon se présenta à son tour, il fallut employer la force pour lui ouvrir un passage. Le hameau de Kostaky, situé au milieu d'un bois et à une petite lieue de Studenki, reçut le quartier-général français.

Wittgenstein et Platoff étreignaient les hauteurs de la rive gauche que Victor défendait, et en même temps Tchitchagoff déboucha de Stakhow contre Oudinot, Ney et Dombroffsky. Nos deux armées prétendaient se saisir à la fois des deux espèces de ponts. Mais l'attaque de l'amiral fut molle. Oudinot fut blessé. Ney arriva et l'amiral rétrograda.

Wittgenstein s'occupa trop de Victor, se contenta de faire mettre bas les armes à Partouneaux, et Napoléon échappa.

Nous fûmes tous consternés en apprenant le passage de Napoléon. Personne de nous n'avait douté de le prendre

mort ou vif. Les maréchaux Oudinot et Victor le dégagèrent en occupant l'amiral, et le comte Wittgenstein, qui n'était pas à la hauteur des événements, se contenta de la division Partouneaux au lieu de s'occuper de la grande affaire. Il crut trop téméraire de tourner la Bérézina par ses sources pour se joindre à Tchitchagoff.

Le prince Koutouzoff eut le grand reproche à se faire d'avoir mis trop de lenteur dans ses mouvements, et d'avoir cru jusqu'à la fin à l'existence de la Grande Armée, qui déjà, depuis Krasnoïé, n'existait plus.

Enfin il se commit de grandes fautes, et Napoléon put se sauver ; mais son armée fut détruite. Pas un canon, pas un caisson ne nous échappa.

La division Partouneaux, que j'eus occasion de voir à Borissoff, était dans le meilleur état possible : la cavalerie saxonne et du grand-duché de Berg qui en faisait partie était très belle.

Les prisonniers de cette division souffrirent beaucoup par le manque de vivres. Jusqu'à cet événement malheureux pour eux ils avaient vécu dans l'abondance. Les Saxons étaient au désespoir de se séparer de leurs chevaux, et un vieux maréchal des logis pleurait à chaudes larmes à la pensée d'abandonner le sien.

Mon frère Georges empêcha qu'une centaine d'officiers ne fussent pillés et maltraités par nos fantassins. Ils lui en témoignèrent toute leur reconnaissance, et, deux ans après, aux eaux de Teplitz, il eut la satisfaction de voir venir à lui plusieurs officiers saxons qui l'avaient reconnu et le portèrent en triomphe chez leurs camarades pour vider à sa santé quelques douzaines de bouteilles de Champagne.

Nous fîmes une halte de vingt-quatre heures à Borissoff. La ville était à moitié détruite, et une partie brûlait pendant que nous y étions.

On avait placé 5 à 600 femmes dans une grange. Elles y avaient passé plusieurs jours presque sans nourriture. Le froid excessif survint, et il n'y en eut qu'une vingtaine qui survécurent aux calamités que le froid, la faim et le feu répandirent sur elles. Plusieurs accouchèrent pendant ce temps, et les mères et les enfants périrent ensemble.

Mes cheveux se dressent quand j'y pense. J'ai vu tout cela de mes yeux, le cœur me saignait, et malgré la meilleure volonté, il n'y avait pas moyen de sauver ces malheureuses et innocentes victimes. Il n'y eut pas une de ces infortunées, qui, avant d'expirer, ne maudit Napoléon, comme la source de tous leurs maux. Avant de mourir, presque toutes étaient devenues folles et tombaient dans une espèce de stupeur et d'insensibilité, de sorte que j'en ai vu plusieurs avoir la moitié du corps grillé, et malgré cela avoir le sourire sur les lèvres, ou plutôt une grimace qui y ressemblait.

Toutes les calamités s'acharnaient sur cette armée française jadis si glorieuse et si fière. Vouloir décrire tous les genres de misères qu'elle essuya et que j'ai vues, serait entreprendre une chose impossible. Nos cœurs s'endurcissaient au fur et à mesure, et à la fin on n'était plus sensible à rien, et on ne pensait plus qu'à sa propre existence.

État de l'armée russe. — Après le passage de la Bérézina, les froids devinrent excessifs. Je n'ai jamais pu rester à cheval plus de dix minutes de suite et, comme on ne pouvait pas marcher longtemps à pied à cause de la neige qui était très profonde, on ne faisait que monter et descendre de cheval.

Deux de mes gens, qui étaient de ma terre de Rasik et les enfants d'anciens serviteurs de mon père, eurent les pieds gelés. On fut forcé de leur amputer les jambes, et ils mou-

rurent à l'hôpital. J'en eus une véritable douleur. Ils m'avaient servi avec tant de zèle et de dévouement.

Je me garantissais les pieds du froid en les entortillant dans les bonnets à poils des grenadiers français. En général, nos costumes étaient tout à fait burlesques.

Nos hussards souffraient beaucoup. Ils bivouaquaient continuellement et seuls, les chevaux de nos pays sont capables de supporter tant de fatigues. Arrivés à Wilna, nous n'avions dans tout le régiment de Summ que 70 chevaux capables de soutenir une charge. Le reste n'avait pas péri, mais ne put suivre, et nous les laissâmes dispersés dans les villages pour se refaire et, un mois après, les régiments furent presque tous réorganisés.

Si nous avions eu le malheur de battre en retraite, nos pertes auraient été incalculables.

Notre infanterie se désorganisa visiblement. Le froid rend les soldats pusillanimes. Une fois qu'ils étaient parvenus à avoir un abri bien chauffé ou une chaumière bien chaude, il n'y avait plus moyen de les en faire sortir. Ils se fourraient dans les fours au risque de se griller.

La guerre avait cessé faute de combattants. On pillait bien encore par ci, par là quelques fourgons abandonnés, mais on ne fit plus de prisonniers. La route était jonchée de cadavres gelés et de chevaux à demi rongés.

J'ai compté sur la distance d'une verste 76 chevaux crevés et 148 hommes gelés, et toute la route présentait le même spectacle. L'horreur était à son comble, le froid excessif.

Nous avions trouvé un petit traîneau de paysan et nous le fîmes atteler d'un cheval, et nous nous en servîmes pour faire plus commodément la route. La moitié du chemin, nous marchions à pied, et l'autre moitié, campés sur notre traîneau. L'un de nous le conduisait à tour de rôle. Mais le froid était

si excessif que jamais nous n'eûmes la force de tenir les rênes plus de dix minutes. On avait les mains gelées. Il fallait qu'un autre reprît les rênes et on se réchauffait les mains en les frottant ou par un mouvement continuel. Et c'est de cette manière, en luttant et en se défendant sans cesse contre les rigueurs de la saison, que nous parvînmes à nous sauver la vie et à supporter cette marche calamiteuse.

Lisoffsky, Budberg, Read, mon frère et moi, et le jeune Baranoff, frère de la comtesse Elimps, qui était alors sous-officier et auquel nous permîmes d'être de notre chambrée, nous ne nous séparâmes point. Nous partageâmes scrupuleusement tout ce qu'isolément nous pûmes nous procurer en fait de provisions, et lorsque après une marche fatigante, nous trouvions une chaumière, nous étions plus heureux que d'entrer dans un palais, et la gaieté régna souvent et presque toujours chez nous.

L'issue de la campagne avait été si heureuse et si glorieuse pour nous que cette seule idée nous faisait supporter toutes les privations et toutes les fatigues avec plaisir et résignation.

C'est à Smorgony que Napoléon quitta son armée, accompagné de Caulaincourt, Duroc, Lobau, de son mamelouck et du capitaine Wansovitch. A Oschmiani, Seslavine manqua d'une heure pour le prendre.

Napoléon traversa rapidement Wilna, s'arrêta un moment à Varsovie, puis à Dresde et arriva, le 19 décembre, à Paris, deux jours après la publication du fameux 29e bulletin.

Murat, Eugène, Berthier et Ney étaient restés à l'armée. Le colosse était parti. Dans le grand vide qu'il laissa, Murat était à peine aperçu. On n'obéit plus. Ney et Maison contenaient seuls encore les nôtres.

Une espèce d'organisation s'était introduite dans ce désordre. La masse des fuyards cheminait, divisée en une mul-

titude de petits paquets de huit à dix hommes. Ils n'avaient plus d'autres ennemis à combattre que la faim et les frimas. Ce ne furent plus que des luttes isolées et presque individuelles. Leur malheur était sans espoir de secours et sans regrets. Leur découragement n'avait plus de juges, pas même de témoins. Tous étaient des victimes.

Les calamités de l'armée française croissaient de jour en jour. Il semblait que la Providence eût réservé, pour la dernière époque de la retraite, les plus durs maux. A mesure que les Français se rapprochaient de Wilna, le froid devenait encore plus vif. Il emportait tous les jours des milliers d'hommes. La vue de ces désastres détermina Napoléon à quitter l'armée. Tous les officiers supérieurs furent rassemblés à Smorgony. Napoléon déclara qu'il confiait en son absence le commandement de l'armée au roi de Naples.

Wilna. — Nous continuâmes à pousser les débris de son armée. Enfin nous arrivâmes à Wilna. Quel affreux spectacle s'offrit encore à nos regards. Ce n'est que là que nous nous regardâmes à l'abri des événements et que nous nous dîmes :

« — Nous ne serons plus gelés. »

Une bonne chambre, bien chauffée et bien meublée, fut bientôt trouvée ; mais les horreurs que nous vîmes dans les rues et aux alentours surpassent toute imagination.

Des chevaux crevés et à moitié rongés, des cadavres, par milliers, obstruaient les rues. Pendant plusieurs jours, on fut occupé à les transporter hors de la ville et à les brûler. La police sanitaire prit toutes les mesures pour arrêter une épidémie qui avait pris le caractère de la peste. Des tas de fumier mêlés de salpêtre furent établis dans toutes les rues et allumés pour purifier l'air ; mais, malgré toutes ces précautions, la contagion et la mortalité ne purent être arrêtées.

Le prince Koutouzoff établit son quartier-général à Wilna, et par ses soins, la ville reprit peu à peu son ancienne physionomie.

Les cosaques furent envoyés à la poursuite des débris de l'armée française; mais notre armée n'alla pas plus loin. Le repos lui était nécessaire. Elle en avait un extrême besoin; elle ne pouvait plus marcher. Tous les régiments étaient désorganisés. Il n'y avait que l'artillerie qui fût encore relativement en bon état.

Le corps de Wittgenstein et une partie de celui de l'amiral continuèrent l'offensive. Tout le reste de l'armée prit vers le 5/17 décembre des quartiers d'hiver, et la plus grande activité fut employée pour la réorganiser [1].

Le comte de Saint-Priest. — Le comte de Saint-Priest, aide de camp de l'empereur, fut chargé de réunir tous les débris et tous les traînards qui étaient éparpillés depuis Moscou jusqu'à Wilna. Il déploya une grande activité.

La cherté à Wilna était extrême. Nous payâmes pendant plusieurs jours 8 ducats pour un dîner de trois personnes. Nous n'avions vécu que de privations, de sorte que nous ne regardions l'argent qu'avec mépris et ne pensions qu'aux jouissances physiques. Mais bientôt nous oubliâmes tous les maux et les calamités que nous avions essuyés, et nous ne nous occupâmes que des préparatifs pour recommencer une nouvelle campagne.

L'empereur à Wilna. — L'empereur fit son entrée à Wilna, le 10/22 décembre. La joie de l'armée fut extrême de revoir ce souverain chéri. Les chevaux de son traîneau furent détachés, et il fut traîné en triomphe jusqu'au château.

Le prince Koutouzoff le reçut à la porte du château. Sa

1. Voir *Annexe XII.*

Majesté l'embrassa et passa en revue la compagnie du régiment Séménoffsky, qui était de garde, et, après l'avoir saluée et remerciée, il entra au château et décora le prince Koutouzoff du grand cordon de Saint-Georges. Déjà le glorieux nom de Smolensky, que l'empereur avait donné au maréchal avant de partir de Saint-Pétersbourg, en mémoire des combats de Krasnoïé et de la délivrance de Smolensk, avait en partie payé la dette que la patrie avait contractée envers l'illustre vieillard.

Le lendemain, tout le monde fut présenté. L'empereur était gracieux et parut très satisfait. Plusieurs promotions eurent lieu.

Le 12/24 décembre, jour anniversaire de la naissance de Sa Majesté, l'empereur fit publier une amnistie générale pour tous les habitants des provinces polonaises russes qui, égarés, s'étaient permis des actes d'hostilité envers la Russie.

Le même jour, le prince Koutouzoff donna un bal à l'empereur dans l'hôtel du comte Tiesenhausen. Sa Majesté parut beau, magnifique, rayonnant, accompagné du général Ouvaroff, fit un salut très gracieux aux dames et, dans ce moment, le prince Koutouzoff déploya aux pieds de Sa Majesté plusieurs drapeaux que le comte Wittgenstein avait pu prendre à l'ennemi, et qu'un courrier venait d'apporter. L'empereur en parut très satisfait et entra seul avec le prince dans son cabinet. Une demi-heure après, il en sortit et ouvrit le bal par une polonaise.

Le prince s'approcha de moi et me dit d'un ton très gracieux :

« — Je vous félicite. L'empereur vient de vous accorder le grade de colonel. »

Et, en effet, Sa Majesté avait eu la gracieuse attention de confirmer, dans le cabinet du prince, toutes les promotions qu'il lui avait proposées.

J'étais du nombre et très content, car j'avais eu deux rades dans cette campagne. C'était tout ce que je pouvais désirer. Mes chefs étaient contents de moi. L'empereur avait bonne opinion de mes services, et mes camarades, ordinairement juges plus sévères et plus justes, me félicitèrent de bon cœur de mon succès. Rien ne s'opposait à me pronostiquer un avenir heureux pour la seconde campagne, et je me promettais bien de ne pas démentir l'opinion qu'on avait de mes faibles talents, et de marcher avec zèle et dévouement sur le chemin de la gloire et de l'honneur.

J'étais en outre présenté à deux reprises pour la croix de Saint-Georges, et on n'attendait que le chapitre qui devait se réunir pour me l'accorder.

Je passai le reste de la soirée dans ce bal d'une gaieté extrême. Et elle augmenta encore lorsque le général Konovnizyn, s'approchant de moi, me dit que le prince venait de lui donner l'ordre de mettre ma promotion le lendemain à l'ordre du jour.

Je me plaçai à souper à côté de la comtesse..., à laquelle le vieux prince faisait une cour assez prononcée. Malgré son âge, il était grand admirateur du beau sexe. Le prince, pendant ce souper, s'approcha plusieurs fois de cette dame et, prenant un ton de plaisanterie, lui dit :

« — Soyez sur vos gardes, Madame. Ce jeune colonel vient de se pousser rapidement. Il est entreprenant et audacieux, et du train qu'il va il pourrait réussir. »

Un sourire respectueux de ma part et un signe de la dame qui pouvait vouloir dire : « — Sois tranquille, mon vieux » mit fin à cette plaisanterie.

Je bus quelques bons verres de vin de Champagne et je revins à la maison où je fis part à mon frère de l'agréable surprise que j'avais eue au bal.

La disgrâce de Löwenstern. — Le lendemain, je fus empêché de m'occuper de savoir si réellement mon avancement avait été mis à l'ordre du jour; mais deux jours après, je fus chez le général Konovnizyn, d'abord pour le remercier de la part qu'il avait eue à mon avancement, et puis pour être plus sûr de mon fait. Mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsqu'il m'annonça, avec un air de chagrin véritable, qu'il avait une très mauvaise nouvelle à m'annoncer, et alors, sans autre préambule, il me dit qu'au moment où l'ordre du jour devait paraître le comte Araktchejeff avait envoyé un petit billet écrit au crayon, dans lequel il disait que « Sa Majesté avait des raisons de ne pas confirmer ma promotion au grade de colonel et que, comme celui de lieutenant-colonel que j'avais eu pour la bataille de Borodino avait été la suite d'une méprise, je devais continuer, comme par le passé, à ne me compter que dans la liste des majors ».

Je n'y comprenais plus rien. J'étais anéanti, stupéfait. Le coup était trop fort. Pareille chose n'était jamais arrivée. Il n'y avait pas d'exemple de pareille avanie. Quelle pouvait en être la raison? Je me perdais en vaines conjectures.

Soit! que l'empereur ne me crût pas digne d'avoir le grade de colonel; Sa Majesté a le droit d'avoir sa volonté et je m'y soumets. Mais le grade de lieutenant-colonel, je l'avais mérité à la face de toute l'armée. Je l'avais, pour ainsi dire, enlevé. Je ne l'avais point sollicité comme une grâce. Il me revenait de droit. J'avais versé mon sang. Je m'étais distingué. J'avais rendu des services essentiels et connus de tout le monde. Mes camarades, sans exception, m'avaient rendu justice, et tous, plus ou moins, avaient été récompensés.

Je fus de suite chez le prince Koutouzoff; il n'était pas visible. J'allai chez le prince Koudacheff, et je lui contai ma mésaventure. Il entra sans perdre de temps chez le prince et lui conta mon histoire. Le maréchal en fut indigné, fit

atteler sa voiture et partit pour voir l'empereur. Sa Majesté ne voulut point entendre parler de moi et lui dit d'un ton très sérieux :

« — Monsieur le maréchal, je vous défends de me parler jamais de Löwenstern. »

Voilà donc tout espoir perdu pour moi, J'étais écrasé, anéanti, déshonoré. Mais non ! Mon honneur, personne ne pouvait me le prendre, puisque personne n'a le pouvoir de me le donner, et le malheur, une injustice criante, n'est point encore un déshonneur !

Toute l'armée connaissait la manière dont j'avais servi, et il n'y avait qu'une voix là-dessus. Aussi personne ne se cacha pour me donner des témoignages d'intérêt et de la part qu'ils prenaient à mon sort. Les aides de camp de l'empereur eux-mêmes, qui ordinairement sont plus courtisans que les autres militaires, continuèrent à me traiter avec amitié et prévenance, et je n'ai eu à me plaindre de personne. Au contraire, je n'ai eu qu'à me louer de leurs procédés et de leurs attentions. Il n'y avait que l'empereur qui se plaisait à maltraiter et à mortifier un de ses plus zélés serviteurs, un serviteur qui, même dans ces moments de calamité, ne cessait de faire des vœux pour sa gloire et qui n'aurait pas hésité une minute à se sacrifier pour sa personne.

Plusieurs de mes amis me conseillèrent de quitter le service. Je ne voulus jamais m'y résoudre. Je persistai à rester au service de Sa Majesté pour lui prouver dans la suite combien il avait eu tort de me traiter de cette manière. Je ne sais si j'ai réussi ; mais ma conscience me dit que je n'ai rien ménagé, ni ma vie, ni ma santé, ni ma fortune pour le bien servir.

Surpris par le plus imprévu de tous les malheurs et le plus terrible pour une âme fière, traîné dans la fange sans savoir par qui, ni pourquoi, plongé dans un abîme d'ignomi-

nie, enveloppé d'horribles ténèbres, à travers lesquelles je n'apercevais que de sinistres objets, je fus terrassé au premier moment, et jamais je ne serais revenu de l'abattement où me jeta ce genre imprévu de malheurs, si je ne m'étais ménagé d'avance des forces pour me relever dans ma chute. *C'étaient ma conduite et ma conscience!*

Ce ne fut qu'après bien des agitations que, reprenant enfin mes esprits et commençant à rentrer en moi-même, je sentis le prix de cette ressource, que je conseille à chacun de se ménager pour l'adversité.

Personne n'osa faire une démarche en ma faveur auprès de l'empereur, après celle qu'avait faite le prince Koutouzoff et qui avait été si infructueuse. Cela aurait été trop audacieux.

Le maréchal continua cependant à me traiter avec bonté et avec distinction. A la cour, à Pétersbourg, j'aurais été écrasé par cette disgrâce sans exemple. Au camp, on a une valeur intrinsèque. Le maréchal me fit donc un devoir de dîner tous les jours chez lui. Il voulut prouver par tous les moyens à sa disposition qu'il n'était pour rien en tout cela et ne partageait en aucune façon la prévention défavorable que l'empereur avait contre moi.

Absorbé par mon chagrin, je vis peu de monde. Excepté les dîners du prince, je n'allai nulle part. La société bruyante de mes camarades m'était insupportable. Eux tous avaient des raisons d'être gais et de se livrer à la joie. Chacun d'eux avait plus ou moins à se louer de la campagne. Il n'y avait que moi, qui, pour ainsi dire, formais la ligne intermédiaire entre les malheureux Français qui, déguenillés, mendiaient leur pain dans la rue et les joyeux vainqueurs qui sablaient le vin de Tokay.

Général Winzingerode. — Je végétai de cette manière plusieurs semaines, lorsqu'un jour le général Winzingerode

vint à moi et me fit la proposition de recommencer la seconde campagne avec lui. L'empereur venait de lui confier le corps d'armée qui devait passer la Vistule et l'Oder et entrer en Galicie. Je fus enchanté de cette proposition, aussi flatteuse qu'honorable pour moi, et comme il désirait autant me posséder que moi d'aller servir sous ses ordres, je le priai de soumettre ses désirs et les miens au maréchal.

Le prince lui accorda de suite sa demande, le remercia même d'avoir pensé à moi et me recommanda à ses soins et à sa protection, comme son fils.

Comme le corps de Winzingerode était le seul de la grande armée qui, pour le moment, devait agir offensivement, beaucoup de jeunes gens demandèrent à l'accompagner. Le général Winzingerode en fit une liste que le maréchal présenta à l'empereur pour être approuvée par Sa Majesté. De ce nombre furent le prince Serge Wolkonsky, Léon Narischkine, le baron Strogonoff, le comte Nachokine, le prince Lapoukhine, Pachkoff et moi.

Lorsque la liste fut présentée à l'empereur, il accorda à tous ces Messieurs l'avantage d'accompagner le général Winzingerode; mais il prit un crayon et raya mon nom de la liste.

Animosité de l'empereur contre Löwenstern. — Le maréchal, de même que le général Winzingerode, en furent désolés, moi, plus mort que vif. C'était trop fort, avec une âme portée à la vengeance plus que la mienne ne l'était, on aurait pu se porter aux plus grandes extrémités. Mais heureusement l'idée d'une extravagance ou d'un parti violent ne m'est jamais entrée dans la tête.

J'étais cependant désespéré. Jusqu'à présent on m'avait du moins permis de sacrifier ma vie pour le bien du service et de la patrie. A présent, on m'ôtait le seul moyen de prou-

ver à l'empereur, à force d'exploits et de zèle, que je méritais qu'il me rendît justice et de me remettre dans son opinion, que j'avais perdue sans en connaître les motifs, sans en avoir la moindre idée.

Le quartier-général me devint insupportable. Je ne pouvais plus de sang-froid supporter de voir tous mes camarades comblés de grâces, et moi, sans vouloir mettre mes services au-dessus des leurs, je pouvais au moins me rendre la justice, qu'eux-mêmes ils ne me refusaient pas, que j'avais bien mérité de la patrie et que le souverain commettait une injustice à mon égard.

Je devins taciturne, misanthrope et, si je n'avais pas eu des principes de religion, je me serais porté à des excès qui auraient été irréparables pour moi. J'étais poussé à bout. Je perdais la tête. J'avais donné des preuves d'intrépidité, je ne craignais pas la mort. Rien ne m'eût arrêté à suivre l'impulsion que ma tête embrasée me prescrivait, si un attachement inné en moi pour l'empereur, les paroles de bonté qu'il m'avait adressées en d'autres temps, ne m'avaient tellement gagné en sa faveur que, malgré l'injustice criante qu'il m'avait fait essuyer, je ne pus jamais m'empêcher d'avoir une véritable passion pour son auguste personne[1].

Je ne me plaignis point; je n'aurais retiré de mes plaintes que des avis inutiles ou des convictions déchirantes. Il fallait tâcher de suffire seul à ses peines.

Aux indifférents tout est égal : les sots font des com-

1. On trouve sur le duplicata des *Mémoires de Löwenstern*, conservé à la section des Manuscrits de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, la note suivante datée du mois de juin 1828, note écrite par le général lui-même, mais qui ne figure pas sur l'original appartenant à son neveu, le capitaine baron de Löwenstern, et qui a été reproduite et traduite en russe par la *Rousskaia Starina*. (Livraison de février 1901.)

« Aujourd'hui, que tout est oublié, qu'il n'y a plus pouvoir au monde capable de réparer le mal qui m'a été fait, je puis dire que j'ai enduré des tortures surhumaines.

mentaires sur vos malheurs; les méchants triomphent. L'amitié s'afflige.

Devenu plus calme et plus résigné, je me raisonnai; je me dis que tôt ou tard l'empereur reviendrait de ses préventions et qu'en bon chrétien il faut savoir souffrir et se féliciter des épreuves que la Providence vous envoie. Cette vie n'est qu'un état d'épreuves, et il importe peu que les épreuves soient de telle ou telle sorte, pourvu qu'il en résulte l'effet auquel elles étaient destinées; et, par conséquent, plus les épreuves sont grandes, fortes, multipliées, plus il est avantageux de les suppporter.

Je me proposai de continuer à servir avec zèle et dévouement et d'oublier tout ce qui m'était arrivé de malheureux.

Départ de Wilna avec Budberg. — Mon ami d'enfance et camarade d'autrefois au régiment des gardes Séménoffsky, le baron Charles Budberg, alors chef du régiment des cuirassiers de l'empereur, arriva avec son régiment et me fit la proposition de faire avec lui la route jusqu'à la Vistule. Je l'acceptai et, sans demander la permission, je quittai le quartier-général et je tâchai d'oublier dans le sein de l'amitié

« L'animosité de l'empereur Alexandre contre moi m'a été expliquée vers la fin de son règne, et le tzar a été assez magnanime pour m'accorder une réhabilitation éclatante, en présence de toute la noblesse d'Esthonie. Me serrant cordialement la main, Alexandre I^er^ m'a dit, avec ce sourire qui charmait tout le monde: « Il me semble que je suis assez puissant pour tout réparer à votre entière satisfaction. »

« Il partit pour Taganrog, et, deux mois après, je pleurais avec ses 60 millions de sujets la perte du souverain qui emportait dans la tombe la réalisation de sa promesse, la récompense que j'avais attendue avec tant de patience et de résignation. »

On trouvera d'ailleurs l'exposé de ces faits et le récit de cette scène dans le dernier chapitre de ce livre, dans les emprunts que nous avons faits à la correspondance privée de Löwenstern qu'il nous a été donné de consulter et en particulier a une longue lettre qu'il écrivit en octobre et novembre 1842.

toutes les mortifications que j'y avais essuyées. Je n'eus qu'à me féliciter de cette résolution, car, outre que j'étais parfaitement bien chez mon ami Budberg, j'eus alors l'avantage de ne voir personne du quartier-général et de m'épargner toute sensation désagréable.

ANNEXES

ANNEXE

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE

CATHERINE
1745 — ?

CHRISTOPHE
1746-1748

ÉLISABETH-SOPHIE
25 septembre 1747

HERMANN Lo

Né le 28 décembre 1748, mort le 25 décembre
Wallküll, Jendl, Wechmut, Förell. Conseiller
Oberconvict, marié à Edwige-Marguerite d
née en 1755, morte en 1799, fille du capitain
Barbe de Baranoff.

CHARLES-JEAN CONSTANTIN

seigneur de Farell, né le 7 décembre 1774, marié en 1796 à Élisabeth von Trissel.

JEAN-HERMANN
† 1800

MARGUERITE HELÈNE-SOPHIE

née le 13 octobre 1775, morte le 2 février 1795, mariée à Magnus von Reutern.

WOLDEMAR-HERMANN

né à Rasik le 8 décembre 1776, mort à Saint-Pétersbourg le 21 janvier 1858, général-major, marié en premières noces, le 22 octobre 1804, avec Nathalie, comtesse Tiesenhausen, morte à Vienne en 1809, en secondes noces, le 17 avril 1821, avec Sophie Obreskoff.

Du 1er lit :

LÉONCE † 1805

FERDINAND † 1806

Du 2e lit :

MICHEL,
né en 1822, atteint d'une maladie mentale.

ALEXANDRE,
né en 1827, mort officier de marine.

ADELAÏDE,
morte en couches en 1853, demoiselle d'honneur de Sa Majesté.

JULIE-WILHELMINE

née le 26 avril 1781, morte le 14 avril 1797.

WALDEMAR

né le 1er mai 1823, marié à Olga d'Elvenhoff.

SERGE-HENRI

18 novembre 1860, disparu en 1886.

HERMANN Lo

né le 12 décembre 17
mort le 10 avril 18
amiral, marié à W
mine d'Essen.

ÖTHON †

4)

DU GÉNÉRAL BARON DE LOWENSTERN

DE LOWENSTERN

CHRISTOPHE DE LÖWENSTERN
1750-1754

1815. Seigneur de Rasick, Campen, Allafer, provincial d'Esthonie und Bischof Prās. im Staël-Holstein le 26 décembre 1773. à Kotrun, Fabien-Ernest de Jegelockt et Hannijöggi et de

EDWIGE-HENRIETTE
née le 14 avril 1779, mariée à Ivan, comte Stenbock, morte en 1796.

HERMANN
né le 9 octobre 1820, mort au Caucase.

AMÉLIE-CHRISTINE
née le 13 février 1785, mariée le 12 octobre 1806, à Paul, baron Tiesenhausen, divorcée et remariée avec le Dr Jenken (Irlande), morte en 1877?

GEORGES-HENRI
né à Reval le 13 janvier 1786, mort à Kiel, le 26 septembre 1856. Lieutenant-colonel, seigneur de Jendl, général danois, ministre de Danemark à Vienne et au Brésil, marié en 1815 à Adélaïde, comtesse Schimmelmann, fille d'Ernest et de Françoise, comtesse Dannes-kjold-Loewendal.

THÉODORE-MAURICE
né à Reval le 23 janvier 1790, mort le 8 novembre 1808, cornette aux hussards de Summ.

IVAN-PIERRE ÉDOUARD
né le 27 mars 1790, lieutenant-colonel.

ADALBERT
né le 13 mars 1817, mort le 8 mars? marié à Rose Frank.

FRÉDÉRIC
né le 15 juin 1829, marié à Joséphine Robert, capitaine de cavalerie autrichienne.

HERMANN
né en 1850, marié à Louise de Duchworld.

FRÉDÉRIC
né en 1857, marié à Anne Overheec.

ADÉLAÏDE
née en 1868, mariée au baron de Lancken-Wakenitz.

ADALBERT

WALDEMAR ELARD

HANS-MALTE
né en 1889.

DIETRICH
né en 1891.

ANNEXE II

(PAGE 179)

ÉTAT-MAJOR DE LA 1re ARMÉE EN 1812

Général en chef : le ministre de la Guerre Barclay de Tolly ;
Chef de l'état-major : le lieutenant général Lavroff, plus tard le lieutenant-général marquis Paulucci ; et à la fin le général-major Jermoloff ;
Quartier-maître général : le général-major Muschkin, plus tard le colonel baron Toll ;
Général de service : l'aide de camp de S. M. l'empereur ; le colonel Kikine ;
Commandant en chef l'artillerie : le général-major baron de Löwenstern ;
Commandant l'artillerie à cheval : le général-major comte de Koutaïzoff :
Commandant le génie : le lieutenant-général Trussow ;
Intendant général : le général-major Labbat ;
Commandant du Quartier-général : le colonel Stavrakoff ;
Chef de la police secrète et militaire : M. de Sanglin.

Aides de camp du général en chef et ministre de la Guerre :
Le colonel Zakreffsky ;
Le major Löwenstern ;
Le major Reiz ;
Le capitaine Seslavine ;
Le capitaine Weljaminoff ;
Le capitaine Klamine ;
Le capitaine en second Klinger ;
Le capitaine en second Gourko ;

Le capitaine en second Narischkine;
Le capitaine en second Karin;
Le capitaine en second Kaschinzoff;
Le lieutenant Lamsdorf;
Le lieutenant Bok;
Le lieutenant Rostopchine;
Le lieutenant Barclay de Tolly;
Le lieutenant Sievers.

Suivant le grand Quartier-général :

Le duc Alexandre de Würtemberg;
Le prince Auguste d'Oldenburg;
Le comte d'Armfeldt;
Le général Wilson, anglais;
Le conseiller intime Lanskoï;
Le conseiller d'état baron d'Anstedt;
Le gouverneur de Wilna Lavinskoï;
Le colonel aide de camp de l'empereur Wollzogen.

Faisant fonction d'aides de camp auprès du général en chef :

Le capitaine Bartolomei, }
Le capitaine Timroth, } aides de camp du prince d'Oldenburg;
Le capitaine Wardenburg, }
Le capitaine Peterson, } attachés au comte de Lieven;
Le capitaine Orloff, }
Le capitaine Tchikhatscheff, attaché au comte Araktchéjeff.

ANNEXE III

(PAGE 179)

La première armée sous les ordres du général en chef Barclay de Tolly était composée des :

Ier CORPS :

	Hommes.
Lieutenant-général Baggowouth[1].....	15.000
Quartier-général à Kowno :	
4e division : général-major prince Eugène de Wurtemberg.	
17e division : lieutenant-général Olsuffieff.	

IIe CORPS :

Lieutenant-général comte Schouvaloff, plus tard le comte Ostermann.....	15.000
Quartier-général à Troki :	
1re division : général-major comte Strogonoff.	
3e division : lieutenant-général Konovnizyn.	

Ce tableau ne concorde pas sur tous les points avec celui que donnent les principaux écrivains militaires russes, et entre autres, le colonel Boutourlin, dans son *Histoire de la Campagne de Russie en* 1812.

1. Le général de Löwenstern, en raison même de la mission particulière confiée au Ier corps de l'armée russe de l'Ouest, détaché sur la droite de cette armée, et de ses opérations momentanément indépendantes de celles de Barclay de Tolly, ne l'a pas fait figurer sur ce tableau. Il en résulte que la numération qu'il donne dans ce tableau diffère de celle des tableaux officiels, puisqu'il ne fait pas mention du Ier corps, celui que commandait Wittgenstein.

	Hommes.
III^e^ Corps :	
Lieutenant-général Toutchkoff[1]	15.000
Quartier-général à Lida :	
11^e^ division : général-major Bakhmetieff.	
23^e^ division : lieutenant-général prince Gortchakoff.	
IV^e^ Corps :	
Garde : grand-duc Constantin	18.000
Quartier-général à Wilna :	
1^re^ division de la garde.	
1^re^ division de grenadiers réunis.	
V^e^ Corps :	
Général d'infanterie Doktoroff	15.000
Quartier-général à Slonim :	
7^e^ division : lieutenant général Kapzevitch.	
24^e^ division : général-major Likhatcheff.	
VI^e^ Corps (1^er^ corps de cavalerie de réserve)[2] :	
Lieutenant général Ouvaroff	12.000
1^re^ division de cuirassiers : général-major Depreradovitch.	
2^e^ division de cavalerie légère de la garde : général-major Meller-Zakomelsky.	
1^re^ brigade de cuirassiers de la garde.	

1. D'après les tableaux officiels russes, il y aurait ici une interversion à faire : ce serait, d'après ces documents, le général Toutchkoff qui commandait le corps composé des 1^re^ et 3^e^ divisions d'infanterie, tandis que le général comte Schouvaloff aurait eu sous ses ordres le corps que Löwenstern indique comme relevant du général Toutchkoff.

2. La répartition de la cavalerie donnée par les documents officiels, quoique concordante dans son ensemble, diffère cependant quelque peu, dans les détails, de celle donnée ici par Löwenstern qui néglige de plus de faire mention du corps volant de l'hetaman Platoff, fort de 14 *polks* (régiments) de Cosaques et d'une compagnie d'artillerie à cheval du Don.

	Hommes
VII[e] Corps (2[e] corps de cavalerie de réserve) :	
Lieutenant général prince Gallizyn.....	20.000
2[e] division de dragons : général-major baron Korff.	
3[e] division de hussards : général-major comte Pahlen.	
3[e] division de cavalerie : général-major Knorring.	
2[e] division de cuirassiers : lieutenant général prince Gallizyn.	

ANNEXE IV

(PAGE 219)

BARCLAY DE TOLLY semble ne pas avoir partagé complètement la manière de voir, par trop optimiste, de Löwenstern. Le général en chef envisagea tout autrement que l'auteur des Mémoires les difficultés de sa situation. C'est du moins ce qui semble résulter de l'extrait du Mémoire confidentiel qu'il adressa quelques semaines plus tard à l'empereur Alexandre.

« Par ma jonction avec Bagration, jamais les combinaisons de Napoléon ne furent aussi complètement déjouées ; *mais jamais aussi commandant en chef d'aucune armée ne se trouva dans une position aussi pénible que le fut alors la mienne.* Les deux commandants des deux armées réunies relevaient également de l'autorité unique de Votre Majesté et étaient munis également des pleins pouvoirs inhérents à leurs fonctions. Chacun d'eux avait le droit d'adresser ses rapports directement à Votre Majesté et de prendre les dispositions qu'il jugeait convenables pour l'armée qui lui était confiée. Sans doute, à titre de ministre de la Guerre, je possédais le droit particulier de parler au nom de Votre Majesté.

« Je fus donc obligé, pour obtenir une action commune des deux armées et les faire concourir au même but, de chercher à mettre en jeu tous les moyens de nature à rétablir l'harmonie nécessaire entre le prince Bagration et moi : car notre correspondance antérieure sur la lenteur de ses mouvements avait créé entre nous une certaine mauvaise humeur. J'étais obligé de flatter son amour-propre et de lui céder dans diverses circonstances contre ma propre conviction, mais uniquement pour gagner l'accord nécessaire à l'exécution d'entreprises plus importantes : en un mot, il me fallut tenir la conduite qui me répugnait le plus, celle la plus contraire à mon caractère et à mes sentiments. J'espérais cependant atteindre

ainsi complètement mon but, mais les suites me convainquirent du contraire, car les cabales et l'esprit de parti ne tardèrent pas à se faire jour.

A peine les deux armées étaient-elles réunies que des jugements offensants, des bruits malveillants commencèrent à se faire entendre et furent propagés à dessein à Saint-Pétersbourg.

A cette même époque, S. A. I. le grand-duc Constantin, revint de Moscou et rejoignit l'armée. Il faut encore mentionner l'attitude de plusieurs personnes qui appartenaient à la maison militaire de Votre Majesté et qui suivirent l'exemple d'opposition donné par votre frère, ce qui présentera une idée, quoique affaiblie, de ce qui se passait à ce moment. Je veux citer seulement quelques personnages considérables qui se trouvaient au quartier-général à Smolensk et dont chacun se croyait appelé à condamner tout ce qui se faisait. Le duc Alexandre de Wurtemberg, les généraux Benningsen, Korsakow, Armfeld, avaient chacun leurs partisans parmi les aides de camp de Votre Majesté et dans les deux armées qui répétaient tout ce qui arrivait à leur connaissance.

Bien plus, le chef même de mon état-major, homme de talent, mais faux et intrigant, tenait envers moi une conduite aussi coupable, uniquement pour flatter quelques-uns de ces grands personnages, le grand-duc et le prince Bagration. »

Si, comme nous l'avons fait remarquer, Barclay de Tolly expose dans cet extrait les griefs et les difficultés de la situation qu'il venait de quitter, il importe de remarquer qu'il ne fait, dans cette note, que confirmer les faits exposés par Löwenstern, les cabales et les intrigues des partisans du grand-duc Constantin, du général Jermoloff et du duc Alexandre de Würtemberg.

ANNEXE V

(PAGE 274)

On retrouve à propos de Borodino, dans les papiers particuliers du général de Löwenstern, une lettre que, vingt-sept ans après la bataille de la Moskowa, le général Tchernitcheff adressait au général après avoir communiqué à l'empereur Nicolas Ier ce passage extrait de ses *Mémoires*.

MINISTÈRE DE LA GUERRE
BUREAU CENTRAL
N° 1933

Saint-Pétersbourg,
le 31 *mars*/12 *avril* 1839.

MONSIEUR LE BARON,

J'ai eu le bonheur de mettre sous les yeux de l'Empereur la relation de la bataille de Borodino, que Votre Excellence m'a adressée en date du 11 mars.

Il m'est bien agréable de vous informer, Monsieur le Baron, que Sa Majesté Impériale a daigné la lire avec intérêt et m'a chargé de vous en exprimer ses remerciements.

En m'acquittant de cet ordre suprême, j'ai l'honneur d'être avec une haute considération,

Monsieur le Baron,
de Votre Excellence,

Le très humble et très obéissant serviteur,

Comte TCHERNITCHEFF.

A Son Excellence M. le baron de Löwenstern.

ANNEXE VI

(PAGE 282)

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE SUR LE BARON GEORGES DE LÖWENSTERN

Georges-Henri, baron de Löwenstern, Général Major, Chambellan, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi de Danemark à la cour Impériale et Royale, Membre de la Société historique et archéologique du Nord de l'Allemagne et de la Société commerciale de la Basse-Autriche, etc., etc., né à Reval (Esthonie) le 23 novembre/4 décembre 1786, fils de Herrmann Louis, baron de Löwenstern, seigneur de Rasik, Campen, Allafer et Jendl, etc., et de Hedwige-Marguerite de Staël-Holstein.

Élève de l'Académie de la Noblesse de Reval, entré au service Impérial russe le 8 juin, en 1803, comme cadet au corps des ingénieurs, employé d'abord à Friedrichshamm, puis aux travaux de la reconstruction de Kymengorod (Finlande). — Sous-lieutenant au corps le 7 août 1805.

Lors de la guerre contre la France, il passa sur sa demande, le 18 septembre 1806, au régiment des hussards d'Izioum, avec lequel il fit la campagne de Prusse. A la bataille de Pultusk, où il commanda le *Leib-Escadron* du régiment, il reçut pour sa brillante conduite, l'ordre de Sainte-Anne de 3e classe. Officier d'ordonnance du général Barclay de Tolly, il réussit à sauver des mains des Français son général grièvement blessé et à le ramener au quartier-général du général Benningsen.

La bataille d'Eylau lui valut la médaille d'or.

Attaché au grand quartier-général, il sauva avec quelques hussards le chef de l'état-major général, général Fock, sur le point de tomber entre les mains des Français, et reçut pour ce fait d'armes la croix de Saint-Wladimir de 4e classe, puis, après la fin de la guerre, un témoignage de satisfaction de l'Empereur.

Il avait été, pendant le cours de la campagne, promu premier lieutenant à son régiment.

Attaché, le 25 octobre 1810, à la personne du grand-duc Constantin, chargé de rédiger un nouveau règlement pour la cavalerie, puis envoyé le 30 mars 1811 comme premier aide de camp auprès du général-lieutenant Essen, gouverneur général de la Courlande et de l'Esthonie, blessé pendant le siège de Riga, il passa avec son grade de premier lieutenant, le 23 mai 1812, au régiment de hussards de la garde.

Relevé sur sa demande de ses fonctions d'aide de camp auprès du général Essen, il se hâta de rejoindre la grande armée et assista à toutes les batailles de cette mémorable campagne.

Arrivé l'un des premiers sur les murs du fort de Wenja, il reçut pour sa brillante conduite un sabre d'honneur avec l'inscription : *Pour le courage.*

Stabsrittmeister (capitaine en second) au même régiment, le 10 novembre 1812, et nommé en même temps aide de camp du général Korff, il fit à ses côtés les campagnes de Russie, d'Allemagne et de France, se distingua à la bataille de la Katzbach et reçut à ce moment la croix de Sainte-Anne de 2e classe.

Détaché par son chef à un corps volant qui opérait du côté de Hambourg, il y reçut du prince royal de Suède la croix de chevalier de l'ordre de l'Epée.

Promu capitaine à son régiment, le 4 novembre 1813, et maintenu dans ses fonctions auprès du général Korff, il prit part au combat livré le 30 mars à Montmartre, entra à Paris dans la suite de l'Empereur et reçut successivement la médaille commémorative de la prise de Paris et celle de la campagne de 1812.

Après le débarquement de Napoléon à Fréjus, il accompagna de nouveau le général Korff en France.

Marié en 1815 avec la comtesse Adélaïde de Schimmelmann, il obtint, en 1816, l'autorisation de quitter l'armée russe, tout en conservant le droit de porter l'uniforme de son régiment, et s'établit, en 1821, à Wandsbeck (Holstein) puis, en 1823, à Copenhague.

Autorisé en 1827 par l'empereur de Russie à entrer au service du roi de Danemark en qualité de colonel à la suite, naturalisé danois, le 8 juin 1827, par le roi Frédéric VI, qui lui reconnut son titre de baron, nommé chambellan le 15 juin, puis envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire au Brésil, le 17 août de la même année, il fut spécialement chargé de conclure un traité de commerce entre le Brésil et le Danemark.

Rentré en Danemark après la ratification de ce traité, nommé

commandeur de l'ordre du Danebrog, le 1er novembre 1828, général-major en 1835 et chargé d'une mission spéciale auprès de la cour de Vienne et nommé peu après Ministre plénipotentiaire à Vienne, il fut maintenu dans ses fonctions par le roi Christian VIII, qui lui envoya, le 27 juin 1840, les insignes de Grand-Croix de l'ordre du Danebrog, en récompense des services signalés qu'il avait rendus au Danemark.

Mort à Kiel, le 26 septembre 1856.

ANNEXE VII

(PAGE 284)

Dès le 4/16 septembre 1832, Koutouzoff avait adressé à l'empereur Alexandre la lettre suivante dans laquelle, jugeant la situation avec un rare sang-froid et une remarquable lucidité, il exposait au tzar et ses projets et les conséquences de l'abandon de Moscou :

« Je prends la liberté, Sire, de faire respectueusement observer à Votre Majesté que l'entrée de l'ennemi à Moscou n'est pas nécessairement l'assujettissement de la Russie. Au contraire, avec l'armée que j'ai réussi à sauver, je vais faire un mouvement sur la route de Toula, ce qui me permettra de couvrir l'importante manufacture d'armes qui se trouve dans cette ville, et la fonderie de canons non moins précieuse de Briansk. Ce mouvement aura surtout l'avantage de couvrir les ressources préparées pour nous dans les plus riches provinces. Toute autre direction m'en aurait séparé et aurait coupé mes communications avec les armées de Tormasoff et de Tchitchagoff, si celles-ci se décident à agir plus activement sur le flanc droit de l'ennemi.

« Quoique je ne veuille pas contester que l'occupation de notre capitale par l'envahisseur ne soit pour nous un coup sensible, je n'ai pas dû hésiter entre cet inconvénient et l'avantage de sauver l'armée pour défendre le pays et je prends à présent, avec toutes les forces dont je dispose, une ligne d'opérations telle que mes corps de partisans, en débouchant de Toula et de Kalouga, vont intercepter la longue ligne de communications de l'ennemi, de Smolensk à Moscou et empêcher l'armée française de recevoir aucun renfort de ses derrières.

« Outre que j'attire ainsi sur moi l'attention de l'ennemi, j'espère le forcer à évacuer Moscou et à changer toute sa ligne d'opérations.

« J'ai prescrit au général Winzingerode de se tenir avec son détachement sur la route de Moscou à Tver et de placer un régiment de cosaques sur la route de Jaroslaw, pour protéger la population contre le pillage des partis ennemis.

« Maintenant que mon armée est concentrée à une petite distance de Moscou[1], je puis attendre l'ennemi de pied ferme. Tant que l'armée de Votre Majesté ne sera pas détruite, vous pouvez attendre de son courage et de son dévouement que la perte de Moscou sera réparée et ne sera pas la ruine de la patrie. Du reste, Votre Majesté reconnaîtra elle-même que cet événement était la conséquence forcée de la perte de Smolensk et de l'état de délabrement où j'ai trouvé l'armée quand j'en ai pris le commandement.

« Le colonel Michaud fera d'ailleurs à Votre Majesté un rapport verbal circonstancié sur l'état de nos affaires. »

1. Le quartier-général était ce jour-là à Koulakowo (rive droite de la Moskwa) (environ 40 verstes nord-est de Moscou) et l'arrière-garde à Ostrowtsy, un peu plus près de Moscou, sur la route de Riazan et sur la rive gauche de la Moskwa.

ANNEXE VIII

(PAGE 288)

QUARTIER-GÉNÉRAL DE LA GRANDE ARMÉE

Commandant en chef : le feld-maréchal prince Golenischeff-Koutouzoff Smolenski ;

Chef d'état-major général : le général de cavalerie baron de Benningsen ;

Général de service : le lieutenant général Konovnizyn ;

Quartier-maître général : le général-major baron de Toll ;

Commandant en chef l'artillerie : le général-major baron de Löwenstern ;

Commandant en chef le génie : le lieutenant général Oppermann ;

Intendants de l'armée : le conseiller privé Lanskoï et le conseiller d'État Kankrine.

Aides de camp du prince :

Le colonel Kaïssaroff ;
Le capitaine Diskancz ;
Le capitaine Pankratieff ;
Le capitaine Kaschoukoff ;
Le lieutenant Solotrisky ;
Le lieutenant Montrezor ;
Le comte de Münnich.

Officiers attachés à la personne du prince :

Le colonel comte Stanislas Potozky, aide de camp de l'empereur ;
Le colonel comte Wladislas Branizky, aide de camp de l'empereur ;
Le colonel Wladek, aide de camp de l'empereur ;

Le colonel prince Koudachoff, aide de camp du grand-duc Constantin ;

Le lieutenant-colonel baron de Löwenstern, aide de camp du général en chef Barclay de Tolly ;

Le capitaine Seslavine, aide de camp du général en chef Barclay de Tolly ;

Le capitaine Bartoloméi, aide de camp du prince d'Oldenburg;

Le capitaine Timroth, aide de camp du prince d'Oldenburg ;

Le capitaine Wardenburg, aide de camp du prince d'Oldenburg:

Le capitaine Sipiaguine, aide de camp de l'empereur ;

Le lieutenant de Born ;

Le lieutenant Nachoschkin, des hussards de la garde ;

Le lieutenant d'Obreskoff, du régiment Séménoffsky de la garde.

ANNEXE IX

(PAGE 312)

Le patriotisme et l'enthousiasme de Löwenstern l'entraînent un peu loin et lui font envisager les choses un peu autrement qu'elles ne se sont passées en réalité.

Si Murat fut en réalité surpris et battu à Taroutino (Winkowo), c'est tout au plus si l'on peut considérer le combat de Malo-Jaroslavetz comme une affaire indécise. Elle se termina même, en réalité, à l'avantage de l'armée française puisque les troupes du vice-roi demeurèrent maîtresses de la ville de Malo-Jaroslavetz, que le lendemain Koutouzoff ramena toute son armée quelque peu en arrière sur la route de Kalouga et que, pendant que l'empereur, dans l'impossibilité de prévenir les Russes à Kalouga, essayait de regagner ses communications en se rabattant par Boroffsk sur la route de Moscou à Smolensk (Mojaïsk-Gjzatsk-Wiasma-Smolensk), Koutouzoff se replia de son côté le 14-26 octobre, se porta sur Medynn et s'engagea plus au Sud sur une route parallèle à la ligne de marche de l'armée française.

De l'avis même des écrivains militaires russes, et de Boutourlin entre autres, cette marche rétrograde, dont l'idée fut suggérée à Koutouzoff par les inquiétudes peu fondées que lui donna le mouvement de Poniatowsky sur Medynn, était une faute grave qui aurait pu avoir les plus dangereuses conséquences si les Français s'en étaient aperçus à temps. Cette retraite de Koutouzoff découvrait, en effet, à Napoléon le chemin de Malo-Jaroslavetz à Medynn et lui donnait la possibilité de diriger sa retraite par Medynn, Toukhnoff et Jelnia sur Smolensk en passant par des pays frais et qui n'avaient pas encore souffert.

L'affaire de Wiasma (3 novembre) ne peut pas, elle non plus, être considérée comme une victoire remportée par les Russes.

La surprise tentée par Miloradovitch échoua, et la belle résistance

de Ney et du prince Eugène empêcha les Russes de couper la retraite à une partie de l'armée et permit aux Ier, IVe et Ve corps de continuer leur marche sur Dorogobouje.

Quant aux trois combats livrés à Krasnoïé, les 15, 16 et 17 novembre, ils n'amenèrent pas les résultats espérés par les Russes, puisque Koutouzoff renonça à renouveler ses attaques, suspendit même la poursuite lorsqu'il vit que l'empereur, afin de donner à Davout et à Eugène le temps de le rejoindre et de s'assurer la possibilité de recueillir les débris de ces deux corps d'armée, s'arrêtait le 17 à Krasnoïé et se disposait à s'engager contre lui.

ANNEXE X

(PAGE 352)

COMPOSITION DE L'ARMÉE DU GÉNÉRAL COMTE WITTGENSTEIN APRÈS SA RÉUNION AVEC LE CORPS DE FINLANDE (GÉNÉRAL COMTE STEINGELL), LE 16/28 OCTOBRE 1812 (D'APRÈS BOUTOURLIN).

Avant-garde :	15 bataillons.
Lieutenant-général prince Jachwill :	15 escadrons.
	2 rég. de cosaques.
	2 comp. d'artillerie.

Corps de droite :
Lieutenant-général comte Steingell :

1re ligne : lieutenant-général Sazonoff.	19 bataillons.
	8 escadrons.
2e ligne : général-major Adadourof.	21/3 comp. d'artillerie.

Corps de gauche :
Lieutenant-général Berg :

1re ligne : le conseiller privé Bibikoff.	14 bataillons.
	8 escadrons.
2e ligne : général-major Koulneff.	21/2 comp. d'artillerie.

Corps de réserve :
Général-major Fock :

Réserve de droite : général-major Rakhmanoff.	14 bataillons.
	4 escadrons.
Réserve de gauche : général-major prince de Sibérie.	25/6 comp. d'artillerie.

Détachement du général-major Wlastoff.	13 bataillons. 3 escadrons. 5 rég. de cosaques. 1 comp. d'artillerie.

Formant un total général de 75 bataillons, 38 escadrons, 7 régiments de cosaques et 10 2/3 compagnies d'artillerie.

ANNEXE XI

(PAGE 352)

COMPOSITION DE L'ARMÉE DU DANUBE SOUS LES ORDRES DU GÉNÉRAL EN CHEF, AMIRAL TCHITCHAGOFF, DANS SA MARCHE VETS LA BÉRÉZINA, LE 15/27 OCTOBRE 1812 (D'APRÈS BOUTOURLIN).

Détachement du général-major Tchaplitz.	4 bataillons. 11 escadrons. 3 rég. de cosaques. 1 comp. d'artillerie.
Avant-garde : *Aide de camp général comte Lambert :*	7 bataillons. 28 escadrons. 5 rég. de cosaques. 2 comp. d'artillerie.
Corps du lieutenant-général Woïnoff :	18 bataillons. 20 escadrons. 2 rég. de cosaques. 6 comp. d'artillerie.
Corps de réserve : *Lieutenant-général Sabanéieff :*	21 bataillons. 16 escadrons. 3 rég. de cosaques. 6 comp. d'artillerie.

Formant un total général de 50 bataillons, 75 escadrons, 12 régiments de cosaques et 15 compagnies d'artillerie.

ANNEXE XII

(PAGE 359)

ÉTAT DE SITUATION DES CORPS DE LA GRANDE ARMÉE RUSSE AUX ORDRES DU MARÉCHAL PRINCE KOUTOUZOFF, LE 22 NOVEMBRE/14 DÉCEMBRE 1812 (D'APRÈS BOUTOURLIN).

PRÉSENTS SOUS LES ARMES :

	Hommes.
Ier corps de cavalerie	692
IIe — — du général Korff	2.662
IVe — — du général Wassiltchikoff	1.527
Corps des cuirassiers du prince Galytzine	2.283
IIe corps — du prince Dolgorouki	3.315
IIIe — — du comte Strogonoff	8.531
IVe — — du comte Ostermann	2.722
Ve — — de S. A. I. le grand-duc Constantin	5.320
VIe — — du général Doktoroff	2.997
VIIe — — du général Rajeffsky	6.533
VIIIe — — du général Borosdine	3.711
TOTAL des présents sous les armes	40.290

Dont 5.142 recrues et 1.615 miliciens.

MALADES :

A la suite de l'armée	777
Renvoyés aux bagages	1.276
Laissés aux hôpitaux permanents	14.531
Laissés aux hôpitaux temporaires	31.751
TOTAL des malades de la grande armée	48.335

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Abensberg, 135.
Achille, 173.
Adadouroff (général-major russe), 389.
Aderklaa, 127.
Albrecht (colonel russe), 238.
Aleksejew, 334.
Alembert (d'), 57.
Alexandre Ier (empereur de Russie), 74, 76, 83, 92, 98, 102, 141, 145, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 174, 177, 178; 179, 182, 183, 184, 185, 187, 188, 189, 191, 192, 193, 194, 195, 197, 198, 201, 203, 204, 205, 207, 208, 214, 217, 223, 225, 240, 241, 244, 245, 247, 250, 253, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 293, 294, 296, 297, 303, 310, 311, 313, 319, 322, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 377, 378, 380, 381, 388, 386.
Allemagne, Allemands, 44, 46, 58, 68, 88, 138, 296, 380, 381.
Altenkirchen, note 26.
Amirauté (boulevard de Saint-Pétersbourg), 161.
Andelfingen, 54.
Andreïeffka, 232.
Andréjeffsky (prince, colonel russe), 77.
Andréossy (général, comte), 94, 95, 98, 107, 108.
Angleterre, Anglais, 71, 73, 74, 75, 88, 121, 159, 318.
Anrep (colonel commandant les chevau-légers de l'Ukraine), 16, 19.
Anstett (baron), 182, 183, 185, 373.
Appony (comte), 95.
Araktchéjeff (comte), 148, 149, 150, 178, 362, 373.
Archiduc Charles, 26, 54, 55, 65, 66, 67, 68, 104, 115, 116, 120, 129, 130, 131, 132, 138, 142, 143.
Archiduc Jean, 116, 132, 134.
Archiduc Maximilien, 104, 105.
Armée (Première), 179, 187, 205, 206, 218, 219, 221, 224, 232, 248, 250, 251, 252, 264, 273, 274, 275, 276, 370, 372, 375, 376.
Armée (Deuxième), 206, 208, 219, 220, 222, 232, 248, 250, 262, 264, 266, 273, 274, 275, 276, 375, 376.
Armée du Danube, 288, 391.
Armée autrichienne, 43, 55, 104, 113, 114, 116, 120, 124, 126, 128, 129, 131, 132, 134, 136, 142, 143, 145.
Armée française, 63, 65, 87, 88, 102, 103, 104, 110, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 124, 126, 127, 128, 129, 131, 132, 134, 136, 137, 143, 145, 179, 187, 190, 208, 220, 221, 228, 231, 243, 247, 250, 251, 255, 264, 269, 271, 272, 273, 283, 298, 299, note 301, 302, 303, 304, 306, 308, 310, 312, 313, 315, 316, 317, 318, 319, 327, 341, 342, 343, 345, 346, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 383, 384, 385, 387, 388.
Armée russe, 43, 54, 55, 65, 67, 68, 74, 87, 88, 187, 188, 195, 204, 205, 206, 207, 208, 211, 212, 213, 219, 220, 221, 222, 223, 226, 227, 231, 233, 236, 237, 238, 239, 240, 242,

243, 244, 245, 246, 247, 250, 252, 257, 260, 264, 269, 271, 272, 273, 274, 276, 281, 284, 286, 287, 288, 289, 290, 291. 293, 294, 295, 296, 297, 298, 300. 301, 302, 303, 304, 306, 308, 309, 310, 311, 313, 314, 315, 322, 334, 342, 348, 349, 351, 353, 354, 356, 359. 360. 361, 363, 377, 378, 381, 384, 385, 387, 392.
Armée turque, 68.
Armfeldt (comte), 178, 206, 297, 373, 378.
Arnstein (Mme), 95.
Arrighi (duc de Padoue, général), 117.
Artillerie de la Garde, 127.
Artois (comte d'), 66.
Asie, 208.
Aspern, 99, 113. 114, 119, 127.
Aspre (capitaine baron d'), 136.
Auersperg (prince d'), 39.
Augsbourg, 43, 44, 45, 57. 59, 60.
Austerlitz, 86, 87, 88, 253.
Auteuil (comte d'), 60.
Autriche, Autrichiens, 46, 55, 62, 64. 88, 91, 92, 102, 103, 104, 109, 113, 114, 115, 120, 123, 130, 131, 140, 147, 149, 152, 337, 380.

B

Bade (grand-duché de), 166.
Baden (près Vienne), 116, 117.
Baggowouth (général russe), 226, 229, 300, 301, note 302, 303, 374.
Bagration (général prince), 206, 208, 209, 212, 218, 219, 220, 224, 232, 234, 235, 245, 247, 248, 249. 253, 257, 258, 259, 260, 261, 272, 277, 288, 377, 378.
Bakhmakoff (lieutenant aux chevaliers-gardes), 221.
Bakhmetieff (capitaine russe), note 16.
Bakhmetieff (général russe), 210, 264, 272, 375.
Balacheff (général russe), 187.
Baltique (mer et provinces de la), 73, 74, 201.
Baranoff (comte, sous-officier russe), 357.
Barclay de Tolly (général, puis maréchal, prince), 167, 177, 178, 187, 199, 190. 191, 192, 193, 195, 196, 197, 203, 204, 207, 208, 209, 210, 211. 212, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 240, 241, 242. 243, 244, 246, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 271, 272, 274, 275, 276, 277, 279, 280, 281, 282, 283, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 294, 295, 296, 302, 304, 307, 319. 320, 321, 322, 323, 325, 374, 377, 378, 380, 386.
Barclay de Tolly (neveu du maréchal 214, 268, 373.
Barnenkoff (major), 236.
Bartolomei (capitaine russe. 259. 297, 373, 386.
Bassano (Maret, duc de), 99. 122. 123, 128, 130.
Bastey (bastion de Vienne), 105
Baturin, 77.
Baur (général russe), 22, 146.
Bavière, Bavarois, 41, 42, 43, 48, 165, 166, 341.
Bavière (prince royal de), 111.
Bechinskovitchy, 209.
Behr (major russe), note 72. 81.
Belmonte (château de), 203.
Benkendorff (général, comte), 7.
Benkendorff (comtesse de), 7. 13.
Benningsen (général russe), 75. 19 206, 208, 250, 253, 259, 261, 277, 278, 281, 283, 286, 288, 300, 301, 302, 303, 305, 306, 309, 311, 323, 325, 376, 380.
Berckheim (colonel, puis général 109, 116, 137.
Bérézina (rivière et combat de la 312, 348, 349, 350, 351, 352, 353. 355, 391.
Berg (lieutenant-général russe), 387.
Berg (grand duché de), 354, 355.
Berlin, 25, 122.
Bernadotte (prince de Ponte-Corvo, prince royal de Suède), 123, 381.
Beroldingen (comte de, ministre de Wurtemberg), 94.

Berthier (maréchal, major général, prince de Neufchâtel, prince de Wagram), 99, 110, 111, 115, 117, 119, 120, 124, 129, 130, 131, 140, 143, note 303, 357.
Bezborodko (ministre de Catherine II), 8, 26.
Bialystok (Biélostok), 16, 17, 179, 180, 182, 183.
Bibikoff (conseiller privé), 389.
Bieloïé, 315.
Biho (capitaine russe), note 29.
Bismarck (de, colonel, puis général wurtembergeois), 336.
Bistrom (général russe), 253.
Bobrinskoï (comte), 155, 156, 157. 161, 162.
Bobrinskoï (comtesse), 86, 90, 155.
Bohême, 38, 41, 43, 61, 104.
Bok (lieutenant russe), 373.
Bonaparte, 63, 87, 101, 114, 201.
Bonaparte (prince Jérôme), 117, 275.
Bonnamy (général), 258, 259.
Boose (comte de), 165.
Borck (de, aide-de-camp de Barclay de Tolly), 256, 257, 371.
Borck (de, capitaine des hussards de la garde russe), 254, 255.
Bordesoulle (général), 117.
Borissoff, 351, 352, 353, 354, 355, 356.
Born (de, lieutenant russe), 386.
Borodino (bataille de), 225, 248, 250, 251, 252, 253, 254, 268, 269, 271, 276, 277, 284, 287, 289, 368, 379.
Boroffsk, 307, 308, 314, 315, 387.
Borosdine (général russe), 210, note 287, note 302, 337, 392.
Boulgari (comtesse), 156.
Boulogne (et camp de), 88.
Bourgogne, 130.
Bouthillier (de, général chef d'état-major du prince de Condé), 60.
Brachno (Bragino), 232.
Branisky (comte, aide-de-camp de l'empereur de Russie), 244, 385.
Braun (baron), 117.
Bray (comte de, ministre de Bavière), 122, 164, 165, 166.
Bray (comtesse de, née Löwenstern), 123, 164, 165.
Bray (Annette de), 165.
Bray (Lise de), 163.
Bregenz, 55, 56.
Brelsk, 17.
Brésil, 382.
Brest-Litowsk, 30, 31, 69, 91, 182.
Brevern (comte de), 96.
Briansk, 383,
Brill (bois de), 352, 353.
Brody, 147.
Broglie (maréchal de), 35.
Brown (comte de), 72.
Brünn, 63, 93, 104.
Buchau (chapitre des chanoinesses de), 57, 58, 59.
Budberg (baron de, lieutenant-général russe), 12, 17, 24.
Budberg (baron Charles colonel russe), 259, 337, 367, 368.
Budberg (baron, Gotthard de), 24, 93, 165, 342.
Budberg (baron Théodore de), 339, 342, 343, 354, 357.
Budberg (baronne de), 19, 167.
Buffon, 57.
Bug (rivière), 31, 32.
Buka (major russe), note 23, note 29, note 38, note 51, note 72, 82.
Burgthor (porte de Vienne), 106
Bussingen, 52, 54, 55.
Bussy (comte de), 60.

C

Canisy (de, écuyer de l'empereur), 126.
Canouville (officier d'ordonnance de l'empereur), 113.
Capellini (docteur), 96.
Carabiniers de Starodouboff (régiment de), 23.
Carnot, 66.
Catherine II (impératrice), 8, 11, 13, 22, 35, 38, 74, 75, 76, 155.
Caulaincourt (duc de Vicence), 108, 150, 116, 168, 169, 357.
Champagne (et vin de), 26, 118, 193, 321, 354, 361.
Champagny (comte de), 99, 122, 129.
Chasseurs (1er régiment de, russes), 331, 332, 333, 334.

Chasseurs à cheval de Kieff (régiment de), 17.
Chasseurs à cheval de la Garde, 111, 122.
Chasseurs à cheval de Titoff (régiment de), note 51, 52.
Chasseurs de la garde russe, 253, 254, 265, 351.
Chavli. 178.
Cheremetieff (comte, officier russe), 265.
Cherson, 38.
Chevaliers-Gardes (régiment des), 151, 191, 221, 259, 264, 266.
Chevau-légers de l'Ukraine (régiment des), 13.
Chevau-légers O'Reilly (régiment de), 128.
Chevau-légers wurtembergeois, 195, 199.
Chewardino (redoute de), note 248, note 252.
Chlapoffsky (officier d'ordonnance de l'empereur), 117.
Cid (le), 342.
Clam (comtesse), 62.
Condé (prince de et corps du), 54, 59, 60, 66.
Constance (et lac de), 44, 45, 54, 56.
Copenhague, 71, 381.
IV^e^ Corps russe, 207.
V^e^ Corps russe, 207.
I^er^ Corps de cavalerie russe, 207.
Cosaques et Cosaques du Don, 57, 143, 183, 186, 202, 292, 295, 298, 300, 301, 303, 304, 306, 311, 313, 324, 325, 329, 330, 332, 334, 347, 348, 356, note 375, 382.
Cosaques d'Astakoff (régiment de), 50.
Cosaques de la Garde, 190, 194, 216.
Cosaques de la Petite Russie, 76.
Cosaques de l'Oural (régiment de), note 51, 52.
Cosaques de Tchugujeff (Tchougouieff) (régiment de), 77.
Cosaques du Bug, 293.
Cosenz (lieutenant-colonel russe), note 16, 17.
Coudenhoven (François-Louis, comte de), note 93.
Coudenhoven (comtesse, née de Löwenstern), 94, 135.
Courlande, note 15, 19, 201, 381.
Cracovie, 36, 63, 91, 92, 93, 143, 144, 145.
Crimée, 90, 174.
Cronstadt, 5.
Cuirassiers (1^er^ régiment de), 109, 116, 303, 305.
Cuirassiers (9^e^ régiment de), 116.
Cuirassiers de la Petite Russie (régiment de), 77.
Cuirassiers de l'empereur (régiment de), 260, 351, 367.
Cuirassiers de l'ordre de Saint-Georges (régiment de), 77, 251.
Cuirassiers de Numsen (régiment de), 22, 23, 30, 31.
Cuirassiers de Woïnoff (régiment de), note 51, 76.
Custozza, note 136.
Czankova, 285.
Czartoryska (princesse), 144.
Czartoryzky (prince Adam), 145, 182.
Czernitchnia (rivière), note 293.

D

Dalmatie, 114.
Damas (comte Charles de), 60.
Damas (comte Gaston de), 60.
Danebrog (ordre du), 382.
Danemarck, 381, 382.
Danemark (Christian VIII, roi de), 382.
Danemark (Frédéric VI, roi de), 337, 380, 381.
Danube (fleuve), note, 26, 43, 59, 112, 113, 115, 119, 120, 121, 139.
Daouguelichki (combat de), note 195.
Daru (comte), 107, 122.
Daun (feld-maréchal autrichien), 38.
Davidoff (chef de partisans russes), 295, 296, 298.
Davidoff (M^me^), 168.
Davout (maréchal, prince d'Eckmuhl, duc d'Auerstaedt), 87, 113, 121, 127, 128, 130, 132, 137, 187, note 212, 314, 316, 334, 341, 343, 344, 345, 388.
Debrine (major russe), note 72.
Delzons (général), 254, 308.

Depreradovitch (lieutenant-général russe), 375.
Déry (général), 305.
Dessna (rivière), note 287, 288.
Dickoff (M.), 164.
Diesenhofen, 49, 52, 53, 54.
Diskancz (capitaine, aide de camp de Koutouzoff), 385.
Disna (rivière), 193.
Dniéper (Borysthène, fleuve), note 212, 219, 220, 231, 232, 276, 315, 327, 329, 331, 332, 334, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351.
Doktoroff (général russe), 208, 220, 222, 258, 275, 277, 279, 280, 281, note 302, 305, 307, 308, 310, 345, 346, 347, 348, 375, 392.
Dolgorouky (prince Wladimir, colonel russe, puis général), 77, 145, 392.
Dombrowsky (général), 144, 351, 353.
Don (fleuve), 295.
Donhalsky (comte), 41.
Donhalsky (comtesse), 41.
Dorogobusch (Dorogobouje), 222, 223, 232, 234, 250, 327, 328, 329, 330, 331, 388.
Dorogomilow (barrière de Moscou), 279, 285.
Dorokhoff (général russe), 229, 295, 298, 307, 308, 309, 337.
Dorpat, 20, 28, 83, 91.
Dorsenne (général), 110.
Dragons de Courlande (régiment de), 293.
Dragons de Kargopol (régiment de), 194, 317.
Dragons de Kieff (régiment de), 77.
Dragons de Kinburn (régiment de), 77.
Dragons de la garde russe (régiment de), 238.
Dragons de la Nouvelle-Russie (régiment de), 331.
Dragons de Sibérie (régiment de), 267.
Dragons de Starodouboff (régiment de), 77.
Dragons de Tchernigoff (régiment de), 77.
Dragons du duc d'Enghien, 60.
Drasdoffsky (major russe), note 72.
Dresde, 357.
Drissa (camp de), 191, 204, 205, 275.
Drogozyn, 180, 183, 184, 185.
Dumonteil (M^me^, harpiste), 173.
Duna (rivière), 70, 200, 204, note 206, 209, 212.
Dunaburg, 190.
Dupuis (émigré français), 44.
Durand, 173.
Duroc (grand-maréchal, duc de Frioul), 99, 111, 115, 120, 122, 126, 129, 130, 131, 134, 357.

E

Eglisau, 48, 49, 50, 51, 67, 68.
Ehme (D'), conseiller de régence), 183.
Elbe (fleuve), 296.
Ellimps (comtesse), 357.
Enghien (duc d'), 59, 60.
Epée (ordre de l'), 381.
Erfurt (et congrès d'), 102.
Escales (M^me^), 95.
Espagne, 87, 164, note 341, 342.
Essen (lieutenant-général russe), 15, 181, 184, 223, 282, 381.
Esterhazy (prince Paul), 140, 141.
Esthonie. — Esthoniens, 15, 154, 201, note 367, 380, 381.
Eugène de Beauharnais (prince, vice-roi d'Italie), 114, 143, 213, 254, 305, 307, 308, 309, 314, 316, 334, 337, 338, 355, 357, 387, 388.
Europe, note 15, 16, 64, 87, 100, 113, 118, 130, 168, 176, 201, 202, 208, 250, 276, 321.
Eylau (bataille d'), 89, 282, 319, 380.

F

Federsee, 57.
Feldjäger, 149, 180, 185, 192.
Fendüser (précepteur allemand), 4.
Fersen (comte de), 9.
Fezensac (général, duc de), 117.
Figner (colonel russe), 295, 296, 297.
Fili (village près de Moscou), 279.
Finlande, 35, 380, 389.
Fischer (général), 144, 305.

Flahault (général, comte de), 117, 130.
Florence, 92, 174.
Fock (général russe), 66, 67, 380, 387.
Fomkino, note 248.
Fontana (général), 308.
France. — Français, 16, 23, 35, 40, 41, 46, 53, 54, 68, 69, 70, 71, 87, 93, 94, 96, 97, 102, 106, 108, 111, 118, 119, 121, 140, 146, 149, 150, 151, 152, 159, 160, 166, 168, 177, 180, 182, 183, 187, 188, 201, 203, 212, 216, 228, 231, 236, 251, 252, 253, 263, 266, 274, 281, 296, 310, 319, 321, 327, 328, 333, 334, 336, 337, 338, 339, 347, 348, 351, 352, 353, 356, 358, 380, 381, 385.
Francfort, 182.
François (empereur), 94, 104, 139, 337.
Franck (Dr), 90, 95, 96, 97.
Franova, 86.
Frédéric le Grand, 38, 110.
Frein (château de), 138.
Fréjus, 63, 381.
Friedland, 89, 254.
Friedrichshamm, 380.
Friesele (de, lieutenant-général russe), 20.
Fugger (comte de), 43.
Fünfkirchen (comtesse), 96, 129, 130.

G

Gagarine (comte Paul, officier russe), 98, 111, 121, 125, 126, 142.
Gagarine (princesse), 99.
Galicie, 102, 144, 365.
Gallizyn (général, prince Boris), 256, 272, 278, note 302.
Gallizyn (Dmitri, comte, général russe), 77, 144.
Gallizyn (prince Michel, officier russe), 264.
Gallizyn (prince Serge, général russe), 30, 31, 32, 75, 102, 145, 146, 149, 376, 392.
Gallizyn (princesse, née Wsevoloschky), 171, 172, 173, 174.
Garde (Vieille), 108, 126, 271, note 301, 337.
Garde impériale russe, 259, 260.
Garde royale (de France), note 37.
Garde russe (cavalerie de la), 267, 268.
Gardes à cheval (régiment des), 13, 83, 231, 264.
Gazan (général de division), 54.
Gendarmerie d'élite, 122.
George (Mlle, de la Comédie-Française), 172, 173.
George, cadette (Mlle), 173.
Gifflenga (général), 308.
Gjatsk, 315, 316, 387.
Glatkoff (général russe), 77.
Glatt (rivière), 68.
Gluchow, 76, 77, 81, 84, 85.
Golovkin (comte), 96.
Gontcharovo, 314, 315, 316, 317.
Gorgoly (colonel, puis général russe, 98, 117, 121, 126, 132, 133, 135, 137, 139, 141.
Gorki (redoute de), note 251, 252.
Gorodnia, note 313.
Gortchakoff (prince, général russe), 52, 54, 66, 67, 273, 375.
Goudovitch (général-lieutenant russe), 67, note 72.
Gourko (capitaine russe), 372.
Graben (duc de Vienne), 105.
Grand-duc Alexandre, 8.
Grand-duc Constantin, 8, 83, 147, 174, 198, 206, 219, 225, 233, 234, 375, 378, 381, 386, 392.
Grand-duc Paul (le futur empereur Paul Ier), 8.
Grèce. — Grecs, 156, 164.
Greigh (M.), 168.
Grenadiers à cheval, 222.
Grenadiers de Fanagorie (régiment de), 17.
Grenadiers de la Vieille Garde, 107, 108, 126.
Grisons (canton des), 55.
Grodno, 15, 16, 19, 99, 177, 180.
Grünheim (baron de), 60.
Guerre de Sept-Ans, 35.

H

Hambourg, 381.
Heislingen, 46.
Helfreich (lieutenant-général russe), 12, 69.

Helvétius, 57.
Hermione, 173.
Herzberg (major russe), note 72.
Hesse-Philippsthal (prince de, officier, puis général russe), 278, 279.
Hessling (médecin en chef de l'armée russe), 319.
Hietxing, 108.
Hiller (baron, feldzeugmeister), 104.
Hitroff (général-major russe), 62, 158, 174, 175.
Hitroff (Mme Elise), 172, 173, 174.
Hochberg (comte de, plus tard grand-duc de Bade), 165.
Hogendorp (comte de, ministre de Hollande), 94.
Hohenheil (château fort), 46.
Hohenlohe (prince de, chef d'escadrons wurtembergeois), 195, 202.
Hohenzollern (prince de, général autrichien), 132.
Holbach, 57.
Hollabrunn, 79, 136, 137, 139.
Hollande, 69, 94, 180.
Holstein, 381.
Hongrie, 43, 141, 144.
Hottentots, 41.
Hussards (10e régiment de), 219.
Hussards d'Akhtyr (régiment de), 77.
Hussards de la garde (régiment de), 209, 210, 227, 256, 293, 381, 386.
Hussards d'Elisabethgrad (régiment de), 199, 210, 331, 334, 338, 339.
Hussards d'Izum (Izoum) (régiment de), 77, 229, 256, 380, 381.
Hussards de Marioupol (régiment de), 181, 259, 267.
Hussards de Paris, 52.
Hussards de Pavlograd (régiment de), 22.
Hussards de Summ (régiment de), 48, 77, 214, 297, 298, 300, 329, 331, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 353, 356.
Hussards polonais, 199.

I

Igelstrom (comte d', colonel russe), note 23, note 29, 32.
Infanterie de ligne (30e régiment d'), note 258.
Iphigénie, 173.
Ismaïl, 64.
Ispravnik (maire), 344.
Italie. — Italiens, 31, 64, 65, 69, 89, 101, 116, 129, note 136, 159, 296.
Ivanoff (lieutenant-colonel russe), note 16.

J

Jablanoffsky (princesse), 41.
Jachwell (général-lieutenant, prince), 389.
Jaroslavetz, 78, 384.
Jelnia, 317, 387.
Jeltoukhine (colonel russe), 228.
Jermoloff (général russe), 203, 204, 207, 214, 216, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 231, 235, 247, 248, 258, 259, 272, 273, 276, 278, 281, 287, 290, 292, 293, 294, 295, 296, 301, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 322, 323, 324, 325, 326, 347, 348, 349, 350, 351, 372, 373.
Jessipoff (lieutenant-général russe), 67.
Jitomir, 148.
Joseph II (empereur), 38.
Joukhnoff, 315.
Jourdan (général, puis maréchal), 26.
Jourkoffsky (général russe), 331, 332, 333, 334, 335, 338, 339, 340, 341, 343, 344, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352.
Juifs, 37, 180, 181, 198, 242.
Junot (duc d'Abrantès), 227, 228.

K

Kachinzoff (officier russe, aide de camp de Barclay de Tolly), 266, 373.
Kaiser-Ebersdorf, 114, 115, 120, 121, 125.
Kaïssaroff (aide de camp de Koutouzoff), 252, 312, 313, 385.
Kalouga, 277, 284, 288, 291, 297, 304, 305, 306, 307, 309, 312, 314, 383, 387.
Kamenoi-Ostroff (île près de Saint-Pétersbourg), 172.

Kankrine (conseiller privé russe), 385.
Kapsewitch (général-lieutenant russe), 375.
Karamsine (historien russe), 239.
Karamsine (M^me^), 239.
Karin (capitaine russe), 373.
Karpenko (colonel du 1^er^ régiment de chasseurs russes), 331, 332, 333.
Kartakoff (lieutenant-colonel russe), note 23.
Kaschoukoff (capitaine, aide de camp de Koutousoff), 385.
Katzbach (bataille de la), 381.
Kazan, 246.
Kieff, 190.
Kiel, 382.
Kikine (colonel russe), 258, 259, 372.
Kinsky (comte Philippe), 38.
Kisseleff (comte, officier russe), 265.
Kitaïeff (lieutenant-colonel russe), note 72, 73.
Klamine (capitaine russe), 372.
Kliastitsy (combat de), note 238.
Klingel (général saxon), note 209.
Klinger (capitaine, aide de camp de Barclay de Tolly), 203, 234, 254, 265, 268, 372.
Knorring (général-major russe), 376.
Kobrin (combat de), 208, note 209.
Kollin (champ de bataille de), 38.
Kollowrath (comtesse), 62.
Kolocza (rivière), note 252.
Kologrivoff (général russe), 76.
Kombourley (de, fonctionnaire civil), 148.
Komorn, 43.
Königsegg (comte de), 56, 57.
Könovnizyn (général russe), 210, 211, 222, 228, 230, 248, 251, 276, 278, 281, 285, 288, 290, 293, 294, 305, 306, 307, 308, 310, 323, 325, 359, 360, 361, 362, 374, 385.
Kopys, 351.
Korff (général russe), 195, note 206, 222, 226, 229, 264, 278, note 302, 304, 316, 341, 343, 344, 347, 348, 349, 376, 381, 392.
Korneuburg, 138.
Korsakoff (général russe), 33, 34, 39, 45, 47, 48, 49, 50, 51, 54, 55, 56, 57, 65, 68, 69, 376.
Kostaky (hameau de), 353.
Kosziusko (général en chef polonais), 9.
Kotschoubey (comte), 78.
Koudacheff (colonel, prince, aide de camp de Koutouzoff), 252, 293, 298, 325, 339, 347, 348, 362, 386.
Koulakowo, note 384.
Koulneff (général-major russe), 389.
Kourakin (prince Alexis), 83, 85.
Koutaïzoff (comte, général russe), 195, 196, 203, 232, 258, 259, 272, 372.
Koutouzoff (feld-maréchal, prince), 86, 87, 88, 167, 168, 250, 251, 252, 256, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 266, 267, 268, 269, 270, 272, 273, 274, 275, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 292, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 321, 322, 324, 325, 326, 339, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 381, 383, 385, 387, 392.
Koutouzoff (princesse), 155, 170, 173.
Kowno, 19, 187, 188, 374.
Krasnaia-Pakhra, 286, 287.
Krasnoié (et comtat de), 219, 310, 312, 317, 334, 337, 343, 345, 346, 347, 348, 349, 351, 352, 354, 357, 360, 388.
Krazinsky (officier d'ordonnance de l'empereur, plus tard général de division au service de Pologne), 117, 118.
Kretoff (général russe), 272.
Kreutz (baron, colonel russe), 267.
Kroning (général russe), 147.
Krüdener (colonel russe), 224, 225.
Krüdener (M^me^ de), 174.
Krusenstern (de, général russe), 71.
Krynky, 180, 181.
Kulm, note 12.
Kursele (colonel russe), note 16, 17.

L

Labanoff-Rostowsky (prince), 146, 178.

Labbat (général russe), 372.
Lacroix (colonel), 121.
Lagrange (général), 109.
La Harpe, 74.
Lambert (colonel, puis général russe), note 23, note 29, 36, note 37, note 38, 45, note 51, 270, 352, 353, 391.
Lamsdorff (aide-de-camp de Barclay de Tolly), 265, 269, 373.
Lanciers de Pologne (régiment des), 200.
Lanciers prussiens, 199.
Lanciers (uhlans) de Schwarzenberg (régiment des), 135.
Langeron (comte de, général russe), 69.
Lannes (maréchal, duc de Montebello), 98, 107, 114.
Lanskoï (conseiller général), 308, 309, 373, 385.
Lanskoï (gouverneur civil), 180.
Lapoukhine (officier russe), 365.
Lasalle (île), 113.
Lascy (lieutenant-général russe), 17, 18.
Lauffen, 47.
Lauriston (général, comte de), 125, 139, note 285, 299.
Lauzun (de), 156.
Lavinskoï (gouverneur de Wilna). 373.
Lavroff (général russe), 193, 194, 261, note 302, 372.
Laxenburg (château de), 117.
Layard (M.), 160.
Le Blanc (M^me^), 60, 61.
Lebzeltern (baron de), 166.
Légion d'honneur, 142, 146.
Leipzig, note 17, 80.
Lekoschine (général russe), 48, 67.
Lemberg, 146.
Lepaultre (colonel du 9^e^ régiment de cuirassiers), 116.
Lesser (comte de, lieutenant-colonel russe), 245, 246.
Letachewka, 297, 298, 302.
Levacheff (colonel russe), 166, 191, 265.
Levié (général), 308.
Lida, 375.
Liechtenstein (prince Jean de), 136, 139, 140.
Liechtenstein (prince Louis de, général autrichien), 105, 135, 140.
Liechtenstein (princesse Maurice de). 135, 140.
Lieven (comte de), 371.
Lieven (comtesse de), 162, 163, 167.
Ligne (prince de), 95.
Likhatcheff (général russe), 272, 375.
Limat (rivière), 48.
Lindau, 45, 55, 56.
Lindener (général russe), 70.
Lissoffsky (major russe), 335, 337. 357.
Lithuanie, 189.
Livonie, 15, 23, 24, 76, 174, 204, 241.
Lobau (île de), 112, 114, 115, 119, 120, 121, 125, 132, 133, 134.
Lobau (Mouton, général, comte de), 357.
Londres, 71, 279, 321.
Lorge (général de division), 53, 54.
Lossmina (ravin de la), 346.
Loubino, 231.
Louis XIV, 9.
Louis XVIII, 33, note 142.
Louise (reine de Prusse), 43.
Louja (rivière), 314.
Loukownia, note 288.
Löwenstern (lieutenant-général baron de), 224, 299, 301, 372, 383, 385.
Löwenstern (Amélie de), 70, 71, 73, 89.
Löwenstern (Charles de), 20.
Löwenstern (Edouard de), 89, 213, 215, 226, 247.
Löwenstern (Ferdinand de), 88, 89.
Löwenstern (Georges de), 89, 279, 282, 309, 337, 338, 339, 346, 348, 349, 352, 354, 357, 361, 380, 381, 382.
Löwenstern (baronne Georges de, née comtesse de Schimmelmann), 379.
Löwenstern (Hedwige-Marguerite de, née Stael Holstein), 32, 378.
Löwenstern (Hélène de), 14.
Löwenstern (Henriette de), 21, 27.
Löwenstern (Herrmann de), 71, 74, 89.
Löwenstern (Hermann-Louis, baron de), 378.

Löwenstern (Julie de), 71.
Löwenstern (Léonce de), 86.
Löwenstern (Louis Hermlad de), 223.
Löwenstern (Othon de), 166.
Löwenstern (Théodore de), 89.
Löwenvolde (baron, colonel russe), 191, 259, 265.
Lubinsky (officier d'ordonnance de l'empereur), 118.
Lublin, 91, 92.
Lubomirsky (prince), 244.
Lubomirsky (prince Henry), 95, 144.
Lubomirsky (princesse Henry), 95, 146.
Lubomirsky (princesse maréchale), 95.
Lubow, note 194.
Lucullus, 337.
Lutzk, 22.
Lvoff (de, colonel russe), 77.

M

Macdonald (Dr), 220, 247.
Macdonald (maréchal duc de Tarente), 132, note 142.
Mack (général autrichien), 88.
Mainville Fodor (Mme, cantatrice), 173.
Maison (général, comte), 357.
Malfatti (Dr), 96.
Malo-Jaroslavetz, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, note 313, 314, 317, 337, 349, 350, 351, 352, 387.
Mamontoff (comte), 239.
Mannheim, 55, 68.
Manteuffel (comte, officier russe), note 16, 17.
Manuzzi (comte), 203.
Marbœuf (de, officier d'ordonnance de l'empereur), 107, 118.
Marbre (palais de), 158, 159, 174.
Margaroff (lieutenant-colonel russe), note 72.
Marie-Louise-Béatrice (archiduchesse d'Autriche), 95.
Markgrafen-Neusiedel, 131.
Markoff (comte), 238.
Markovitch, 77.
Marmont (maréchal, duc de Raguse), 116.
Masséna (général de division, puis maréchal, duc de Rivoli, prince d'Essling), 47, 48, 54, 55, 66, 107, 114, 115, note 119, 121, 127, 136, 137.
Mecklemburg (prince Charles de), 272.
Méditerranée (mer), 71.
Medynn, 314, 315, 387.
Mehlmarkt (place à Vienne), 97.
Meissner (M.), 182.
Melgounoff (major russe), note 23.
Meller-Zakomelsky (lieutenant-général russe), 146, 147, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 375.
Mer Noire, 22.
Mesnard (général de division), 53, 54.
Mestre (comte de, ministre de Sardaigne à Saint-Pétersbourg), 165.
Metchersky (prince Basile), 159, 160.
Metchersky (prince), 7.
Metchersky (prince Jean), 161, 162.
Metchersky (princesse), 172.
Metternich (prince de), 140.
Michaud (colonel, aide-de-camp de Koutouzoff), 384.
Michelson (général russe), 82, 83, 85.
Miloradovitch (comte, général russe, 62, 282, 283, 285, 287, 292, 293, 294, 297, 298, 299, 300, 301, 303, 304, 314, 315, 316, 317, 323, 324, 325, 326, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 338, 340, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 387.
Minisky (colonel russe), note 72.
Mittau, 19, 22, 23, 24, 32.
Mnizeck (comte), 138.
Mnizek (comtesse de, née princesse Luborwiska), 138.
Modène (comte de, capitaine russe, note 23, 38, note 38, 39, 69, 70.
Mohileff, 83, note 210.
Mohrungen, note 16.
Mojaisk, 248, 251, 269, 278, 315, 316, 387.
Moldau (rivière), 41.
Montboisier (comte de), 39.
Montboisier (Pauline de), 40.
Montesquiou (comte de), 117, 129, 130, 341, 345, 346.
Montmartre, 381.

Montmaur (comte de), 117.
Montrezor (aide-de-camp de Koutouzoff), 385.
Morand (général), 187, note 258.
Moravie, 38, 131, 141.
Moreau (général), 26.
Morskaïa (rue de Saint-Pétersbourg), 12.
Mortara, note 136.
Mortemart (comte de), 118.
Mortier (général de division, puis maréchal, duc de Trévise), 54.
Moscou, 80, 190, 200, 207, 208, 220, 222, 226, 227, 228, 230, 231, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 287, 289, 296, 297, 299, note 301, 304, 306, 341, 349, 350, 352, 353, 359, 376, 383, 384, 387.
Moskowa (bataille de la, et rivière), note 279, 377, note 384.
Mostchinky, 220.
Mouromzoff (aide-de-camp du général Jermoloff), 231.
Mouschkine (général russe), 194, 372.
Mouton Blanc (auberge à Augsbourg), 44.
Mühlhausen, 60.
Münnich (comte de, aide-de-camp de Koutouzoff), 385.
Murat, roi de Naples, 190, 196, 197, 198, 202, 209, 213, 242, 258, 283, 284, 285, 286, 290, 293, 294, 297, 298, 299, 300, 301, 303, 304, 306, 337, 358, 387.
Mutthental, 57.

N

Nachoskine (comte, officier russe), 365, 386.
Nani (capitaine russe), note 29, note 38, note 72.
Nansouty (général, comte de), 128.
Napoléon, 63, 86, 87, 88, 97, 98, 99, 102, 103, 104, 105, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 136, 137, 139, 142, 144, 145, 146, 168, 169, 177, 186, 187, 188, 200, 204, 209, 212, 218, 219, 220, 221, 222, 228, 232, 249, 252, 254, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 289, 29 , 297, note 301, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 334, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 377, 381, 387, 388.
Narbonne (comte de), 185.
Narew (rivière), 17.
Narischkine (Léon, capitaine, puis colonel russe), 229, 230, 365, 371.
Nauendorf (général autrichien), 55.
Nelson (amiral), 75.
Neukirch, 44, 45.
Néva (la), 175.
Neveroffsky (général russe), 219.
Ney (maréchal, prince de la Moskowa, duc d'Elchingen), 87, 220, 317, 334, 343, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 373, 374, 355, 357, 358, 387, 388.
Nicolas I^er^ empereur de Russie), 379.
Niémen (rivière), 186, 187, 277.
Nilus (colonel d'artillerie russe), 231.
Nord (mer du), 71.
Novare, note 136.
Novgorod Sieversky, 76.
Novoselzoff (M^me^), 168.
Noziay (baron d'), 46.
Nugent (feldzeugmeister, comte), note 136.
Numsen (général russe), 22, 24, 25, 28, 29, 31, 32, 33, 34, 35, 36.
Nussdorf, 113.

O

Ober-Pahlen, 90.
Obrescoff (d'), aide-de-camp de Rostopchine), 240, 386.
Ocharoffsky (Ojaroffsky, général russe), 315, 337.

O'Connor (lieutenant-colonel russe), note 72.
Oder (fleuve), 365
Oginsky (comte, sénateur). 92.
O'Hara (chevalier), 141.
Okhounieff (général russe), 210.
Oldenburg (prince Auguste d'), 206, 230, 231, 234, 257, 296, 297, 321, 322, 324, 373, 386.
Oldenburg (Prince Georges d'), 192.
Olmütz, 37, 63, 142, 143.
Olonne (comte d', colonel russe), 266.
Olsoufieff (aide-de-camp du grand-duc Constantin), 225.
Olsoufieff (général russe), 374.
Opoltchenie (milice), 273.
Oppermann (général - lieutenant russe), 385.
Orcha, note 242, 346, 347.
O'Reilly (général autrichien), 105.
Orel (régiment d'), 307, 308.
Orenburg, 246.
Orloff (capitaine russe), 373.
Orloff (colonel comte), 265, 268.
Orloff (comte Alexis), 164, 168.
Orloff (comte Grégoire), 221, 234, 265.
Orloff (comte Wladimir), 164, 165, 238, 243.
Orioff (comtesse Anna), 168.
Orloff (comtesse Grégoire), 168.
Orloff (comtesse Wladimir), 168, 169, 239, 245.
Orloff (prince), 153.
Orloff-Denissoff (comte), 302, 303, 304, 315.
Ornano (général comte d'), 271.
Oschmiany, 357.
Ostermann Tolstoï (comte, général russe), 209, 210, 211, 212, 227, 263, 264, 272, 281, note 302, 303, note 306, 316, 374, 392.
Ostrowno (combat d'), 209, 210, 211, 275.
Ostrowtsy, note 384.
Oudenarde (comte d', colonel, puis général), 117, 128.
Oudinot (général de division puis maréchal duc de Reggio), 53, 54, note 238, 351, 352, 353, 354.
Oulcha (Oulitsa, rivière), 317.
Oungia (rivière), 232.
Ouschakoff (général russe), 293.
Ouasviate, 232.
Ouvaroff (général-lieutenant russe), 149, 153, 227, 228, 270, 271, 272, note 288. 317, 358, 360, 375.
Ouvaroff (M^me^, née princesse Lubomirski), 172.

P

Pachkoff (officier russe), 365.
Pachkoff (palais à Moscou), 283.
Pahlen (comte, général en chef), 6, 15, 19, 73, 74, 75, 250.
Pahlen (Paul, comte), 16, 19, 77, 178, 352, 353.
Pahlen (Pierre, comte), 16, 19, 77, 185, 206, 208, 212, 213, 214, 215, 216, 219, 226, 242, 246, 247, 270, 275, 276, 374.
Pajol (général), 187.
Pakhra (rivière), 286, note 288.
Panin (comte, diplomate russe), 25, 75, 238.
Panin (comtesse), 165, 239.
Panki, 284.
Pankratieff (colonel, aide-de-camp de Koutouzoff), 252, 385.
Paradis (couvent du), 52.
Pardo (général, ministre d'Espagne à Saint-Pétersbourg), 164.
Paris, 40, 117, 118, 122, 128, 130, 140, 155, 169, 173, 357, 381.
Partouneaux (général), 312, 352, 353, 354, 355.
Paskéivitch (général, comte), 218, 258, 316, 346, 347.
Paul I^er^ (empereur de Russie), 22, 29, 64, 65, 73, 74, 75, 76, 99, 135.
Paulucci (général, marquis), 193, 194, 195, 203, 206, 372.
Pelletier (général), 320.
Pereyra (M^me^), 95.
Périgord (comte de), 118.
Perm, 245.
Peterhoff, 8.
Petersen (aide-de-camp de Barclay de Tolly), 234, 259, 296, 373.
Pezouka (auberge), 212.
Pflümmern, 59.

Phüll (général russe), 204, 205, 206, 296.
Pilsen, 61.
Pino (général), 308.
Pischewitz (major russe), note 23, note 29, 38, note 38.
Plater (comte, officier polonais), 295.
Platoff (Hetmann des cosaques), 208, 219, 242, 278, 279, 302, 305, 310, note 313, 315, 316, 334, 346, 347, 348, 350, 351, 352, 353, note 375.
Plotzk, 17.
Pologne. — Polonais, 92, 143, 145, 146, 180, 188, 200, 201, 244, 276, 295, 358.
Polotniani — Zavod, 312.
Polotzk, 83, 204, 206, 207, 208, note 238.
Pompin (professeur français), 4.
Poniatowsky (maréchal, prince), 144, 145, 221, 314, 343, 387.
Poradin (colonel russe), note 51.
Poretchié (Poreczié-Poradzi), 209, 214, 221, 222.
Portalis (officier d'ordonnance de l'empereur), 118, 130.
Potemkin (colonel, prince), 196, 203, 215.
Potemkine (prince), 76, 147.
Potozky (Alfred, comte) 95.
Potozky (Arthur, comte) 95, 144.
Potozky (comte Ignace) 144.
Potozky (comte Stanislas, aide-de-camp de l'empereur), 244, 347, 348, 385.
Potozky (comtesse), 147.
Pracomtal (comte de), 60.
Prague, 38, 39, 40, 41, 61, 62, 63, 64, 182.
Prater (promenade de Vienne), 95.
Préobrajensky (régiment de la garde), 256.
Prévost (M.) 166.
Pries (comte), 95.
Prilouki, note 206.
Prokhoff (major russe), note 72.
Prozoroffsky (prince, général russe), 22.
Prusse. — Prussiens, 380.
Prusse (Frédéric-Guillaume, roi de), 217.
Prykaz-Wydra, 219, 220
Pskoff, 76, 83, 154, 204.
Pultava (bataille de), 205.
Pultusk, 89, 380.

R

Racine, 173.
Radt (lieutenant-général russe), 321, 322, 323.
Radziviloff, 148.
Raïeffsky (général russe), 218, 219, 220, note 288, note 302, 308, 310, 316, 392.
Raïeffsky (redoute), 257, 258, 265, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 308, 314.
Rakhmanoff (colonel, puis général russe), 194, 389.
Ramary (cabaret de), 209.
Ranwelzoffer (Dr), 96.
Rapp (général, comte), 142, 313.
Rasasna, 220.
Raschdorf (Raasdorf), 126, 132.
Rasik, 85, 86, 157, 175, 355, 380.
Ratisbonne, 42, 43, 61.
Ravenburg, 45.
Rayneval (de), 166.
Razumoffsky (maréchal, comte), 78, 93, 95.
Read (colonel russe), 224, 337, 342, 344, 345, 354.
Rehbinder (général russe), 70.
Reichardt (capitaine russe), note 23, note 29, note 38, note 51.
Reims, 340.
Reitz (major russe), 273, 294, 372.
Repnin (prince, lieutenant-général), 15, 16, 19, 97.
Resvoï (général russe), 67.
Reutenfels (capitaine russe), note 16.
Reutlingen, 59.
Reval (et Académie de la Noblesse de), 5, 7, 10, 12, 23, note 24, 74, 83, 85, 147, 153, 157, 159, 178, 339, 380.
Reynier (corps du général), note 208.
Rhin (confédération du), 168, 169.
Rhin (fleuve), note 26, 46, 47, 48, 51, 52, 54, 88.
Rhin (vin du), 47.
Riazan, 234, note 384.

Richelieu (maréchal, duc de), 156.
Riga, 15, 19, 21, 22, 29, 70, 71, 72, 91, 178, 190, 204, 223, 283, 381.
Rjaffka, 334.
Rjeffsky (aide-de-camp de Konovnizyn), 310.
Rokitzen, 61.
Romanoffsky-Ladichensky (prince, colonel russe), 77.
Rosen (général russe), 278, 349, 350.
Rosen (capitaine, puis major russe), note 23, note 37, note 51, note 72, 335.
Rosenberg (général russe), 63.
Rosenberg (prince de, général autrichien), 128.
Rostopchine (comte, gouverneur de Moscou), 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 278, 279, 280, 281, 321, 322, 323.
Rostopchine (fils du comte, lieutenant russe), 224, 238, 244, 373.
Rostopchine (comtesse), 238, 239, 240, 247.
Roudnia (combat de), 219, note 224, note 242, 243.
Roumanzoff (comte), 178.
Rousseau (Jean-Jacques), 57.
Rumigny (de), 166.
Ruschkine (comte), 173.
Russie. — Russes, 35, 40, 41, 46, 55, 69, 74, 87, 88, 93, 95, 131, 140, 145, 147, 168, 169, 177, 187, 188, 190, 200, 201, 202, 204, 207, note 209, 247, 248, 249, 250, 251, 276, 286, 293, 295, 297, 351, 381, 382, 383, 384, 388.
Russie Blanche, 83.
Russie (petite), 76, 83.
Ruzen (localité aux environs de Riga), 29.

S

Sabaneieff (général-lieutenant russe), 391.
Sacken (comte, général russe), 66, 67, 168.
Saint-Aignan (duc de), 117, 118.
Saint-**Alexandre** (Ordre de), 35.
Saint-Clair (Mlle, danseuse de l'Opéra), 171.
Saint-Cloud, 199.
Saint-Domingue, 173.
Saint-Genest (de), 166.
Saint-Georges (Ordre de), 35, 259, 268, 290, 336, 357, 359, 361, 362.
Saint-Gothard, 55, 56.
Saint-Hilaire (général de), 113, 114.
Saint-James (cabinet de), 73, 74.
Saint-Michel (Ordre de), 33.
Saint-Petersbourg, 7, 12, 14, 15, 19, 73, 74, 80, 83, 86, 109, 125, 130, 135, 137, 139, 141, 142, 146, 148, 153, 154, 155, 157, 160, 163, 164, 165, 172, 176, 177, 185, 200, 204, 215, 220, 221, 248, 252, 288, 289, 291, 294, 296, 297, 304, 306, 318, 357, 360, 364, note 366, 378, 379.
Saint-Pierre (église à Vienne), 93.
Saint-Priest (général comte de), 219, 260, 272, 359.
Saint-Wladimir (Ordre de), 227, 328, 380.
Saint-Anne (Ordre de), 380, 381.
Sainte-Catherine (couvent de), 53.
Salm (prince de, archevêque de Prague), 41.
Salm (prince de), 342.
Saltanowka (combat de), note 212.
Salvatori (D^r), 96.
Salza (baron, officier russe), 227.
Samichine (capitaine russe), note 23.
Samoïloff (comtesse), 117.
Sanglin (de, chef de la police secrète militaire), 372.
Sardaigne, 165.
Sarz (colonel russe), 17.
Savary (général), 115, note 117, 126, 129, 130, 131.
Saxe — Saxons, 121, 166, note 209, 354.
Saxe-Teschen (duc Albert de), 95, 143.
Saxonne (cavalerie), 121, 352, 353.
Saxonoff (général-lieutenant russe), 389.
Schaffhouse, 46, 47, 52, 55.
Schakenwald, 55.
Schakhofskoï (général prince), 194, 211.
Scheel (major russe), note 16.

Schepelefi (général russe), 62, 239.
Schepping (colonel russe), 196.
Scherbinin (gouverneur civil), 180, 182.
Scherebzoff (colonel russe), 17
Schevitsch (général russe), 264, 293.
Schimmelmann (comtesse Adélaïde de), 381.
Schiraz (colonel russe), note 23, 26.
Schkloff, 83.
Schlatt, 54.
Schlick (comtesse), 62.
Schlüsselburg (forteresse de), 256.
Schönbrunn (château de), 108, 109, 120, 130.
Schouvaloff (comte, général-lieutenant russe), 374, note 375.
Schreitenfeld (colonel russe), 72.
Schütz (baron de), 59.
Schwabs (capitaine russe), note 16.
Schwarzenberg (corps du feld-maréchal prince de), note 208.
Schwerin (feld-maréchal prussien), 39.
Sébastiani (général), 195, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 217, 218, 242, 243, 283.
Ségur (comte de, chef d'escadrons), 189, 190, 294.
Semeka (capitaine russe), note 23, note 38.
Semenoffskoïé (redoute de), note 251, 254, 357, 365.
Semenoffsky (régiment de la garde russe), 7, 203, 224, 225, 256, 360, 367, 386.
Semiatiché, 182, 184, 185.
Seslavine (colonel russe), 209, 210, 233, 298, 304, 307, 352, 353, 355, 357, 372, 386.
Sibérie, 92, 245, 248.
Siévers (lieutenant russe, aide de camp de Barclay de Tolly), 266, 373.
Siévers (colonel russe), 72, 144, 145, note 288.
Silésie, 38.
Simansch (lieutenant-colonel d'artillerie russe), 267, 268.
Sipiaguine (capitaine, aide de camp de l'empereur de Russie), 386.
Sisojeff (général russe), 305.
Skorapatsky, 77.
Slaves, 188.
Slonim, 375.
Smilten, 72.
Smirnoff (lieutenant russe), 46.
Smolensk (et bataille de), 76, 188, 200, 209, note 212, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 235, 238, 243, 253, 254, 275, 276, 315, 316, 334, 335, 337, 338, 340, 343, 344, 345, 357, 360, 378, 383, 384, 387.
Smolensky, 359.
Smorgony, 357, 358.
Soboleffsky (lieutenant-colonel russe), note 23, note 29, note 37, note 72.
Sologub (comte), 319.
Solotrisky (lieutenant, aide de camp de Koutouzoff), 385.
Soloview, 331.
Soltykoff (comte), 239.
Soltykoff (maréchal prince), 7, 8, 9.
Soltykoff (princesse), 7.
Souabe, 43, 51, 59.
Soukhotin (colonel russe), 61, 62.
Soult (général de division, puis maréchal, duc de Dalmatie), 54, 87.
Souraje, 315.
Souvoroff (prince, feld-maréchal), 14, 15, 18, 31, 54, 55, 56, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 143.
Spass — Kouplia (combat de), note 293, 304.
Specht (M^me^ de), 95, 133.
Spiridoff (amiral), 75.
Stackelberg (capitaine russe), note 16.
Stadion (comte), 95, 143.
Stadion (comtesse), 57.
Stael (M^me^ de), 86.
Stakhow (bois et village de), 352, 353, 354.
Stanislas Auguste (roi de Pologne), 15, 24.
Starodub, 76.
Staroïé, 315.
Stavrakoff (colonel russe), 372.
Stein, 54.
Steingell (général-lieutenant, comte), 389.
Stenbock (comte de), 21.

Stenbock (comtesse de), 89.
Sternberg (baron Ungern de), 25.
Stockerau (près Vienne), 117.
Stockholm, 24.
Stoffregen (Dr), 19, 157.
Stokach, 44, 45, 46, 54, 55, 56.
Strelna, 164.
Strogonoff (baron, officier russe), 365.
Strogonoff (général, comte), note 302, 310, 374, 392.
Studenki (village de), 352, 353, 354.
Stünner (capitaine russe), note 16.
Subervie (général), 195, 197, 199.
Sudermanie (prince Charles de), 5.
Suède. — Suédois, 5, 35, 155, 379.
Suisse, 53, 66, 69, 221.
Svenziani, 187.
Sully (comte de), 60.
Swetchine (général et commissaire russe), 44, 67.
Szegeroff (général), 96.
Syrokorene, 348, 349.

T

Taganrog, note 367.
Talizyn (général russe), 303.
Tarnoff, 145, 146.
Taroutino, 285, 286, 287, 295, 296, 297, 298, 299, 304, 305, 306, 307, 310, 312, 318, 321, 387.
Tchernigoff, 76, 83.
Tchernitcheff (général, comte), 98, 113, 115, 121, 125, 130, 137, 166, 172, 248, 288, 377.
Tchernozouboff (colonel russe), 352, 353.
Tchikhatcheff (capitaine russe), 373.
Tchitchagoff (amiral), 6, 168, 251, 286, 288, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 357, 383, 391.
Teplitz, 354.
Teschen, 141.
Tettenborn (général russe), 136, 223.
Thaya (rivière), 136.
Thur (rivière), 50, 52.
Tiesenhausen (baron de), 71.
Tiesenhausen (comte de), 83, 152, 154, 360.
Tiesenhausen (comte **Ferdinand** de, officier russe), 86, 87, 88.
Tiesenhausen (comte **Paul** de), 153.
Tiesenhausen (comtesse de, née comtesse Stackelberg), 243.
Tiesenhausen (comtesse **Nathalie** de, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 90, 93, 94, 95, 96, 142, 150, 152.
Tilsitt (traité de), 102, 146.
Timroth (capitaine russe), 192, 297, 319, 373, 386.
Titoff (général-major russe), note 51.
Tokay (vin de), 147.
Toll (baron, colonel, puis général), 194, 219, 234, 235, 251, 259, 278, 281, 298, 300, note 301, 308, 309, 310, 311, 313, 323, 325, 372, 385.
Tolstoï (comte, grand maréchal de la Cour), 7, 96, 149.
Tomsk (régiment de), 258.
Tonxi (peintre), 236.
Torcle, 71.
Tormasoff (général russe), 208, note 209, 251, 286, 288, 306, 307, 308, 309, 342, 343, 345, 346, 347, 348, 383.
Toukhnoff, 387.
Toula, 383.
Tour et Taxis (prince de la), 43.
Tour et Taxis (princesse de), 43, 61.
Toutchkoff I. (général-lieutenant russe), 260, 272, 375.
Toutchkoff IV (général-major russe), 272.
Toutchkoff (général-major russe), 227, 228, 229.
Trattner Hof (maison à Vienne), 105.
Trautmannsdorf (prince), 95.
Treguboff (comte, officier russe), 85.
Troffimowsky (commissaire russe), 44.
Troïtzkoïé (village près de Moscou), 280.
Troki, 374.
Trullikon, 54.
Trussoff (général russe), 372.
Tschaplitz (général russe), 350, 351, 391.
Turenne (comte de), 118, 123.
Turquie. — Turcs, note 12, 131, 155, 250.
Tver, 294, 383.
Tzarevo-Zaïmitsché, 250, 251.
Tzarskoïé Sélo, 8.

U

Ugarte (comte), 95.
Ulm, 88.

V

Valoutina (Valoutina-Gora), 225, 226, 231.
Vargemont (comte, chambellan russe), 94.
Vasovie, 14, 15, 64, 179, 357.
Warlinskoff (capitaine russe), note 16.
Viazemskaïa (princesse), 169.
Victor (maréchal, duc de Bellune), note 301, 352, 353, 354.
Vienne, 31, 80, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 111, 113, 117, 118, 120, 121, 126, 129, 130, 132, 135, 136, 138, 140, 142, 143, 145, 146, 148, 155, 167, 382.
Vincent (général), 166.
Vinches (M^me^ de), 173.
Vistule (fleuve), 92, 365, 367.
Vladek (M^me^), 169.
Volhynie, note 208.
Volta, note 136.
Voltaire, 57, 173.

W

Wade (major russe), note 72.
Wagram, 99, 121, 128, 151.
Walcheren (île de), 121.
Walejsky (comte), 158.
Walk (petite ville de Livonie), 24, 29, 71.
Walouïeff (aide de camp du général Ostermann), 263.
Walther (général), 109.
Wandabeck, 381.
Wansovitch (capitaine), 357.
Wardenburg (capitaine, aide de camp, du prince d'Oldenburg), 257, 297, 319, 373, 386.
Wassiltchikoff (général russe), 77, 218, 264, 270, 278, 291, 293, note 302, 303, 304, 316, 392.
Waxdorff (de), ministre de Saxe à Saint-Pétersbourg), 166.
Weliaminoff (capitaine russe), 372.
Welizka, 145.
Welje (chirurgien de l'empereur Alexandre), 260, 279.
Westphalie, Westphaliens, 230.
Werderoffsky (général russe), 96.
Werki, note 194.
Wetzlar (maison à Vienne), 97.
Wiasma, 223, 224, 232, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 327, 387.
Wiasowka, 285.
Widdrich, 19, 20, 24, 342.
Widek (major russe), note 16.
Widzy, 19..., 199.
Wilkovik (Wilkowykski), 200.
Wilna, 70, 74, 91, 178, 179, 184, 185, 186, 187, 188, 190, note 194, 202, 337, 350, 351, 353, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 375.
Wilson (Sir Robert, général anglais), 226, 293, 320, 322, 324, 373.
Wimmer (baron, colonel autrichien), 43, 62.
Winkowo, note 305, 387.
Winterthur, 50.
Winzingerode (baron, général russe), 218, 364, 365, 384.
Wischau, 143.
Witepsk, 83, 208, 209, 212, 213, 254, 275, 310, 315.
Witt (comte de, général russe), 96, 98, 99, 117, 121, 126, 131, 132, 133, 134, 135, 137, 138.
Wittgenstein (comte, général), note 16, 17, 18, 178, 197, 198, 199, 237, note 238, 248, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 357, 358, 359, 360, note 374, 389.
Wlastoff (général-major), 390.
Wlodek (colonel russe, aide de camp de l'empereur), 344, 385.
Woïnoff (général russe), 33, 34, 36, note 37, 39, 45, 48, 49, 50, 51, 52, 63, 66, 67, 70, note 72, 74, 77, 85, 391.
Wolkoff (général), 6.
Wolkonsky (prince Pierre), 292, 293.
Wolkonsky (prince Serge), 365.
Wollzogen (baron, colonel russe, puis général prussien), 203, 216, 217, 218, 235, 268, 296, 373.

Wolokolamsk, 315.
Wolynskoïé (village près de Moscou), 280.
Worobievo (collines des Moineaux, Moscou), 279.
Woronowo, 285, 305, 321.
Woronzoff (général, comte), 218, 260, 272.
Wrbna (comte), 95.
Waiévolojsky (général russe), 197.
Würtemberg, 94.
Wurtemberg (prince de), 342.
Wurtemberg (prince Alexandre de), 206, 229, 234, 322, 323, 324, 328, 373, 378.
Wurtemberg (prince Eugène de), 220, 221, 222, 316, 327, 374.
Wurtemberg (Frédéric Ier, roi de), 195.
Würzburg, note 26.

Z

Zakreffsky (colonel, aide de camp de Barclay de Tolly), 233, 234, 266, 297, 321, 372.
Zamoïsky (comte), 144, 145.
Zamoïsky (comtesse), 95.
Zamoyloff (comte, procureur général, 8.
Zangouska (princesse), 146.
Zavadowska (comtesse), 170.
Zavalliskin (capitaine russe), note 16.
Zizeroff (général russe), 147.
Znaym, 99, 136, 137, 138.
Zouboff (prince Platon), 8, 9, 75.
Zurich (et bataille de), 47, 48, 54, 61, 66, 67, 68, 69.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS v

PREMIÈRE PARTIE

(1794-1809)

Introduction 3
Mon éducation 4
1792 5
1794. — Mon premier début dans le monde. — Départ pour Saint-Pétersbourg 7
L'impératrice Catherine. — Le prince Zouboff 8
Je retourne à Reval. — Départ pour Saint-Pétersbourg 12
Passage dans la garde à cheval. — 1795. — Je suis nommé capitaine des chevau-légers de l'Ukraine 13
Visite chez mes parents. — Mort de ma sœur Hélène 14
Départ pour mon régiment. — Riga. — Grodno 15
Le roi de Pologne. — Arrivée à Bialystok. — Le colonel Anrep 16
Camp de Plozk 17
Le général Lascy 18
Achat de chevaux 18
Le comte Wittgenstein 18
Le maréchal Souvoroff 18
Je crache le sang. — Départ de l'armée 19
Je m'arrête à Grodno 19
Mittau 19
Widdrich 19
1796. — Départ pour Dorpat 20
Je suis amoureux 20
Mariage de mon frère 21
Ma sœur Henriette se marie 21
Je plais et je réussis 21

Pages.
Départ pour l'armée..... 22
Mort de l'impératrice Catherine..... 22
Je suis exclu du service..... 22
Sejour à Riga..... 22
Je suis placé au régiment des cuirassiers de Numsen..... 22
Séjour à Mittau..... 23
Voyage à Reval. — Mon père envoyé pour recevoir le roi de Pologne. 23
Rencontre en chemin de mon cousin G. de Budberg..... 24
Mort de mon oncle, le baron de Budberg..... 24
1797. — Marche sur Walk..... 24
Le général Numsen..... 24
Orgies..... 25
Le comte Panin..... 25
1798..... 26
Le colonel Schiraz. — Je joue gros jeu..... 26
Visite chez mes parents..... 27
Le carnaval à Dorpat. — Rencontre d'une femme charmante..... 28
Retour au régiment. — L'empereur me donne une compagnie..... 29
L'empereur Paul change les uniformes..... 29
Marche sur Brest-Litowsk..... 30
Froid excessif..... 31
Le prince Gallizyn..... 31
Le général Numsen est nommé général en chef..... 31
Débordement du Bug..... 32
Mort de ma mère..... 32
Je tombe malade..... 32
Louis XVIII..... 33
Le général Korsakoff. — Le général Woïnoff..... 33
Situation et état déplorable du général Numsen..... 34
Origine et carrière militaire du général Numsen..... 35
Je suis le régiment, tout malade que je suis..... 36
Je reste à Cracovie. — Beau trait d'un médecin israélite..... 37
Je rejoins mon régiment à Olmütz..... 37
Je deviens chef d'escadron..... 38
Champ de bataille de Kollin..... 38
Le comte Philippe Kinsky..... 38
Brouille avec le général Woïnoff..... 39
Prague et le prince d'Auersperg..... 39
Le comte de Montboisier et sa famille..... 39
La comtesse Donhalsky..... 41
Ratisbonne. — La princesse de la Tour et Taxis..... 43
Augsbourg..... 43
Le comte de Fugger..... 43
Le colonel Wimmer..... 43
Loyauté et bon procédé d'un joueur de profession..... 44
Scène avec un officier bavarois..... 45
Neukirch, près du lac de Constance..... 45
Lindau..... 45
Stokach..... 46

Pages.
Schaffhouse. — Cataracte de Schaffhouse 47
Canonnade aux environs de Zurich 47
Eglisau. — 13/24 septembre 48
Bataille de Zurich. — 14/25 septembre 1799 48
Retraite du général Korsakoff 48
Nous allons à la rencontre de l'ennemi 49
Expédition à Winterthur. — 15/26 septembre 50
Première expédition où j'eus le commandement 52
Couvent de Sainte-Catherine 53
Combat de Diesenhofen 53
Nous brûlons le pont de Diesenhofen 53
Nous quittons la position et le camp devant Schaffhouse 55
Stokach 56
Lac de Constance. — Lindau. — Bregenz 56
Le prince Souvoroff 56
Château du comte de Kœnigsegg 57
Chapitre des chanoinesses de Buchau 57
Reutlingen 59
Augsbourg 60
Le duc d'Enghien 60
Mme Le Blanc 60
Pilsen. — En Bohême 61
Prague 62
Carnaval à Prague 62
Napoléon débarque à Fréjus 63
Cracovie. — Le général en chef Rosenberg 63
Aperçu et résumé des opérations. — État de l'armée russe. — Souvoroff 63
Les généraux russes 65
Korsakoff 65
Nous passons la frontière pour rentrer en Russie 69
1800 69
Le général Lindener 69
Brouille avec le comte de Modène. — Duel au sabre. — Wilna 70
Riga 70
Voyage pour voir mes parents. — Ma sœur Amélie se marie 71
Retour d'Angleterre de mon frère Hermann 71
Quartiers de mon escadron à Smilten 72
Aventures avec une demoiselle de Riga 72
1801 73
Nous marchons pour occuper les côtes contre les Anglais 74
Mort de l'empereur Paul. — 12 mars 74
Avènement de l'empereur Alexandre 74
Fin malheureuse de l'empereur Paul 75
Le régiment est reformé et prend l'organisation des dragons 76
Nous quittons la Livonie pour aller en Petite Russie 76
Arrivée à Gluchoff 77
Baturin. — Maréchal comte Razumoffsky 77
Kotschoubey 78

Pages.
1802..... 80
1803. — Le major Behr..... 81
Je prends un semestre — Tchernigoff. — Le prince Alexis Kourakin. 83
Witepsk. — Le général Michelson..... 83
1804. — Saint-Pétersbourg. — Je suis présenté à l'empereur..... 83
Reval. — Comtesse Nathalie de Tiehsenhausen..... 83
Je repars pour Gluchoff..... 84
On m'assassine dans les rues de Gluchoff..... 84
Adieux à mes camarades..... 85
Je me marie..... 85
Mon père me cède sa terre de Rasik..... 86
1805. — Naissance et mort de mon fils..... 86
Campagne de 1805. — Austerlitz. — Le comte Ferdinand de Tiesenhausen est tué à Austerlitz..... 87
1806. — Naissance de mon second fils..... 88
1807. — Je tombe très malade..... 89
Mort de mon fils..... 89
1808. — Mes frères arrivent de l'armée..... 89
Mort de ma sœur, la comtesse de Stenbock..... 89
Départ pour l'étranger..... 90
Comtesse Bobrinskoï..... 90
Ma femme tombe malade..... 90
Wilna. — Docteur Frank..... 90
Lublin..... 91
Comte Oginsky..... 91
Brunn. — Vienne..... 92
Budberg..... 93
Comte Razumoffsky..... 93
Comte Vargemont..... 93
Je suis présenté à l'empereur et à l'impératrice..... 94
Prince de Ligne..... 94
Princesse maréchale Lubomirsky..... 95
Docteur Frank. — Nathalie est très mal..... 95
1809. — Les Français à Vienne..... 96
Prince Gagarine..... 97
98

DEUXIÈME PARTIE

(de 1809 au commencement de 1812)

1809. — Bonaparte..... 101
Succès de Napoléon..... 103
La cour d'Autriche quitte Vienne..... 104
Le corps d'armée du général Hiller arrive devant Vienne..... 104
Bombardement de Vienne..... 104
Capitulation de Vienne..... 105
106

Pages.
Les Français occupent Vienne ... 106
Andréossy. — Daru. — Lannes ... 107
Schönbrunn ... 108
Hizingen (Hietzing) ... 108
Lagrange. — Walther. — Berckheim ... 109
Revue de Schönbrunn. — Napoléon ... 109
Berthier ... 110
Dorsenne ... 110
Je suis présenté à Napoléon ... 111
Napoléon et les parades de Schönbrunn ... 111
Napoléon médite le passage du Danube ... 113
Passage manqué vis-à-vis de Nussdorf ... 113
Bataille d'Aspern. — 22 mai 1809 ... 114
Le colonel Berckheim ... 116
Activité de Napoléon ... 116
Le vice-roi. — Marmont ... 116
Je fais des courses aux environs de Vienne ... 117
Second passage du Danube ... 119
Bataille de Wagram ... 121
Bernadotte. — Davout et Masséna ... 121
Berthier ... 122
Duc de Bassano ... 122
Duroc ... 123
Retour à Ebersdorf ... 126
Prince Gagarine ... 126
Retour auprès de Napoléon le lendemain ... 126
Prisonniers autrichiens amenés devant Napoléon ... 128
Tchernitcheff ... 130
Savary ... 130
Belle conduite de l'archiduc Charles ... 131
Archiduc Jean ... 132
Comte et Witt et Gorgoly ... 132
Terreur panique des réserves françaises ... 132
Un général français fait mitrailler les fuyards ... 134
Je retourne à Vienne ... 134
Prince Louis de Liechtenstein ... 135
Départ de Tchernitcheff pour Saint-Pétersbourg ... 135
Combat de Hollabrunn. — Nous suivons l'armée ... 135
Combat de Znaym ... 136
Le prince Jean de Liechtenstein envoyé auprès de Napoléon. — Tettenborn et d'Aspre ... 136
L'armistice. — Revue des corps de Davout et de Masséna. — Dîner chez le général Berckheim à Znaym ... 137
Visite faite au maréchal Masséna ... 137
Départ de Gorgoly pour Saint-Pétersbourg. — Visite au château du comte de Mnizek ... 137
Je retourne à Vienne ... 138
Le pont du Danube au Spitz est rompu. — Passage du Danube en canot ... 139

Pages.
Prince Paul Esterhazy et O'Hara ... 140
Löwenstern officier de la Légion d'honneur ... 141
Départ pour la Russie ... 142
Je quitte l'armée française à Wischau ... 143
Olmütz. — Le comte Stadion. — Teschen. — Le duc Albert de Saxe-Teschen ... 143
Je vois les premiers Cosaques ... 143
Cracovie. — Le comte Sievers ... 144
Prince Poniatowsky. — Comte Zamoïsky. — Général Dombroffsky ... 144
Tarnoff. — Le prince Gallizyn ... 145
Départ pour Saint-Pétersbourg avec des dépêches pour l'empereur. — Princesse Czartoryska ... 146
Prince Labanoff. — Généraux Meller-Zakomelsky et Baur ... 146
Brody ... 147
Radziviloff. — Jitomir. — Je dîne chez le gouverneur, M. de Kombourley ... 148
Arrivée à Saint-Pétersbourg. — Le comte Araktchéjeff ... 148
Je lui remets la dépêche pour l'empereur ... 148
Grand-maréchal comte Tolstoï ... 149
Audience chez l'empereur ... 149
Sa Majesté me reçoit dans son cabinet ... 150
L'empereur me propose de reprendre du service ... 152
Je quitte Saint-Pétersbourg ... 153
Je m'occupe de mes affaires ... 154
Je retourne à Saint-Pétersbourg ... 154
1810. — Genre de vie que je mène à Saint-Pétersbourg. — Comtesse Bobrinskoï ... 155
Gain que je fais au jeu ... 156
Stoffregen et maladie que je fais ... 157
Départ pour Reval. — Retour à Saint-Pétersbourg. — Liaison ... 157
Gros jeu chez le comte Metschersky ... 158
Je fais de grandes dépenses et beaucoup de folies ... 158
Je romps ma liaison ... 159
Je m'ennuie de ce genre de vie et je vais à Reval ... 159
Double intrigue ... 159
Je quitte mes deux maîtresses. — Je reste seul à la campagne ... 160
Je retourne à Saint-Pétersbourg ... 160
Je veux quitter une vie qui me déplaît ... 161
Rencontre malheureuse du prince Metchersky ... 162
Je perds 400.000 roubles ... 162
Je suis ruiné ... 163
Alexis Orloff à Strelna ... 164
Gain de 30.000 roubles. — Je suis dupe ... 164
1811. — Le comte de Bray ... 164
Mme de Lowenstern et la comtesse de Lieven, sa fille. — Mme de Bray ... 165
La Société de l'hôtel de Bavière ... 165
Comte Wladimir Orloff ... 166
Mme de Budberg ... 167
Bal masqué à l'ambassade de France ... 168

Pages
La maréchale Koutouzoff 170
Princesse Gallizyn 171
Mme Ouvaroff. — Mlle Georges 172
Mme de Vinches. — Mme Hitroff 173
Mme de Krüdener 174
Je quitte Saint-Pétersbourg. — Je me retire dans ma terre de Rasik .. 175
Je retourne à Saint-Pétersbourg 176

TROISIÈME PARTIE

1812

Rentrée au service comme major 177
Départ pour l'armée 178
Sa Majesté l'empereur au quartier-général à Wilna 178
Je suis nommé aide de camp de la 1re armée 179
Chargé d'une enquête sur la frontière qui nous sépare de l'armée française 179
Vingt-sept individus trouvés coupables et expédiés au quartier-général 181
Séjour au château du prince Adam Czartorisky 182
Le baron d'Anstelt et le gouverneur civil M. de Scherbinin 182
On me prend pour l'empereur 182
Le comte Pierre de Pahlen 185
On trouve au quartier-général que je n'ai pas terminé assez promptement. — Je retourne à Wilna 185
Napoléon passe le Niémen 186
On se prépare à défendre Wilna 189
On prend la résolution d'abandonner Wilna 189
Évacuation de Wilna. — Charge des Cosaques de la garde. — Le comte de Ségur fait prisonnier 189
La retraite de l'armée commence 190
Mes nombreuses et difficiles obligations. — Le général en chef met toute sa confiance en moi 190
Visite au régiment des chevaliers-gardes. — Aventures qui en résultent 191
Jalousie de mes camarades. — Ligue contre moi 193
Le marquis Paulucci. — Le général Lavroff 193
Le général Mouschkine. — Le baron Toll 194
Affaire d'arrière-garde du prince Schakhoffskoï 194
Combat du général Korff. — Le prince de Hohenlohe fait prisonnier de guerre 195
Je suis envoyé près du roi de Naples 196
Le général Sébastiani vient à ma rencontre 197
Le roi de Naples arrive et je suis présenté 197
Conversation avec le roi de Naples 198
Déserteurs russes 200

Pages.
Conversation avec le général Sébastiani 200
Je retourne au quartier-général 202
Château de Belmonte 203
Grandes protestations d'amitié du marquis Paulucci et du général en chef 203
Le général Jermoloff 203
Le général Phüll et le camp retranché de Drissa 204
Cabales et intrigues contre le général en chef 206
L'empereur quitte l'armée et vient voir le général en chef 207
Nous arrivons devant Witepsk 208
Combat d'Ostrowno 209
Le général Konovnizyn 210
Le général Konovnizyn et le prince Schakhoffskoï 211
Witepsk 212
Le comte Pierre de Pahlen 213
Affaire de Witepsk. — Mon frère Edouard 215
Le colonel Potemkin 215
Le colonel Wollzogen 217
Le Prince Bagration — Smolensk 218
Raïeffsky à Krasnoïé. — Platoff et Pahlen 219
Bataille de Smolensk 220
Retraite sur Dorogobusch 222
Je tombe malade 223
Tettenborn 223
Krüdener 224
Départ du comte Pahlen et de mon frère pour Moscou 225
Wilson. — Combat de Valoutina 226
Duc Alexandre de Wurtemberg 227
Général Ouvaroff 227
Général Toutchkoff 228
Léon Narischkine 229
Prince d'Oldenburg. — Mouromzoff 230
Le général Koutaïzoff 232
Dorogobusch 232
Grand-duc Constantin 233
Toll 234
Je pars pour Moscou 235
Barclay de Tolly 236
Moscou 237
Comte Rostopchine 237
Mon exil 241
Je retourne à l'armée 246
Borodino 248
Prince Koutouzoff 250
Général Benningsen 251
Bataille de Borodino. — 26 août. — Trois heures du matin. — Bistrom et les chasseurs de la garde 253
Quatre heures du matin 254
Huit heures du matin 256

Pages.
Redoute Rajeffsky. — Dix heures du matin ... 257
Je suis blessé ... 259
Entre onze heures et midi. — A l'ambulance. — Le prince Bagration. 260
Général Lavroff ... 261
Une heure de l'après-midi. — Le général Ostermann ... 263
Général Schevitsch ... 264
Wassiltchikoff et Korff ... 264
Charges de cavalerie ... 264
Je prends un canon ... 267
Je suis blessé une seconde fois ... 267
La batterie Rajeffsky est prise une deuxième fois ... 268
Prince de Hesse. — Philippsthal ... 278
Comte Rostopchine ... 280
Mon frère Georges. — Évacuation de Moscou ... 282
Incendie de Moscou ... 285
Krasnaïa Pakhra. — Taroutino ... 286
Barclay de Tolly se propose de quitter l'armée ... 287
Détachement du corps de Miloradovitch. — Barclay de Tolly quitte l'armée ... 287
Mon service à l'état-major du prince Koutouzoff ... 292
Prince Pierre Wolkonsky. — Affaire d'avant-garde ... 292
Général Konovnizyn. — Nous manquons être faits prisonniers ... 293
Les prisonniers français ... 294
Figner ... 295
L'état-major de Koutouzoff ... 296
Taroutino ... 297
Les partisans ... 298
Situation critique de l'armée française. — Lauriston au quartier-général russe ... 298
Murat et Miloradovitch ... 299
Combat de Taroutino ... 300
Malo-Jaroslavetz ... 306
Général Dorokhoff ... 308
Comte Strogonoff ... 310
Toll ... 313
Affaire de Wiazma ... 314
Woronovo ... 321
Le prince Koudachoff et mon départ pour l'avant-garde ... 326
Affaire de Dorogobusch ... 327
Prince Eugène de Würtemberg ... 327
Le colonel Karpenko ... 332
Le général Jourkoffsky ... 334
Affaire de cavalerie ... 334
Le vice-roi d'Italie. — Combat sur la route de Krasnoïé ... 337
Combat contre Davout. — Prise de fourgons appartenant à l'empereur ... 339
Attaques réitérées sur le grand chemin de Krasnoïé ... 341
Löwenstern et 3 officiers font mettre bas les armes à une colonne de 1.800 hommes ... 342

Pages
Combat avec le maréchal Ney. — Krasnoïé 344
Borissoff. — Wittgenstein. — Ttchitchagoff. — La Bérézina 352
État de l'armée russe 355
Wilna 358
Le comte de Saint-Priest. — L'empereur à Wilna 359
La disgrâce de Löwenstern 362
Général Winzingerode 364
Animosité de l'empereur contre Löwenstern 365
Départ de Wilna avec Budberg 367

ANNEXES

I. — Arbre généalogique de la famille du général baron de Löwenstern 370
II. — Etat-major de la première armée en 1812 372
III. — Composition de la première armée sous les ordres du général en chef Barclay de Tolly 374
IV. — Extrait d'un mémoire confidentiel adressé par Barclay de Tolly à Alexandre Ier 377
V. — Lettre de Tchernitcheff au général de Löwenstern à propos de Borodino 379
VI. — Notice biographique sur Georges de Löwenstern 380
VII. — Lettre de Koutouzoff à l'empereur Alexandre Ier (4-16 septembre 1812) 383
VIII. — Composition du quartier-général de la grande armée russe. 385
IX. — Remarques sur certaines appréciations de Löwenstern relatives à Taroutino, Malo-Jaroslavetz, Wiazma et Krasnoïé. 387
X. — Composition de l'armée du général comte Wittgenstein après sa réunion avec le corps de Finlande (16/28 octobre 1812) 388
XI. — Composition de l'armée du Danube sous les ordres du général en chef, amiral Tchitchagoff dans sa marche vers la Bérézina (15/27 octobre 1812) 391
XII. — Etat de situation de la grande armée russe aux ordres du maréchal prince Koutouzoff (22 novembre et décembre 1812) 392

ERRATA ET ADDENDA

Page 16, titre courant, après « *général* » ajouter « **de** ».

Page 19, 2e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *Widdrick* » lire « **Widdrich** ».

Page 19, dernière ligne, au lieu de « *Bucberg* » lire « **Budberg** ».

Page 26, 8e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *meprocura* » lire « **me procura** ».

Page 49, 1re ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *Korsakof* » lire « **Korsakoff** ».

Page 62, 10e ligne, au lieu de « *Miloradvitoch* » lire « **Miloradovitch** ».

Page 73, 11e ligne, au lieu de « *cuirrassiers* » lire « **cuirassiers** ».

Page 76, 4e ligne, au lieu de « *avait* » lire « **avaient** ».

Page 84, 11e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *il* » lire « **il** ».

Page 93, note, dernière ligne, supprimer « **von** ».

Page 97, note, dernière ligne, au lieu de « *aux* » lire « **des** ».

Page 117, note, 13e ligne. Il s'agit ici de *Madame de Souza*.

Page 144, 7e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *Lubormisky* » lire « **Lubomirsky** ».

Page 145, 4e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *un* » lire « **son** ».

Page 172, 8e ligne, au lieu de « *Lubumirska* » lire « **Lubomirska** ».

Page 190, 3e ligne, au lieu de « *decampagne* » lire « **de campagne** ».

Page 205, 7e ligne, au lieu de « *momontanée* » lire « **momentanée** ».

Page 218, 9e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *étaint* » lire « **était** ».

Page 238, 4e ligne, au lieu de « *communiqué* » lire « **communiquée** ».

Page 287, note, 1re ligne, au lieu de « *26* » lire « **20** ».

Page 344, 14e ligne, au lieu de « *persoune* » lire « **personne** ».

Page 348, 7e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *Dukancz* » lire **Diakancz** ».

Page 361, 2e ligne, au lieu de « *rades* » lire « **grades** ».

Page 375, note 2, 2e ligne à partir du bas de la page, au lieu de « *hetaman* » lire « **hetmann** ».

Page 383, 1re ligne, au lieu de « *1832* » lire « **1812** ».